DENÈVE et RENAUD

la lecture l'étude de texte et la rédaction

cours moyen² et supérieur

FERNAND NATHAN

PIERRE DENÈVE
Instituteur

L.-P. RENAUD
Directeur d'École Normale

LA LECTURE L'ÉTUDE DE TEXTE ET LA RÉDACTION

Cours Moyen 2e Année
et
Cours Supérieur

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR
18, rue Monsieur-le-Prince, Paris VIe

LIBRAIRIE FERNAND NATHAN

• LA GRAMMAIRE ET L'ORTHOGRAPHE

Cours élémentaire 1re année — DENEVE - RENAUD
Cours élémentaire 2e année — DENEVE - RENAUD
Cours moyen 1re année — LEROUX
Cours moyen 2e année
(entrée en sixième)

• L'ORTHOGRAPHE MÉTHODIQUE

Collection complète et progressive

Cours élémentaire 1re année
Cours élémentaire 2e année
Cours moyen 1re année
Cours moyen 2e année — P. DENEVE

• ECRIRE ET PARLER

Le vocabulaire et l'expression écrite

Cours moyen 2e année
(entrée en sixième) — VERRET - FURCY

• LA PRATIQUE DU CALCUL

Cours moyen 1re année, classe de 8e
Cours moyen 2e année, classe de 7e
Classe de F. E. et de transition
(préparation au C.E.P.) — H. BREJAUD

• LE CALCUL QUOTIDIEN

Collection "BODARD"

Cours préparatoire
Cours élémentaire 1
Cours élémentaire 2
Cours élémentaire et moyen
Cours moyen 1
Cours moyen 2
Cours moyen et F. E. P.
Classe de F. E. P. et de transition

PRÉFACE

« La Lecture, l'Étude de Texte et la Rédaction », Cours moyen 2e année et Supérieur, est l'ouvrage complémentaire de **« La Grammaire et l'Orthographe »,** s'adressant aux élèves des mêmes Cours.

On y trouvera, comme dans ce dernier volume, **vingt-sept séries de leçons** gravitant autour des **mêmes centres d'intérêt.**

Tous les textes choisis répondent, par leur **caractère narratif,** aux exigences de l'examen d'admission en 6e.

Chaque série hebdomadaire groupe trois textes.

Chacun de ces textes est suivi de quatre questions du type de celles qui sont soumises aux candidats à l'examen, à savoir :

— la première relative au vocabulaire ;

— la seconde relative aux conjugaisons (temps verbaux complets ou formes verbales à trouver ou à analyser) ;

— la troisième relative à la nature et à la fonction d'au moins quatre mots ou groupes de mots ;

— la quatrième question conçue de manière que la réponse exige un court développement.

L'ouvrage comporte, d'autre part, un **enseignement méthodique de la rédaction,** qui se décompose de la manière suivante :

1° à la suite de la première lecture de chaque série :

— **des observations** portant sur le sujet traité, et sur un paragraphe et une phrase types ;

— un travail écrit comprenant la **construction d'un court passage** dans la forme du paragraphe observé, et la **composition d'un récit** sur un sujet familier aux enfants et voisin du texte lu et analysé.

2° complétant les épreuves d'examen qui se rattachent aux 2e et 3e lectures de chaque série, des **sujets de rédaction** qui sont soumis, sans commentaire, à la réflexion des élèves.

Signalons, enfin, qu'une **riche illustration** contribue à faire de l'ouvrage un instrument de travail aussi agréable qu'utile.

LA RENTRÉE, L'ÉCOLE

LISONS : **Le Petit Chose**

1. Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais le seul avec une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses ; il n'y a que les enfants de la rue, les gones comme on dit. Moi, j'en avais une, une petite blouse à carreaux qui **datait de la fabrique;** j'avais une blouse, j'avais l'air d'un gone.

2. Quand j'entrai dans la classe, les élèves **ricanèrent.** On disait : « Tiens ! il a une blouse ! » Le professeur fit la grimace et tout de suite **me prit en aversion.** Depuis lors, quand il me parla, ce fut toujours **du bout des lèvres,** d'un air méprisant. Jamais il ne m'appela par mon nom ; il me disait toujours : « Eh ! vous, là-bas, le petit Chose ! » Je lui avais dit pourtant plus de vingt fois que je m'appelais Daniel Eys-set-te... A la fin, mes camarades me surnommèrent « le petit Chose », et le surnom me resta...

3. Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de **buis** qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de **notes** dans le bas ; moi, mes livres étaient de vieux bouquins achetés sur les quais, moisis, fanés, **sentant le rance** ; les couvertures étaient toujours **en lambeaux** ; quelquefois il manquait des pages.

4. Jacques faisait bien de son mieux pour me les relier avec du gros carton et de la colle forte ; mais il mettait toujours trop de colle, et cela puait. Il m'avait fait aussi un cartable avec **une infinité** de poches, très commode ; mais toujours trop de colle. Le besoin de coller et de cartonner était devenu chez Jacques une manie, comme le besoin de pleurer. Il avait constamment devant le feu un tas de petits pots de colle et, dès qu'il pouvait s'échapper du magasin un moment, il collait, reliait, cartonnait. Le reste du temps, il portait des paquets en ville, écrivait sous la dictée, allait aux provisions.

5. Quant à moi, j'avais compris que, lorsqu'on est boursier, qu'on porte une blouse, qu'on s'appelle « le petit Chose », il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal ; et, ma foi ! le petit Chose se mit à travailler de tout son courage.

A. DAUDET
(*Le petit Chose*, Fasquelle, édit.).

Les mots et expressions. — ***Datait de la fabrique :*** provenait d'une fabrique que son père avait eue autrefois. — ***Ricanèrent :*** rirent à demi, avec malice, d'un air moqueur. — ***Me prit en aversion :*** me considéra, dès lors, avec antipathie. — ***Du bout des lèvres :*** sans se donner la peine d'ouvrir la bouche, d'un air dédaigneux. — ***Buis :*** arbuste au bois dur. — ***Notes :*** observations, explications. — ***Sentant le rance :*** dégageant une odeur forte, désagréable. — ***En lambeaux :*** en morceaux. — ***Une infinité :*** un très grand nombre.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Expliquez ce qu'est *une manie.*

Citez deux manies que vous avez observées chez des camarades ou des personnes de votre connaissance.

Donnez un synonyme de : la fabrique, commode.

2° Transposez le 3e paragraphe au présent de l'indicatif.

3° Indiquez la nature de chacun des mots suivants :
il a une blouse.

4° Que pensez-vous de la conduite des écoliers riches envers le Petit Chose?

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Le texte est le récit de l'arrivée au collège d'un écolier pauvre.

2° Un paragraphe :

Observons le 3e paragraphe dans lequel l'auteur compare l'équipement du petit Chose à celui de ses camarades.

L'idée dominante exprimée est la suivante : *Le matériel du petit Chose était en très mauvais état.*

Pour mieux faire ressortir l'état pitoyable des affaires de Daniel, l'auteur insiste d'abord sur les qualités de celles des enfants riches : *beaux cartables... encriers qui sentaient bon... cahiers cartonnés... livres neufs* ; puis il décrit l'état lamentable des livres de Daniel : *vieux bouquins, moisis, fanés, sentant le rance... couvertures en lambeaux... il manquait des pages.*

Le rapprochement de deux choses qui contrastent fait toujours mieux apparaître leurs qualités respectives. Ainsi, un trait blanc tracé à la craie sur un mur blanc ou crème apparaît à peine ; par contre, il ressort parfaitement au tableau noir.

Remarquons la manière d'assurer la liaison des deux parties distinctes de ce paragraphe : **moi,** *mes livres étaient...*

On pourrait dire aussi : **au contraire,** mes livres étaient...

3° Une phrase :

Relisons la seconde phrase de ce même paragraphe : *Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de buis qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de notes dans le bas.*

C'est une *énumération* des différents objets que possédaient les camarades de Daniel.

Cette manière de procéder est couramment employée pour faire connaître la composition ou les différents aspects des choses.

Autres exemples (à compléter) :

a) *Le mobilier de la classe comprend...*

b) *Notre appartement se compose...*

c) *Ma bicyclette a...*

COMPOSEZ :

1° **Faites brièvement le portrait d'un écolier négligent.**

(Procédez, comme dans le paragraphe n° 3 du texte, par comparaison : *énumérez d'abord les qualités d'un écolier soigneux.*)

2° Vous avez sans doute assisté à l'arrivée à l'école d'un nouvel élève.

Le nouveau est toujours un objet de curiosité pour « les anciens » de la classe. Il est inévitablement soumis à un long interrogatoire (*comment t'appelles-tu?... d'où viens-tu?...* etc...). Il est parfois en butte aux taquineries des méchants mais, le plus souvent, ses nouveaux camarades lui témoignent de l'affection et l'entourent de prévenances.

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

C'est la rentrée. Un nouvel élève franchit le seuil de l'école. Portrait de l'enfant. L'accueil de ses camarades. Ses débuts en classe.

Autre sujet proposé :

C'est le jour de la composition. Le maître dicte le sujet. Les élèves studieux ont préparé soigneusement l'épreuve. Mais Paul n'a pas fourni l'effort nécessaire. Les élèves au travail... Les tourments de Paul... Sa résolution pour l'avenir...

LISONS : L'école buissonnière

1. Trois jours après, par étourderie, je manquai encore la classe et je retournai « **guéer** ». M'avait-il **épié**, ou est-ce le hasard qui l'amena ? Voilà que, sans culotte, pendant qu'avec les autres polissons habituels nous gambadions encore dans l'eau, soudain, à trente pas de moi, je vois apparaître mon père. Mon sang ne fit qu'un tour. Mon père s'arrêta et me cria :

« Cela va bien... Tu sais ce que je t'ai promis ! Va, je t'attends ce soir. »

Rien de plus, et il s'en alla.

2. — Ma foi ! me dis-je alors, perdu pour perdu, il faut **déguerpir** et faire un **plantié.**

Et je partis... Mais en ce temps, pauvre petit, savais-je bien où j'allais ? Et aussi, lorsque j'eus cheminé peut-être une heure ou une heure et demie, il me parut, à dire vrai, que j'étais dans l'Amérique. Le soleil commençait à baisser vers son couchant, j'étais las, j'avais peur...

— Il se fait tard, pensai-je, et, maintenant, où vas-tu souper ? Il faut aller demander **l'hospitalité** dans quelque ferme.

Et, m'écartant de la route, doucement je me dirigeai vers un petit **mas** blanc qui m'avait l'air tout avenant avec son toit à porcs, sa fosse à fumier, son puits, sa treille, le tout abrité du **mistral** par une haie de cyprès.

3. Timide, je m'avançai sur le pas de la porte, et je vis une vieille qui allait tremper la soupe. Pour manger ce qu'elle touchait, il eût fallu avoir bien faim. La vieille avait décroché la marmite de la crémaillère, l'avait posée par terre au milieu de la cuisine et, tout en remuant la langue et se grattant, avec une grande louche elle tirait le bouillon que, lentement, elle épandait sur des **lèches** de pain moisi.

— Eh bien ! mère-grand, vous trempez la soupe ?

— Oui, me répondit-elle... Et d'où sors-tu, petit ?

— Je suis de Maillane, lui dis-je, j'ai fait une **escapade** et je viens vous demander... l'hospitalité.

— En ce cas, me réplique la vilaine vieille d'un ton grognon, assieds-toi sur l'escalier, pour ne pas user mes chaises.

Et je me pelotonnai sur la première marche...

4. — Ah ça ! me fit la vieille, quand elle eut fini sa besogne, à présent ce n'est pas le tout, petit : en ce pays-ci les paresseux ne mangent rien... et si tu veux ta part de soupe, tu entends ? il faut la gagner.

— Bien volontiers... Et que faut-il faire ?

— Nous allons nous mettre tous deux, vois-tu, au pied de l'escalier et nous jouerons au saut ; celui qui sautera le plus loin, mon ami, aura sa part du bon potage, et l'autre... **mangera des yeux.**

— Je veux bien.

Sans compter que j'étais fier, ma foi, de gagner mon souper, surtout en m'amusant. Je pensais :

— Ça ira bien mal, si la vieille **éclopée** saute plus loin que toi.

5. Et les pieds joints, aussitôt dit, nous nous plaçons au pied de l'escalier qui, dans le mas, comme vous savez, se trouve en face de la porte, tout près du seuil.

— Et je dis : un, cria la vieille en balançant les bras pour prendre son élan.

— Et je dis : deux.

— Et je dis : trois !

Moi, je m'élance de toutes mes forces et je franchis le seuil. Mais la vieille coquine, qui n'avait fait que **le semblant**, ferme aussitôt la porte, pousse vite le verrou et me crie :

— Polisson ! retourne chez tes parents, qui doivent être en peine, va !

Je restai sot, pauvret, comme un panier percé...

F. MISTRAL, *Mémoires et récits* (Plon, édit.).

Les mots et expressions. — ***Guéer*** : passer un cours d'eau à gué (ici : patauger dans l'eau). — ***Épier*** : regarder avec attention, sans être vu. — ***Déguerpir*** : partir au plus vite, malgré soi. — ***Plantié*** : terme employé en Provence pour désigner une escapade faite par un enfant. — ***L'hospitalité*** :

le logement et la nourriture. — ***Mas :*** ferme, dans le Midi de la France. — ***Mistral :*** vent violent qui souffle dans la vallée du Rhône et en Provence. — ***Lèches :*** tranches très minces. — ***Escapade :*** fuite pour échapper à son devoir. — ***Manger des yeux :*** regarder le repas sans manger. — ***Éclopée :*** boiteuse. — ***Le semblant :*** elle avait fait comme si elle allait sauter, ce n'était qu'une apparence.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** mon sang ne fit qu'un tour ; j'étais las.

Remplacez le mot *las* par un homonyme et donnez le sens de la phrase ainsi construite.

Donnez le contraire de : le couchant ; abrité.

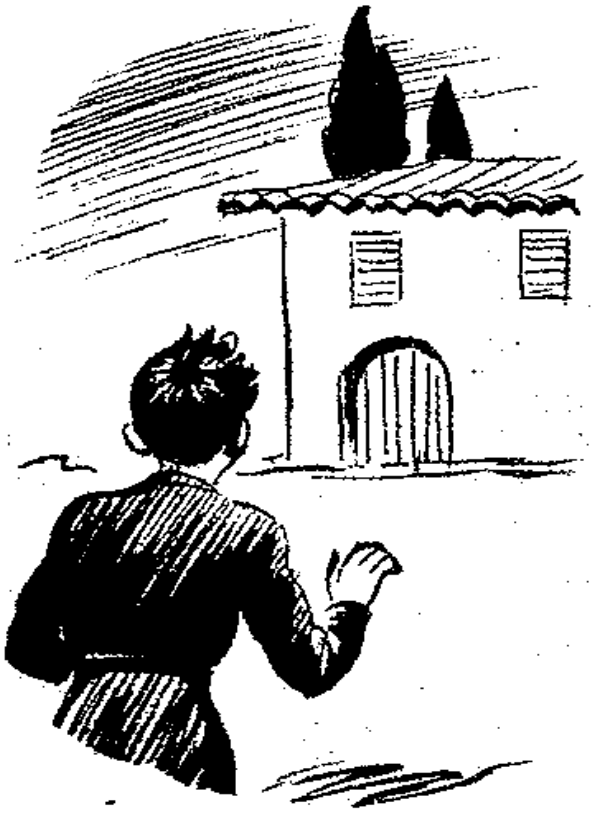
2° **Relevez dans le 4e paragraphe :** deux verbes employés au temps présent, deux verbes employés au temps passé et deux verbes employés au temps futur.

3° **Indiquez la nature de chacun des mots suivants :**
Timide, je m'avançai.

4° **Dites ce que vous pensez de l'attitude du jeune garçon.**

RÉDACTION

Imaginez l'arrivée à la maison du héros de ce récit : l'accueil du père, les explications du fils, le dénouement.



LISONS : **Les regrets d'un homme ignorant**

1. A la bergerie de Bronzet, on remarquait sur l'une des murailles blanchies à la chaux, dans un cadre rougeâtre et plein de petits trous, une vieille gravure d'un tableau de **Prudhon.**

2. « Petiot, me fit le vieux **pâtre** Boutignan, le jour où j'arrivai à la bergerie, on m'a dit que tu savais lire ; est-ce que ce serait vrai ?

— Je lis un peu, bien guère.

— Tu es allé dans les écoles ?

— Jamais.

— Et qui t'a appris ?

— Dans le temps que je gardais les pourceaux, notre homme d'affaires, dans les nuits d'hiver, m'apprit dans son bureau le peu que je sais.

— Ah ! c'est un bien brave homme... Dis, est-ce que tu pourrais me lire ce qu'il y a d'écrit sur ce tableau ?

Et moi, dressé sur la pointe des pieds, en redressant la tête, je lus : *La Vengeance poursuivant le Crime.*

— Oui, c'est bien ça ! s'écria le pâtre tout joyeux ; mon petit ami, tu es un homme, tu en sais plus que ton **maître berger.**

3. Et alors, muet, Boutignan alla s'appuyer contre le manteau de la cheminée. Les rides de son front se creusèrent, ses sourcils, moitié noirs, moitié gris, se hérissèrent ; puis, comme quelqu'un qui a assez **ruminé** ce qu'il cherchait, il se lève, fait quelques pas vers la porte restée ouverte ; et, **les yeux noyés** dans les immenses prairies, avec un grincement de dents, le maître berger lança ces paroles dans l'espace :

4. « Oh ! mon père, mon pauvre père, comme vous aviez raison de le dire : quelle belle chose c'est que la lecture ! Lire ! autant dire se fortifier l'esprit avec l'esprit des autres, **s'imbiber le cœur**

des sentiments qui vous **agréent,** lutter avec ceux qui luttent, oublier ses mauvaises heures dans les tristesses d'un poète, l'aimer, le suivre, le combattre ou l'applaudir selon que ses pensées s'accordent aux vôtres ou s'en séparent... Quelle consolation dans la vie ! Que c'est beau, mon fils ! Quelle belle chose tu sais là !... Est-ce que tu saurais écrire, Brisquimi ?

— Je connais un peu **la grosse.**

— La grosse ou la fine, qu'est-ce que ça y fait, nigaud ! Tu sais écrire, faire parler le papier, que demandes-tu de plus ? Quand le papier parle, barbe blanche s'incline !... Ah ! si j'avais su, si je savais ce que tu sais, qui sait ce que j'aurais dit, ce que j'aurais fait ? Peut-être moins, peut-être plus qu'un **homme de tête** ; toujours, j'aurais pu dire le poids que j'ai là, qui m'écrase la poitrine... Quoi qu'il en soit, je ne serais pas l'âne porteur d'une figure humaine que je suis ; dans les livres, je verrais autre chose que le noir et le blanc que j'y vois ; je pourrais lire, penser, écrire, je pourrais être fier, être heureux dans ma vie de pâtre, car alors, en dehors de l'adresse que j'ai, je pourrais fièrement dire : Je suis un homme ! Mais je ne sais ni *a* ni *b* ! Je suis un imbécile, un zéro en chiffre ! Je suis un homme manqué ! »

Batisto BONNET, *Vie d'enfant*
(Traduction d'A. Daudet, E. Dentu, édit.).

Les mots et expressions. — ***Prudhon :*** nom du peintre, auteur du tableau. — ***Pâtre :*** celui qui garde les moutons, les chèvres, les bœufs, etc... — ***Maître berger :*** le chef des petits pâtres. — ***Ruminé :*** pensé longuement. — ***Les yeux noyés :*** le regard perdu, vague ; les yeux qui regardent sans fixer. — ***S'imbiber le cœur :*** s'imprégner, se pénétrer le cœur. — ***Agréent :*** plaisent. — ***La grosse :*** l'écriture en gros caractères. — ***Homme de tête :*** homme qui réfléchit et pense.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Expliquez : ses sourcils se hérissèrent ; faire parler le papier.

Citez deux mots de la famille de *tête* (un adjectif et un verbe).

2° Relevez dans le 4e paragraphe quatre verbes employés au mode conditionnel.

3° **Indiquez la nature de chacun des mots suivants :**
être heureux dans ma vie.

4° **Pourquoi Boutignan dit-il** « *Qu'il est un homme manqué* » ? **Indiquez les expressions du texte qui justifient cette affirmation.**

RÉDACTION

Dites à un camarade qui n'aime pas aller en classe, les avantages qu'il peut tirer d'une bonne instruction.

EN AUTOMNE

LISONS : **La petite bergère égarée**

1. Un jour, je fus surprise par un brouillard si épais qu'il me fut impossible de reconnaître mon chemin. Je me trouvai tout à coup auprès d'un grand bois qui m'était inconnu. Le haut des arbres se perdait complètement dans le brouillard, et les bruyères paraissaient tout enveloppées de laine. Des formes blanches descendaient des arbres et glissaient sur les bruyères en longues traînées transparentes.

2. Je poussai les moutons vers le pré qui était à côté ; mais ils **se tassèrent** et refusèrent d'avancer. Je passai devant eux pour voir ce qui les empêchait d'aller plus loin, et je reconnus la petite rivière qui coulait au bas de la colline. C'est à peine si on voyait l'eau ; elle avait l'air de dormir sous une épaisse couverture de laine blanche.

3. Je restai un long moment à la regarder ; puis je ramenai mes moutons le long du bois. Pendant que je cherchais à reconnaître de quel côté se trouvait la ferme, les moutons **contournèrent** le bois. Ils se trouvèrent bientôt sur un chemin bordé de haies. Le brouillard s'épaissit encore et il me sembla que je marchais entre deux hautes murailles. Je suivais les moutons sans savoir où ils me menaient. Ils quittèrent brusquement le chemin pour tourner à droite, mais je les arrêtai aussitôt : je venais d'apercevoir l'entrée d'une église. Les portes étaient grandes ouvertes et, de chaque côté, on voyait deux lumières rouges qui éclairaient la voûte grise. D'énormes piliers se rangeaient en lignes droites, et, tout au fond, on devinait les fenêtres à petits carreaux qu'une lumière éclairait faiblement. J'avais beaucoup de mal à empêcher les moutons d'aller vers cette église, et, tout en les repoussant, je m'aperçus qu'ils étaient couverts de petites perles blanches.

4. Je me persuadai qu'en retournant sur mes pas, je trouverais facilement la ferme et, en faisant le moins de bruit possible, je repoussai les moutons sur le chemin qui m'avait amenée. Comme j'entrai dans ce chemin, une voix d'homme s'éleva près de moi. Elle disait : « Laisse-les donc rentrer, ces pauvres bêtes. » Et en même temps, l'homme faisait retourner le troupeau vers l'église. Je reconnus tout de suite Eugène, le frère du fermier. Il passa sa main sur le dos d'un mouton, en disant : « Ils sont jolis avec leurs petites **boules de givre** ; mais ce n'est pas bon pour eux. »

5. Je ne fus pas étonnée de le rencontrer là. Je lui montrai l'église en lui demandant ce que c'était. « C'était pour toi, me répondit-il. Je craignais que tu ne retrouves pas l'allée des châtaigniers, et j'avais suspendu une lanterne de chaque côté. »

Quelque chose **se brouilla** dans ma tête ; et ce ne fut qu'au bout d'un instant que je compris que ces gros piliers noircis et **délabrés** par le temps étaient tout simplement les troncs des châtaigniers. En même temps, je reconnus les fenêtres à petits carreaux de la grande salle, que le feu de la cheminée éclairait.

Marguerite AUDOUX,
Marie-Claire (Fasquelle, édit.).

Les mots et expressions. — ***Se tassèrent :*** se resserrèrent dans un petit espace. — ***Contournèrent :*** firent le tour. — ***Boules de givre :*** petits glaçons qui s'étaient formés sur la laine des moutons. — ***Se brouilla :*** devint confus, incompréhensible. — ***Délabrés :*** détériorés, en mauvais état, en ruine.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Relevez dans les deux premiers paragraphes trois expressions qui définissent, par comparaison, l'aspect du brouillard.

Indiquez le contraire de : un brouillard *épais* (donnez deux expressions différentes).

2° Relevez dans le texte un verbe de chaque groupe. Mettez ces verbes à la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif.

3° Copiez les phrases suivantes. Mettez une croix sous les verbes et soulignez les sujets ou groupes sujets :

Le haut des arbres se perdait complètement dans le brouillard et les bruyères paraissaient tout enveloppées de laine. Je poussai les moutons vers le pré qui était à côté.

4° Comment situez-vous la ferme par rapport à l'allée de châtaigniers? Montrez que certains passages du texte permettent de l'indiquer sûrement.

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Une petite bergère égarée à cause du brouillard fait le récit de son aventure.

2° Un paragraphe :

Observons le premier paragraphe dans lequel la petite bergère décrit le paysage voilé par le brouillard.

L'idée dominante exprimée est la suivante : *Le brouillard était très épais.*

Remarquons tout d'abord la façon de situer dans le temps un récit, sans en préciser la date : **Un jour,...**

Puis constatons l'habileté de l'auteur à développer l'idée dominante, en accusant le caractère mystérieux des choses qui s'estompent dans le brouillard épais : *un grand bois qui m'était inconnu... le haut des arbres se perdait... les bruyères enveloppées de laine... des formes blanches descendaient des arbres...*

3° Une phrase :

Relisons la phrase suivante du 3e paragraphe : **Pendant que** *je cherchais à reconnaître de quel coté se trouvait la ferme, les moutons contournèrent le bois.*

Deux *actions simultanées* (actions qui ont lieu en même temps) y sont décrites.

Remarquons l'expression employée dans ce cas pour marquer la simultanéité : **Pendant que...** (ce mot composé de liaison est une *locution conjonctive*).

Les deux actions peuvent être aussi énoncées dans l'ordre inverse : *Les moutons contournèrent le bois,* **pendant que** *je cherchais à reconnaître de quel côté se trouvait la ferme.*

D'autres locutions : **tandis que..., alors que...,** peuvent jouer le même rôle que la locution **pendant que...**

Autres exemples (à compléter) :

a) **Pendant que** *le maître expliquait la leçon,...*

b) **Tandis que** *nous nous promenions dans la campagne,...*

c) **Alors que** *je m'apprêtais à...*

(On construira ensuite les trois phrases dans l'ordre inverse.)

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du premier paragraphe du texte, **décrivez brièvement une rue, une allée bordée d'arbres ou tout autre lieu plongés dans les ténèbres.**

(On s'efforcera de dépeindre, par des comparaisons judicieuses, le caractère imprécis, mystérieux des choses.)

2° Ne vous êtes-vous jamais égaré?... Dans une forêt, par exemple, ou au milieu d'une foule compacte, dans une ville inconnue. Ou bien, n'avez-vous jamais rencontré, dans une rue animée, un enfant éploré cherchant vainement sa mère dont il vient d'être brusquement séparé?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Vous vous êtes égaré (dans des circonstances que vous préciserez). Faites-nous revivre vos inquiétudes, vos efforts pour vous retrouver et enfin votre joie de vous sentir sauvé.

ou bien : **Un enfant s'est égaré (dans des circonstances que vous préciserez). Faites-nous revivre ses inquiétudes, ses efforts..., etc.**

Autre sujet proposé :

Connaissez-vous l'histoire du petit Poucet? Racontez-la nous.

LISONS : **Le départ des hirondelles**

1. Jacques et Lise rentraient. Ils pressèrent le pas. Sur les marches brunes, un remuement fin et soyeux, de menus cris enveloppés d'obscurité et d'**effroi.** Ils se penchèrent très bas sur ce **mystère.** Ce grand tapis sombre qui couvrait l'escalier, c'était des hirondelles.

2. Le matin, dans le ciel nacré, on avait entendu leur cri d'adieu. Innombrables et **diligentes,** elles avaient fait le tour de l'église, des maisons, salué les clos, **la coupe de terre et de plumes** où leurs amours d'un été avaient tenu. Autour des tuiles, elles avaient noué de grands cercles **stridents,** une couronne d'ailes et de cris. Les nids, désormais, ne seraient plus au coin des vitres que des boules jetées là par l'hiver vagabond. Mais les hirondelles étaient restées.

« Ce qui les a retenues, c'est le froid », expliqua Lise.

3. Il fallut organiser le sauvetage. Lise remplit sa robe de ces petits **fuseaux de soie** où grelottaient de petits cœurs. Jacques cependant avait fait crier la serrure et flamber dans la cuisine campagnarde un grand feu rouge qui illuminait les poutres avec leurs guirlandes de fruits. La table, les escabeaux se couvraient d'hirondelles. Les sarments tordaient, en craquant, leurs vers de feu. Lise sortait, emplissait sa robe ; on eût dit qu'elle recueillait des fruits miraculeux.

Bientôt, dans la chaleur, les petites vies se réveillèrent. Ce fut un léger gazouillis, des ailes ouvertes, étirées ; au bord des sièges, les hirondelles s'avançaient en **guimpe** blanche, en manteau bleu, semblables à de petites **nonnes.** On voyait remuer leurs pattes emplumées, leur bec. On parlait de Lise et de Jacques avec sympathie. Puis on changeait de place car le « sauvetage » n'avait pu respecter le choix de l'amitié. Elle était exquise, la scène du **rassortiment.**

4. Dès l'aube, la plus **matineuse** gazouilla. Ce fut bientôt un bavardage étourdissant. Les carreaux bleus devinrent roses.

La croisée ouverte, toutes les hirondelles s'élancèrent : le vent tombait, la journée serait douce aux oiseaux et aux fleurs, le brouillard léger lustrait les arbres et les pierres ; l'automne était d'azur et d'or. Pour la dernière fois, une vivante couronne se noua autour des vieux pignons, une ombre fourmillante couvrit le sol, puis un nuage monta dans la lumière et partit comme balayé par l'**autan.**

L. LAFAGE, *Le Fifre de Buis* (Bernard Grasset, édit.).

Les mots et expressions. — ***Effroi*** *:* grande peur. — ***Mystère*** *:* ici, spectacle dont ils ne pouvaient comprendre la cause. — ***Diligentes*** *:* promptes, rapides dans leurs évolutions. — ***La coupe de terre et de plumes*** *:* expression imagée qui désigne leur nid. — ***Stridents*** *:* en raison des cris perçants poussés par les hirondelles. — ***Fuseaux de soie*** *:* expression qui désigne les hirondelles dont la forme rappelle celle du fuseau de la fileuse et dont le plumage ressemble à de la soie. — ***Guimpe*** *:* petite pièce de toile blanche que les dames (ou les religieuses) portent autour du cou. — ***Nonnes*** *:* religieuses. — ***Rassortiment*** *:* action de réunir les personnes (ici les hirondelles) suivant leur préférence. — ***Matineuse*** *:* qui se lève tôt le matin. — ***Autan*** *:* fort vent qui souffle du Sud.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** le ciel nacré ; elles avaient noué de grands cercles stridents ; de menus cris.

Composez une phrase renfermant un homonyme de l'adjectif *menu.*

Comment le nom *remuement* **a-t-il été formé? Citez quatre noms formés de la même manière.**

2° **Mettez le passage suivant du texte au présent de l'indicatif :**

Bientôt, dans la chaleur... la scène du rassortiment.

3° **Copiez les phrases suivantes. Mettez une croix sous les verbes et soulignez les sujets ou groupes sujets :**

Jacques et Lise rentraient. Ils pressèrent le pas. Lise remplit sa robe de ces petits fuseaux de soie où grelottaient de petits cœurs.

4° **Expliquez pourquoi les hirondelles formaient** *un tapis sombre qui couvrait l'escalier.*

RÉDACTION

En vous aidant de vos observations, de vos souvenirs et de votre imagination, décrivez « Le départ des hirondelles à l'automne ».

LISONS : **La grappe de raisin**

1. J'étais heureux, j'étais très heureux. Pourtant, j'enviais un autre enfant. Il se nommait Alphonse. Je ne lui connaissais pas d'autre nom, et il est fort possible qu'il n'eût que celui-là. Sa mère était blanchisseuse et travaillait en ville. Alphonse vaguait tout le long de la journée dans la cour ou sur le quai, et j'observais de ma fenêtre son visage barbouillé, sa tignasse jaune, sa culotte sans fond et ses savates, qu'il traînait dans les ruisseaux. J'aurais bien voulu, moi aussi, marcher en liberté dans les ruisseaux.

2. Alphonse **hantait** les cuisinières et gagnait près d'elles **force gifles** et quelques vieilles croûtes de pâté. Parfois les **palefreniers** l'envoyaient puiser à la pompe un seau d'eau qu'il rapportait fièrement, avec une face cramoisie et la langue hors de la bouche... Il jouait à sa fantaisie avec les moineaux qu'il attrapait, les chiens errants comme lui, et même les chevaux de l'écurie, jusqu'à ce que le cocher l'envoyât dehors au bout d'un balai. Il était libre et hardi. De la cour, son domaine, il me regardait à ma fenêtre comme on regarde un oiseau en cage...

3. Un jour, tandis qu'il tourmentait dans la cour le perroquet d'une vieille locataire, je contemplai ce **Caïn** sombre et puissant, avec toute la **componction** d'un bon petit **Abel.** C'est le bonheur, hélas ! qui fait les Abel. Je m'ingéniai à donner à l'autre un témoignage de ma pitié. Je songeai à lui envoyer un baiser ; mais son visage farouche me parut peu propre à le recevoir et mon cœur se refusa à ce don. Je cherchai longtemps ce que je pourrais bien donner ; mon embarras était grand. Donner à Alphonse mon cheval mécanique, qui précisément n'avait plus ni queue ni crinière, me parut toutefois excessif. Et puis, est-ce bien par le don d'un cheval qu'on marque sa pitié ? Il fallait un présent convenable à un **maudit.** Une fleur peut-être ? Il y avait des bouquets dans le

salon. Mais une fleur, cela ressemble à un baiser. Je doutais qu'Alphonse aimât les fleurs. Je fis, dans une grande **perplexité,** le tour de la salle à manger. Tout à coup, je frappai joyeusement dans mes mains ; j'avais trouvé !

4. Il y avait sur le buffet, dans une coupe, de magnifiques raisins de Fontainebleau. Je montai sur une chaise et pris de ces raisins une grappe longue et pesante qui remplissait la coupe aux trois quarts. Les grains d'un vert pâle étaient dorés d'un côté et l'on devait croire qu'ils fondraient délicieusement dans la bouche ; pourtant je n'y goûtai pas.

5. Je courus chercher un peloton de fil dans la table à ouvrage de ma mère. Il m'était interdit d'y rien prendre. Mais il faut savoir désobéir. J'attachai la grappe au bout d'un fil, et, me penchant sur la barre de la fenêtre, j'appelai Alphonse et fis descendre lentement la grappe dans la cour. Pour la mieux voir, l'enfant maudit écarta de ses yeux les mèches de ses cheveux jaunes, et, quand elle fut à portée de son bras, il l'arracha avec le fil ; puis, relevant la tête, il me tira la langue, me fit un pied de nez et s'enfuit avec la grappe...

A. FRANCE, *Le Livre de mon Ami* (Hachette, édit.).

Les mots et expressions. — ***Hantait :*** faisait de fréquentes visites. — ***Force gifles :*** de nombreuses gifles. — ***Palefreniers :*** domestiques qui s'occupent du pansage des chevaux. — ***Caïn :*** personnage biblique, de caractère sombre et violent, qui tua son frère ***Abel*** doux et calme. — ***Componction :*** regret que l'on éprouve à faire ou à voir faire quelque chose de mal. — ***Maudit :*** rappel de la comparaison faite entre Alphonse et Caïn qui avait été *maudit*, frappé de malédiction après son meurtre. — ***Perplexité :*** embarras pour prendre une décision.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : Alphonse *vaguait* dans la cour ou sur le quai ; sa tignasse ; une face *cramoisie*.

Qu'est-ce qu'*un don ?* **Citez un verbe de la même famille ; relevez dans le texte une phrase dans laquelle ce verbe est employé.**

2° **A quel groupe appartient le verbe** *maudire ?* **Conjuguez-le au présent de l'indicatif.**

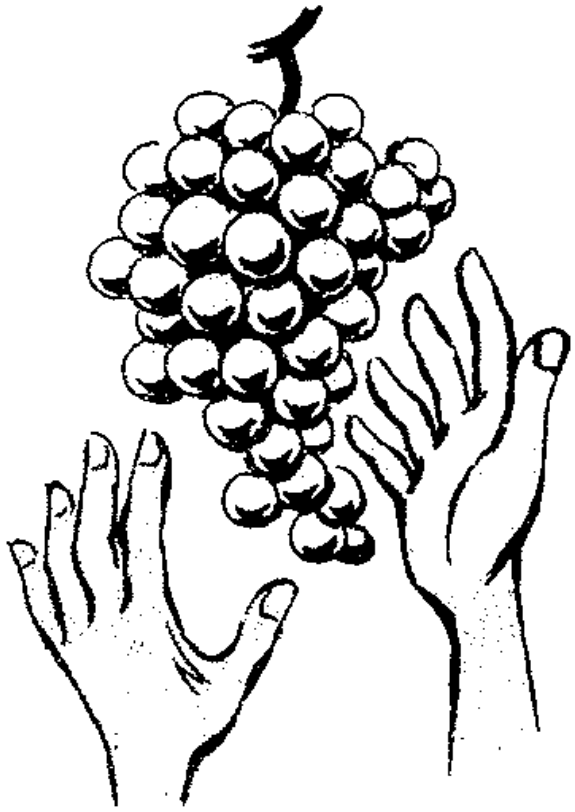
3° « Donner à Alphonse mon cheval mécanique me parut toutefois excessif ».

Dans la phrase ci-dessus, quel est le sujet du verbe *parut ?* **Construisez une autre phrase dans laquelle le sujet du verbe sera un infinitif.**

4° **D'après le texte, faites le portrait physique et le portrait moral d'Alphonse.**

RÉDACTION

Racontez l'histoire de « la grappe de raisin » en remplaçant Alphonse par un garçon pauvre comme lui, mais bien élevé et reconnaissant.



LA CHASSE

LISONS : **Tartarin à l'affût**

1. C'était un grand désert sauvage, tout hérissé de plantes bizarres, de ces plantes d'Orient qui ont l'air de bêtes méchantes. Sous le jour discret des étoiles, leur ombre agrandie s'étirait par terre, en tous sens. A droite, la masse confuse et lourde d'une montagne, l'**Atlas** peut-être ! A gauche, la mer invisible, qui roulait sourdement. Un vrai gîte à tenter les fauves !

2. Un fusil devant lui, un autre dans les mains, Tartarin mit un genou en terre et attendit. Il attendit une heure, deux heures... Rien ! Alors il se souvint que, dans **ses livres,** les grands tueurs de lion n'allaient jamais à la chasse sans emmener un petit chevreau qu'ils attachaient à quelques pas devant eux, et qu'ils faisaient crier en lui tirant la patte avec une ficelle. N'ayant pas de chevreau, le Tarasconnais eut l'idée d'essayer des imitations, et se mit à

bêler d'une **voix chevrotante** : « Mê ! Mê !... » D'abord très doucement, parce qu'au fond de l'âme il avait tout de même un peu peur que le lion l'entendît, puis, voyant que rien ne venait, il bêla plus fort : « Mê !... Mê !... » Rien encore ! Impatienté, il reprit de plus belle et plusieurs fois de suite : « Mê !... Mê ! Mê ! » avec tant de puissance que ce chevreau finissait par avoir l'air d'un bœuf.

3. Tout à coup, à quelques pas devant lui, quelque chose de noir et de gigantesque s'abattit. Il se tut... Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partait au galop, puis revenait et s'arrêtait net... C'était le lion, à n'en pas douter ! Maintenant, on voyait très bien ses quatre pattes courtes, sa formidable **encolure,** et deux yeux, deux grands yeux qui luisaient dans l'ombre... En joue ! feu ! pan ! pan ! C'était fait. Puis, tout de suite, un bondissement en arrière, et le coutelas de chasse au poing. Au coup de feu du Tarasconnais, un hurlement terrible répondit. « **Il en a** ! » cria le bon Tartarin, et, ramassé sur ses fortes jambes, il se préparait à recevoir la bête ; mais elle en avait plus que son compte et s'enfuit au triple galop, en hurlant. Lui, pourtant, ne bougea pas : il attendait la femelle, toujours comme dans ses livres... Par malheur, la femelle ne vint pas.

4. Au bout de deux ou trois heures d'attente, le Tarasconnais se lassa. La terre était humide ; la nuit devenait fraîche ; la bise de mer piquait. « Si je faisais un somme en attendant le jour ? » se dit-il...

5. « Ta, ta, ra, ta, tarata !... »

« **Què aco** ? » fit Tartarin en s'éveillant en sursaut. C'étaient les clairons des chasseurs d'Afrique qui sonnaient la **diane,** dans les casernes de **Mustapha.** Le tueur de lions, stupéfait, se frotta les yeux. Lui qui se croyait en plein désert, savez-vous où il était ?... Dans un carré d'artichauts, entre un plant de choux-fleurs et un plant de betteraves ! Son Sahara avait des légumes !... « Ces gens-là sont fous, se dit-il, de planter leurs artichauts dans le voisinage du lion ! Car enfin, je n'ai pas rêvé ! Les lions viennent jusqu'ici ! En voilà la preuve... »

6. La preuve, c'étaient les taches de sang que la bête, en fuyant, avait laissées derrière elle. Penché sur cette piste sanglante, l'œil aux aguets, le revolver au poing, le vaillant Tarasconnais arriva, d'artichaut en artichaut, jusqu'à un petit champ d'avoine... De l'herbe foulée, une mare de sang, et, au milieu de la mare, couché sur le flanc avec une large plaie à la tête, un... Devinez quoi !...

« Un lion, parbleu !... »

Non ! un âne, un de ces tout petits ânes qui sont si communs en Algérie et qu'on désigne là-bas sous le nom de bourriquots !

A. DAUDET,
Tartarin de Tarascon (Flammarion, édit.).

Les mots et expressions. — ***Atlas :*** chaîne montagneuse d'Algérie. — ***Ses livres :*** livres dans lesquels Tartarin avait lu des récits de chasse au lion. — ***Voix chevrotante :*** voix tremblotante imitant le bêlement de la chèvre. — ***Encolure :*** partie du corps qui s'étend depuis la tête jusqu'aux épaules et au poitrail. — ***Il en a :*** il a reçu la décharge, il est atteint. — ***Quès aco ? :*** expression provençale ayant le sens de *qu'est-ce que c'est ?* — ***Diane :*** sonnerie de clairon ou de trompette, au point du jour, pour réveiller les soldats. — ***Mustapha :*** quartier d'Alger.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : la masse *confuse* d'une montagne.

Quel est le contraire de l'adjectif *confus ?*

Donnez le sens de l'adjectif *invisible*. **Comment cet adjectif a-t-il été formé ? Citez quatre adjectifs qualificatifs formés de la même manière.**

2° **Mettez les verbes suivants à la 1re personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif :**
emmener, crier, essayer, bouger.

Transposez la phrase suivante au présent de l'indicatif :

Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partait au galop.

3° **Indiquez la fonction des mots en italique :**
la terre était *humide ;* la nuit devenait *fraîche ;* ces gens-là sont *fous ;* un de ces tout petits ânes *qui* sont si *communs* en Algérie.

4° **Tartarin connaissait-il bien l'Afrique ? Comment expliquez-vous qu'il ait pu se croire au milieu d'un grand désert sauvage ?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit de la méprise de Tartarin chassant le lion en Afrique.

2° **Un paragraphe :**

Observons le premier paragraphe dans lequel l'auteur décrit sommairement le lieu de chasse.

Le but recherché est de donner l'impression d'un milieu sauvage, hostile, même. Pour y parvenir, l'auteur recourt à des images saisissantes : *hérissé de plantes bizarres qui ont l'air de bêtes méchantes..., ombre agrandie..., masse confuse et lourde d'une montagne..., mer invisible, qui roulait sourdement.*

3° **Une phrase :**

Remarquons la tournure employée parfois par l'auteur pour ménager l'intérêt. Il tient le lecteur en haleine en laissant des *phrases inachevées* ou en prolongeant l'attente par des *silences* ou des *interrogations : De l'herbe foulée, une mare de sang, et, au milieu de la mare, couché sur le flanc avec une large plaie à la tête, un... Devinez quoi !...*

Il est de règle, dans ce cas, d'employer les *points de suspension.*

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du premier paragraphe du texte, **décrivez brièvement un site que vous connaissez bien, mais présentant, au contraire, sous un soleil radieux, un caractère riant, accueillant.**

« *C'est une jolie contrée verdoyante, toute parsemée...* »

2° Au cours des parties de chasse, des grains de plomb destinés au gibier atteignent parfois les acteurs : chasseurs ou chiens de chasse. C'est tellement courant qu'un vieux proverbe à l'usage des chasseurs parisiens (nous apprend Alexandre Dumas, dans « *Le Capitaine Pamphile* ») dit que « *le plomb est l'ami de l'homme* ».

N'avez-vous pas eu connaissance de la mésaventure d'un chasseur maladroit? Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Un chasseur part le matin, tout guilleret. Faites son portrait. En chasse... Médor lève un lièvre. Pan! pan!... Le lièvre se sauve... mais Médor a reçu les plombs dans la patte... Le retour du chasseur.

Autre sujet proposé :

Jean Lapin, le soir de l'ouverture de la chasse, nous conte, tout tremblant, ses émotions. Faites-le parler.

LISONS : Une drôle de chasse

1. On devait chasser l'ours. Mon grand-père, invité, avait apporté son fusil, naturellement. Les paysans lui dirent : « La poudre coûte cher et le plomb abîme la peau ; mieux vaut avoir la bête sans toutes ces **manigances** ! »

2. Les paysans savaient bien ce qu'ils voulaient faire. Ces montagnards provençaux avaient, de **temps immémorial,** constaté deux choses : primo, que l'ours est à la fois raisonneur et têtu ; secundo, qu'il aime par-dessus tout déjeuner de poires bouillies. Il s'en régale volontiers sur l'arbre en les croquant toutes crues, quand il ne peut pas faire autrement ; mais, cuites au miel, il les préfère.

3. On avait donc préparé à l'ours en question un grand plat de poires au miel, et disposé le plat, à hauteur du museau, dans le creux d'un vieux poirier sauvage où l'animal avait coutume de venir chaque matin, au lever du jour, **s'aiguiser l'appétit** de quelques poires vertes.

Devant l'ouverture du tronc, un nœud coulant pendait, attaché par le bout à une forte bûche, assez lourde pour gêner l'ours une fois qu'il l'aura traînant à son cou, pas assez pour qu'elle l'étrangle.

Cela fait, tout le monde s'était assis, et l'on s'était mis à fumer des pipes.

4. Au petit jour, chose prévue, l'ours apparut, sortant d'un petit bois. Il marchait lentement et s'étirait parfois, comme quelqu'un qui se réveille. Arrivé à l'arbre, il s'arrêta, regarda les branches, renifla dans le creux ; évidemment il se disait : « Qui diable a pris soin de me faire cuire mes poires ? » Puis, ayant sans doute réfléchi que les poires cuites valent beaucoup mieux que les crues, il se décida à faire honneur, sans plus de manières, au déjeuner succulent.

5. Quand ce fut fini, il se lécha ; puis il prit le trot vers le torrent

qui coulait par là, pour aller boire. La bûche, comme on le devine, se mit à courir derrière lui, à bout de corde. L'ours revint trouver la bûche et grogna. Dans son langage d'ours, cela voulait dire : « Tu m'ennuies ! » Puis, persuadé que la bûche avait compris, il reprit son trot interrompu. La bûche le suivit encore. Et, quittant le trot, cette fois il partit au galop. La bûche le suivit à la piste, rasant les buissons, fauchant les herbes, se heurtant aux arbres, aux rochers, et dessinant dans l'air des bonds formidables. L'ours s'arrêta, souffla, parla à la bûche de nouveau, la fit rouler de droite et de gauche avec ses pattes, puis s'assit d'un **air méditatif** et ennuyé, cherchant ce qu'il fallait faire pour se débarrasser d'un si **importun** personnage. Enfin il se frotta les pattes comme pour dire : « J'ai trouvé. »

6. L'ours, en effet, avait son idée : une idée d'ours comme on va voir. Il prit la bûche dans ses bras et se mit à la porter, marchant gravement sur ses pattes de derrière. Il traversa dans cet **attirail** un bois, une plaine, une rivière : tout le village le suivait. Il rencontra un puits, regarda dedans et passa ; le puits n'était pas assez profond pour ce qu'il voulait faire. Un talus crayeux terminant le plateau parut l'engager davantage ; après réflexion, il renonça au talus ; la pente était un peu trop douce, et la bûche pourrait remonter. Enfin il trouva un endroit admirablement propre à tuer la bûche. C'était un précipice à pic, haut de cent **pieds,** au fond duquel un torrent grondait.

« Bon voyage ! » eut l'air de dire l'ours en lançant la bûche.

La bûche partit, la corde du nœud coulant se tendit, et l'ours, probablement étonné, dégringola la tête la première.

P. Arène, *Nouveaux contes de Noël.*

Les mots et expressions. — ***Manigances*** : ensemble de manœuvres, d'actions compliquées. — ***Temps immémorial*** : époque tellement ancienne que la mémoire n'en a pas conservé le souvenir. — ***S'aiguiser l'appétit*** : se donner de l'appétit. — ***Air méditatif*** : attitude de quelqu'un qui réfléchit. — ***Importun*** : gênant, qui incommode. — ***Attirail*** : quantité de choses que l'on porte. — ***Pied*** : ancienne mesure française équivalant à 0 m. 3248.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** l'animal avait *coutume* de venir.

Citez un verbe de la famille de *coutume*.

Remplacez l'expression : *au lever du jour*, **par un nom de même sens. Indiquez ensuite le nom de sens contraire.**

2° **Conjuguez les verbes** *ennuyer* **et** *renoncer* **au présent de l'indicatif.**

3° **Distinguez les groupes compléments de la phrase suivante** *(indiquez la forme de chaque groupe et précisez de quel verbe il est complément) :*

On avait donc préparé à l'ours un grand plat de poires au miel, et disposé le plat, à hauteur du museau, dans le creux d'un vieux poirier sauvage.

4° **Est-ce vraiment pour éviter d'abîmer la peau de l'ours avec le plomb que les paysans avaient imaginé ce piège pour avoir la bête? Justifiez votre réponse.**

RÉDACTION

Vos parents ont tendu un piège, afin de détruire un animal nuisible (souris, rat, etc...) **Mais, chose imprévue... Imaginez une histoire amusante à ce sujet.**

LISONS : La ruse du braconnier

1. Le garde champêtre entra :

— Tiens ! fit le maire, voilà deux affiches à coller.

— Justement, dit le garde, y a Naudet qui m'a donné la commission de faire sa demande de **permis.**

Le maire haussa les épaules.

— **Champêtre,** fit-il, je ne t'ordonne pas de le pincer après l'ouverture, puisqu'il aura son permis. Tu le pinceras avant ! J'en ai assez ! Tous les ans, c'est la même chose ! Il faut des perdreaux au **Cheval-Blanc** pour le déjeuner du dimanche et c'est Naudet qui les tue le jeudi et le vendredi. Je le sais, et toi aussi, hein ?

— Ça oui !

— Nous en reparlerons, champêtre ! Viens prendre l'apéritif !

2. Mais au Cheval-Blanc, il y avait Naudet lui-même qui se faisait offrir des consommations par le patron.

— Ah ! fit le maire, on parlait de toi, mon ami ! Tu sais que cette année, tu pourras te fouiller pour tuer des perdreaux le vendredi ? C'est comme ça, mon garçon !

— Même ceux qui sont dans ma luzerne ?... Ben, par exemple, ça s'rait fort ! Je nourrirais des perdreaux toute la saison et j'pourrais seulement pas leur envoyer un coup d'fusil quand j'voudrais ? J'vous empêche-t-y d'**raboter** la volée qu'est dans votre chaume qui longe vot' potager ?

Le maire souriait paisiblement :

— Tu es averti, mon garçon. Laisse-toi pincer si tu es curieux de savoir ce que ça te coûtera. Et sans rancune, tu sais ! Voilà un apéritif qui t'attend.

3. Cependant, le jeudi d'avant l'ouverture, à la pointe du soleil, Naudet s'en fut quand même au bout de son jardin. Il rappela les perdreaux : Pirruit ! Pirruit ! et fit le petit **pouillard** : Pirit ! Pirit ! et voilà que la volée lui répondit, et la plaine entière, tout près,

plus loin, jusqu'au ruisseau. Il recommença — encore, encore — et tout à coup, devant lui, à trente pas, apparaît le vieux coq, gonflant le jabot, et sa famille de mioches, à l'âge ingrat, le cou trop long, et la poule qui suivait !

Naudet, patiemment, attendait de les avoir en tas. A ce moment, la menace du maire lui revint à la mémoire. Tout de même si... Il tourna doucement la tête, inspecta la haie qui était à sa droite, et puis celle qu'il avait à gauche et, rassuré, il allait épauler quand il remarqua qu'un petit néflier s'agitait doucement au coin de sa luzerne. Tiens ! Tiens !...

Il désarma silencieusement son fusil, le glissa dans l'herbe et se tint coi.

Le néflier ayant encore eu deux ou trois secousses, Naudet se laissa couler dans le fossé, arrondit le dos et discrètement, sur les genoux et sur les mains, il s'éloigna.

Un instant après, sortant de chez lui, les mains dans les poches, ayant la mine paisible d'un homme dont la conscience est **légère,** il aperçut, au bout du village, le maire, le garde champêtre et deux gendarmes qui se concertaient.

Le joli rendez-vous ! Lui, il était curieux d'aller voir la haie de sa luzerne !

Quand, s'en revenant de faire son tour, il passa près du petit néflier... Ah ! mes amis, qu'il put donc rire de bon cœur ! On aurait juré que des sangliers **s'étaient baugés** au pied !...

Ben, mon vieux Naudet ! Ben, mon vieux !...

4. Pourtant, il lui fallait des perdreaux pour le Cheval-Blanc ! Alors, quand la nuit fut tombée, il revint à son poste avec un gros paquet sous le bras et un bon gourdin d'épine noire qui luisait sous la lune. Il ne fut pas long : une demi-heure après, il se mettait au lit, satisfait.

Le lendemain, le maire, le garde et les deux gendarmes étaient au pied du néflier avant le jour. Cela vous chauffe les sangs, la chasse à l'homme !

Le maire disait aux gendarmes :

— C'est pour ce matin ! Hier, il est venu **appeauter.** Aujourd'hui, nous verrons la danse !

Le jour se leva ; le soleil monta. Dans la plaine, les perdreaux rappelaient :

— Qu'est-ce qu'il attend ? chuchotait le champêtre. Se douterait-il de quelque chose ? Je vois son chapeau et sa rouillarde...

Brusquement : Peing ! Peing !... Deux coups de feu ! — oui, mais à l'autre bout du village. Les quatre malins se regardèrent. Naudet, derrière sa pelisse, ne remuait pas.

— Eh bien ! Naudet, lui cria le maire en se redressant. Tu fais le muet, aujourd'hui ?

Rien ne bougeant, tous les quatre sautèrent en même temps, qui dans la luzerne, qui dans le jardin. Ils ne trouvèrent qu'une vieille veste et le chapeau de Naudet dressés sur une croix de bois ; et, planté tout droit, le gourdin d'épine noire.

Gaston CHÉRAU, *La Despélouquéro* (Plon, édit.).

Les mots et expressions. — ***Permis*** *(permis de chasse)* : acte écrit reconnaissant qu'un chasseur a acquitté la somme exigée pour acquérir le droit de chasse. — ***Champêtre*** : diminutif familier de *garde champêtre*. — ***Cheval-Blanc*** : nom d'un hôtel. — ***Raboter*** : expression triviale qui signifie : *tuer*. — ***Pouillard*** : tout jeune perdreau. — ***Légère*** : sans reproches, sans remords. — ***S'étaient baugés*** : avaient creusé leur *bauge* (nom donné au gîte du sanglier). — ***Appeauter*** : appeler avec un *appeau* (sifflet qui imite le cri des oiseaux).

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : je ne t'ordonne pas de le *pincer* ; tu pourras *te fouiller* ; Naudet se laisse *couler* dans le fossé ; le maire, le garde-champêtre et deux gendarmes *se concertaient*.

2° **Mettez les verbes suivants à la 1re personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif :**
envoyer, avertir, rappeler, recommencer, aller, rire.

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique :**

Devant lui, à trente pas, apparaît *le vieux coq*.

Il était *curieux* d'aller voir *la haie de sa luzerne*.

4° **Expliquez clairement ce que fut la ruse de Naudet.**

RÉDACTION

Parmi les nombreuses fables de La Fontaine, en connaissez-vous une faisant le récit de la ruse employée par Renard pour assurer sa subsistance ? Racontez-la nous.

TRAVAUX DES CHAMPS

LISONS : **Premier labour**

1. Ce matin-là, ils labouraient, au fond de **la Woëvre,** la grande **pièce des Pointières.** Glissant entre les nuages, un rayon de soleil pâle tournait sur les champs, faisait sortir des brumes les fermes lointaines. Et le cri des alouettes trouait le ciel.

2. Coliche pesait sur les manches de la charrue, tandis que le petiot courait à grandes enjambées, faisait claquer son fouet, se penchait quelquefois pour enlever une pierre sur le passage du **coutre.** Le sillon s'allongeait ; le soc coupait la terre et la rejetait comme une **étrave.** Derrière le passage du fer, la bonne **glèbe** luisait et les vols de corbeaux s'abattaient, épiant les vers et les larves de hannetons parmi les mottes.

3. — A ton tour, maintenant !

Basile **se récria,** n'osant comprendre : « Jamais il n'aurait la force de tenir la charrue. »

Coliche insista.

— Jamais trop tôt pour bien faire.

Il fallait s'exécuter.

4. Le vieux chassa les chevaux qui s'enlevèrent d'un vigoureux tour de reins. L'enfant enfonça le soc. Il bandait ses muscles, les mains cramponnées aux manches de frêne poli qui lui donnaient dans les épaules et dans les avant-bras des secousses terribles. Il ne voyait rien : ni la plaine brumeuse, ni les bois, ni les sillons commencés, absorbé dans la **contention** de son effort. Il marchait : la croupe des chevaux ondulait devant lui ; les colliers de laine bleue **égrenaient leurs sonnailles.** Le vieux serait-il content ? Le sang, battant dans les artères de Basile, emplissait sa tête d'un bourdonnement de cloche. Un choc ébranla la charrue, donnant à croire que la machine **se disloquait** : une souche enfouie dans la terre que le soc venait de trancher. Basile se raidit, tint bon, sentit le glissement du fer qui fouillait de nouveau l'argile grasse. Alors il souffla à pleins poumons, tandis que le vieux arrêtait l'équipage.

5. Coliche **se planta** au bout du sillon, et promena sur la terre un regard satisfait. On ne pouvait pas dire le contraire : ça promettait ! Le sillon s'allongeait tout droit, sans une cassure, creusé à une bonne profondeur.

— D'la belle ouvrage ! disait le vieux. Allons, quand les forces s'ront v'nues, tu seras un fameux laboureur !

Emile MOSELLY,
Fils de gueux (Albin Michel, édit.).

Les mots et expressions. — ***La Woëvre :*** plateau de la Lorraine. — ***Pièce des Pointières :*** étendue de terre, située dans une contrée appelée « *les Pointières* ». — ***Coutre :*** fer tranchant de la charrue, placé en avant du soc. — ***Étrave :*** dans un navire, partie avant qui fend les flots. — ***Glèbe :*** la terre, — ***Se récria :*** protesta. — ***Contention :*** grande application. —

Égrenaient leurs sonnailles : les clochettes attachées aux colliers des animaux émettaient, une à une, leur son. — ***Se disloquait*** : dont les pièces se déboîtaient, semblaient se séparer. — ***Se planta*** : se plaça.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : la croupe des chevaux *ondulait* devant lui.

Remplacez les mots en italique par des synonymes : Coliche *pesait* sur les manches de la charrue ; *épiant* les vers ; il *souffla* à pleins poumons.

Donnez le contraire de : un soleil *pâle* ; un regard *satisfait*.

2° **Transposez le 2e paragraphe au présent de l'indicatif.**

3° **Relevez dans le texte** : deux groupes compléments d'objet, un groupe complément de lieu et un groupe complément de manière *(indiquez de quel verbe chacun de ces groupes est le complément)*.

4° **D'après le texte, indiquez quelles sont les qualités de Basile.**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit d'une scène de labour au cours de laquelle un jeune enfant tient, pour la première fois, les manches de la charrue.

2° **Un paragraphe :**

Observons le 2e paragraphe. C'est un saisissant tableau de labour.

Quelques lignes ont suffi à l'auteur pour mentionner toutes ses observations : *les personnages en action* (Coliche pesait sur les manches de la charrue, tandis que le petiot...) ; *le travail de la machine* (le soc coupait la terre et la rejetait...) ; *les aspects de la matière* (le sillon s'allongeait..., la bonne glèbe luisait) ; *les spectateurs intéressés* (les vols de corbeaux s'abattaient...).

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du texte : *Un choc ébranla la charrue, donnant à croire que la machine se disloquait :* **une souche enfouie dans la terre que le soc venait de trancher.**

La seconde partie de cette phrase *(une souche enfouie...)* nous indique *la cause* de l'événement relaté dans la première partie, nous en donne *l'explication*.

Remarquons que cette explication est annoncée par *deux points*.

Autres exemples (à compléter) :

a) *Après quelques soubresauts, le tracteur s'immobilisa :...*

b) *Les chevaux... : ...*

c) *Une épaisse fumée... : ...*

COMPOSEZ :

1° **Relatez brièvement le départ au travail d'un attelage.**

(On s'inspirera du 2e paragraphe du texte : *les personnages en action ; les animaux de trait ; la machine ou le véhicule ; les mouches énervant les bêtes.)*

2° Avez-vous déjà rencontré sur les routes des attelages conduits par des enfants (sous le regard amusé et protecteur du père) ?

Les enfants aiment à jouer au conducteur avec des camarades ; ils rêvent de tenir les guides d'attelages véritables, et lorsque l'occasion de le faire se présente, il n'est pas nécessaire, le plus souvent, de les y inviter avec insistance, comme ce fut le cas pour le petit Basile.

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Sur la route, un fermier conduit un attelage. Son fils, un bambin de six ans, fait claquer son fouet. L'enfant demande à son père de lui confier les guides. Le père y consent *(On imaginera un incident comique).*

Autre sujet proposé :

C'est le soir. Le cheval de labour vient de terminer son rude travail. Il sort des brancards, heureux de rentrer à l'écurie. Décrivez la scène.

LISONS : Le champ de haricots de Pitalugue

1. Il faut vous dire que Pitalugue est joueur ; mais là, joueur comme les cartes... C'est pour cela que Pitalugue, jadis à son aise, se trouve maintenant gêné. La récolte est mangée d'avance, **les terres entamées par l'usure** ; et quelles scènes quand il rentre **un peu gris** et la poche vide dans sa maisonnette du Portail-des-Chiens ! Quels remords aussi, car, au fond, Pitalugue a bon cœur. Mais ni scène ni remords ne peuvent rien contre les cartes : Pitalugue jure chaque soir qu'il ne jouera plus, et chaque matin il rejoue.

2. Ainsi aujourd'hui il s'était levé, ce brave Pitalugue, avec les meilleures intentions du monde. Au petit jour et les coqs chantant encore, il était devant sa porte en train de charger sur l'âne un sac de haricots. Et quels haricots ! de vrais haricots de semence, émaillés, lourds comme des balles, ronds et blancs comme des œufs de pigeon. « Emploie-les bien et ménage-les, disait **la Zoun,** tu sais que ce sont nos derniers.

— Cette fois, Zoun, le diable me brûle si tu n'es pas contente !... A ce soir !... **Arri** bourriquot ! »

Et Pitalugue était parti, vertueux, derrière son âne.

3. Par malheur, aux portes de la ville, il rencontre le perruquier Fra qui s'en revenait les yeux rouges, ayant passé sa nuit à battre les cartes dans une ferme.

« Tu rentres bien tard, Fra ?

— Tu sors bien matin, Pitalugue !

— Le fait est qu'il ne passe pas un chat.

— Ce serait peut-être l'occasion d'**en tailler une.**

— Pas pour un million, Fra.

— Voyons : rien qu'une petite, Pitalugue.

— Et mes haricots ?

— Tes haricots attendront. »

L'infortuné Pitalugue résista d'abord, puis se laissa tenter.

4. Fra sortit les cartes. On en tailla une, on en tailla deux, et les haricots attendirent. Bref ! l'alouette montait des blés, et les premiers rayons coloraient en rose la muraille de pierre sèche sur laquelle les deux joueurs jouaient assis à califourchon, lorsque Pitalugue, retournant ses poches, s'aperçut qu'il avait tout perdu.

« Cinq francs sur parole ! dit Fra.

— Cinq francs, ça va », répondit Pitalugue. Les cartes tournèrent et Pitalugue perdit.

« Quitte ou double ?

— Quitte ou double ! »

Pitalugue perdit encore.

« Maintenant, le tout contre ta semence ».

Pitalugue accepta. Il était fou, ses mains tremblaient.

« Non ! grommelait-il en donnant, je ne perdrai pas cette fois, les cartes ne seraient pas justes. » Il perdit pourtant ; et l'heureux Fra, chargeant le sac d'un tour de main, lui dit : « La prochaine fois, Pitalugue, nous jouerons l'âne. »

5. Que faire ? Rentrer, tout avouer à la Zoun ? Pitalugue n'osa pas, la mesure était comble. Acheter d'autre semence ? Le moyen sans un **liard** !... Notre homme, après cinq minutes de profond désespoir, prit son parti en brave :

« Je ne peux pas semer des haricots puisque je n'en ai plus, se dit-il, mais je peux faire semblant d'en semer. La Zoun n'y verra que du feu, le hasard est grand, et d'ici la récolte bien des choses se seront passées. »

6. Bien des choses se passèrent en effet, qui mirent Pertuis en émoi. D'abord, Pitalugue changea du tout au tout. Talonné par le remords, et craignant d'être découvert, il renonça au jeu, déserta l'auberge. Lui, que ses meilleurs amis accusaient de trouver la terre trop basse, on le vit dans son petit champ piocher, gratter, **rustiquer à mort.** Jamais haricots mieux soignés que ces haricots qui n'existaient pas !... Ses voisins l'admiraient, sa femme n'y comprenait rien...

7. Or, au bout d'une quinzaine, de çà, de là, tous les haricots de Pertuis se mirent à lever le nez : une pousse blanche d'abord, recourbée en crosse d'évêque, deux feuilles coiffées de la graine et portant encore un fragment de terre soulevée ; puis la graine sèche tomba, les deux feuilles découpées en cœur se déplièrent et bientôt toute la plaine verdoya. Seul, le champ de Pitalugue ne bougeait point. « Pitalugue, que font tes haricots ? » Et Pitalugue répondait : Ils travaillent sous terre. »

Paul ARÈNE,
Contes de Paris et de Provence (Lemerre, édit.).

Les mots et expressions. — ***Les terres entamées par l'usure :*** l'usure est un intérêt très élevé payé pour un prêt d'argent ; pour payer cet intérêt, Pitalugue avait dû vendre une partie de ses terres. — ***Un peu gris :*** légèrement ivre. — ***La Zoun :*** la femme de Pitalugue. — ***Arri :*** cri poussé pour faire avancer l'âne. — ***En tailler une :*** faire une partie de cartes. — ***Liard :*** ancienne pièce de monnaie qui valait le quart d'un sou. *Sans un liard* signifie sans le moindre argent. — ***Rustiquer à mort :*** travailler la terre sans se soucier de la fatigue.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Que signifie l'expression :** il ne passe pas un chat ?
Donnez le contraire de : tu rentres bien tard.
Citez cinq mots de la famille de *tard*.

2° **Mettez les verbes suivants à la 2e personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif :**
jouer, pouvoir, employer, ménager, savoir, partir.

3° **Relevez dans le texte une proposition qui se compose :**
a) d'un groupe sujet et d'un verbe ;
b) d'un sujet, d'un verbe et d'un complément d'objet ;
c) d'un sujet, d'un verbe et d'un attribut.

4° **Pitalugue pensait-il que sa supercherie ne serait pas découverte ? Que pouvait-il espérer en travaillant son champ dépourvu de semence ?**

RÉDACTION

Imaginez la conversation entre Pitalugue et la Zoun quand celle-ci vient de s'apercevoir qu'il n'y a pas de haricots dans le champ de son mari.

LISONS : Le laboureur et ses enfants

1. Travaillez, prenez de la peine :
C'est **le fonds** qui manque le moins.

2. Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait **l'oût.**
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

3. Le père mort, les fils vous retournent le champ,
De çà, de là, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

Les mots et expressions. — ***Le fonds*** : le capital, l'ensemble des terres dont on dispose. — ***Gardez-vous*** : évitez, prenez garde. — ***L'oût*** : la moisson, qui se fait en certaines régions au mois d'août.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : vous en viendrez à bout.

Citez un homonyme de *bout* **; employez-le dans une phrase.**

2° **Conjuguez les verbes** *prendre* **et** *vendre* **au présent de l'indicatif.**

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique :** *Le père* fut *sage* de leur montrer, *avant sa mort*, que le travail est *un trésor*.

4° **Pourquoi le laboureur a-t-il dit à ses enfants qu'un trésor était caché dans le champ ?**

RÉDACTION

Un homme peu courageux, travaillant irrégulièrement, se plaint à son voisin de mener une existence médiocre. Celui-ci lui répond en vantant les vertus du travail et en citant en exemples des personnes ayant maintenant une vie aisée, après avoir débuté modestement.

LE FOYER - LA FAMILLE

LISONS : **Deux frères**

1. Deux frères possédaient un terrain. L'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants, l'autre vivait seul ; ils cultivaient en commun le champ qu'ils avaient hérité de leur mère. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes et en firent deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ.

2. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était point marié eut une bonne pensée ; il se dit à lui-même : « Mon frère a une femme et des enfants à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne ; allons, prenons de mon tas quelques gerbes que j'ajouterai **secrètement** aux siennes ; il ne s'en apercevra pas et ne pourra ainsi le refuser. » Et il fit comme il avait pensé.

3. La même nuit, l'autre frère s'éveilla et dit à sa femme : « Mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour **l'assister** dans son travail et pour le consoler de ses fatigues. Il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui ; levons-nous, allons et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes ; il ne s'en apercevra pas demain et ne pourra ainsi le refuser. » Et ils firent comme ils avaient pensé.

4. Le lendemain, chacun des deux frères se rendit au champ et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils ; ni l'un ni l'autre ne pouvait **intérieurement** se rendre compte de ce **prodige.** Ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite, mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous les deux s'étant mis **en sentinelle** pour **approfondir** la cause de ce **mystère,** ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient **mutuellement.**

LAMARTINE.

—

Les mots et expressions — ***Secrètement*** : en se cachant, en se dissimulant. — ***Assister*** : aider. — ***Intérieurement*** : en soi-même. — ***Prodige*** : chose surprenante, extraordinaire. — ***En sentinelle*** : posté pour guetter, épier. — ***Approfondir*** : examiner à fond. — ***Mystère*** : quelque chose que la raison ne peut expliquer. — ***Mutuellement*** : réciproquement.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** *se rendre compte* et *rendre compte.*

Quel est le mot employé dans le texte pour indiquer *que l'un agissait à l'insu de l'autre* (c'est-à-dire sans dévoiler ses intentions) ?

Donnez trois mots de la famille de *tas.*

2° **A quel temps les verbes des deux premières phrases du texte sont-ils employés ? Transposez ces deux phrases au présent de l'indicatif.**

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique :**

Le lendemain, chacun des deux frères se rendit *au champ ; les tas* demeuraient toujours *égaux.*

4° Quel est celui des deux frères dont le geste est le plus touchant? Expliquez pourquoi.

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Le texte est le récit d'un acte de générosité mutuel de deux frères.

2° Un paragraphe :

Observons les 2e et 3e paragraphes dans lesquels l'auteur nous fait connaître l'idée de chacun des deux frères.

Dans chaque cas, l'auteur laisse parler les personnages, après avoir annoncé qu'ils allaient dire quelque chose :

Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était point marié eut une bonne pensée ; il se dit à lui-même : « **Mon frère...** » (2e paragraphe).

La même nuit, l'autre frère s'éveilla et dit à sa femme : « **Mon frère...** » (3e paragraphe).

Le texte en est ainsi rendu plus *vivant*.

Remarquons les signes de ponctuation employés pour encadrer les paroles rapportées : « ... ».

3° Une phrase :

Relisons la phrase suivante du 3e paragraphe : **Mon frère** *est jeune,* **il** *vit seul et sans compagne,* **il** *n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler de ses fatigues.*

Cette phrase contient trois propositions dont les verbes ont pour sujet la même personne : *Mon frère.*

Pour éviter la *répétition* de ce sujet dans les propositions 2 et 3 (répétition qui serait d'un mauvais effet), l'auteur l'a remplacé par le pronom *il.*

Remarquons qu'on pourrait même éviter cette substitution et se contenter d'un seul sujet (placé en tête de la phrase) pour les trois verbes : **Mon frère** *est jeune, vit seul et sans compagne, n'a personne pour l'asssiter dans son travail et pour le consoler de ses fatigues.*

Autres exemples (à compléter) :

a) *Maman est travailleuse, elle...*

b) *Ma petite sœur...*

c) *Mon camarade...*

(Chaque phrase sera construite des deux manières indiquées ci-dessus.)

COMPOSEZ :

1° Faites brièvement le récit d'un acte de générosité que vous avez fait à l'égard d'un camarade orphelin.

(Présentez le récit comme dans l'un des deux paragraphes observés ci-dessus.)

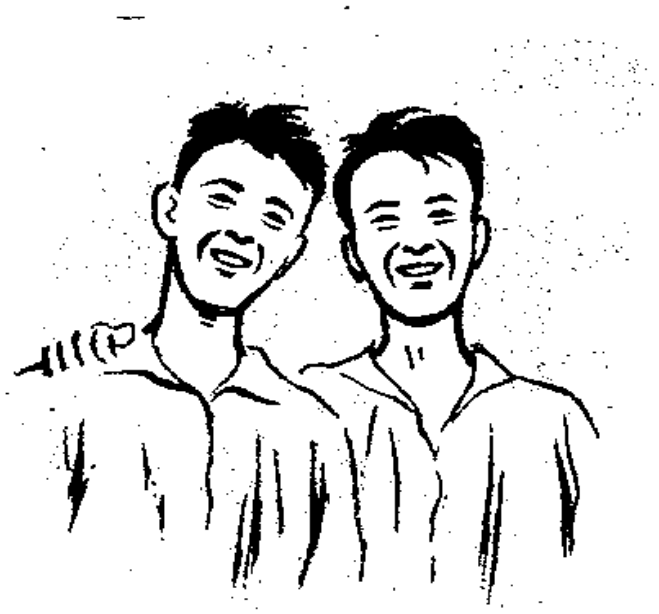
2° Vous avez peut-être été le bénéficiaire d'un acte généreux d'un frère ou d'une sœur plus âgés — ou l'auteur d'un acte semblable à l'égard d'un petit frère ou d'une petite sœur.

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Pour récompenser ses deux enfants de leur sagesse, maman a rapporté à chacun d'eux un sachet de délicieux bonbons. La gourmandise de petit Pierre l'emporte sur sa raison et, le soir, le sachet est presque vide. Le lendemain matin, grosse surprise!... le sachet s'est rempli pendant la nuit. Que s'est-il passé ?...

Autre sujet proposé :

Le chat dort sur une chaise. Votre petit frère (ou un autre enfant) s'approche, hésite un moment, puis brusquement lui tire la queue. Coups de griffes, larmes. Vous consolez le petit imprudent.



LISONS : Le sacrifice d'une mère

1. A mesure que le bruit de l'écluse se rapprochait, le danger devenait plus effrayant. Le bateau, lourdement chargé, et défendu contre le courant par deux hommes vigoureux, n'allait pas vite. Lorsque la perche était bien enfoncée et bien tenue à l'avant, le **bac** s'arrêtait, allait de côté, ou tournait sur lui-même ; mais le flot était trop fort. Mme des Arcis, qui était restée dans la voiture avec l'enfant, ouvrit la glace avec une terreur affreuse :

— Est-ce que nous sommes perdus ? s'écria-t-elle. En ce moment la perche rompit. Les deux hommes tombèrent dans le bateau, épuisés, et les mains meurtries.

2. Le **passeux** savait nager, mais non le cocher. Il n'y avait pas de temps à perdre :

— Père Georgeot, dit Mme des Arcis au passeux, peux-tu me sauver, ma fille et moi ?

Le père Georgeot jeta un coup d'œil sur l'eau, puis sur la rive :

— Certainement, répondit-il en haussant les épaules, **d'un air offensé** qu'on lui adressât une pareille question.

— Que faut-il faire ? dit Mme des Arcis.

— Vous mettre sur mes épaules, réplique le passeux. Empoignez-moi le cou à deux bras, mais n'ayez pas peur et ne vous cramponnez pas, nous serions noyés ; ne criez pas, ça vous ferait boire. Quant à la petite, je la prendrai d'une main par la taille, je nagerai de l'autre à la marinière et je la passerai en l'air sans la mouiller. Il n'y a pas vingt-cinq **brasses** d'ici aux pommes de terre qui sont dans ce champ-là.

— Et Jean ? dit Mme des Arcis, désignant le cocher.

— Jean **boira un coup,** mais il en reviendra. Qu'il aille à l'écluse et qu'il attende, je le retrouverai.

3. Le père Georgeot s'élance dans l'eau, chargé de son double fardeau, mais il avait trop préjugé de ses forces. Il n'était plus jeune, tant s'en fallait. La rive était plus loin qu'il ne disait et le courant plus fort qu'il ne l'avait pensé. Il fit cependant tout ce qu'il put pour arriver à terre, mais il fut bientôt entraîné. Le tronc d'un saule couvert par l'eau, et qu'il ne pouvait voir dans les ténèbres, l'arrêta tout à coup ; il s'y était violemment frappé au front. Son sang coula, sa vue s'obscurcit.

— Prenez votre fille et mettez-la sur mon cou, dit-il, ou sur le vôtre ; je n'en puis plus.

— Pourrais-tu la sauver si tu ne portais qu'elle ? demanda la mère.

— Je n'en sais rien, mais je crois que oui, dit le passeux.

4. Mme des Arcis, pour toute réponse, ouvrit les bras, lâcha le cou du passeux, et se laissa aller au fond de l'eau.

Lorsque le passeux eut déposé à terre la petite Camille, saine et sauve, le cocher, qui avait été tiré de la rivière par un paysan, l'aida à chercher le corps de Mme des Arcis. On ne le retrouva que le lendemain matin, près du rivage.

Alfred DE MUSSET, *Pierre et Camille.*

Les mots et expressions. — ***Bac :*** grand bateau utilisé pour faire passer gens, bêtes et voitures d'une rive à l'autre quand il n'y a pas de pont sur un cours d'eau. — ***Passeux :*** mot paysan qui désigne le ***passeur*** (celui qui fait passer le bac d'une rive à l'autre). — ***D'un air offensé :*** de l'air de celui qui a reçu une offense (une injure). — ***Brasse :*** distance parcourue à la nage après un battement de bras. — ***Boira un coup :*** avalera de l'eau par force en se débattant dans la rivière.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Relevez dans le 1er paragraphe les mots ou expressions qui concourent à donner l'impression que les occupants du bac étaient en péril.

2° Conjuguez le verbe *nager* au présent et à l'imparfait de l'indicatif.

3° Relevez dans le texte : deux groupes compléments d'objet et deux groupes compléments de manière *(indiquez de quel verbe chacun de ces groupes est le complément)*.

4° Comment expliquez-vous le geste de Mme des Arcis et que pensez-vous de son attitude?

RÉDACTION

Le dévouement du grand frère. Claude (15 ans) **fait une promenade avec son petit frère Jean** (7 ans). **Un chien méchant les attaque... Conduite de Claude...**

LISONS : **Grand-mère**

1. La continuelle crainte de ma grand-mère était que nous n'eussions pas assez à manger. Elle qui ne mangeait presque rien elle-même, ma mère avait peine à la convaincre que quatre plats par repas nous suffisaient. Le plus souvent, elle ne voulait rien **entendre,** s'échappant d'auprès de ma mère pour avoir avec **Rose** des entretiens mystérieux. Dès qu'elle avait quitté la cuisine, ma mère s'y précipitait à son tour, et, vite, avant que Rose fût partie au marché, revisait le menu et décommandait les trois quarts.

2. « Eh bien ! Rose ! ces **gelinottes** ? criait grand-mère au déjeuner.

— Mais, ma mère, nous avions ce matin les côtelettes. J'ai dit à Rose de garder les gelinottes pour demain. »

La pauvre vieille était au désespoir.

« Les côtelettes ! Les côtelettes ! répétait-elle, **affectant** de rire. Des côtelettes d'agneau, il en faut six pour une bouchée... »

Puis, par manière de protestation, elle se levait enfin, allait quérir dans une petite **resserre,** au fond de la salle à manger, pour parer à la désolante insuffisance du menu, quelque mystérieux pot de conserves, préparé pour notre venue. C'étaient, le plus souvent, des boulettes de porc, truffées, confites dans de la graisse, succulentes, qu'on appelait des « fricandeaux ». Ma mère naturellement refusait.

« Té ! le petit en mangera bien, lui !

— Mère, je vous assure qu'il a assez mangé comme cela.

— Pourtant ! vous n'allez pas le laisser mourir de faim ?... »

Pour elle, tout enfant **qui n'éclatait pas,** se mourait. Quand on lui demandait, plus tard, comment elle avait trouvé ses petits-fils, mes cousins, elle répondait invariablement, avec une moue : « Bien maigres ! »

3. Une bonne façon d'échapper à la **censure** de ma mère, c'était de commander à l'hôtel Béchard quelque tendre **aloyau** aux olives ou, chez Fabregas, le pâtissier, un vol-au-vent plein de quenelles, une floconneuse brandade ou le traditionnel croûtillon au lard.

4. Ma mère guerroyait aussi, au nom des principes d'hygiène, contre les goûts de ma grand-mère ; en particulier lorsque celle-ci, coupant le vol-au-vent, se réservait un morceau du fond.

« Mais, ma mère, vous prenez justement le plus gras !

— Eh ! faisait ma grand-mère, qui se moquait bien de l'hygiène, la croûte du fond...

— Permettez que je vous serve moi-même. »

Et d'un œil résigné la pauvre vieille voyait écarter de son assiette le morceau qu'elle préférait.

André GIDE, *Si le Grain ne meurt* (N.R.F).

Les mots et expressions. — ***Entendre*** : comprendre. — ***Rose*** : c'est le nom de la cuisinière. — ***Gelinottes*** : gibier qui ressemble à la perdrix. — ***Affectant*** : feignant. — ***Resserre*** : meuble ou petite pièce où l'on serre des provisions. — ***Qui n'éclatait pas*** : qui n'était pas gras à en éclater. — ***Censure*** : critique, blâme. — ***Aloyau*** : pièce de bœuf coupée le long des reins.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : convaincre ; des entretiens ; elle allait quérir ; d'un œil résigné.

Comment le verbe *décommander* **a-t-il été formé ? Citez deux autres verbes formés de la même manière.**

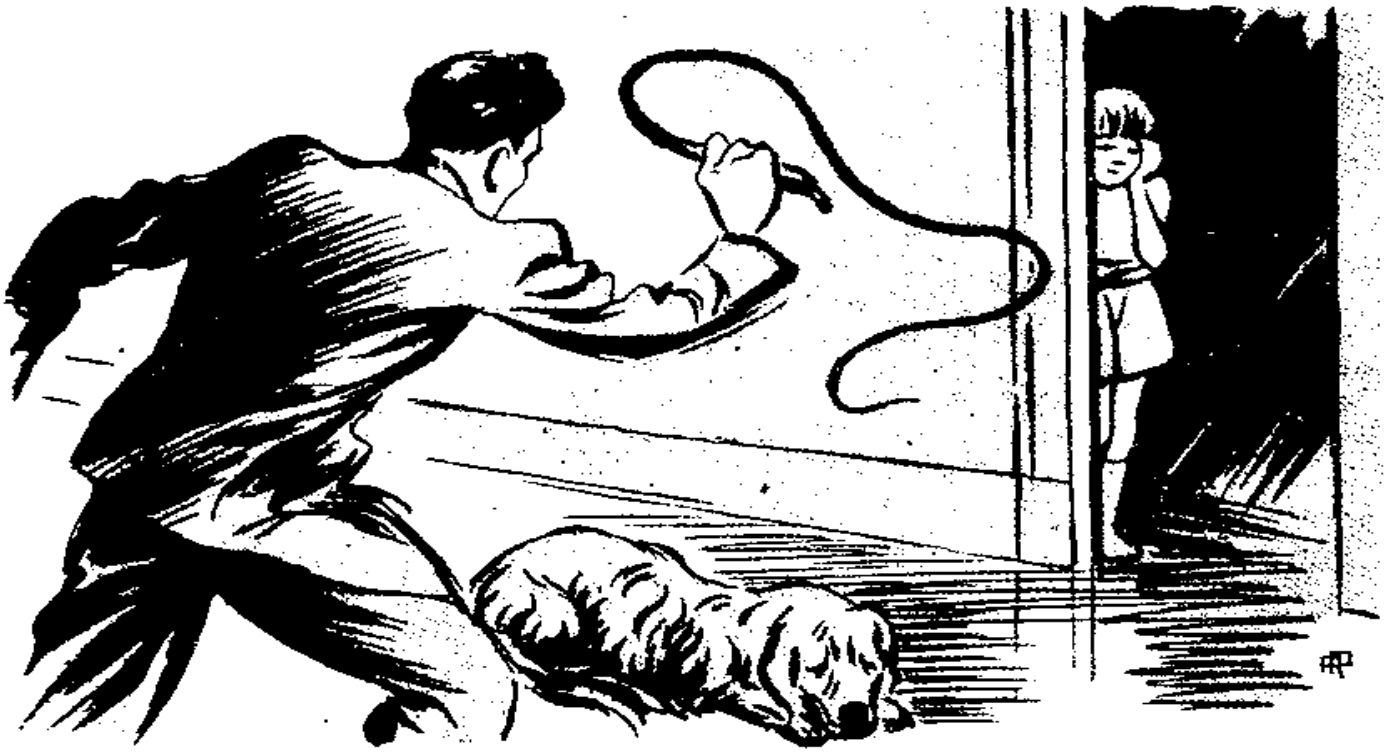
2° **Quel est le verbe dérivé du nom** *crainte* **? Conjuguez ce verbe à l'imparfait de l'indicatif.**

3° **Relevez dans le 2e paragraphe** : deux groupes compléments d'objet, un groupe complément de temps et un groupe complément de lieu *(indiquez de quel verbe chacun de ces groupes est le complément).*

4° **Pourquoi la mère du jeune garçon écartait-elle de l'assiette de la grand-mère le morceau que celle-ci préférait ?**

RÉDACTION

Racontez l'histoire d'une grand-mère qui gâte beaucoup ses petits-enfants ***(Comment les gâte-t-elle ? L'intervention des parents qui s'effraient...).***



LA CUISINE - LES REPAS

LISONS : **La tarte au mïa**

1. — L'oncle Raymond viendra dîner ce soir, dit maman Geneviève.

— Chic, alors ! il va apporter de la tarte au mïa, s'écria ce bon diable de Claude.

Comme on peut le constater, il confondait dans un même amour son oncle et la tarte au mïa, ainsi appelée dans le Bourbonnais, mais qui, si j'en crois Mélanie notre vieille cuisinière, porte en Limousin le nom de clafoutis.

Le gamin eût fait des folies pour une part de ce délicieux gâteau composé de cerises **enrobées** d'une belle pâte dorée dont nul n'était aussi **friand** que lui, si ce n'est Médor, le fidèle toutou de la maison.

2. Sept heures venaient de sonner au vieux beffroi de la ville de Moulins quand l'oncle gâteau fit son entrée, porteur de la fameuse

tarte ; mais celle-ci se trouva de dimensions si vastes que, en dépit de l'appétit des convives, il en resta presque la moitié.

— Donne-moi « z'en » encore un peu, implora Claude qui, avouons-le, méritait bien mal son premier prix de français ; mais maman Geneviève **décréta** avec juste raison que mieux valait éviter une indigestion. En vertu de quoi l'autre moitié de la tarte disparut dans le bas du buffet.

Hélas ! cela ne faisait guère l'affaire de Claude qui, sachant qu'il devait déjeuner le lendemain, comme d'ailleurs chaque jeudi, chez ses grands-parents, craignait fort, en rentrant le soir, de ne rien retrouver de son gâteau favori. Quelle malchance ! il eut presque le **cauchemar** !

3. Le lendemain matin, comme il s'apprêtait à partir, il y pensait encore. Précisément, il se trouvait seul dans la salle à manger. La tentation fut trop forte ; il ouvrit prestement le buffet et, quitte à se rendre malade, se mit à dévorer à belles dents...

— Est-ce toi qui as mangé la tarte ? questionna maman Geneviève, quand il fut de retour.

— Oh ! non, protesta-t-il.

— Qui est-ce donc, alors ?

— Mais, je ne sais pas, à moins que...

— A moins que ? Enfin parleras-tu ? intervint son père.

— Eh bien, voilà. Je n'aurais pas voulu le dire, mais il me semble que ce matin, j'ai vu Médor qui...

— Ah ! ah ! c'est donc cela, conclut son papa. Fort bien ; Médor va recevoir une bonne correction.

Il la reçut, en effet, au grand désespoir de Claude qui commençait à éprouver des remords : « N'as-tu pas honte, lui murmurait sa conscience, d'avoir fait punir à ta place une pauvre bête innocente qui ne possède même pas la parole pour se défendre ! » Mais il n'avait pas le courage de s'avouer coupable.

4. Or, à quelques jours de là, comme l'enfant passait, accompagné de sa mère, devant le pâtissier de la rue Voltaire, il entendit une voix qui s'écriait du fond de la boutique : « Voleur ! petit voleur ! » **Il tressaillit.** C'était là, il ne l'ignorait pas, que l'oncle Raymond se fournissait de gâteaux. Mais comment diable le

pâtissier avait-il appris ? Maman, heureusement, n'avait prêté aucune attention à l'**apostrophe.**

Hélas ! elle se renouvela deux jours plus tard :

— Tiens, avait proposé maman, puisque tu as été sage, je t'offre une tarte ; entrons chez le pâtissier.

— Je... je n'ai pas bien faim. Je préfère un autre jour, voulut-il dire.

Trop tard, le seuil était déjà franchi et, à peine furent-ils dans la boutique, qu'une voix **inexorable** se mit à **crier à tue-tête** : « Voleur, petit voleur ! » L'enfant n'y tint plus ; il éclata en sanglots, bredouillant devant sa mère **ébahie** qu'il ne recommencerait jamais plus !

5. Quand l'émoi fut calmé et que Claude, très sévèrement grondé, eut enfin obtenu son pardon :

— Et maintenant, dit maman Geneviève, s'adressant au pâtissier, expliquez-moi comment vous avez su l'horrible conduite de mon fils.

— Mais, chère Madame, je ne savais rien du tout ! je commence seulement à comprendre.

Il disparut un instant dans l'arrière-boutique pour reparaître bientôt après : « Voilà le **justicier** ! » s'écria-t-il, désignant, perché sur son poing... un superbe perroquet vert, huppé de jaune, qui, imitant la voix du patron, salua la compagnie d'un retentissant : « Voleur ! petit voleur ! »

— Que voulez-vous, expliqua le brave homme, cet animal-là possède une mémoire étonnante. Il m'a entendu, l'autre jour, traiter de petit voleur notre chat qui avait chipé de la crème fraîche et, depuis une semaine, il ne répète plus que cela !

Ainsi, la **tragédie** se termina-t-elle par un éclat de rire.

Gustave DUMAINE, *Jardin des bêtes.*

Les mots et expressions. — ***Enrobées*** : entourées. — ***Friand*** : qui aime beaucoup. — ***Décréta*** : déclara. — ***Cauchemar*** : pensée pénible, comme un mauvais rêve. — ***Il tressaillit*** : son corps fut brusquement secoué par une vive émotion. — ***Apostrophe*** : paroles désagréables adressées vivement à quelqu'un. — ***Inexorable*** : dure, impitoyable. — ***Crier à tue-tête*** : crier de toute sa force. — ***Ébahie*** : très surprise, stupéfaite. — ***Justicier*** : celui qui rend la justice. — ***Tragédie*** : événement funeste, malheureux.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Remplacez le verbe en italique par un verbe de même sens :** Il *confondait* dans un même amour son oncle et la tarte au mïa.

Donnez le sens des mots en italique : il ouvrit *prestement* le buffet ; éprouver *des remords*.

2° il *confondait ;* cela ne *faisait* guère l'affaire de Claude.

A quel temps sont les verbes en italique? Conjuguez-les à la 2e personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif.

3° **Donnez la fonction des groupes de mots en italique :** il va apporter *de la tarte au mïa,* s'écria *ce bon diable de Claude.*

Relevez dans le 3e paragraphe : un groupe complément de lieu et un groupe complément de manière *(indiquez de quel verbe chacun de ces groupes est le complément).*

4° **Pourquoi l'auteur dit-il que Claude méritait bien mal son premier prix de français?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit de la mésaventure d'un enfant gourmand... et voleur

2° **Un paragraphe :**

Observons le 3e paragraphe, consacré presque entièrement à l'interrogatoire de Claude par sa maman et son papa.

Pour animer le récit, l'auteur a cédé la parole aux personnages en présence, et nous avons l'impression d'assister à leur *dialogue.*

Remarquons la disposition adoptée et la ponctuation de circonstance : pour indiquer le changement d'interlocuteur, il est de règle d'aller *à la ligne* et de placer un *tiret* en tête des paroles rapportées.

De plus, on encadre souvent par des guillemets l'ensemble du dialogue.

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante de ce même paragraphe : *Est-ce toi qui as mangé la tarte?* **questionna maman Geneviève...**

On rapporte les paroles d'une personne et on indique ensuite qui les a prononcées.

De même, plus loin : *A moins que? Enfin parleras-tu?* **intervint son père.**

(Voyez le souci constant d'éviter des répétitions qui engendreraient la monotonie : *questionna..., intervint...)*

Le processus inverse est parfois employé, lorsqu'il s'agit de paroles isolées :

Une voix inexorable se mit à crier à tue-tête : « *Voleur ! petit voleur !* » (4e paragraphe).

Autres exemples (à compléter) :

a) *Est-ce lui qui...*

b) *Me diras-tu qui...*

c) *Veux-tu...*

(Chaque phrase sera ensuite construite dans l'ordre inverse.)

COMPOSEZ

1° **Imaginez un court dialogue entre deux ou trois de vos camarades, sur le sujet qu'il vous plaira de choisir *(projet de promenade, organisation, d'un jeu* etc...).**

(On s'inspirera de la disposition et de la ponctuation adoptées dans le 3e paragraphe du texte.)

2° « *La gourmandise est le péché mignon des enfants* », dit-on.

N'avez-vous pas à vous reprocher quelque larcin du genre de celui commis par Claude ? le héros du récit du livre — ou bien n'avez-vous pas eu connaissance d'une mésaventure semblable d'un de vos petits camarades ?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Maman part au marché. Robert a promis d'être bien sage et de ne toucher à rien. A son retour, maman regarde d'un air soupçonneux le visage de son fils maculé de confiture. Imaginez ce qui s'est passé en l'absence de maman. Dénouement...

Autre sujet proposé :

A l'occasion d'une fête, votre maman a invité à déjeuner des parents ou des amis. Racontez ce repas *(préparatifs, la table dressée, l'arrivée des convives, le repas lui-même).*

LISONS : La rôtisserie du père Cachelard

1. Un matin, vers midi, je m'arrêtai devant une rôtisserie dans la rue Dauphine. Une vraie rôtisserie des vieux temps. Le grand feu de bois, les poulets ou les pièces de bœuf qui tournent lentement, le jus coulant dans la **lèchefrite** et, derrière la vitrine démodée, du boudin, du lard, du jambon, du rôti froid, des haricots cuits, des pommes de terre en salade, des terrines ouvertes montrant les pâtés, des fromages... J'étais malade de convoitise ! Pour tout bien, deux pièces de dix centimes. On était en 1923, et la vie était déjà trois fois plus chère qu'avant 1914.

J'étais littéralement cloué là : dix fois j'avais voulu m'en aller et toujours, après un ou deux pas, je revenais, attiré par la rôtisserie comme le fer par l'aimant.

2. A la fin, la force qui m'entraînait devint irrésistible : j'entrai dans la salle où s'entassaient tant de bonnes choses et où une délicieuse odeur de chair rôtie emplissait l'atmosphère. La crainte m'immobilisait et je demeurais là, hagard, lorsqu'une grosse voix m'interpella.

— Eh ! vous, là-bas, qu'est-ce que vous voulez ?

Un énorme personnage, un cent kilos vêtu de blanc, une toque **immaculée** sur la tête, **me toisait** de ses gros yeux jaunes. Comme je gardais le silence :

— Sourd ? demanda l'homme.

Je balbutiai :

— Est-ce... que... je pourrais avoir... quelque chose à manger avec quatre sous ?

L'homme se mit à rire : un vrai hennissement.

— Vous avez faim ?

— Oh ! oui... Et ça sent si bon !

— Tu n'es pas dégoûté !... De ton métier, qu'est-ce que tu fais ?

— J'étudiais... Je suis **bachelier.**

— Ben, si tu es bachelier, ça ne te profite pas... Un « esquelette »... Tiens, mets-toi là, au fond ; on va te servir pour tes quatre sous.

3. Je m'assis à la place qu'il me désignait ; une jeune servante m'apporta un reste de pain et de fromage, un fond de bouteille.

J'hésitai d'abord, mais, dès que j'eus commencé, ce fut pire qu'un loup affamé. Je dois dire que tout était bon, et dès que je fus un peu repu, je dis :

— Comme c'est bon tout ça... fin, savoureux !

— Ah ! ah ! tu apprécies... Georgette, apporte une tranche de pâté de lièvre !...

Cette tranche ne tarda pas à paraître, et je crois, même aujourd'hui, que j'ai rarement mangé quelque chose de plus **succulent.**

— Eh bien ! fit l'homme.

— Un chef-d'œuvre, monsieur ! Il n'y a qu'un cuisinier de grand talent qui a pu faire cela...

L'homme me regarda avec une sorte d'attendrissement.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr, monsieur.

— Alors, tu t'y entends ?

— Mon père s'y entendait ; j'ai été à son école...

— Eh bien ! tu vas encore goûter de ce pâté de perdreau...

Georgette **fit diligence.** C'était encore meilleur que le lièvre. Et, voyant le plaisir que l'homme prenait à mes éloges, j'exclamai :

— Ça, c'est du génie !

— Du génie ! cria-t-il ravi de ce terme. Alors tu viendras déjeuner demain matin et tu donneras encore ton opinion...

Je réussis à obtenir un gîte cette nuit-là et le lendemain, à midi, j'arrivai à la rôtisserie. Quel déjeuner j'ai fait là ! Quels plats, quel vin ! Mon enthousiasme était sincère et le gros homme m'écoutait en extase.

— Vous ferez fortune quand vous voudrez, fis-je.

4. Il me vint alors une idée, peut-être la meilleure idée de ma vie.

— Pourquoi ne publieriez-vous pas un livre de vos recettes ?

J'avais tapé dans le mille.

Ses yeux étincelèrent.

— Oui, dit-il, mais faudrait l'écrire, et c'est pas mon affaire...

— Voulez-vous que nous essayions ensemble ?

Il sauta sur l'idée avec enthousiasme.

— Ça va ! Et tu auras le vivre et le couvert.

5. Ce fut une des meilleures époques de ma vie : logé au chaud, nourri comme un chanoine, chaque jour je rédigeais quelques recettes que je **truffais** de passages tantôt poétiques, tantôt **humoristiques,** au grand plaisir de mon hôte, et j'y ajoutai une préface qui l'emballa.

Le livre écrit, je courus à la recherche d'un éditeur... Je finis par en trouver un qui publiait de petits traités d'astrologie, de **chiromancie** et aussi de **compilations** de recettes. Il parcourut le manuscrit et déclara :

— Ça pourra marcher !...

Le recueil fut intitulé « *La Cuisine du Maître Queux* ».

L'idée qu'il aurait un livre imprimé sous son nom enchanta le rôtisseur qui était de nature vantarde et vaniteuse. Il m'étreignit en criant :

— Tu es un as !

Nous partageâmes les droits d'auteur qui furent « intéressants ».

6. Sa joie ne connut plus de bornes quand il lut son nom en gros caractères sur une couverture bleue. Ce fut du délire quand je ne sais plus quel périodique publia une note où l'on vantait la clarté et le style élégant des recettes...

La rôtisserie est devenue célèbre, le patron trône glorieusement devant des exemplaires de son livre sur papier de luxe.

Lorsque je vais prendre un repas chez lui, il manque rarement de dire, de préférence devant témoin :

— Hein ! vieux frère, peut-être bien que tu mangerais les pissenlits par la racine si tu n'étais pas entré dans la boîte du père Cachelard...

Il ajoute parfois quand nous sommes seuls :

— Tu m'as un petit peu aidé tout de même !

J.-H. ROSNY AÎNÉ (*Le Petit Parisien*).

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** la vitrine *démodée ;* la convoitise.

Comment l'adjectif *irrésistible*, a-t-il été formé? Citez deux adjectifs qualificatifs formés de la même manière.

2° Je m'arrêtai devant une rôtisserie.

Analysez le verbe de la phrase ci-dessus.

Mettez ensuite ce verbe à la 2e personne du singulier et du pluriel des temps suivants :

— présent de l'indicatif *(forme active) ;*
— imparfait de l'indicatif *(forme passive) ;*
— passé simple *(forme pronominale).*

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique :**

La force *qui* m'entraînait devint *irrésistible :* j'entrai *dans la salle* où s'entassaient *tant de bonnes choses.*

4° **Comment l'auteur du récit s'y est-il pris pour obtenir de bons repas du père Cachelard? Quel trait de caractère cela dénote-t-il chez lui?**

RÉDACTION

Un pauvre enfant mal vêtu et affamé contemple la vitrine d'un pâtissier. Quelle tentation! Décrivez-le... Il entre dans la pâtisserie et sort quelques francs de sa poche... Imaginez l'accueil que lui fait le pâtissier.

LISONS : La cuisson des écrevisses

1. Quand le vallon s'emplissait d'ombre, et que, en levant la tête, nous voyions le soleil près de nous dire adieu, mon père et mon oncle **émergeaient** du ruisseau, remettaient l'un sa pioche, l'autre son filet sur l'épaule, et nous remontions vers le moulin natal, où nous arrivions à la nuit close, bien harassés, mais bien fiers aussi.

« Oh ! les belles truites ! s'exclamait-on.

— Une, deux, trois... dix... vingt !... Quelle pêche ! mon Dieu, quelle pêche !

— Et celle-ci ! » m'écriai-je, en lâchant sur le plancher mes écrevisses : tout un troupeau noir et grouillant, tirant **à hue, à dia,** allant de l'avant, de l'arrière, escaladant, et faisant entendre un terrible **cliquetis** de pinces et de queues !

2. Le feu flambait dans l'âtre. Le chaudron de cuivre bouillait et envoyait des reflets ardents aux poutres enfumées, d'où pendaient saucisses et jambons. Brusquement, l'oncle Joseph ramasse à poignées mes écrevisses et les plonge dans la marmite fumante.

« Prends un bâton et remue ! me crie-t-il. Il ne faut pas qu'elles deviennent rouges ! »

3. Armé d'un gourdin, les bras nus jusqu'au coude, je tournai, lentement d'abord, puis plus vite. Soudain — je **frémis** encore quand j'y songe — je crus m'apercevoir que mes écrevisses rougissaient : oh ! légèrement.

« Bon ! pensai-je, c'est que tu ne remues pas assez vite. »

Et j'accélérai le mouvement de **rotation** de mon bâton de cornouiller. Les satanées écrevisses rougirent davantage. Je brassai plus vivement... Elles passèrent du rouge à l'**incarnat. Eperdu,** je criai :

« Mon oncle, mon oncle ! elles deviennent rouges !

— C'est que tu ne tournes pas assez vite, parbleu ! »

Oh ! alors, j'exécutai un **moulinet** infernal. Rien n'y fit, hélas !

Les écrevisses rougissaient toujours, et je rougissais plus qu'elles, haletant, la gorge sèche, lorsqu'un éclat de rire général m'apprit qu'on s'était moqué de moi.

4. Mon oncle riait, mon père riait, et mon frère et mes sœurs, et le valet et la servante, et ma bonne aïeule elle-même, malgré ses quatre-vingts ans. Ma mère seule eut pitié de ma confusion ; elle cacha dans son tablier mon visage ruisselant de sueur et de larmes.

François FABIÉ.

Les mots et expressions. — ***Émergeaient*** : apparaissaient au-dessus du ruisseau. — ***A hue*** : à droite *(pour les chevaux)*. ***A dia*** : à gauche *(pour les chevaux)*. — ***Cliquetis*** : bruit produit par des corps sonores entrechoqués (des armes, par exemple). — ***Frémir*** : trembler de peur, de crainte. — ***Rotation*** : mouvement tournant qui décrit un cercle. — ***Incarnat*** : rouge foncé. ***Éperdu*** : bouleversé par la crainte. — ***Moulinet*** : mouvement en rond, vigoureusement exécuté.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : nous voyions le soleil près de nous dire adieu ; harassés ; escaladant.

2° **Analysez les verbes** : nous *voyions* ; je *crus*.

Conjuguez ensuite ces verbes au passé simple.

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique :**

Le chaudron de cuivre bouillait et envoyait *des reflets ardents* aux poutres enfumées d'où pendaient *saucisses* et *jambons*.

4° **Expliquez comment on s'est moqué de l'enfant.**

RÉDACTION

La mère de Jean-Louis doit s'absenter. Elle lui confie le soin de faire la cuisine pour que son père puisse manger à midi. Jean-Louis fait cuire de la viande... Imaginez les aventures comiques qui peuvent lui arriver, car s'il est plein de bonne volonté, il manque d'expérience.

LA FOIRE - LE MARCHÉ

LISONS : **Un marché de dupe**

1. Il y avait un petit valet que l'on avait envoyé à la foire pour vendre une paire de vaches. L'une des bêtes était **fort mal en point** ; et l'on avait dit au garçon :

— Surtout, ne les vends qu'ensemble ! Ne vends pas la bonne vache toute seule, car tu remmènerais la mauvaise et personne jamais n'en voudrait plus.

2. Il était sur la place avec sa paire d'animaux et on lui offrait bien d'acheter la belle bête, mais seule. Il refusait. Arrive un jeune paysan qui tourne à son tour autour des vaches et **tâte** la malade d'une main timide :

— Il ne m'en faut qu'une, dit-il ; j'en ai une autre déjà et je voudrais la petite.

Ma plume renonce à vous **peindre** la joie, l'**allégresse,** la secrète

espérance du petit valet. **On se frappe dans la main** et le paysan, priant qu'on lui garde sa vivante **emplette,** s'éloigne pour aller chercher une corde. L'autre vache est vendue dans la demi-heure.

3. Mais à la tombée de la nuit, le jeune homme à la corde n'a pas reparu. L'avez-vous revu? Non? Le valet l'attend encore. Sur la route du retour, le trompeur rit sous son béret bleu, tandis qu'à son côté, son beau-père pousse la belle vache.

Tristan DERÈME.
Le poisson rouge (Grasset, édit.).

Les mots et expressions. — ***Marché de dupe :*** une mauvaise affaire, un mauvais marché parce qu'on a été trompé. — ***Fort mal en point :*** en très mauvaise santé, maigre et malade. — ***Tâte :*** presse légèrement pour reconnaître son état. — ***Peindre :*** décrire. — ***Allégresse :*** grande joie. — ***On se frappe dans la main :*** geste habituel de ceux qui viennent de conclure un marché, de se mettre d'accord. — ***Emplette :*** acquisition.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** ma plume renonce à vous peindre...
Indiquez le contraire de : d'une main *timide.*
Donnez un verbe de la famille de *timide.*

2° **Mettez à la 3e personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif, de l'imparfait de l'indicatif et du passé simple les verbes :** peindre, reparaître.
Analysez : s'éloigne ; est vendue.

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique ;**
Arrive *un jeune paysan* qui tourne à son tour *autour des vaches* et tâte *la malade d'une main timide.*

4° **Expliquez pourquoi le petit valet s'est montré à la fois naïf et imprudent.**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**
Le texte est le récit de la duperie dont fut victime, à la foire, un petit valet que l'on avait chargé de vendre une paire de vaches.

2° **Un paragraphe :**

Observons le premier paragraphe. Après avoir indiqué la mission confiée au petit valet, on rappelle les recommandations qui lui ont été faites avant son départ.

Remarquons le mot qui sert d'introduction à ces *recommandations :* **Surtout...** (ce mot est un *adverbe*).

3° **Une phrase :**

Relisons la première phrase de ce même paragraphe : **Il y avait** *un petit valet que l'on avait envoyé à la foire pour vendre une paire de vaches.*

C'est la tournure employée par nos bonnes grand-mères pour commencer un récit ou un conte : **Il y avait...**

On emploie aussi couramment cette autre formule : **Il était une fois...**

Autres exemples *(à compléter)* :

a) **Il y avait** *un petit garcon...*

b) **Il y avait...**

c) **Il était une fois...**

COMPOSEZ :

1° Vous connaissez sans doute **l'histoire du petit Chaperon rouge.**

En vous inspirant du premier paragraphe du texte, **rappelez les recommandations que lui avait faites sa maman.** On indiquera d'abord la mission qui lui avait été confiée :

Il y avait *une petite fille qu'on avait surnommée...*

2° N'avez-vous jamais fait un marché de dupe? En achetant, par exemple, un de ces attrayants cornets-surprises au fond desquels on découvre un objet insignifiant, après avoir déroulé avec émotion un certain nombre d'enveloppes de papier — ou bien en jouant dans une loterie dont vous convoitiez les objets de valeur offerts aux regards envieux des passants?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Le jour de la fête du quartier ou du village, votre papa vous a donné une certaine somme d'argent en vous recommandant d'en faire bon usage. Les badauds se pressent contre une loterie. Vous vous approchez. Des lots magnifiques sont étalés devant vos yeux. Vous misez. « La roue de la fortune » est lancée. Votre numéro est gagnant. Le forain vous remet...

Autre sujet proposé :

Votre maman va faire son marché et vous l'accompagnez. Dites ce que vous avez observé. Faites-nous part de vos réflexions.

LISONS : Un commerçant original

1. Certain jour, le boulanger, qui avait une sœur, apprit qu'elle allait se marier. Voici notre Thomas bien embarrassé. Il voulait aller à la noce, mais **répugnait** à laisser son commerce. Pendant son absence, qui vendrait son pain? Il y songeait, lorsque vint le poète.

« Ah ! monsieur Grégoire, soupira Thomas, vous voyez un homme bien ennuyé.

— Qui vous chagrine ainsi, **auguste mitron**?

— Ma sœur se marie ; il me faut quitter ma boutique et je n'ai personne pour la garder.

— Je vous la garderai, moi !

— Vous voudriez bien? Ah ! quel fier service vous me rendriez ! Mais saurez-vous vendre mon pain?

— Vil **mercanti** ! **La Muse** s'assoit partout ! Elle **trônera** derrière votre comptoir qu'elle ennoblira.

— Pourvu qu'elle sache couper au juste la pesée, cela ira.

— Si cela ira ! reprit le poète en secouant sa chevelure ; qui oserait en douter? »...

2. Ce matin-là, sèche et **rèche**, Mme Pignade demeura fort étonnée, en descendant acheter son pain. A la place du paisible boulanger, elle trouvait dans la boutique un grand efflanqué bizarre. **Chipotant** ci, chipotant ça, elle finit par demander une livre de **polka**, tout en rechignant sur la pâte mal cuite à son gré.

« Voilà, dit Grégoire, c'est vingt francs.

— Hein ! cria la vieille avare de sa voix aigre, qu'est-ce que cela veut dire? Vous êtes fou !

— Savez-vous que le pain est une nourriture sacrée? fit Grégoire, brandissant le **quignon** devant Mme Pignade qui verdissait ; savez-vous que vous n'êtes point digne d'en manger, ne l'ayant jamais gagné? Pour vous, c'est vingt francs !

— Gardez-le, votre pain. Jamais je ne remettrai les pieds dans cette boutique ! Insolent ! »

Elle partit, furieuse, claquant la porte.

3. « M'sieur ! un pain de quatre livres, s'il vous plaît. »

C'était une fillette. Grégoire eut un sourire épanoui ; il prit le plus beau pain. « Tiens ! »

L'enfant tendit ses sous : « Voilà, m'sieu ! »

Le poète repoussa la main fluette. « Le pain ne s'achète pas, mon enfant !

— C'est maman qui va être contente ! Merci, m'sieu ! »

Et la fillette sortit en dansant. Les pains commençaient à s'amuser follement.

4. « Deux sous de **boulot,** pas trop cuit pour mes vieilles dents », demanda en hésitant une **caduque** bonne femme qui venait d'entrer. Grégoire choisit un gros morceau, bien mollet.

« Prenez, bonne mère, régalez-vous ; c'est de la croûte bien tendre et de la douce mie.

— Inscrivez-le sur le livre, dit timidement la pauvresse. Je ne peux pas encore payer, aujourd'hui.

— Quel livre ? sursauta Grégoire.

— Celui-ci, dit la bonne femme, en désignant un enorme registre habillé de noir, d'un aspect fort **rébarbatif.**

— Ah ! ah ! Nous allons voir ! Combien devez-vous ?

— Trente-cinq sous. »

Grégoire fit un beau trait, et écrivit de son écriture fleurie de poète : *Ce compte est réglé.* Puis, il dit à la vieille : « Vous ne devez plus rien. » Et la vieille dame s'en alla, pleurant de plaisir...

5. Une bande de marmots arrivait à la porte. Ils étaient cinq.

« M'sieu, un petit pain !

— Un pour cinq ?

— On n'a pas beaucoup d'argent, m'sieu ! »

Le poète se mit à rire. Dans la corbeille, à poignées, il saisit les petits pains.

« Tenez, les petits pains sont faits pour les petits enfants. »

Toute la bande courut dehors, criant et se bousculant.

6. On ne sait pourquoi, jamais il n'y eut tant de clients chez Thomas. A midi, plus une miette de pain ne restait dans la boutique. Grégoire se frotta les mains. « J'ai bien gagné ma journée Voici le moment de fermer boutique. »

Il accrocha les volets, puis, à grands traits écrivit sur la porte : *Inutile de frapper chez Thomas : le pain est vendu.* Ensuite, il alla **muser.**

Fanny CLAR.
Les Mains enchantées (Éditions de la Rose rouge).

Les mots et expressions. — ***Répugnait :*** était opposé. — ***Auguste :*** respectable. — ***Mitron :*** mot populaire désignant un garçon boulanger ou le boulanger lui-même. — ***Mercanti :*** mauvais commerçant. — ***La Muse :*** la déesse qui inspire le poète ; ici, par extension, le poète lui-même. — ***Trôner :*** faire l'important. — ***Rèche :*** rétive, grincheuse. — ***Chipoter :*** marchander. — ***Polka :*** pain dont la croûte est striée de lignes formant des losanges ou des petits carreaux. — ***Quignon :*** gros morceau de pain. — ***Boulot :*** gros pain ordinaire dont la forme se rapproche de celle d'une boule. — ***Caduque :*** vieille. — ***Rébarbatif :*** dur, rebutant. — ***Muser :*** flâner, perdre son temps, s'amuser à rien.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez le sens des mots :** un efflanqué ; en rechignant.

Remplacez les mots en italique par des mots de même sens : *fort* étonné ; une voix *aigre.*

2° **A quel temps et à quelle personne est employé chacun des verbes en italique :** je vous la *garderai ; saurez*-vous vendre mon pain ?

Mettez le verbe *aller* à la 1re personne du singulier du présent de l'indicatif, de l'imparfait de l'indicatif, du passé simple et du futur simple.

3° **Donnez la fonction des groupes de mots en italique :**

Dans la corbeille, à poignées, il saisit *les petits pains.* Les petits pains sont faits *pour les petits enfants.*

4° **Trouvez les raisons qui amenèrent tant de clients à la boulangerie ce jour-là.**

RÉDACTION

Thomas, le boulanger, est de retour. Grégoire lui rend des comptes. Imaginez la conversation entre les deux hommes.

LISONS : **Un calcul savant**

1. Je revois la petite épicerie devant laquelle Père Michel et moi, chaque soir, passions en nous acheminant vers la maison paternelle. Dans ces jours-là, se voyait à la devanture de cette humble boutique un lot de petites pommes d'automne, toutes mûres et gercées à souhait sous leur peau blonde et pourprée. Derrière leur vitre, elles faisaient palpiter mon désir, et ce n'était pas sans une cruelle envie qu'en l'absolu **dénuement** de mes petites poches vides, je lisais ces mots écrits sur un carton : « Deux pommes pour un sou. »

2. Tous les jours, passant par là, je réfléchissais : « Deux pommes pour un sou ! » me disais-je... Et peu à peu, tout un **évident** calcul m'imposait ses conclusions.

Enfin, un soir, comme nous venions de dépasser la devanture :

— Père Michel, m'écriai-je, il y a là des petites pommes qui sont bien jolies !

— Bien jolies..., fit-il, sans seulement tourner sa vieille tête fatiguée.

— Père Michel, je n'ai pas de sou pour en acheter.

— Si vous n'avez pas de sou ! me dit-il.

— Il n'y a pas besoin de sou, Père Michel, j'ai réfléchi, attendez un peu... vous allez voir !

3. Cependant, j'avais déjà rebroussé chemin et, appuyant mon pouce sur le loquet, j'entrai dans l'épicerie.

L'appel du timbre fit entendre dans les arrière-fonds qu'un acheteur venait d'entrer, et la marchande arriva avec empressement, en s'essuyant les mains, prête à servir.

— Madame... J'ai vu que vous aviez écrit devant ces pommes : « Deux pommes pour un sou »?

— Oui, monsieur.

— Alors, si c'est deux pommes pour un sou, madame, c'est donc une pomme pour rien?

Un lourd silence régna quelques secondes... Puis l'on entendit, hélas! un assez sec :

— Non, monsieur!

— Ah! fis-je, **interloqué** et sentant sous le coup **vaciller** mes jambes de sept ans, on m'avait dit!

— Eh bien, monsieur, on vous a trompé!

4. On ne m'avait pas trompé du tout! C'était bien moi tout seul, l'excellent **logicien** de cette détestable logique!... Et je sortis, penaud et pourtant non encore convaincu.

Père Michel ne me demanda même pas ce qui s'était passé entre la marchande, les pommes et moi, et nous reprîmes en silence le chemin de la maison.

— Deux pommes pour un sou?... Deux pommes pour un sou?...

5. A quelques jours de là, l'esprit préoccupé de ce qui m'était arrivé dans cette **décevante** épicerie, je racontai l'événement à mon père qui, sans me répondre, et s'adressant à quelqu'un, près de lui :

— Tout de même, murmura-t-il en souriant, cela valait la pomme!

A. DE CHATEAUBRIANT. *Les pas ont chanté.*

Les mots et expressions. — ***Dénuement*** : pauvreté *(il n'avait pas un sou en poche)*. — ***Evident*** : d'une clarté parfaite. — ***Interloqué*** : embarrassé. — ***Vaciller*** : chanceler. — ***Logicien*** : celui qui raisonne juste (***logique*** : art de bien raisonner). — ***Décevante*** : qui a contrarié un espoir.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Donnez le sens des mots ou expressions :**
l'appel du timbre ; des pommes *gercées ;* leur peau *pourprée ;* penaud.

Expliquez : elles faisaient palpiter mon désir.

2° **Mettez à la 1re personne du singulier et du pluriel des quatre temps simples du mode indicatif les verbes :**
lire, lier.

Transposez la 1re phrase du texte au futur simple.

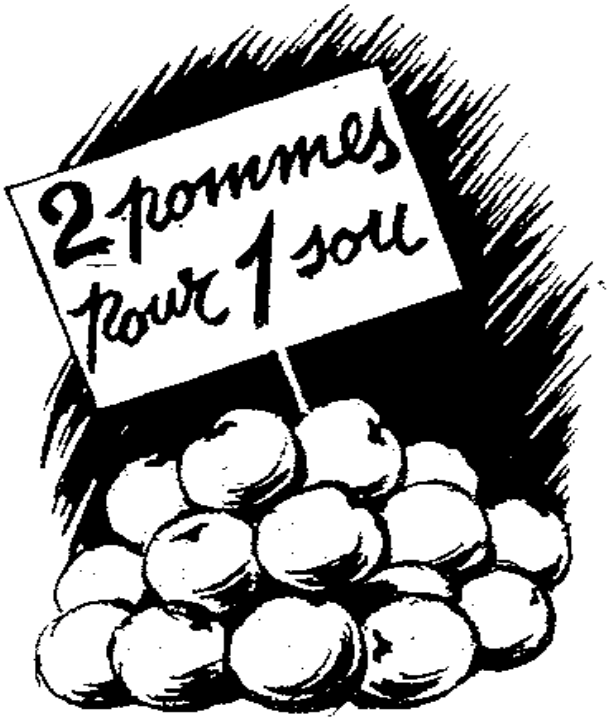
3° Donnez la fonction des groupes de mots en italique :

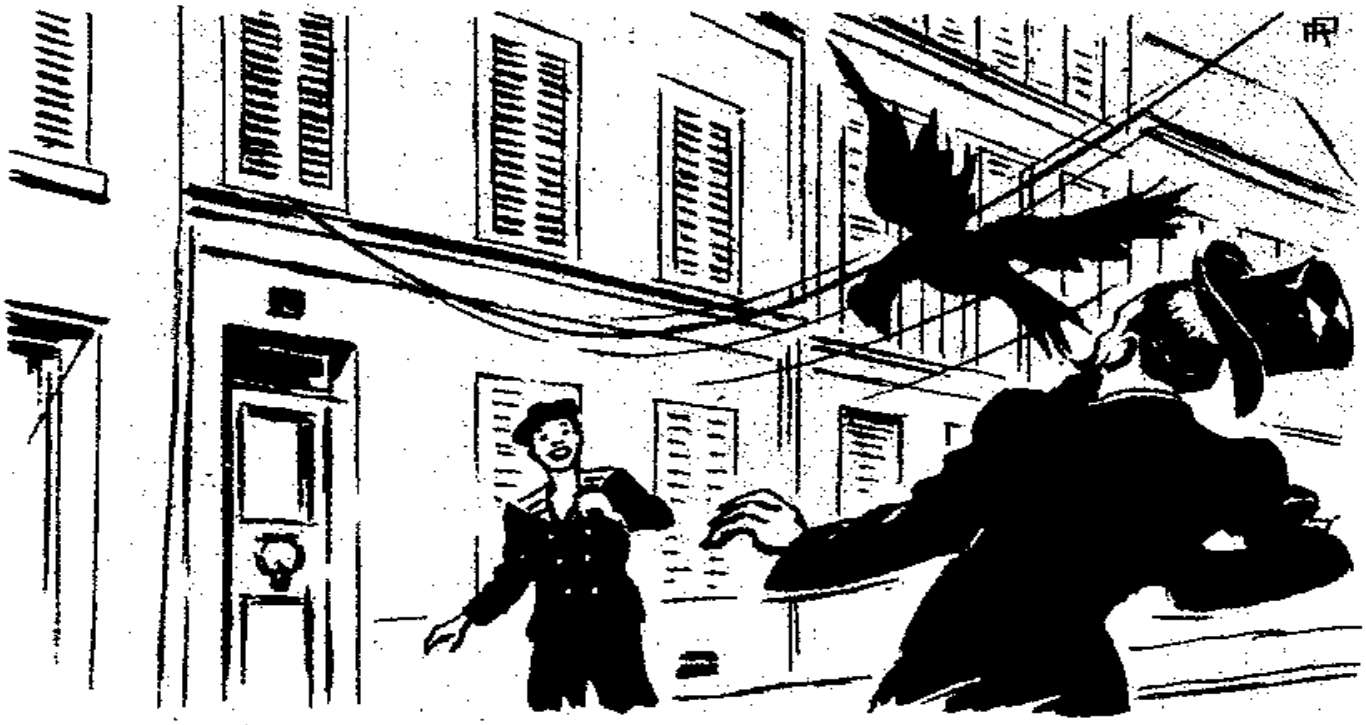
Je revois *la petite épicerie* devant laquelle *Père Michel et moi, chaque jour,* passions en nous acheminant *vers la maison paternelle.*

4° Expliquez pourquoi le garçon qui raconte cette aventure a fait un mauvais raisonnement pour calculer le prix d'une pomme.

RÉDACTION

Pierre a reçu quelque argent pour sa fête. Il se précipite chez le marchand de jouets... La somme dont il dispose est insuffisante pour payer le jouet qu'il désire... Il « marchande » avec le vendeur... Racontez l'histoire, imaginez la suite...





JEUX ET SPORTS

LISONS : **Un jeu inventé par un enfant**

1. J'avais inventé un jeu, un perfectionnement du rat en guenille que les gamins vulgaires font courir au bout d'une ficelle, le soir, dans les jambes des passants. Et cela m'amusait, mais d'une façon inouïe, sans lassitude possible... Voici : de l'autre côté de la rue, juste en face de ma fenêtre et au premier étage aussi, demeurait une bonne vieille fille appelée mademoiselle Victoire. J'avais obtenu d'elle l'autorisation de fixer à l'arrêtoir de son **contrevent** une ficelle qui traversait la rue, et venait chez moi s'enrouler en pelote sur un bâton.

Le soir, dès que le jour baissait, un oiseau de ma fabrication — espèce de corbeau **saugrenu** charpenté en fil de fer avec des ailes de soie noire — sortait sournoisement d'entre mes **persiennes,** aussitôt refermées, et descendait, d'une allure drôle, se poser au

milieu de la rue sur les pavés. Un anneau auquel il était suspendu pouvait courir librement le long de la ficelle et, tout le temps, je le faisais sautiller par terre, dans une agitation comique.

2. Et quand les passants se baissaient pour regarder quelle était cette invraisemblable bête qui se trémoussait tant, crac ! je tirais bien fort le bout gardé dans ma main : l'oiseau alors remontait très haut en l'air, après leur avoir sauté au nez.

3. Oh ! derrière mes persiennes, me suis-je amusé, ces beaux soirs-là ; ai-je ri, tout seul, des cris, des **effarements**, des réflexions, des **conjectures**. Ce qui m'étonne, c'est qu'après le premier moment de frayeur, les gens prenaient le parti de rire autant que moi ; il est vrai, la plupart étaient des voisins, qui devinaient de qui cette **mystification** devait leur venir, — et j'étais aimé dans mon quartier en ce temps-là. Ou bien c'étaient des matelots, passants **de bonne composition**, qui se montraient en général indulgents aux enfantillages.

Pierre LOTI.
Le Roman d'un Enfant (Calmann-Lévy, édit.).

Les mots et expressions. — ***Contrevent*** : volet, panneau plein — tandis qu'une ***persienne*** est composée de lames minces. — ***Saugrenu*** : d'une bizarrerie ridicule. — ***Effarement*** : trouble, effroi se manifestant par un air hagard, inquiet. — ***Conjecture*** : supposition. — ***Mystification*** : action trompeuse faite pour s'amuser aux dépens de quelqu'un de crédule. — ***De bonne composition*** : accommodant, arrangeant, enclin à l'indulgence.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Quelle est la racine du nom *lassitude ?* Citez deux verbes de la même famille.

Donnez un synonyme de : demeurait ; d'une façon *inouïe ;* l'autorisation ; le jour *baissait* ; sournoisement.

2° Mettez à la 3e personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif, du passé simple et du futur simple les verbes :
obtenir, sortir, descendre.

Analysez : se baissaient ; étais aimé.

3° **Relevez dans le 1er paragraphe** : deux groupes compléments d'objet et deux groupes compléments de lieu *(indiquez de quel verbe chacun de ces groupes est le complément).*

4° **Pourquoi les passants ne se fâchaient-ils pas? Quelles réflexions pouvaient-ils faire?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet** :

Dans le texte, l'auteur fait le récit d'un jeu (d'une farce devrait-on dire) inventé par un enfant (lui-même) dans le but de mystifier les passants.

2° **Un paragraphe** :

Observons le premier paragraphe dans lequel l'auteur fait la description du jeu.

La première partie (la plus courte) est consacrée à la *désignation sommaire du jeu.* Puis vient, en second lieu, la *description proprement dite* de ce jeu.

Remarquons le mot qui nous annonce cette description : **Voici** : ...

3° **Une phrase** :

Relisons la phrase suivante de ce même paragraphe : **Le soir, dès que le jour baissait,** *un oiseau de ma fabrication — espèce de corbeau saugrenu charpenté en fil de fer avec des ailes de soie noire — sortait sournoisement d'entre mes persiennes, aussitôt refermées, et descendait, d'une allure drôle, se poser au milieu de la rue sur les pavés.*

Le moment de l'action est indiqué à l'aide des deux expressions suivantes : **Le soir, dès que le jour baissait.**

Ces deux expressions concourent à des degrés divers à nous renseigner. La deuxième, plus précise, vient compléter, renforcer l'indication contenue dans la première. Il y a *gradation (progression)* dans la précision fournie par ces deux expressions.

Autres exemples *(à compléter)* :

a) *Le soir, dès que maman avait desservi la table,...*

b) *L'hiver, dès que les premiers grands froids avaient...*

c) *A l'heure de la récréation,...*

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du premier paragraphe du texte, **décrivez un jeu que vous connaissez bien.** *(On désignera d'abord sommairement le jeu choisi avant d'en entreprendre la description.)*

2° Les enfants s'amusent souvent à faire des farces. Lorsque celles-ci sont dépouillées de toute mauvaise intention, elles constituent des distractions, des jeux qui font rire également trompeurs et trompés.

Les grandes personnes au caractère enjoué ne dédaignent pas non plus ce genre d'amusement.

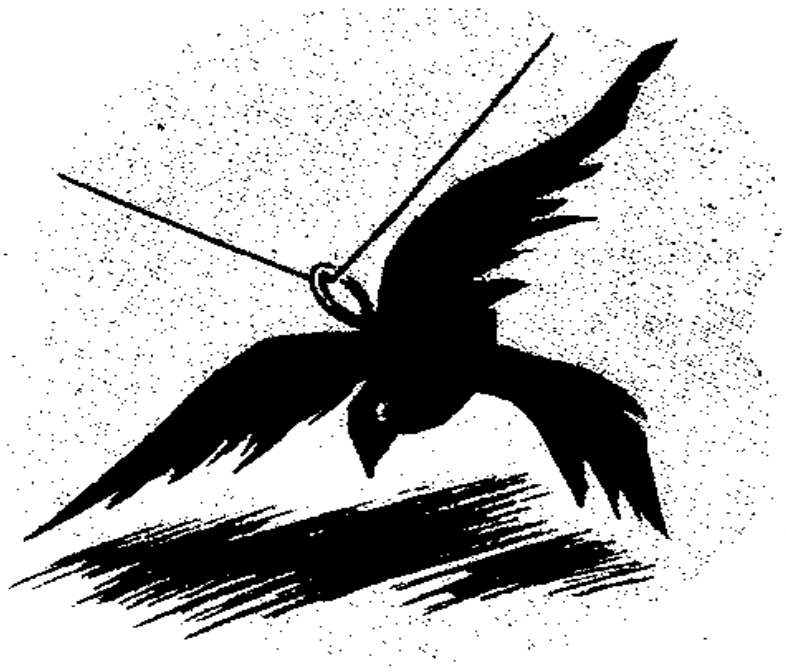
Vous connaissez sans doute quelque bonne farce à laquelle vous avez été mêlé. Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Vous avez été l'auteur, le témoin ou la victime d'une farce innocente. Expliquez en quoi elle consistait.

Autres sujets proposés :

a) **Le malicieux Renard vous a sans doute intéressé par les nombreuses farces ou aventures qu'on lui prête. Vous rappelez-vous, en particulier, la fable de La Fontaine intitulée « *Le Renard et la Cigogne* » ? Essayez de préciser vos souvenirs et racontez-la-nous.**

b) **Vous avez assisté à une partie de football. Qu'avez-vous vu ? Quelles ont été vos réflexions ?**



LISONS : **Les tours de force du petit tailleur**

1. Sa tartine coupée et copieusement garnie de crème fraîche, le petit tailleur se préparait à se régaler. « Ah ! diable, se dit-il, avant d'entamer ma tartine, il faut que j'achève cette veste qui est très pressée. » Il posa donc sa tartine à côté de lui et se remit à coudre et, dans sa joie, il faisait des points de plus en plus grands. Cependant l'odeur de la crème attirait les mouches qui couvraient le mur et elles vinrent en foule se poser dessus.

« Qui vous a invitées ici ? » dit le tailleur en chassant ces **hôtesses** incommodes.

Mais les mouches, qui n'entendaient pas le français, revinrent en plus grand nombre qu'auparavant. Cette fois, **la moutarde lui monta au nez,** et saisissant un lambeau de drap dans son tiroir : « Attendez ! s'écria-t-il, je vais vous en donner » ; et il frappa dessus sans pitié.

Ce grand coup porté, il compta les morts ; et il n'y en avait pas moins de sept, qui gisaient sur le dos, les pattes étendues.

2. « **Peste** ! se dit-il, étonné lui-même de sa valeur, quel gaillard je suis ! il faut que toute la ville le sache. »

Et, dans son enthousiasme, il se fit une ceinture et broda dessus en grosses lettres :

« J'en abats sept d'un coup ! »

« Mais la ville ne suffit pas, ajouta-t-il encore, il faut que le monde tout entier l'apprenne. » Le cœur lui **frétillait** de joie dans la poitrine comme la queue d'un petit agneau. Il mit donc sa ceinture et résolut de courir le monde, car sa boutique lui semblait désormais un trop petit théâtre pour sa valeur.

3. Avant de sortir de chez lui, il chercha dans toute la maison s'il n'avait rien à emporter, mais il ne trouva qu'un vieux fromage qu'il mit dans sa poche. A sa fenêtre, il y avait un oiseau en cage ;

il le mit dans sa poche avec le fromage. Puis il enfila bravement son chemin ; et, comme il était leste et actif, il marcha sans se fatiguer.

4. Il passa par une montagne au sommet de laquelle était assis un énorme géant qui regardait tranquillement les passants. Le petit tailleur alla droit à lui et lui dit :

« Bonjour, camarade ; te voilà assis, tu regardes le monde à tes pieds ? Pour moi, je me suis mis en route et je cherche les aventures. Veux-tu venir avec moi ? »

Le géant lui répondit d'un air de mépris :

« Quelle question me poses-tu là ? petit **drôle** !

— Est-ce possible ? » s'écria le petit tailleur ; et il montra sa ceinture au géant en lui disant :

« Lis ceci, tu verras à qui tu as affaire. »

5. Le géant qui lut : « Sept d'un coup ! » s'imagina que c'étaient des hommes que le tailleur avait tués, et conçut plus de respect pour le petit personnage. Cependant, pour l'éprouver, il prit un caillou dans sa main et le pressa si fort que l'eau en suintait.

« Maintenant, dit-il, fais comme moi, si tu as de la **vigueur.**

— N'est-ce que cela ? répondit le tailleur ; c'est un jeu d'enfant dans mon pays. »

Et fouillant à sa poche, il prit son fromage mou et le serra dans sa main de façon à en faire sortir tout le jus.

« Eh bien, ajouta-t-il, voilà qui te vaut bien, ce me semble. »

6. Le géant ne savait que dire et ne comprenait pas qu'un nain pût être si fort. Il prit un autre caillou et le lança si haut que l'œil le voyait à peine, en disant :

« Allons, petit homme, fais comme moi.

— Bien lancé ! dit le tailleur, mais le caillou est retombé. Moi, j'en vais lancer un autre qui ne retombera pas. »

Et prenant l'oiseau qui était dans sa poche, il le jeta en l'air. L'oiseau, joyeux de se sentir libre, s'envola à tire d'aile, et ne revint pas.

« Qu'en dis-tu, cette fois, camarade ? » ajouta-t-il.

GRIMM. *Contes* (Hachette, édit.).

Les mots et expressions. — ***Hôtesses*** : celles qui logent dans une maison. — ***La moutarde lui monta au nez*** : expression qui signifie : il commença à s'impatienter. — ***Peste!*** exclamation. — ***Frétillait*** : faisait des petits bonds rapides. — ***Drôle*** : être méprisable, vaurien. — ***Vigueur*** : énergie, force.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Donnez le sens des verbes** : se régaler, gisaient, éprouver.

Comment le verbe *revenir* **a-t-il été formé? Citez quatre verbes formés de la même manière.**

Indiquez le contraire de : garnie, actif.

2° **Relevez avec leurs sujets quatre verbes différents employés négativement. Indiquez à quel temps et à quelle personne est conjugué chacun d'eux.**

Conjuguez au futur simple les verbes : achever, saisir.

Analysez : se remit, abats.

3° **Donnez la fonction des groupes de mots en italique** :
L'odeur de la crème attirait *les mouches* qui couvraient *le mur* et elles vinrent *en foule* se poser dessus.

4° **Quels sont les défauts du petit tailleur? Justifiez vos réponses.**

RÉDACTION

Imaginez la suite du récit, avec l'un des titres suivants, à votre choix :
De plus en plus fort **(le petit tailleur continue par ses tours à étonner le géant).**
ou bien : ***La vengeance du géant*** **(le géant fait de nouvelles prouesses et le petit tailleur ne peut plus l'égaler. Le géant s'aperçoit qu'il a été trompé...)**

LISONS : Jouons à Guillaume Tell

1. J'avais un ami appelé Pierre. Je l'aimais tendrement. Il était mon aîné de cinq ans et tirait sur moi de ce **privilège** une forte supériorité...

Il me dit un jour :

« Viens, nous allons jouer à **Guillaume Tell.** »

J'ignorais ce Suisse hardi. En quatre mots, Pierre me conte son histoire et me met au fait. L'héroïsme m'enflamme, je veux aussitôt l'imiter.

2. Pierre me dit :

« Prends cette pomme et mets-la sur la tête. Je vais l'abattre d'un seul coup. »

Il me pose une pomme en équilibre sur le crâne, il se recule de quatre pas. Il n'avait point d'arbalète, mais un petit fusil à ressort, dit Euréka, qui lançait de courtes flèches munies à leur extrémité d'une rondelle de caoutchouc légèrement évidée en son milieu, de sorte qu'elle pût adhérer sur la cible, par une espèce de succion. Pierre épaule avec soin l'Euréka. Bien que frémissant d'enthousiasme à la pensée de reproduire une action si haute, je ne bougeais pas plus que le jeune Tell sous le regard de l'infâme **Gessler** devant son père malheureux. Mon ami vise lentement, assure exactement son coup ; il presse la gâchette, et je reçois la flèche dans l'œil. Ce n'était pas dans le programme, mais j'en vis trente-six chandelles.

3. Voilà Pierre affolé et moi bien davantage, car la fléchette s'était collée à mon **orbite** et, étant neuve, elle adhérait parfaitement. Je la détache, me frotte l'œil, qui pleure un peu. Pierre l'examine, souffle dessus, et, pour se rassurer lui-même, il me rassure.

« Ce ne sera rien », dit-il.

La journée s'acheva tristement. J'avais assez mal, et vaguement peur du **pire.** Mais je devais me taire ; et dans les tourments, on ne m'aurait rien fait avouer. Telle était la règle du jeu.

4. Mais quand je fus rentré chez moi, ma mère qui, si j'avais perdu un cheveu, s'en serait aperçue, me considéra et poussa un cri en pâlissant.

« Regarde-moi ! Qu'est-ce que tu as à l'œil ?

— Moi ? Rien, fais-je bravement.

— Tu as l'œil plein de sang. »

D'une main, ma pauvre maman me ferme l'œil valide, et de l'autre, elle montre deux doigts.

« Combien vois-tu de doigts ? »

Je ne voyais rien. Je dis au hasard.

« Quatre ! »

On fit chercher le médecin. Il lava doucement ma blessure, dont je ne souffrais d'ailleurs plus, et il tranquillisa ma mère qui me croyait déjà l'œil crevé. Ce n'était rien.

5. Il fallut alors conter l'accident. Je mentis **délibérément,** mais non sans peine, car c'était la première fois. Je dis être, en jouant, tombé sur le canon de mon fusil. Comme il n'y avait pas grand mal, on n'insista pas, et chacun me crut. Hormis que j'avais la conscience bien troublée de n'avoir pas dit la vérité, j'étais au fond assez flatté de l'aventure. J'avais couru un grand péril et sauvegardé l'honneur en n'accusant pas mon ami.

Emile HENRIOT. *Les Temps innocents.*

Les mots et expressions. — ***Privilège*** : avantage accordé aux uns et non aux autres. — ***Guillaume Tell*** : héros suisse, très adroit à l'arc ; d'après la légende, il aurait abattu avec une flèche une pomme posée sur la tête de son fils. — ***Gessler*** : tyran autrichien contre lequel luttait Guillaume Tell et qui assistait au tir dont il a été parlé ci-dessus. — ***Orbite*** : cavité dans laquelle l'œil est logé. — ***Le pire*** : le plus mauvais (ici : la plus mauvaise chose qui puisse arriver : la perte d'un œil). — ***Délibérément*** : résolument, volontairement.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** j'en vis trente-six chandelles.

Donnez le sens des mots : adhérer ; une succion ; infâme.

De quel mot le verbe *jouer est-il dérivé?* **Quelle remarque faitez-vous? Citez deux autres mots de la même famille.**

2° **Analysez le verbe de la proposition suivante :**
il me dit un jour (1er paragraphe).

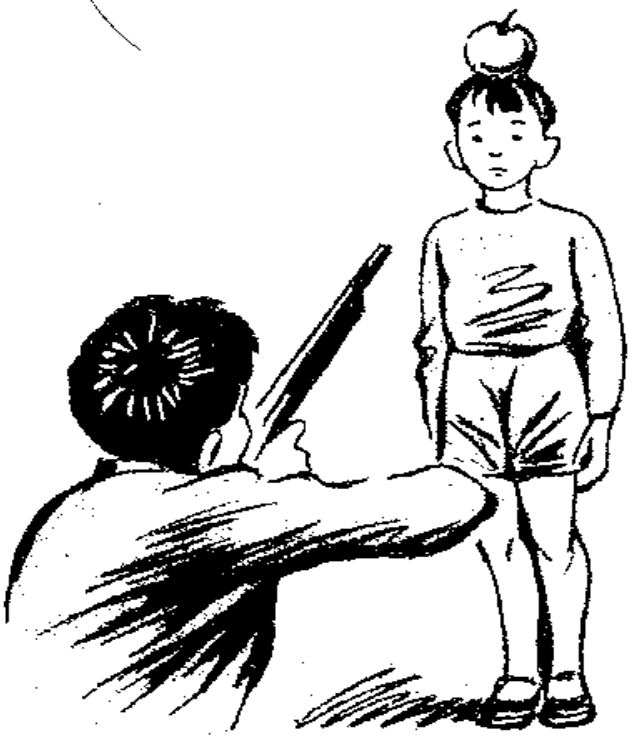
Conjuguez ce verbe au présent de l'indicatif et au passé simple.

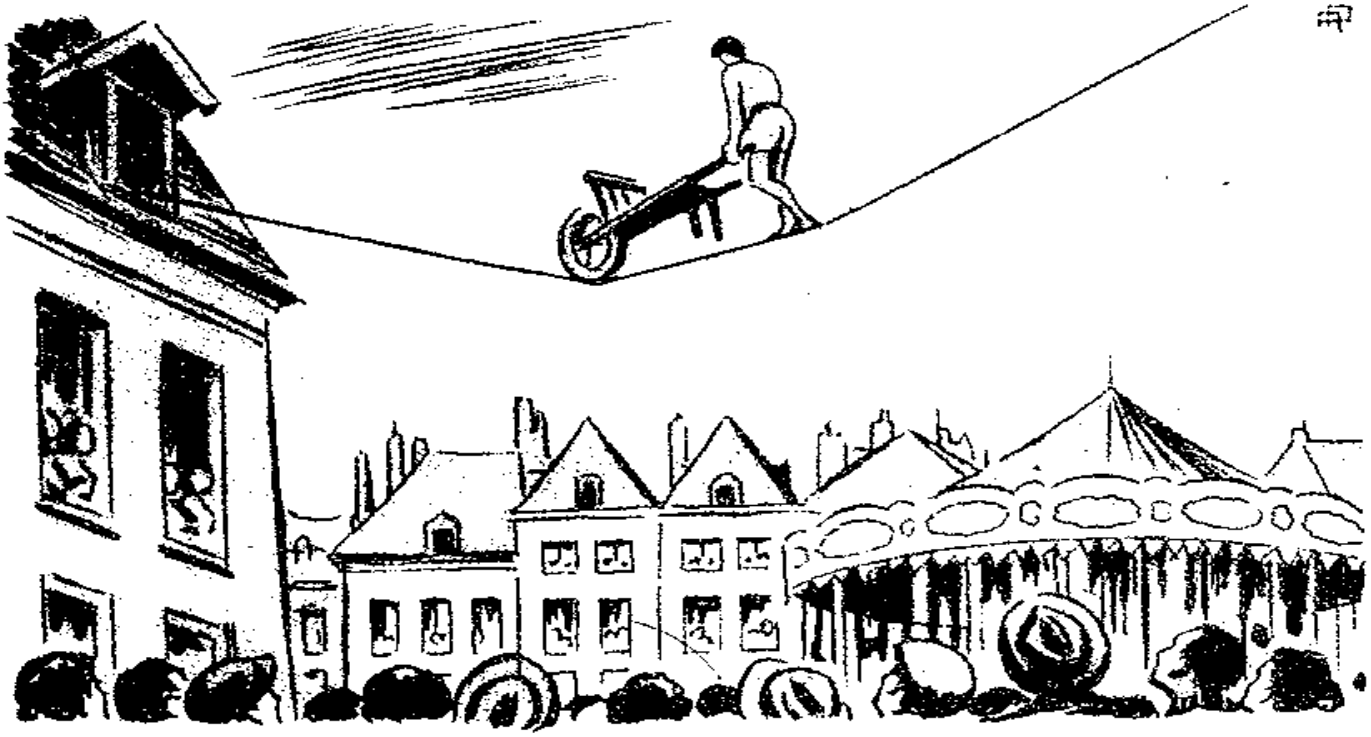
3° **Donnez la fonction des groupes de mots en italique :**
j'avais *un ami* — il était *mon aîné* — il me pose *une pomme en équilibre sur le crâne.*

4° **Dites ce que vous pensez de la conduite de l'enfant qui fait le récit et qui ment à sa mère pour la première fois. Indiquez le membre de phrase qui contient l'explication du mensonge.**

RÉDACTION

« *Un jeu qui finit mal* ». **Imaginez le jeu, son déroulement, l'accident, les suites de l'accident.**





FÊTES ET SPECTACLES

LISONS : **Un danseur de corde**

1. Nous étions au début de septembre, époque bienheureuse de la fête municipale, de la « **ducasse** », des saltimbanques et du cirque.

Un danseur de corde devait traverser, de part en part, la portion de la place du Drap-d'Or que laissaient libre les baraques de la « ducasse ». La corde sortait de l'intérieur d'un grenier, par une lucarne, et s'en allait rentrer, par une ouverture semblable, dans la maison d'en face. Aucun filet sauveur comme au cirque. Le pavé nu...

2. L'immense clameur cessa. Les chevaux de bois, qui tournaient presque à vide depuis un moment, s'arrêtèrent, et leurs orgues se turent. L'homme venait d'apparaître à la lucarne. Il adressa des saluts à la ronde. Il fut sur sa corde, tenant un balancier. Il partit.

Au bout de quelques mètres, je fermai les yeux pour ne pas voir des choses épouvantables. J'écoutai l'invisible. Je n'entendis rien. Il y avait un tel silence que j'aurais pu me croire seul au centre d'une grande plaine déserte. Alors, plus **torturé** de ne rien voir, j'ouvris les yeux. L'homme était à mi-chemin. Il avait parcouru tout cela pendant le silence de mes yeux fermés. Sous lui, la corde **accusait** un creux violent. Est-ce que la cassure n'allait pas se produire?... L'homme s'agenouilla sur son fil, fit demi-tour dans cette position, se remit debout, et **rebroussa** vers le grenier de son départ. Le sol, les fenêtres, les toits hurlèrent. Ils auraient hurlé jusqu'au lendemain, si l'homme avait attendu jusqu'au lendemain pour reparaître.

3. Il reparut. Il n'avait plus de balancier. Il poussait devant lui une brouette. Cet objet familier me rendit la force de regarder. Je suivis des yeux l'attelage qui s'avançait dans les airs. Ce n'étaient plus les pieds de l'homme que je suivais, c'était la brouette. La moindre secousse pouvait la refouler de sa ligne droite. Quelle lenteur ! Il me semblait que s'il atteignait le milieu de son chemin, ce serait, **par symétrie,** le salut. Il y parvint. Mes **transes** augmentèrent. J'estimai les distances : un tiers, un quart, un cinquième. Les derniers tours de roue me furent un **supplice.**

4. Il y eut encore deux merveilles. J'entendis autour de moi qu'elles dépassaient les précédentes. Je n'en fus pas convaincu, tant la brouette aérienne m'avait bouleversé. L'homme revint là-haut, sans objet qui pût l'encombrer. Il tenait ses bras étendus. Lorsqu'il fut à mi-parcours, on vit de ses mains s'envoler deux colombes. Lorsqu'il reparut pour la dernière fois, il sema des fleurs.

5. Ma nuit fut effroyable. Je fis toutes les chutes qu'avait évitées le danseur. Je disparus dans des gouffres de dix mille mètres, pour me retrouver tout à coup au sein des étoiles menues, d'où je roulais à des dégringolades qui n'avaient plus de **terme**... Au réveil, j'étais baigné de sueur, entortillé dans mes draps comme un boudin, mais **littéralement** fou de joie à la pensée de vivre encore sur la terre ferme.

6. Suzon n'eut guère à m'attendre dans son grenier. Je l'y trouvai occupée à de périlleux exercices ; elle charmait « des serpents sauvages » enroulés à son cou. Des yeux vulgaires n'auraient trouvé à nos reptiles qu'une apparence de cordes assez grosses. Pour nous, c'étaient « des serpents sauvages ».

Or, tandis que Suzon jouait les charmeuses, je traçai à la craie, d'un bout à l'autre du plancher, une corde raide. Plein d'audace, je m'élançai dans le vide. Vingt fois, malgré certain râteau hors d'usage qui me servait de balancier, malgré de vieux parasols et mes bras étendus et les extrêmes **contorsions** de tout mon corps, je pensai m'écrouler au fond d'une place publique. Vingt fois, je triomphai. Et je poussai devant moi, sur la ligne de craie, une brouette de nos anciens jeux, et je lâchai des colombes vers la charpente, et je semai des fleurs.

Gérard GAILLY. *Le coin où le veau est mort.*

—

Les mots et expressions. — ***La ducasse*** : nom donné à la fête municipale dans la région du Nord. — ***Torturé*** : tourmenté. — ***Accusait*** : présentait d'une façon très apparente, très nette. — ***Rebroussa*** : revint sur ses pas. — ***Par symétrie*** : par réalisation d'un exploit semblable à celui de la première moitié du parcours. — ***Transes*** : frayeurs, grandes appréhensions d'un mal qu'on croit prochain. — ***Supplice*** : violente inquiétude, souffrance morale. — ***Terme*** : fin. — ***Littéralement*** : complètement. — ***Contorsions*** : torsions anormales, exagérées, des muscles et des membres.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : le sol, les fenêtres, les toits hurlèrent.

Comment le nom *danseur* **a-t-il été formé? Citez quatre mots** (noms ou adjectifs) **formés de la même manière. Quelle forme prend le suffixe au féminin?**

2° **Analysez les verbes en italique** : on *vit* de ses mains s'envoler deux colombes; j'*étais baigné* de sueur.

Mettez à la 1re personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif et du passé simple les verbes : voir - vivre.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants** :
place (la portion de la *place*) ; baraques (que laissaient libre les *baraques*) ; brouette (il poussait devant lui une *brouette*) ; joie (fou de *joie*).

4° **Suzon avait-elle assisté au même spectacle? Justifiez votre réponse.**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Le texte est le récit des prouesses accomplies par un danseur de corde sur une place, le jour de la fête municipale.

2° Un paragraphe :

Observons le 5e paragraphe dans lequel l'auteur fait le récit du rêve qui l'assaillit pendant la nuit qui suivit le spectacle.

Il donne d'abord son impression d'ensemble : *Ma nuit fut effroyable.* Puis il raconte son rêve : *Je fis toutes les chutes...* Enfin il indique dans quelle situation il se retrouva au réveil, et sa joie de se sentir vivant sur la terre ferme : *Au réveil, j'étais...*

3° Une phrase :

Relisons la phrase suivante du 4e paragraphe : *Je n'en fus pas convaincu,* **tant** *la brouette aérienne m'avait bouleversé.*

La seconde proposition de cette phrase : **tant** *la brouette aérienne m'avait bouleversé,* donne l'*explication,* la *raison,* la *cause* du fait exprimé en premier lieu. C'est le mot *tant* (ce mot est un *adverbe*) qui marque cette cause, en en accusant le *degré,* l'*intensité.*

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Je ne parvenais pas à me désaltérer,* **tant...**

b) *La sueur ruisselait sur son front,...*

c) *Paul pouvait à peine...*

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du 5e paragraphe du texte, **faites brièvement le récit d'un beau rêve que vous avez fait :**

« *Ma nuit fut...* » (trouvez un adjectif convenable pour exprimer l'impression d'ensemble).

Si l'on connaît un réel plaisir à s'éveiller lorsqu'on vient de faire un mauvais rêve, on éprouve, par contre, quelque amertume à voir finir un songe qui a charmé notre sommeil. La dernière phrase du paragraphe que vous devez construire devra donc marquer le regret et non plus la joie.

2° Les enfants s'ingénient volontiers à imiter les prouesses accomplies sous leurs yeux par leurs aînés (camarades plus âgés ou grandes personnes). Il leur en coûte parfois de cuisantes mésaventures.

N'en avez-vous jamais fait l'expérience malheureuse ? Ou bien, l'un de vos camarades n'a-t-il pas échoué piteusement dans une tentative de faire, à son tour, un exercice périlleux réalisé auparavant par d'autres plus qualifiés ?

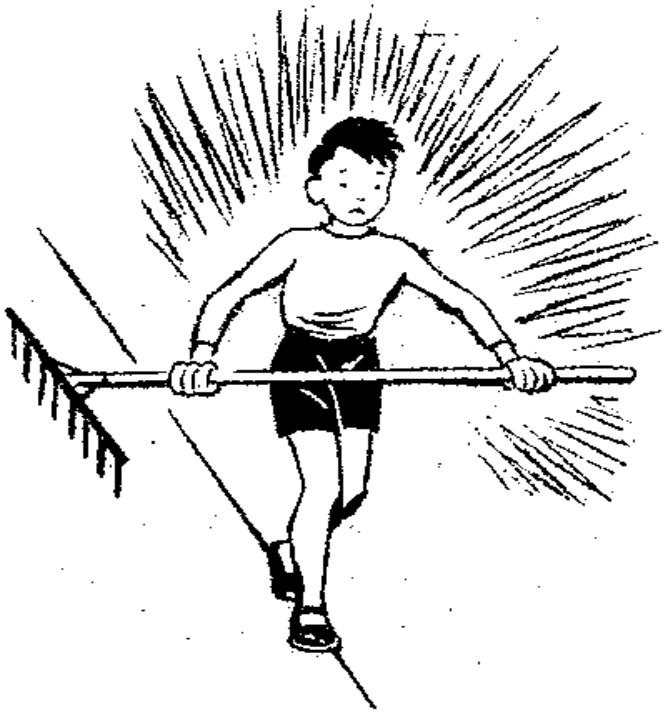
Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Des enfants s'amusent à franchir un ruisseau. Petit Paul, qui les regarde faire depuis un moment, veut essayer à son tour. Il s'élance, saute et... Réactions de ses camarades.

Autres sujets proposés :

a) Connaissez-vous la fable de La Fontaine intitulée : « *La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* » ? Racontez-la.

b) Vous avez assisté à une représentation du cirque. Décrivez quelques exercices qui vous ont particulièrement impressionné. Faites-nous part des émotions que vous avez ressenties et des réactions des spectateurs qui vous entouraient.



LISONS : Le corridor de la tentation

1. Nabussan, roi de Sérendib, était un des meilleurs princes de l'Asie. Il était toujours **loué,** trompé et volé : c'était à qui pillerait ses trésors. Le **receveur général** de l'île Sérendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait, il avait changé de trésorier plusieurs fois ; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à **Sa Majesté,** et la plus grosse aux administrateurs.

2. Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig.

« Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous point le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ?

— Assurément, répondit Zadig ; je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait **les mains nettes.** »

Le roi, charmé, lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre.

« Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme.

— Vous vous moquez, dit le roi ; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances ! Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un **entrechat** sera le financier le plus **intègre** et le plus habile !

— Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, **repartit** Zadig, mais je vous assure que ce sera **indubitablement** le plus honnête homme. »

Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers.

« Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez.

— Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. »

3. Le jour même, il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de Sa gracieuse Majesté Nabussan eussent à se rendre en habit de soie légère, le premier de la lune du crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir les violons dans un salon voisin ; tout était préparé pour le bal ; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y rentrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et **introduire** chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage, dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans la galerie.

4. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés.

« Quels fripons ! » disait tout bas Zadig.

Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le jarret ferme.

« Ah ! l'honnête homme, le brave homme ! disait Zadig. »

5. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier ; et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde : car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché, pour la nature humaine, que de ces soixante-quatre danseurs il y eût soixante-trois filous. La galerie obscure fut appelée le Corridor de la Tentation.

VOLTAIRE. *Zadig*.

Les mots et expressions. — ***Loué*** : complimenté, glorifié. — ***Receveur général*** : fonctionnaire qui perçoit les impôts. — ***Sa Majesté*** : expression qui désigne le roi. — ***Les mains nettes*** : expression qui qualifie un homme honnête. — ***Entrechat*** : saut léger effectué dans certaines danses. — ***Intègre*** : probe, honnête. — ***Repartit*** : répliqua. — ***Indubitablement*** : sans aucun doute. — ***Introduire*** : faire entrer.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Donnez une explication qui justifie chacune des expressions suivantes :** « la tête baissée », « les yeux courbés » ; « les mains collées à leurs côtés ».

2° **Analysez :** était trompé ; se présenteront.

Conjuguez le verbe *pouvoir* **au futur simple : a) à la forme active ; b) à la forme passive.**

3° **Donnez la fonction des groupes de mots suivants :**
ni à la Sérendib ; un des meilleurs princes de l'Asie ; ses trésors ; l'île de Sérendib.

4° **D'après le récit, quelles sont les qualités de Zadig et celles du roi Nabussan.**

RÉDACTION

Nabussan a besoin d'un... (*général, musicien, juge,* etc... à votre choix). **Zadig lui indique le moyen de bien le choisir. Imaginez ce moyen et racontez la scène du choix.**

LISONS : **Théâtre d'enfants**

1. Je découvris un beau jour, dans d'immenses boîtes cachées par de vieilles draperies déchirées, dans un angle du grenier, avec un buste de Napoléon III à la barbiche ébréchée, d'anciens habits de pompiers, aux **parements** rouges, aux boutons dorés, des restes de musiciens au col brodé de la **lyre,** des casques à **chenille,** des **shakos** à pompons bleus, des épées gainées de cuir, inoffensives comme celles des académiciens, de vieux instruments de musique couverts de vert-de-gris, des **bannières** pleines de médailles. Tout un **bric-à-brac** de **défroques,** oubliées là depuis des temps les plus reculés. Ma mère elle-même les ignorait ! C'est tout dire, car elle furetait partout pour nettoyer. Mais elle n'avait jamais osé ouvrir ces boîtes, soulever ces draperies.

C'étaient certainement les vieux uniformes de la très ancienne compagnie des pompiers du village et d'une société de musique du temps du second empire.

2. Ah ! mes amis, quelle richesse !... J'allais pouvoir me déguiser... jouer des rôles magnifiques ! Car je ne me contenterais pas d'être pompier... Je ferais beaucoup mieux !

D'abord, je convoquai **le ban et l'arrière-ban,** c'est-à-dire toute la troupe de mes camarades habituels, garçons et filles...

Et je devins — devinez !... — je devins directeur de théâtre ! Mon grenier fut transformé en salle de spectacle.

Avec les **oripeaux,** nous fîmes des décors... Les poutrelles longeant les gouttières furent les fauteuils pour le public.

3. Puis nous commençâmes à jouer. Habillés des habits de pompiers, casque en tête, épée au côté, pourvus chacun d'un instrument de musique, nous parcourûmes plusieurs fois le circuit, grenier, escalier, vestibule, cour de récréation, jardin (nous ne sortions pas de l'enclos : on eût interdit nos jeux) en faisant un bruit infernal.

Soufflant dans nos cuivres, battant du tambour, nous défilions, afin de faire part aux manants de nos représentations.

De temps à autre, le chef de la troupe — c'était moi, évidemment — arrêtait le cortège pour faire une proclamation et, d'une voix éclatante, je criais : « La troupe des Comédiens du roi a l'honneur de prévenir la population qu'il y aura ce soir une grande représentation avec les premiers artistes du monde..., etc..., etc... » Puis nous remontions au théâtre.

4. Nos pièces?... Ce ne furent d'abord que des **pantomimes.** Combats, duels, cavalcades. Mais nous ne nous contentâmes pas longtemps d'un théâtre aussi primitif. Alors nos imaginations travaillèrent. Je dois dire, non sans une pointe d'orgueil, que je fus le principal fournisseur des **scénarios,** que nous développions ensuite suivant notre fantaisie. L'action fixée en gros, nous improvisions.

Puis, comme en histoire nous apprenions les Croisades, plus tard la guerre de Cent ans, la vie de Jeanne d'Arc, nous en représentâmes les principaux épisodes. Nous avons plusieurs fois reconquis Jérusalem, délivré le tombeau du Christ, plusieurs fois battu les Anglais, plusieurs fois brûlé la bonne Lorraine à Rouen. Pour ma part, je mourus au moins une dizaine de fois à Roncevaux, après avoir sonné d'un cor qui n'était qu'un vieux clairon!... J'avais lu la chanson de Roland. Naturellement, j'en fis jouer les principales scènes : la chevauchée à travers les **poutres-Pyrénées,** le grand combat de la montagne et la mort d'**Olivier,** de **Turpin...** et la mienne enfin. Nous demeurions allongés sur le « carreau » du grenier, morts jusqu'à ce que Charlemagne vînt nous reprendre, accompagné de la belle **Aude.**

R. CHARMY.
Ce qu'ont vu mes yeux d'enfant (F. Nathan, édit.).

Les mots et expressions. — ***Parements :*** ornements placés sur les manches des habits. — ***Lyre :*** instrument de musique à cordes des anciens, qui sert d'insigne aux musiciens. — ***Chenille :*** ornement de soie que l'on plaçait sur les casques et qui avait la forme d'une grosse chenille. — ***Shakos :*** sorte de képi, haut et rigide, que portaient autrefois les militaires. — ***Bannière :*** étendard d'une société. — ***Bric-à-brac :*** stock de marchandises, d'objets

d'occasion. — ***Défroques*** : vieux vêtements. — ***Le ban et l'arrière-ban*** : au moyen âge, les vassaux et sous-vassaux d'un seigneur ; ici : le plus de monde possible. — ***Oripeaux*** : étoffes ornées de faux or ou de faux argent. — ***Pantomimes*** : pièces où les acteurs ne s'expriment que par des gestes. — ***Scénarios*** : canevas, plans des pièces à jouer. — ***Les poutres-Pyrénées*** : les poutres du grenier qui représentaient, dans le jeu, les Pyrénées. — ***Olivier, Turpin, Aude*** : personnages de la Chanson de Roland.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : (ébréchée ; des épées *gainées* de cuir ; couverts de *vert-de-gris* ; les manants.

2° **Analysez** : fut transformé ; fîmes.

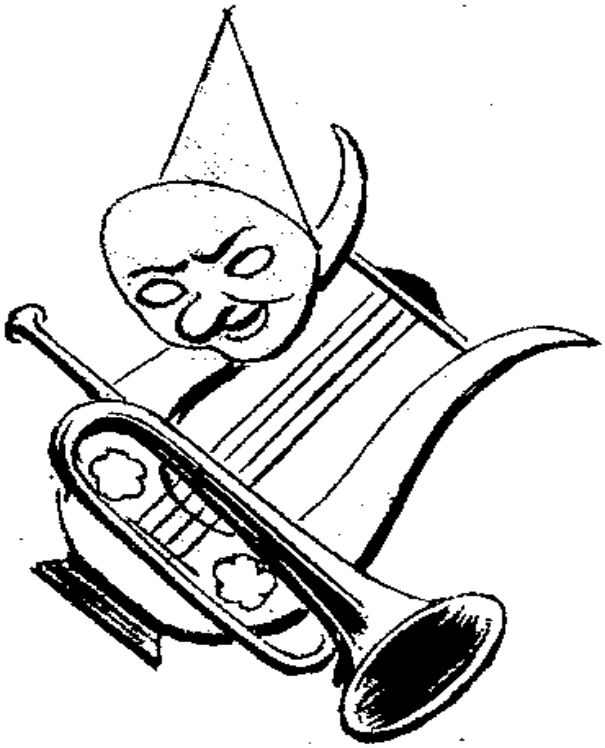
Conjuguez le verbe *pouvoir* au présent de l'indicatif et au futur simple.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants de la 1re phrase :** jour - boîtes - grenier - habits.

4° **Dites ce qui prouve que l'enfant - auteur du récit - a beaucoup d'imagination.**

RÉDACTION

En vous aidant du texte, décrivez une représentation au théâtre d'enfants (*l'annonce de la pièce*; *le décor*; *la représentation*), choisie parmi celles qui sont indiquées dans le dernier paragraphe.



LE FEU - LE CHAUFFAGE

LISONS : **Il ne faut pas jouer avec le feu**

1. Le soir tombait, un soir d'octobre beau comme un soir d'été... Michel mesurait l'heure à l'allongement des ombres. Toute la soirée, il avait travaillé dans le pré derrière les bâtiments, éclaircissant les haies broussailleuses, **étêtant** les arbustes, coupant les ronces et les chèvrefeuilles ; maintenant, il était passé dans l'**ouche aux chèvres...** A grands coups de faucille, il abattait les herbes sèches, les **ravenelles,** les derniers chardons et les tiges rouillées des fougères...

Il jeta sa faucille, prit une fourche et rassembla tout ce qu'il avait coupé en un grand bûcher ; puis, afin de détruire toutes ces herbes porteuses de mauvaises graines, il y mit le feu.

Une flamme claire ronfla, mordit les fougères sèches et les

menues broussailles ; puis elle baissa un peu et une fumée très blanche, très lourde, née des branches vertes, monta lentement.

2. Lalie, occupée à jouer dans la cour, vit cette belle et haute fumée. Elle traversa la maison, parut à la porte du corridor.

« **Nène** ! Nène ! Il y a un grand feu dans le pré ; j'y vais voir. »

Madeleine répondit :

« Non ! Reste ici : tu verras tout aussi bien ; là-bas, tu pourrais te brûler... »

Lalie déjà prenait sa course...

3. Michel, maintenant, rassemblait les feuilles mortes et les **bourrées** sèches dont il avait fait de petits tas dans le pré. Chaque fois qu'il en apportait une brassée, la flamme se réveillait, **pépiait** joliment, et d'innombrables étincelles montaient. Lalie tournait autour du **brûlot** en battant des mains. Michel, qui avait ramassé des châtaignes précoces, les lui installa dans un petit tas de cendre chaude qu'il tira à l'écart du brûlot. En attendant qu'elles fussent cuites, l'enfant se prit à courir dans la fumée.

« N'approche pas trop, dit Michel : la flamme pourrait t'atteindre. »

La petite s'arrêta et, avec une branchette, remua les châtaignes.

Il restait encore vers le haut du pré un gros monceau de broussailles. Michel alla le chercher ; mais dès qu'il eut piqué sa fourche, il la lâcha et remonta sur la route...

4. Soudain, dans le silence du soir, un cri monta, atroce, fou, un cri prolongé d'horrible épouvante et de souffrance **indicible.** Et puis, presque aussitôt, un autre, plus grave, plus **rauque,** le cri d'une bête **traquée** qui prend son élan et bondit.

Michel se sentit **fléchir** sur ses jarrets ; il leva la main, jeta d'une voix grelottante : « Malheur à moi ! ma petite brûle ! »

Il se rua, perça la haie, se précipita dans le pré vers cette nappe de fumée où s'agitait une torche vivante. Dans l'ouche, Madeleine aussi courait : le cri de l'enfant l'avait mise debout, l'avait jetée hors de la maison et il l'amenait, la poussait, la portait avec une vitesse incroyable. Et, de sa gorge, un autre cri sortait en réponse, ce cri rauque de louve hurlant à la mort. Son tablier à la main, elle se jeta sur l'enfant, roula avec elle sur l'herbe, éteignit la flamme par des gestes fous, avec ses jupons, avec ses mains, avec tout son

grand corps. Et puis, d'une secousse, elle fut debout. Sur ses bras, l'enfant se tordait et poussait une haute plainte déchirante...

5. Le médecin n'arriva que le lendemain matin, à la pointe du jour... Il examina longuement le petit corps en souffrance. « Elle n'est pas en danger, dit-il ; les brûlures semblent superficielles, mais il était temps d'arriver ! »

Ernest PÉROCHON. *Nène* (Plon, édit.).

Les mots et expressions. — ***Étêtant*** : taillant la tête des arbustes. — ***Ouche aux chèvres*** : enclos planté d'arbres fruitiers où paissent les chèvres. — ***Ravenelles*** : nom vulgaire des giroflées jaunes et des radis sauvages. — ***Nène*** : diminutif de Madeleine, le nom de la domestique. — ***Bourrées*** : fagots de menu bois. — ***Pépiait*** : faisait entendre de petits bruits ressemblant aux cris des petits oiseaux. — ***Brûlot*** : le tas en feu. — ***Indicible*** : qu'on ne saurait traduire, exprimer par la parole. — ***Rauque*** : rude et comme enroué. — ***Traquée*** : poursuivie, serrée de près par le chasseur. — ***Fléchir*** : ployer. — ***Il se rua*** : il se jeta impétueusement.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : Michel *mesurait* l'heure ; la flamme *se réveillait.*

Employez dans une courte phrase qui en fera comprendre le sens chacun des verbes ci-dessus.

2° **Analysez** : éteignit - se tordait.

Mettez les verbes suivants à la 2e personne du singulier et du pluriel des temps simples du mode indicatif :
abattre - jeter - mordre - atteindre.

3° **Donnez la fonction des groupes de mots suivants du 1er paragraphe :** l'heure ; à l'allongement des ombres ; toute la soirée ; derrière les bâtiments.

4° **Que pensez-vous de Madeleine ?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit d'un accident survenu à une petite fille qui s'était approchée trop près du feu, malgré les recommandations de son papa.

2° **Un paragraphe :**

Observons le premier paragraphe dans lequel l'auteur décrit l'allumage du feu par Michel. On y distingue trois parties correspondant aux différentes phases que comporte cette opération :

a) Le ramassage des combustibles : *Le soir tombait...*

b) L'assemblage (la disposition) de ceux-ci et leur mise à feu : *Il jeta sa faucille, prit une fourche et rassembla tout ce qu'il avait coupé...*

c) Le feu qui pétille : *Une flamme claire ronfla...*

La description du feu est assez brève. On peut dire cependant bien d'autres choses intéressantes sur une flambée. Pour vous en convaincre, lisez, dans votre livre « *Grammaire et Orthographe* », les deux textes suivants : « *Une belle flambée* » (page 84) et « *Un feu de bois dans la cheminée* » (page 90).

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante de ce même paragraphe : **Toute la soirée,** *il avait travaillé dans le pré derrière les bâtiments, éclaircissant les haies broussailleuses, étêtant les arbustes, coupant les ronces et les chèvrefeuilles.*

Cette phrase nous indique ce qu'avait fait Michel, en précisant le *moment* et la *durée* de ses actions.

Nous avons étudié précédemment (*page* 77) un type de phrase dans laquelle seul le *moment* de l'action était indiqué : **Le soir,** dès que... Dans la phrase ci-dessus, c'est le mot **toute** (ce mot est un *adjectif indéfini*) qui ajoute la notion de *durée.*

Autres exemples *(à compléter)* :

a) *Toute la journée...*

b) *Toute la nuit...*

c) *Toute l'année...*

COMPOSEZ :

1° **Votre maman à allumé du feu en votre présence. Racontez brièvement ce que vous avez observé.**

(On s'inspirera du premier paragraphe du texte : *les combustibles pris, leur disposition et la mise à feu, le feu qui pétille.)*

Si vous faites partie d'une société de scouts, **décrivez un feu de camp auquel vous avez assisté.**

2° Vos parents vous ont certainement recommandé de ne pas vous approcher trop près du feu ou de ne pas jouer avec des allumettes.

Vous devinez sans doute les graves raisons qui dictent de tels conseils de prudence.

N'avez-vous pas eu connaissance d'un accident qui vous a fait comprendre encore mieux le bien-fondé de leurs sages recommandations? Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Malgré la défense de leurs parents, des enfants jouent avec des allumettes et provoquent un incendie. Heureusement, quelqu'un survient à temps pour l'éteindre.

Autre sujet proposé :

Le soir, après le dîner, la famille est assemblée autour d'un beau feu clair. Dites ce que vous avez observé. Quelles ont été vos pensées ?

LISONS : Un incendie

1. Il était dix heures du soir lorsque j'arrivai à l'usine. Un vaste bâtiment, percé de larges **baies,** brûlait dans les trois quarts de sa longueur. Le feu sortait par presque toutes les fenêtres ; une épaisse fumée traversait la toiture de tuiles ; et parfois, une flamme se faisait jour au milieu des tourbillons noirs.

Sur cinq pompes, une seule était là, dirigée sur le coin de la maison qui ne flambait pas encore. Une foule d'environ deux mille personnes regardait avec **anxiété** cet angle du premier étage que la flamme avait respecté.

2. Tout à coup, un grand cri s'éleva sur la place et je ne vis plus rien que mon père penché vers nous et portant une forme humaine entre les bras. Dix hommes de bonne volonté coururent à une échelle que je n'avais pas aperçue et qu'il touchait pourtant du pied. Le corps fut descendu de mains en mains et porté à travers la foule dans la direction de l'hôpital, tandis que mon père faisait un signe à ses camarades, recevait un énorme jet d'eau sur tout le corps et se replongeait tranquillement dans la fumée.

Il reparut au bout d'une minute, et cette fois, en apportant une femme qui criait. Un immense applaudissement salua son retour, et j'entendis : « Vive Dumont ! » pour la première fois de ma vie.

Il faisait horriblement chaud ; le rayonnement de cet énorme foyer allumait de tous côtés une multitude de petits incendies, que les pompes éteignaient à mesure. A la place où je me tenais, tous les visages ruisselaient de sueur et tous les yeux se sentaient brûler ; mais personne ne se fût éloigné pour un empire, tant l'intérêt du drame était **poignant.**

Mon père se montra de nouveau à la fenêtre ouverte. Il tenait cette fois deux enfants évanouis.

3. C'était la fin ; on savait, dans la fabrique et dans la ville, que le chef d'atelier était le seul habitant de cette maison et que sa petite famille ne comptait pas plus de quatre personnes. Il y eut

donc une protestation générale lorsqu'on vit que le sauveteur allait rentrer dans la fournaise. De tous côtés, on lui criait : « Assez ! Descendez, Dumont ! »

Moi-même, entraîné par l'exemple, je l'appelai de toutes mes forces : « Papa ! » Il entendit, me reconnut, et dessina du bout des doigts un geste que je sentis comme une caresse.

A ce moment, le capitaine, M. Mathey, qui dirigeait la manœuvre des pompes, s'avança jusqu'au bas de l'échelle et dit de sa voix de commandement : « Sapeur Dumont, je vous ordonne de descendre. »

Il répondit : « Capitaine, le devoir m'ordonne de rester.

— Il n'y a plus personne là-haut ?

— Il y a un homme, par terre, au fond du couloir.

— C'est impossible.

— Je l'ai vu de mes yeux.

— Encore une fois, descendez ! Le feu **gagne.**

— Raison de plus pour se hâter. »

4. A peine avait-il dit ces mots, à peine le son de sa voix s'était-il éteint dans mon oreille, que le feu jaillit par toutes les ouvertures de la maison ; la toiture s'effondra avec un bruit épouvantable, et tout l'espace compris entre les quatre murs du bâtiment ne fut qu'une colonne de flammes. La foule ne poussa pas un cri devant cette maison qui était devenue **une tombe.** Je n'entendis qu'un long murmure, une sorte de **gémissement** fait de surprise et de pitié. En promenant des regards autour de moi, **effaré,** je rencontrai les yeux de mon vieux maître, et je compris.

« Est-ce possible, Monsieur ?

— Pauvre enfant ! »

Ce fut tout. Je m'enfuis **éperdument** à travers cette masse d'hommes, et j'arrivai à la maison sans savoir quel chemin j'avais suivi.

Edmond ABOUT.
Le Roman d'un brave homme (Hachette, édit.).

Les mots et expressions. — ***Baies*** : ouvertures. — ***Anxiété*** : angoisse, très grande inquiétude. — ***Poignant*** : qui cause une impression très vive, très pénible. — ***Gagne*** : s'étend. — ***Une tombe*** : parce qu'elle renfermait main-

tenant deux cadavres, celui du sapeur Dumont et celui de l'homme qu'il allait sauver. — ***Gémissement*** : plainte longue et sourde. — ***Effaré*** : plein d'effroi. — ***Éperdument*** : en proie à une violente émotion.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : cet angle du premier étage que la flamme *avait respecté*. **Le verbe est-il employé au sens propre ou au sens figuré? Employez-le au sens propre dans une courte phrase.**

Donnez le contraire de : j'*arrivai* à l'usine ; une *épaisse* fumée ; éteignaient.

2° **Transcrivez la 1re phrase du 2e paragraphe** : *a)* au présent de l'indicatif ; *b)* au futur simple ; *c)* au passé composé.

3° **Donnez la nature et la fonction de chacun des mots suivants du 1er paragraphe** :
l'(*l'*usine) ; bâtiment (un vaste *bâtiment*) ; des (*des* tourbillons) ; anxiété.

4° **Indiquez quelles sont les qualités du sapeur Dumont et justifiez vos réponses à l'aide de passages du texte.**

RÉDACTION

Imaginez que le sapeur Dumont ait réussi son dernier exploit. Racontez le sauvetage de l'homme. L'attitude de la foule. La joie de l'enfant.

LISONS : Le sauveur du village

1. Podomiecki était enfant, dans un village de **Galicie,** de parents très pauvres. Il y avait une petite montagne, tout près du village, et à flanc de montagne une carrière abandonnée.

Un jour, dans les rochers, un berger, ou un paysan, avait allumé un petit feu de broussailles... Un feu comme il y en a à chaque instant dans la campagne. Pas de vent... Une petite colonne de fumée tranquille, à flanc de montagne.

2. Tout à coup, le jeune Podomiecki — il avait onze ans peut-être — qui était à l'intérieur de la maison de ses parents, change de visage, manifeste une grande agitation, et avec un tremblement, des larmes, dit à ses parents quelque chose comme ceci : « Je vous en supplie, sauvons-nous tout de suite. Et dites aux voisins de se sauver. Sinon, nous allons tous mourir. »

L'enfant devait avoir un certain **crédit** auprès de ses parents, à cause de son sérieux habituel, de sa sagesse. Et sans doute sa mine, sa voix avaient-elles de quoi impressionner. Bref, ils se décident à sortir de la maison, tout en demandant à l'enfant : « Mais pourquoi dis-tu cela ?

— Le feu...

— Quel feu ?

— Là-haut. »

Ils voient une petite colonne de fumée.

« Tu te moques de nous. Tu ne vas pas nous faire peur parce qu'on brûle une poignée de vieilles herbes.

— Ce n'est pas le feu lui-même. Mais si vous ne me croyez pas, nous allons tous mourir. »

Il continuait à trembler. Il avait des yeux **hagards.** Il criait. Des voisins étaient sortis.

L'émotion extraordinaire de l'enfant, et probablement aussi ce qu'il y avait d'assurance inexplicable dans l'annonce qu'il faisait, leur serrent le ventre à tous, plus ou moins... Les voilà donc,

sauf quelques-uns plus **sceptiques,** qui s'en vont dans la direction que leur désigne l'enfant : le plus loin possible de la montagne.

3. Il y en a un pourtant qui avait dit : « Si c'est de ce feu là-haut que doit venir le mal, moi je me charge de l'éteindre... » Alors, pendant que la plupart s'éloignent avec l'enfant, et que quelques-uns s'obstinent à rester dans le village, l'homme monte là-haut.

Le feu avait gagné un peu, avait rampé dans la broussaille, s'était **insinué** entre les roches. Rien d'inquiétant, d'ailleurs. L'homme travaille à l'éteindre, en le piétinant, en tapant dessus avec des branches de genêt. Il y arrive assez vite. Mais il y revient avec grand soin. Puisque c'est le feu qui est en cause, mystérieusement, il ne faut pas qu'il reste une trace de feu.

4. En achevant d'écraser les brindilles fumantes, dans une fissure entre deux roches, il s'aperçoit que la fissure donne sur une cavité, encombrée de broussailles aussi où le feu allait se mettre... La cavité est très vaste. C'est une chambre souterraine, d'origine naturelle, mais peut-être **remaniée.** Il distingue, dans l'ombre, des masses, contre la paroi. Il y touche avec précaution. Il croit reconnaître de petits tonneaux, des barils debout. Sous le doigt, ils sonnent comme s'ils étaient pleins, non de liquides, mais de sable. Il y en a peut-être une vingtaine côte à côte. A force de tâtonner, il en trouve un qui est défoncé par le haut. Il y plonge la main, sent en effet une espèce de sable très fin, en tire une poignée et revient vers l'**issue.** Il a dans le creux de la main une poussière noire qui a l'aspect et l'odeur de la poudre. Alors l'homme regarde encore une fois si le feu est bien mort partout, et dégringole vers le village, tenant la poignée de poudre.

5. Comme le temps avait passé, et qu'ils ne voyaient plus de fumée au flanc de la montagne, les gens étaient revenus. Ils riaient déjà de leur peur, blaguaient, taquinaient l'enfant, qui s'était calmé, mais qui restait encore tout pâle et silencieux. L'homme tombe au milieu de ce monde, **brandissant** sa main fermée, où la poudre sortait d'entre les doigts. Il n'avait plus le souffle ; il ne savait plus dire un mot. Il verse sa poignée sur une pierre, demande par gestes une allumette, l'approche de la poudre, qui flambe d'un seul coup,

en lui roussissant les cils. Les vingt barils étaient pleins de poudre de mine. Ils étaient là depuis on ne sait quand, probablement depuis l'abandon de la carrière. La cavité avait servi aux anciens exploitants de magasin d'explosifs...

Jules ROMAINS.
Quand le navire... (Editions de la N. R. F.).

Les mots et expressions. — ***Galicie*** : province de Pologne. — ***Crédit*** : autorité. — ***Hagards*** : d'aspect farouche. — ***Sceptiques*** : incrédules, qui ne sont pas convaincus. — ***Insinué*** : introduit. — ***Remaniée*** : aménagée par la main des hommes. — ***Issue*** : sortie. — ***Brandissant*** : tendant la main et l'agitant.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** le jeune Podomiecki *change* de visage - le feu *avait gagné* un peu.

Donnez un homonyme de : voix - doigt. **Employez chacun d'eux dans une courte phrase qui en fera comprendre le sens.**

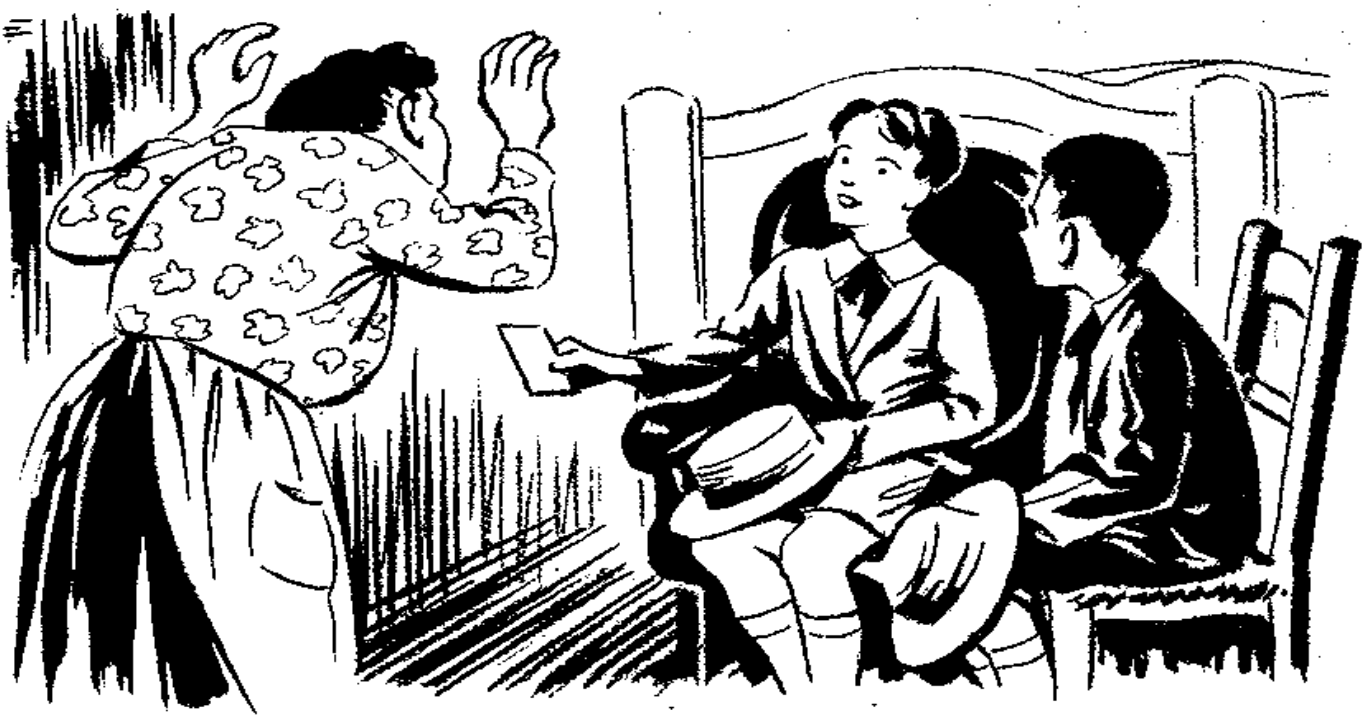
2° **Mettez à la 1re personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif et du passé composé les verbes suivants :**
apercevoir - plonger - sentir - revenir - rire.

3° **Donnez la fonction de chacun des noms de la 1re phrase du texte.**

4° **Pourquoi le jeune Podomiecki pressentait-il un danger ? Relevez les termes du texte qui marquent son émotion.**

RÉDACTION

A l'aide de ce que vous a appris le récit, racontez ce qui serait arrivé si l'homme n'était pas allé éteindre le feu. Votre rédaction aura pour titre : « *La destruction du village.* »



LES PAUVRES GENS

LISONS : **La veuve Bargouiller**

1. Des pas approchent lentement, la serrure grince, la porte s'ouvre. Mme Bargouiller paraît, rougeoyante, coiffée en nid de vipères, la poitrine mal contenue par une camisole à fleurs.

2. La chambre carrelée servait de cuisine et de chambre à coucher ; un grand lit, un petit buffet de bois, quelques chaises de paille en composaient l'ameublement. Une de ces chaises n'avait que trois pieds. Des ustensiles de cuisine et des images de sainteté étaient pendus aux murs. Des bouteilles et des verres sales garnissaient la cheminée.

3. La veuve nous demanda d'une voix adoucie ce que nous voulions.

« Vous êtes pauvre, n'est-ce pas, madame ? lui demanda Fontanet.
— Hélas, oui ! » soupira la veuve.

Elle nous fit asseoir. Fontanet, bien plus petit que moi, lui parut **le plus considérable,** car elle le fit asseoir dans un siège garni de coussins troués et me tendit la chaise qui n'avait que trois pieds. Elle nous conta en gémissant ses malheurs : ils venaient de son veuvage. Son mari occupait un poste de confiance à Bercy. Mais il était mort après une longue maladie et l'on avait tout vendu. Elle-même était matelassière, mais avait perdu toute sa clientèle. Elle parla abondamment de ses deux enfants, Alice et Firmin, bien mignons et donnant bien de la peine à élever. Sans ouvrage pour l'heure, ils étaient allés en chercher.

Avec une grâce et une aisance que j'admirai, Fontanet lui remit le secours **pécuniaire,** sans spécifier la part que j'y avais, car il connaissait ma modestie. Elle l'appela M. le Vicomte, et le remercia avec des larmes **en louant** le bon Dieu qui lui avait envoyé un ange pour la secourir.

Elle nous demanda si par hasard nous n'aurions pas du vieux linge et de vieux souliers, car elle en manquait. Elle nous demandait de lui donner tout ce qui était hors d'usage : elle tirerait parti de tout...

Nous nous levâmes et **prîmes congé.** Pour moi, je sortis de ce misérable logis le cœur sec et sans pitié de la veuve Bargouiller.

4. Sans tendresse pour la veuve Bargouiller, je résolus cependant de lui continuer mes bienfaits. Ce n'était pas facile. Je n'avais pu économiser en toute une semaine que vingt-cinq centimes, maigre ressource pour une mère et ses deux enfants. Fontanet n'avait encore rien reçu de sa tante. Tourmenté du désir de donner, et me rappelant que la veuve Bargouiller demandait **instamment** du vieux linge, je jetai les yeux sur l'armoire où ma mère rangeait mes caleçons et mes chemises, et je fus tenté d'en prendre quelques-uns pour satisfaire mon appétit de bienfaisance.

Le mercredi, cette tentation devint irrésistible... Ma conscience me l'interdisait absolument. Je n'écoutai point ma conscience, **je me coulai** dans ma chambre, j'ouvris précipitamment l'armoire. J'en tirai sans choix, presque au hasard, un petit paquet de **hardes** que je coulai sous mon pardessus, et **je m'esquivai** aussitôt...

5. Fontanet, qui huit jours auparavant avait si bien exprimé les délices de la bienfaisance, ne s'intéressait plus à la veuve Bargouiller. Il refusa de m'accompagner chez elle...

Je trouvai Mme Bargouiller plus rouge et plus enflammée que la première fois et le nid de vipères plus agité sur sa tête. Elle me demanda des nouvelles du petit Vicomte (c'est ainsi qu'elle appelait Fontanet) et, quand elle apprit qu'il ne viendrait point, elle parut vivement contrariée.

« Il est si mignon, dit-elle. Et puis on voit qu'il est « **de la haute.** »

Alice et Firmin étaient encore sortis pour chercher de l'ouvrage. Leur mère reçut avec une reconnaissance qui me parut médiocre les vêtements que j'apportais pour eux. Elle m'invita avec des prières et même des menaces à ne pas dire dans ma famille à qui j'avais remis ce linge ; elle m'avertit que les plus grands malheurs **fondraient** sur moi si je révélais ce secret...

6. J'étais soucieux ; en montant l'escalier domestique, mon inquiétude croissait à chaque degré. Je me jugeais sévèrement et m'attendais, non sans raison, à ce que mes fautes fussent découvertes. Justine m'ouvrit la porte. Ses yeux bleus avaient cuit dans les larmes ; ses joues écarlates étaient près d'éclater. Elle me regarda en silence, avec terreur.

Je trouvai ma mère très calme : « D'où viens-tu ? me dit-elle. A qui as-tu donné le linge que tu as emporté ?

— A une pauvre veuve, qui habite la cour du Dragon, Mme Bargouiller.

— Je la connais », fit ma mère.

Et se tournant vers mon père :

« C'est cette matelassière qui m'a volé la laine de mes matelas et s'est fait chasser de partout pour son ivrognerie. » Irrité d'avoir été dupe, je protestai **aigrement** que c'était une très honnête femme, et pieuse. J'ajoutai que Mme Bargouiller avait deux enfants à élever.

« Sans doute, me répondit mon père, et ils sont fort à plaindre. Mais, dis-moi, Pierre, pourquoi n'as-tu pas consulté tes parents avant de faire l'aumône ? Il n'y a rien de plus difficile que de donner. Et j'avoue que cette question de la charité privée me trouble

beaucoup. C'est bien de la témérité de ta part, Pierre, d'avoir cru, à ton âge, pouvoir faire seul, sans conseils, ce qui exige beaucoup d'expérience et de réflexion. »

Anatole FRANCE.
La Vie en fleur (Calmann-Lévy, édit.).

Les mots et expressions. — ***Le plus considérable*** : le plus important. — ***Pécuniaire*** : qui consiste en argent. — ***En louant*** : en vantant la gloire, le mérite, en honorant. — ***Nous prîmes congé*** : nous dîmes adieu et partîmes. — ***Instamment*** : avec insistance. — ***Je me coulai*** : je me faufilai, je me glissai adroitement. — ***Hardes*** : ensemble des effets, de l'habillement à l'usage ordinaire. — ***Je m'esquivai*** : je me retirai sans être aperçu. — ***De la haute*** : de la haute société, de la bourgeoisie. — ***Fondraient*** : se précipiteraient. — ***Aigrement*** : sur un ton désagréable.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : j'étais soucieux ; l'inquiétude.

Quel est le contraire de *l'inquiétude ?* **Citez trois autres mots de la même famille** (deux adjectifs et un verbe). **Employez chacun d'eux dans une courte phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Analysez** : je résolus ; je m'esquivai.

Transposez la 1re phrase du texte : *a)* au passé simple ; *b)* au futur simple ; *c)* au passé composé.

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots suivants du 3e paragraphe** :
d'une voix adoucie ; pauvre ; Fontanet (lui demanda *Fontanet*) ; le plus considérable.

4° **Pour quelle raison la veuve Bargouiller avait-elle invité Pierre à ne pas dire dans sa famille à qui il avait remis le linge ?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit d'actes charitables consentis par deux enfants généreux à une femme pauvre mais peu digne d'intérêt.

2° **Un paragraphe :**

Observons le second paragraphe dans lequel l'auteur décrit la pièce qui constitue le misérable logis de la veuve Bargouiller.

Nous y distinguons trois parties :

a) La destination de la pièce : *La chambre carrelée servait de cuisine et de chambre à coucher.*

b) La composition de l'ameublement : *Un grand lit, un petit buffet...*

c) Les objets divers : *Des ustensiles de cuisine et des images...*

3° **Une phrase :**

Remarquons la façon originale employée par l'auteur, dans le premier paragraphe, pour nous faire faire la connaissance, en deux temps, de la veuve Bargouiller.

Il suscite d'abord notre curiosité en décrivant les *signes annonciateurs* de l'entrée en scène du personnage : *Des pas approchent lentement, la serrure grince, la porte s'ouvre.*

Sûr d'avoir retenu notre attention, il procède alors à la *présentation* de ce personnage : *Mme Bargouiller paraît, rougeoyante, coiffée en nid de vipères, la poitrine mal contenue par une camisole à fleurs.*

Ce procédé peut fort bien s'appliquer à la description d'un objet ou d'un phénomène quelconque.

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Trois coups sourds, un rideau qui se lève...*

b) *Un éclair aveuglant, un coup de tonnerre épouvantable...*

c) *Un coup de sifflet strident, un geste impératif de l'agent...*

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du second paragraphe du texte, **décrivez sommairement la pièce principale de votre appartement ou de votre maison** *(destination de la pièce, ameublement, garnitures et tableaux).*

2° « *Il n'y a rien de plus difficile que de donner* », avons-nous lu dans le dernier paragraphe du texte.

Il est en effet malaisé de discerner parmi les trop nombreuses misères qu nous entourent celles qui méritent vraiment de retenir notre attention. La duperie dont le héros de la lecture a été victime constitue une mise en garde, qui ne doit cependant pas durcir notre cœur et en freiner les élans généreux.

Soyons simplement prudents car les mendiants « professionnels » ne manquent pas. Peut-être en avez-vous eu déjà l'amère révélation.

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Un mendiant sollicite votre aumône pour acheter du pain. N'écoutant que votre cœur, vous répondez à son appel. Quelques instants après, vous le voyez buvant un verre de vin au comptoir d'un café. Vos réflexions.

Autre sujet proposé :

Dans la rue, vous avez rencontré un aveugle et vous l'avez observé. Dites ce que vous avez vu. Quels sentiments avez-vous éprouvés ?

LISONS : **Un drôle de mendiant**

1. Me voilà donc hors d'**Oviédo,** au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule et de quarante bons **ducats,** sans compter quelques **réaux...** La première chose que je fis fut de laisser ma mule aller **à discrétion,** c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou ; et, tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étais pas maître de ma joie : je n'avais jamais vu tant d'argent ; je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier.

2. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois quand tout à coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayait ; je regardai ce que ce pouvait être : j'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un **rosaire** à gros grains, et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : « Seigneur passant, ayez pitié, de grâce, d'un pauvre soldat estropié ! Jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans mon chapeau ; vous en serez récompensé dans l'autre monde ! »

Je tournai aussitôt les yeux du côté que partait cette voix ; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une **escopette** qui me parut plus longue qu'une pique et avec laquelle il me couchait en joue.

3. A cette vue je m'arrêtai tout **court** ; je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que **j'en usais noblement.** Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule pour m'éloigner promptement de lui ; mais la maudite bête,

trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle lui avait fait perdre l'usage du galop.

LESAGE. *Histoire de Gil Blas de Santillane.*

Les mots et expressions. — ***Oviédo :*** ville d'Espagne. — ***Ducats, réaux :*** pièces de monnaie espagnoles. Les ducats étaient en or, les réaux étaient de menues pièces de peu de valeur. — ***A discrétion :*** à volonté. — ***Rosaire :*** chapelet de grande dimension. — ***Escopette :*** sorte de fusil à gros canon. — ***Court :*** brusquement. — ***J'en usais noblement :*** j'agissais avec noblesse, généreusement.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Remplacez les mots en italique par des mots de même sens :
je *jugeai* que quelque chose l'effrayait — il me *couchait* en joue — je *serrai promptement* mes ducats.

De quel nom le verbe *manier* est-il dérivé? Que signifie ce verbe?

2° Donnez la 1re personne du singulier et du pluriel des temps simples du mode indicatif des verbes suivants :
mettre - commencer - manier - juger - jeter - recevoir.

3° Donnez la nature et la fonction de chacun des mots en italique :
satisfait de ma *générosité ;* je tournai aussitôt les *yeux du côté* que partait cette *voix.*

4° Expliquez comment l'auteur du récit a fait la charité et dites quels sentiments divers l'animaient.

RÉDACTION

Le jeune homme monté sur la mule refuse de jeter des pièces dans le chapeau... Imaginez la suite.
(Même si le soldat tire sur lui, il peut ne pas être tué...)

LISONS : La mort et le bûcheron

1. Un pauvre bûcheron, tout couvert de **ramée,**
Sous le **faix** du fardeau aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa **chaumine** enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.

2. Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la **machine ronde**?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le **créancier** et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

3. Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »

4. **Le trépas** vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes

LA FONTAINE.

Les mots et expressions. — ***Ramée*** : ensemble de branches coupées et encore garnies de leurs feuilles. — ***Faix*** : charge. — ***Chaumine*** : petite chaumière (maison couverte de *chaume*). — ***Machine ronde*** : la Terre (à cause de sa forme). — ***Créancier*** : celui qui prête de l'argent. — ***Le trépas*** : la mort.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : il tâchait de *gagner* sa chaumine — il *mit bas* son fagot. Plutôt souffrir que mourir.

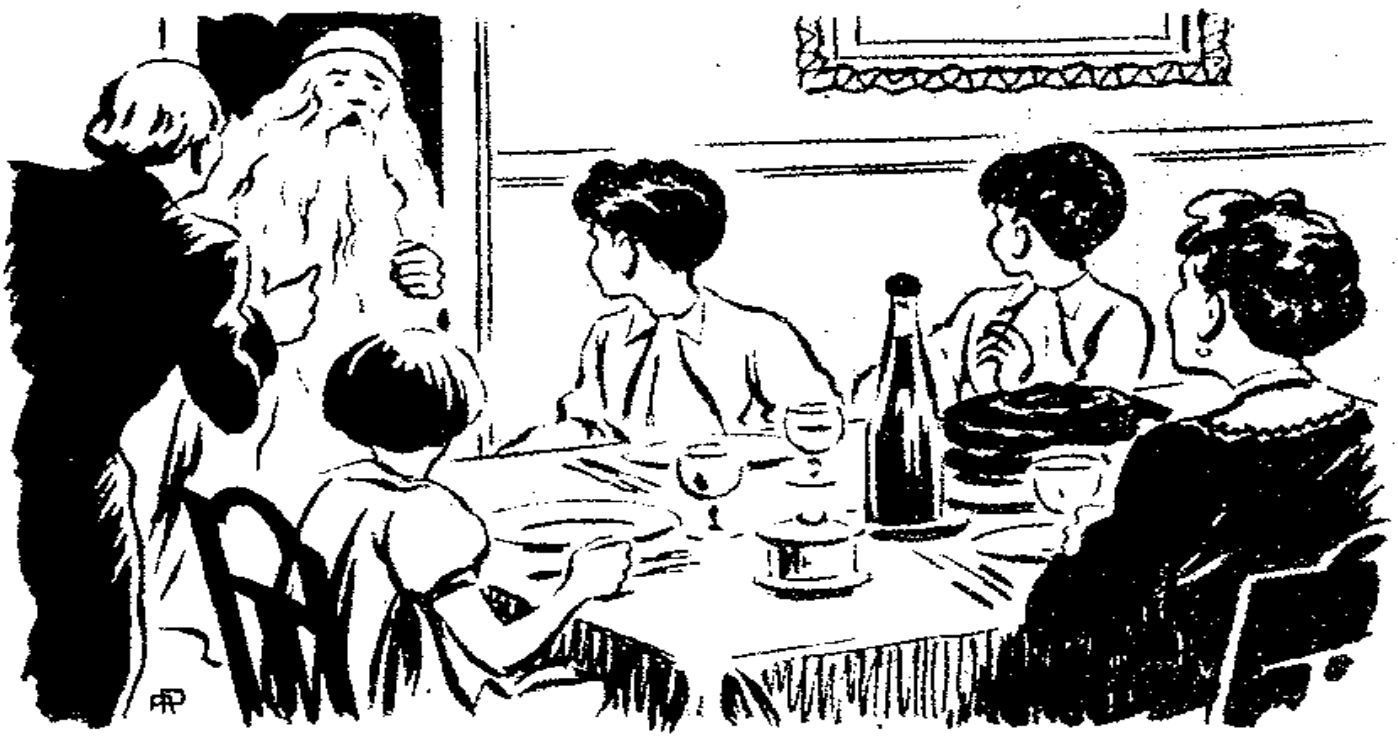
2° **Quels sont les verbes employés dans la 1re phrase du 2e paragraphe? A quel temps et à quelle personne est conjugué chacun d'eux? Quel est celui qui est conjugué interrogativement? Mettez cette phrase aux trois personnes du singulier et du pluriel** (mêmes temps).

3° **Donnez la nature et la fonction de chacun des mots suivants du 1er paragraphe :**
bûcheron - ramée - du - fardeau - chaumine.

4° **Expliquez la nature des maux dont souffre le bûcheron et qui sont énumérés en trois vers : « *Point de pain... la corvée* ».**

RÉDACTION

La Mort est mécontente d'avoir été dérangée inutilement. Elle essaie de convaincre le bûcheron qu'il faut partir. Le bûcheron lui réplique... Faites le dialogue et imaginez le dénouement.



NOËL ET LE JOUR DE L'AN

LISONS : **Visite du Père Noël**

1. Je ne puis songer au soir de Noël sans que remonte au fond de mes souvenirs la figure charmante du docteur Lachevrette. C'était un ami de mon grand-père et notre voisin. **Il avait accoutumé,** en son vieil âge, de passer tous les soirs une heure à la maison, après le dîner, au moment où l'on allait nous envoyer au lit, car nous étions encore fort jeunes, et mes trois sœurs et mes deux frères eussent voulu comme moi-même demeurer longtemps autour du docteur qui nous apportait toujours un nouveau tour ou quelque jeu qu'il nous révélait.

2. L'année même où j'avais eu six ans, le docteur Lachevrette se désolait de ne pouvoir s'asseoir à notre table. C'était pourtant la coutume qu'à ce nocturne festin il découpât la dinde, mais il avait eu la sottise d'accepter, sans y penser, nous disait-il, une autre

invitation à trois **lieues** de notre petite ville ; et, comme la lune brillait aux carreaux, tandis qu'on apportait, après minuit, le boudin fumant, nous entendîmes que l'on frappait à la porte. La servante effrayée revint assez vite, disant qu'il y avait au seuil un vieux monsieur vêtu d'une robe couleur de neige et dont la barbe descendait jusqu'aux genoux et qui s'exprimait en une langue **qu'elle n'entendait point.**

3. Mon grand-père se leva et nous amena ce personnage qui tremblait de froid. Il le pria de s'asseoir dans un grand fauteuil au coin du feu, mais l'autre ne voulait pas lâcher une corde que nous n'avions point d'abord vue et qui traînait sur le plancher et dont nous n'apercevions pas l'autre bout. Nous voilà tous sur nos pieds, suivant la corde dans le corridor et jusque dans le jardin où nous vîmes qu'elle était nouée à une vieille malle que mon père essaya de soulever, quand elle commença de glisser sous nos yeux. **Nous démêlâmes** sans trop de peine qu'elle était pourvue de roulettes comme en ont les fauteuils et que le vieillard tirait de loin sur la corde d'une main qui semblait **nonchalante,** mais qui se révélait encore vigoureuse. La malle que nous accompagnions fut bientôt auprès de l'inconnu qui, après quelques paroles **inintelligibles, nous fit entendre** qu'il était le Père Noël, qu'à son âge il lui était pénible de descendre par les cheminées comme un jeune ramoneur et qu'il avait donc résolu d'entrer dans les maisons par la porte, selon la coutume des personnes ordinaires.

4. Nous étions fort **interdits,** mais mon grand-père le pria de s'asseoir à notre table, ce qu'il ne voulut faire qu'après avoir ouvert sa malle qui était pleine de jouets qu'il nous donna. Puis il mangea comme nous du boudin, de la dinde et des fruits. Il avait assez bon appétit. Dès qu'on apporta le café et tandis qu'il nous parlait des **constellations** qu'il avait traversées pour venir jusqu'à nous, je le vis qui passait, sous sa longue barbe, à l'endroit où sa robe devait s'ouvrir, une main qui reparut bientôt et qui serrait une tabatière.

« Le Père Noël prise », me dis-je, et je ne sais pourquoi je me mis à trembler en voyant sur sa tabatière un serpent d'or à tête de chouette.

5. Oh ! j'imagine bien ce que vous croyez, et ce que je crois aussi maintenant ; mais les enfants **ne nouent point les idées** comme

ont les grandes personnes. Où était le Père Noël tout le long de l'année? C'est ce que je venais de découvrir ; et chaque fois que, par la suite, le docteur Lachevrette venait nous voir, je n'osais point lui dire mon secret ; mais à ma petite voix frémissante, je pense qu'il le devinait. J'avais tout compris, je le pensais du moins, et je goûtais le mystérieux bonheur de voir tous les jours le Père Noël.

Tristan DERÈME. *L'escargot bleu.*

Les mots et expressions. — ***Il avait accoutumé*** : il avait pris l'habitude. — ***Lieue*** : mesure itinéraire ancienne de valeur variable ; sur route, une lieue représentait quatre kilomètres. — ***Qu'elle n'entendait point*** : qu'elle ne comprenait pas. — ***Nous démêlâmes*** : nous discernâmes, nous comprîmes. — ***Nonchalante*** : manquant de force, d'ardeur. — ***Inintelligible*** : incompréhensible. — ***Nous fit entendre*** : nous fit comprendre. — ***Interdits*** : étonnés, stupéfaits. — ***Constellations*** : groupes d'étoiles fixes auxquels on a donné des noms particuliers. Ex. : *la Grande Ourse.* — ***Ne nouent point les idées*** : n'établissent pas le rapprochement des idées, la liaison entre les idées.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Remplacez les mots en italique par des synonymes :
demeurer autour du docteur ; un nouveau tour qu'il nous *révélait ;* il *avait résolu* d'entrer ; le *pria* de s'asseoir ; je *goutais* le plaisir.

2° Analysez : s'exprimait - vous croyez.

Conjuguez le verbe *croire* au présent de l'indicatif, à l'imparfait de l'indicatif et au futur simple.

3° Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique :
Le vieillard tirait de loin *sur la corde d'une main* qui semblait *nonchalante,* mais qui se révélait encore *vigoureuse.*

4° Quelle révélation l'enfant avait-il eue en reconnaissant la tabatière du docteur? Comment expliquez-vous sa naïveté? Cherchez-en l'explication dans le texte.

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Le texte est le récit de la visite à une famille, le soir de Noël, d'un ami apparaissant sous les traits du Père Noël.

2° Un paragraphe :

Observons le premier paragraphe dans lequel l'auteur évoque le souvenir du docteur Lachevrette.

La première phrase mentionne l'événement *(le soir de Noël)* auquel s'attache infailliblement le souvenir de cet homme. Puis on précise qui était le docteur *(un ami de mon grand-père et notre voisin)*. Enfin on rappelle ses visites habituelles et tout l'intérêt qu'il y avait à demeurer en sa compagnie.

3° Une phrase :

Relisons la première phrase de ce même paragraphe : *Je ne puis songer au soir de Noël* **sans que** *remonte du fond de mes souvenirs la figure charmante du docteur Lachevrette.*

L'auteur aurait pu évoquer le souvenir du docteur d'une manière plus directe : *Je me rappelle la figure charmante du docteur Lachevrette.*

Mais songez à un souvenir qui vous est cher. Vous constaterez alors qu'il est étroitement associé à une date ou un événement important, et que le retour périodique de ceux-ci le fait immanquablement revivre dans votre esprit.

Voilà pourquoi la formule employée par l'auteur et qui marque cette *association d'idées* est préférable à une tournure plus directe.

Remarquons comment est assurée la liaison des deux faits : **sans que** (cette expression est une *locution conjonctive*).

Autres exemples *(à compléter)* :

a) *Je ne puis songer à la rentrée scolaire* **sans que...**

b) *Je ne puis songer aux vacances de Noël* **sans que...**

c) *Je ne puis songer à ma grand-mère...*

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du premier paragraphe du texte, **évoquez brièvement l'un de vos plus chers souvenirs de votre vie familiale ou de votre vie d'écolier.**

2° Votre plus jeune enfance a sans doute été impressionnée et charmée par l'apparition du Père Noël, à l'occasion de la fête de l'arbre de Noël dressé à l'école ou de la soirée familiale traditionnelle.

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Un arbre de Noël a été dressé à l'école. Le Père Noël apparaît... Il s'adresse familièrement aux enfants... Sa barbe, mal fixée, se détache... Étonnement, cris, rires...

Autre sujet proposé :

Racontez comment vous avez passé la fête de Noël ou celle du jour de l'an.

LISONS : **Matin de Noël**

1. Noël !... Noël !... Dès le matin, les cloches se remirent à sonner, les belles cloches qui n'avaient guère dû se reposer de la nuit.

2. Un craquement dans la chambre voisine m'indiqua qu'Yvette se réveillait.

Sans la voir, je devinais ses gestes. Elle se frottait les yeux, sans doute, regardait autour d'elle, **reprenait conscience des choses.** Dans l'ombre, elle ne distinguait pas tout de suite les boîtes.

Elle dut se retourner, regarder avec plus d'attention, puis quand elle fut bien certaine d'avoir reconnu les formes obscures, elle m'annonça, joyeuse, que le **miracle,** encore une fois, s'était accompli.

« Papa !... Papa !... il y a des cartons dans la cheminée. »

3. Et le petit **fantôme** blanc vint à moi, s'assit à mon côté, défit les paquets merveilleux. L'un d'eux contenait des robes, des bottines, des chapeaux de paille et de feutre, des pantalons, des chemises, toute une **garde-robe** de poupée, et l'autre, la jeune personne pour qui ces belles choses étaient faites, un bébé jumeau aux jours très roses, qui parlait, fermait les yeux, pouvait se laver.

4. « Vrai, papa, c'est Noël qui l'a apporté ?

— Mais, qui veux-tu que ce soit, ma chérie ?

— Ça ne fait rien, je t'embrasse tout de même, mon petit papa. »

Comme elle était heureuse !

L'arrivée de la bonne renouvela l'explosion de joie.

« Regardez !... Regardez !... Noël est venu !...

— Pas possible !...

— Si... si... voyez, Marie-Anne, voyez !... »

L'**admirative** Marie-Anne **s'émerveilla** des beaux jouets.

— Ah ! vous en avez de la chance, ma petite Yvette ! »

Yvette prenait chaque objet, énumérait ses richesses, disposait les choses en maman avisée.

« Cette robe, Marie-Anne, sera pour l'hiver. Nous garderons la blanche pour l'été. »

5. Dire qu'il y avait là, à la même heure, des parents à qui Noël n'apportait aucune joie ! des hommes, des femmes, ne sachant pas tout ce qu'un simple mot, vieux de deux mille ans, contient de tendre poésie ! Noël ! Noël ! fête des grands, fête des petits, le plus beli jour de l'année !

6. Plusieurs fois dans la matinée, Yvette habilla, déshabilla sa patiente poupée. Toujours quelque raison d'apporter un changement à sa toilette.

Ah ! Yvette ! qu'il suffisait de peu de chose pour la rendre heureuse !

André DUMAS. *Ma petite Yvette* (Plon, édit.).

Les mots et expressions. — ***Reprenait conscience des choses*** : reconnaissait peu à peu les choses qui l'entouraient, en s'éveillant progressivement. — ***Miracle*** : fait extraordinaire (ici : l'arrivée du Père Noël). — ***Fantôme*** : apparition fantastique, généralement vêtue de blanc, créée par l'imagination. — ***Garde-robe*** : meuble où l'on range les habits, ou l'ensemble des habits appartenant à une personne (employé dans le texte avec ce dernier sens). — ***Admirative*** : qui a un air d'admiration, qui trouve quelque chose très beau. — ***S'émerveilla*** : prit un air d'étonnement et d'admiration.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Quel est le contraire de : *la chance ?* **Citez six autres mots formés de la même manière** (noms ou adjectifs).

2° Transposez la 1re phrase du 3e paragraphe au présent de l'indicatif, au passé composé, puis au plus-que-parfait de l'indicatif.

3° Relevez dans le texte quatre noms différents mis en apostrophe.

4° Quel sentiment éprouvez-vous à la lecture du 5e paragraphe ? Pourquoi éprouvez-vous ce sentiment ?

RÉDACTION

Petit Jean a placé ses sabots (ou ses souliers) dans la cheminée, le soir de Noël. Il s'endort... les beaux rêves... Le matin... que trouve-t-il ? Racontez.

LISONS : **Souhaits de bonne année**

1. Dispos et frais pour la cérémonie, **Poil de Carotte** se place derrière son grand frère Félix qui se tient derrière sœur Ernestine, l'aînée. Tous trois entrent dans la cuisine. **M. et Mme Lepic** viennent de s'y réunir, sans en avoir l'air.

2. Sœur Ernestine les embrasse et dit :

« Bonjour, papa, bonjour, maman, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé et le paradis à la fin de vos jours. »

Grand frère Félix dit la même chose, très vite, **courant** au bout de la phrase et embrasse pareillement.

Mais Poil de Carotte sort de sa casquette une lettre. On lit sur l'enveloppe fermée : « A mes chers parents. » Elle ne porte pas d'adresse. Un oiseau d'espèce rare, riche en couleurs, file, d'un trait, dans un coin.

Poil de Carotte la tend à Mme Lepic, qui la décachette. Des fleurs **écloses** ornent abondamment la feuille de papier, et une telle dentelle en fait le tour que souvent la plume de Poil de Carotte est tombée dans les trous, éclaboussant le mot voisin.

Monsieur Lepic. — Et moi, je n'ai rien !

Poil de Carotte. — C'est pour vous deux ; maman te la prêtera.

Madame Lepic. — Tu as du **style,** mais une si mauvaise écriture que je ne peux lire.

« Tiens, papa, dit Poil de Carotte, empressé, à toi, maintenant. »

Tandis que Poil de Carotte, se tenant droit, attend la réponse, M. Lepic lit la lettre une fois, deux fois, l'examine longuement, selon son habitude, fait « Ah ! ah ! » et la dépose sur la table.

3. Elle ne sert plus à rien, son **effet** entièrement produit. Elle appartient à tout le monde. Chacun peut voir, toucher. Sœur Ernestine et grand frère Félix la prennent à leur tour et y cherchent

des fautes d'orthographe. Ici Poil de Carotte a dû changer de plume, en lit mieux. Ensuite ils la lui rendent.

Il la tourne et la retourne, sourit laidement, et semble demander :

« Qui en veut? »

Enfin il la **resserre** dans sa casquette.

4. On distribue les étrennes. Sœur Ernestine a une poupée aussi haute qu'elle, plus haute, et grand frère Félix une boîte de soldats en plomb prêts à se battre.

« Je t'ai réservé une surprise », dit Mme Lepic à Poil de Carotte.

Elle ouvre le buffet. Poil de Carotte **halète.** Elle enfonce son bras jusqu'à l'épaule et, lente, mystérieuse, ramène sur un papier jaune une pipe en sucre rouge.

Poil de Carotte, sans hésitation, rayonne de joie. Il sait ce qui lui reste à faire. Bien vite, il veut fumer en présence de ses parents, sous les regards envieux (mais on ne peut pas tout avoir !) de grand frère Félix et de sœur Ernestine. Sa pipe de sucre rouge entre deux doigts seulement, il **se cambre,** incline la tête du côté gauche. Il arrondit la bouche, rentre les joues et aspire avec force et bruit.

Puis, quand il a lancé jusqu'au ciel une énorme bouffée :

« Elle est bonne, dit-il, elle tire bien. »

Jules RENARD.
Poil de Carotte (Flammarion, édit.).

Les mots et expressions. — ***Poil de Carotte :*** surnom donné au petit garçon, héros de l'histoire. — ***M. et Mme Lepic :*** le père et la mère de Poil de Carotte. — ***Courant :*** précipitant son débit. — ***Écloses :*** épanouies. — ***Style :*** manière de s'exprimer par écrit. Ici, style a le sens de *bon style.* — ***Effet:*** impression. — ***Resserre:*** la range de nouveau. — ***Halète:*** respire précipitamment, comme oppressé. — ***Se cambre:*** bombe le torse et courbe sa taille en forme d'arc.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : sans en avoir l'air ; file d'un trait ; Poil de Carotte rayonne de joie.

Comment le verbe *retourner* **a-t-il été formé. Citez quatre verbes formés de la même manière.**

2° **Analysez le verbe de la proposition suivante :** elle ne sert plus à rien.

Donnez l'infinitif des verbes : *décachette, halète.* **Mettez ces verbes à la 1re personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif et du futur simple.**

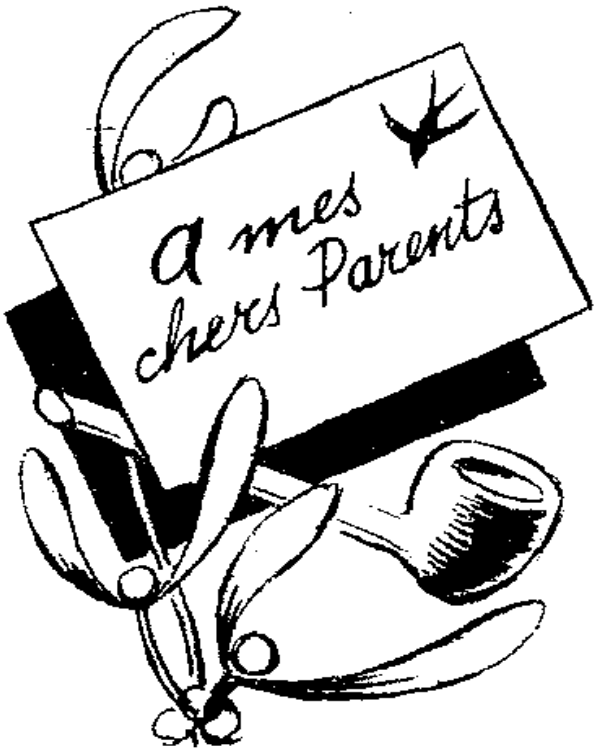
3° **Donnez la fonction des noms des propositions suivantes :**

Poil de Carotte la tend à Mme Lepic. Des fleurs écloses ornent abondamment la feuille de papier.

4° **D'après la façon dont Poil de Carotte souhaite la bonne année à ses parents, indiquez quels sont ses sentiments envers ceux-ci. Les aime-t-il mieux ou moins que ses frères? Pourquoi?**

RÉDACTION

« *Le rêve de Poil de Carotte.* » **Le soir du nouvel an, Poil de Carotte rêve que sa lettre est bien accueillie par ses parents... Leur attitude... Le beau cadeau... Racontez.**



L'HIVER - LA NEIGE - LE FROID

LISONS : **Plaisirs de l'hiver**

1. La nuit avant Noël, la neige était tombée, douce et inattendue, en flocons gros et gras, continue, abondante, jusqu'au matin.

2. Pallieter, qui n'en savait rien encore, se réveilla le premier... Une blancheur subite **lui sauta aux yeux.** Il regarda la fenêtre ouverte, et voilà que la branche du noyer, qui d'habitude se découpait si noire sur le ciel, était brillante et blanche de neige.

Pallieter poussa un cri. Il **se dressa sur son séant.** Le monde entier était couvert de neige ! Dieu ! Mon Dieu ! Enthousiasmé, Pallieter sauta du lit et courut à la fenêtre. Une bonne froidure le gifla au visage. L'émotion, le bonheur lui coupaient la parole. La neige, la neige partout, la blanche et **grasse neige** ! Les horizons, les champs, les haies, l'eau, les arbres, les fermes, les chemins, la route, tout était blanc, nouvellement tombé du ciel, tout avait la fraîcheur et la jeunesse d'un enfant.

Et cette blancheur étouffait tous les bruits et répandait sur le monde un silence d'église. Pallieter, du premier coup d'œil, avait reconnu cette **béatitude** ; son cœur bondit. **Jubilant,** il passa sa culotte et descendit l'escalier en criant : « Le Bonheur ! le Bonheur ! »

3. Mariette vint regarder à la fenêtre et cria, joyeuse, battant des mains :

« Oh ! que c'est beau ! que c'est blanc, que c'est blanc ! »

Une boule de neige lui siffla aux oreilles et tomba dans la chambre, elle rit très fort de ce que Pallieter l'eût manquée et cria : « Attends, je viens jouer avec toi. »

4. Cependant, Pallieter avait déjà commencé à faire un bonhomme de neige. Elle l'aida : il bâtissait le corps et elle roulait par la neige une boule qui grossissait toujours. C'était la tête. Unissant leurs efforts, ils eurent beaucoup de peine à la hisser sur le corps. Pallieter la coiffa d'un vieux chapeau d'**épouvantail,** lui mit en main un balai, et, du pouce, imprima dans la tête deux yeux, un nez et des dents. Puis il lui offrit une pipe en terre.

5. Là-bas, Charlotte revenait de la messe.

« Cache-toi », dit Pallieter à Mariette.

Ils se cachèrent derrière un arbre et firent provision de boules de neige.

Charlotte, avec ses nombreux vêtements d'hiver, jupons, blouses et camisoles supplémentaires, paraissait deux fois plus épaisse. Elle portait une capeline de laine ornée de grosses perles vertes en **verroterie** ; aux pieds, des chaussettes et de grosses chaussures fourrées, un châle de laine rouge à carreaux verts, qui l'enveloppait ; et autour du cou, un collet roux en peau de lapin. Elle souriait. Mais vlan ! une boule de neige lui vola au visage, qui, du coup, **désarçonna** sa capeline. La brave femme en fut si saisie qu'elle partit au galop, aussi vite que le lui permettait son **embonpoint.** Mais les balles étaient plus agiles qu'elle, et vlan ! vlan ! une sur la tête, deux dans les jambes, trois dans le dos... et elle entrait dans la maison, lorsque la finale s'aplatit, étoile blanche, sur son large derrière.

Aux rires sonores et appétissants de Pallieter et de Mariette, elle ressortit et cria, en colère :

« Vous n'êtes pas honteux? Me faire une telle peur... *Amé... Amé...* mon cœur bat comme une cloche ! »

Puis elle ferma la porte avec fracas.

6. Alors ils se bombardèrent l'un l'autre. Elles volaient de tous côtés, les balles ; elles sifflaient dans l'air, se cognaient, éclataient contre les arbres, jusqu'à ce qu'enfin l'une d'elles filât dans les carreaux et, dans la maison, fît un fracas de verre brisé !

Félix TIMMERMANS. *Pallieter*.
(Traduit du flamand par B. Classens. Rieder, édit.).

Les mots et expressions. — ***Lui sauta aux yeux*** : lui apparut brusquement. — ***Se dressa sur son séant*** : s'assit dans son lit. — ***Grasse neige*** : épaisse neige. — ***Béatitude*** : bonheur suprême. — ***Jubilant*** : éprouvant une joie très vive. — ***Épouvantail*** : mannequin mis dans les jardins ou les champs pour effrayer les oiseaux. — ***Verroterie*** : objets de verre. — ***Désarçonna*** : renversa. — ***Embonpoint*** : état d'une personne grasse.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Quelles sont les expressions du texte qui marquent la joie des enfants?

Expliquez : son cœur bondit ; la brave femme en fut saisie.

2° Donnez la forme, le temps et la personne du verbe de la 1re phrase du texte. Conjuguez ce verbe au même temps.

3° Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique :

Et voilà que *la branche du noyer*, qui d'habitude se découpait si noire sur le ciel, était *brillante* et *blanche* de *neige*.

4° Comment jugez-vous l'attitude des deux enfants envers Charlotte?

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Le texte est le récit des jeux auxquels se sont livrés deux enfants, dans la neige, à leur réveil.

2° Un paragraphe :

Observons le 4e paragraphe dans lequel l'auteur nous décrit la fabrication du bonhomme de neige par les deux enfants.

Les actions individuelles de Pallieter et celles de Mariette alternent avec leur effort commun : *Cependant, Pallieter avait déjà commencé à faire...* (action de Pallieter) ; *elle roulait par la neige...* (participation de Mariette) ; *unissant leurs efforts...* (actions conjuguées de Pallieter et de Mariette) ; *Pallieter la coiffa...* (nouvelle intervention de Pallieter).

Lorsque plusieurs personnes participent simultanément à la réalisation d'un même travail, nous les voyons agir ainsi, *tantôt individuellement, tantôt ensemble,* selon les exigences de l'œuvre qu'ils accomplissent.

3° Une phrase :

Relisons la phrase suivante du 5e paragraphe : *Charlotte,* **avec ses nombreux vêtements d'hiver, jupons, blouses et camisoles supplémentaires,** *paraissait deux fois plus épaisse.*

L'idée contenue dans cette phrase est la suivante : *Charlotte paraissait deux fois plus épaisse.*

L'explication de cet état de chose a été intercalée entre le sujet et le verbe. D'abord une expression qui résume *la cause :* **avec ses nombreux vêtements** ; puis *une énumération* qui nous fait connaître la composition de ces vêtements : **jupons, blouses et camisoles supplémentaires.**

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *La place,* **avec ses nombreux manèges,...**

b) *L'atelier,* **avec ses nombreuses machines,...**

c) *La voiture,* **avec son trop lourd chargement,...**

(On ne se croira pas obligé d'utiliser le verbe *paraissait.*)

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du 4e paragraphe du texte, **décrivez *le cerclage d'une roue* par le forgeron et son aide** ; ou ***l'abattage d'un arbre* par deux bûcherons** ; ou ***l'installation d'une tente* par deux scouts** ; ou ***toute autre scène* qui vous est familière et dans laquelle agissent deux personnages.**

On s'efforcera de mettre en relief, en variant le style, les actions individuelles et les actions collectives des acteurs de ces petites scènes de la vie active.

On fera bien, d'autre part, de donner un nom à chacun des personnages qu'on aura choisis.

2° La neige, le froid, la gelée... c'est l'hiver avec son cortège de misères et de souffrances pour les sans-abri, mais aussi avec ses plaisirs pour les amateurs fervents de jeux et de sports que l'on pratique à la saison froide.

Les enfants accueillent toujours avec une joie débordante la chute des blancs flocons qui leur promet de bonnes réjouissances : bonhomme de neige, bataille à boules de neige, ski...

Et, sans doute, avez-vous pris votre part des amusements que vous offre la nature en cette saison. Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

La neige est tombée en abondance. A la sortie de l'école, des enfants, divisés en deux camps, se livrent une bataille animée à coups de boules de neige. *(On imaginera un incident comique.)*

Autre sujet proposé :

Vous êtes revenu de l'école par un mauvais temps. Vous êtes transi. Mais vous retrouvez une pièce chaude, accueillante. Racontez en précisant vos impressions et vos réflexions.

LISONS : **La glissade**

1. On piétine. Les rangs se forment. La porte s'ouvre. Elle tient ! La neige tient, tout au moins entre les pavés !

Les uns ont des **cabans** de grosse laine noire ; d'autres un pardessus en **ratine** bleue à boutons dorés. Mais ce sont autant de **gnomes surexcités** qu'un instituteur maintient en rang jusqu'au coin de la rue. Puis c'est un envol bruyant, une ruée dans ce fin brouillard de neige qui brouille tous les contours et où les becs de gaz sont comme des feux lointains dans l'océan...

2. Le long du trottoir, l'eau du ruisseau est enfin gelée et les plus grands se sont élancés, le cartable au dos.

On se bouscule. Quelques-uns tombent et se ramassent. Les visages font des taches à peine plus claires sous les capuchons et les yeux brillent, la fièvre monte, des plaques irrégulières de neige se forment sur le terre-plein de la place, et de la neige encore commence à **ourler** les branches noires des ormes.

Un grand décide d'une voix pleine d'importance :

— Cette glissoire-ci n'est pas pour les petits ! Ils n'ont qu'à en faire une ailleurs...

Nous sommes quinze, vingt bonshommes à nous agiter dans l'obscurité **floconneuse.** Les doigts sont glacés, les narines humides et la peau des joues se tend, rose et craquante. Les souffles sont courts et chauds.

La glissoire se polit, s'allonge. Certains volent d'un bout à l'autre, les bras étendus, sans effort, et il y en a qui s'accroupissent, se redressent avec une aisance **prestigieuse.**

3. Une voix de femme, très loin :

— Jean !... Jean !...

— Oui, **man...**

— Rentre vite...

— Oui, man...

Encore un tour... Encore deux...

— Jean !...

Des silhouettes passent, des grandes personnes en pardessus sombre, des femmes qui tiennent leur châle noir serré sur leur poitrine et qui ont de la poudre de neige dans les cheveux.

— Jean ! si jamais je vais te chercher...

4. On respire plus vite. On respire **rauque.** La fièvre monte toujours et un reflet de la vitrine de l'épicier **s'étire** sur la glissade qui est devenue d'un noir bleuté, profond comme un lac.

Parfois on ouvre la bouche, on tend la langue. On essaie d'attraper un flocon de neige qui a comme un goût de poussière. On dit :

— C'est bon...

Et c'est bon, en effet, ce soir-là, le premier froid, la première neige, un monde qui a perdu son aspect de tous les jours, des toits **flous** dans du flou, des lumières qui n'éclairent presque plus et des gens qui semblent flotter dans l'espace.

Le tram lui-même est comme un bateau mystérieux qui, avec ses vitres jaunes, passe quelque part **au large.**

Georges SIMENON.
Je me souviens (Presse de la Cité, édit.).

Les mots et expressions. — ***Cabans*** : sorte de pardessus à capuchon fait d'étoffe épaisse, comme en portent les marins. — ***Ratine*** : étoffe de laine frisée. — ***Gnomes*** : nains difformes ; a aussi, comme dans le texte, le sens de « petits hommes ». — ***Surexcités*** : animés, énervés à l'extrême. — ***Ourler*** : faire un ourlet (un liséré, une bordure). — ***Floconneuse*** : emplie de flocons. — ***Prestigieuse*** : qui a du prestige, qui tient de la magie (merveilleuse). — ***Man*** : diminutif de *maman*. — ***Rauque*** : avec rudesse. — ***S'étire*** : s'allonge. — ***Flous*** : aux formes imprécises, vagues. — ***Au large*** : en haute mer ; ici : au loin.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** la neige tient ; la fièvre monte ; les souffles sont courts.

Employez dans une courte phrase qui en fera comprendre le sens, un adjectif qualificatif de la famille de chacun des noms suivants : neige, flocon.

2° **Analysez les verbes :** se sont élancés ; se polit.

Transposez les cinq premières phrases du texte au passé composé, au plus-que-parfait, puis au passé antérieur.

3° **Donnez la fonction des adjectifs qualificatifs de la phrase suivante :**

Les doigts sont glacés, les narines humides, et la peau des joues se tend, rose et craquante.

4° **Pourquoi les enfants sont-ils surexcités à leur sortie de l'école?**

RÉDACTION

Racontez une bonne partie de glissade (ou une partie de glissade qui se termine mal...).

LISONS : **Pris au piège**

1. Le ciel était clair et plein d'étoiles, et l'étang était si bien gelé qu'on aurait pu danser dessus ; les **vilains** du voisinage y avaient fait seulement un trou, où ils menaient boire leurs bêtes le matin ; à côté, ils avaient laissé un seau.

2. C'est là que Renard voulait faire pêcher **Isengrin.**
« Compère, dit-il, voici l'engin avec lequel nous pêchons ici les anguilles, les barbeaux, et quantité d'autres beaux poissons.
— Prenez-le, frère Renard, et attachez-le-moi bien à la queue. »
Renard le lui attacha solidement, et lui dit :
« Bien : mettez-vous là sur le bord du trou, et tenez-vous bien tranquille pour que les poissons s'approchent. »
Renard alla s'étendre près d'un buisson, et, son museau entre ses pieds, se mit à regarder ce que faisait son nouveau confrère.

3. Isengrin était sur la glace, laissant pendre le seau, qui bientôt s'emplit de glaçons. L'eau, se gelant, commença à enserrer la queue et peu à peu la **scella** dans la glace. Isengrin voulut se soulever et tirer le seau à lui ; il essaya de maintes façons, mais il ne put, et il commença à s'inquiéter. Il appela Renard ; mais l'autre **feignait** de dormir et ne répondait pas.
Déjà apparaissaient les premières lueurs de l'aube. Enfin Renard releva la tête et ouvrit les yeux. « Frère, dit-il à Isengrin, quittez le travail ; allons-nous-en ; vous avez pris assez de poissons. »
Et Isengrin lui cria : « Renard, il y en a trop ! j'en ai tant pris que je ne sais comment faire.
— Ah ! qui trop embrasse mal étreint, lui répondit Renard en riant ; tâchez de vous en tirer ! »

4. Déjà le soleil éclairait la campagne toute blanche de frimas. Monseigneur Constant des Granges, un chevalier qui demeurait

près de l'étang, s'était levé de bon matin et avait fait seller ses chevaux pour partir en chasse avec ses **gens.** Renard entendit le bruit ; il se sauva et regagna au plus tôt sa tanière.

Isengrin restait pris dans la glace : il avait beau tirer, il se faisait grand mal, mais il ne pouvait se dégager.

5. Un valet, qui tenait deux lévriers en laisse, aperçut Isengrin pris dans la glace, avec son crâne tout pelé, et se mit à crier : « A moi ! le loup ! le loup ! » Aussitôt tous les chasseurs sortirent, et, en dernier, monseigneur Constant, criant : « Lâchez les chiens ! »

Voilà les **limiers** sur Isengrin, qui se hérisse et se défend du mieux qu'il peut. Le chevalier tire son épée, descend sur la glace, s'approche du loup et veut le frapper par derrière ; mais il glisse, tombe et n'atteint que la queue, qu'il coupe tout ras. Isengrin se sent libre et file droit devant lui, poursuivi par les chiens, qui lui mordent maintes fois la croupe. Enfin, il leur échappe et s'en va tout **dolent** par le bois, regardant l'endroit où avait été sa queue, et jurant qu'il se vengera de Renard.

Le Roman de Renard.

Les mots et expressions. — ***Vilains*** : terme qui désignait autrefois les paysans. — ***Isengrin*** : nom donné au loup dans le « *Roman de Renard* ». — ***Scella*** : fixa solidement. — ***Feignait*** : faisait semblant. — ***Gens*** : domestiques. — ***Limiers*** : gros chiens de chasse. — ***Dolent*** : triste.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Employez dans une phrase qui en fera comprendre le sens chacun des verbes suivants : sceller, seller.

2° Conjuguez au passé antérieur : s'approcher - atteindre.

3° Donnez la nature et la fonction des mots en italique :

Le ciel était *clair* et *plein d'étoiles,* et *l'*étang était si bien *gelé* qu'on aurait pu danser dessus

4° Pourquoi Renard feignait-il de dormir lorsque le loup l'appela ?

RÉDACTION

En vous aidant du texte, de vos souvenirs et de votre imagination, racontez la prise au piège d'un animal (renard, blaireau, fouine, etc..., à votre choix).

LA VEILLÉE

LISONS : **Un visiteur nocturne**

1. Le soir venu, Mme Deshoulières se coucha et s'endormit fort tranquille.

Au milieu de la nuit, elle entend ouvrir sa porte, qui fermait fort mal.

« Qui va là ? » dit-elle.

Mais le **spectre** ne répondit rien et marcha pesamment vers elle. Une table qui était au pied du lit fut renversée, et ses rideaux s'entrouvrirent avec bruit.

2. La dame, fort peu troublée et croyant qu'on avait voulu lui faire une plaisanterie, allongea les deux mains pour sentir si le spectre avait une forme **palpable.** Le spectre avait repris le chemin

de la porte. En tâtonnant, Mme Deshoulières lui saisit les deux oreilles, qui étaient longues et velues : **ce qui lui donna beaucoup à penser.**

Elle n'osait retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât, comme il semblait en avoir l'intention.

3. « Holà ! oh ! se mit-elle à crier. Arrivez tous. Je tiens le **revenant** par les oreilles. »

Mais personne n'entendait, personne ne bougeait. Et Mme Deshoulières d'appeler plus haut, de crier plus fort.

Elle resta assez longtemps dans cette attitude, retenant toujours son revenant, qui tirait du côté de la porte.

4. Enfin on accourut pour savoir la cause du tapage :

« Qu'avez-vous ? criait la maîtresse de la maison qui n'osait approcher. Je meurs **d'effroi.**

— Venez donc ! répondit Mme Deshoulières : mon revenant va m'échapper. »

Un grognement sourd se fit entendre.

« Approchez au moins votre lumière », dit Mme Deshoulières.

5. Quand la lumière fut assez près, on reconnut enfin l'auteur de tant d'**alarmes** : c'était un gros chien blanc des Pyrénées, **de l'humeur la plus pacifique,** qui, n'aimant point à coucher dehors, avait coutume de venir sournoisement chercher un abri dans cette chambre, dont la serrure ne fermait pas. Comme il se sentait pris en faute, il n'avait d'abord osé ni gronder ni faire trop de résistance.

GUYAU.

La première année de Lectures courantes (Colin, édit.).

Les mots et expressions. — ***Spectre :*** fantôme, apparition fantastique qu'on ne peut saisir. — ***Palpable :*** qu'on peut toucher avec la main. — ***Ce qui lui donna beaucoup à penser :*** ce qui fit germer dans son esprit beaucoup d'idées, de suppositions. — ***Revenant :*** esprit, âme d'un mort qu'on suppose

revenir de l'autre monde. — ***Effroi*** : grande frayeur. — ***Alarmes*** : inquiétudes. — ***De l'humeur la plus pacifique*** : d'un tempérament tranquille, qui aime la paix.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : en tâtonnant ; des oreilles velues.

Comment l'adjectif *palpable* **a-t-il été formé ? Citez quatre adjectifs formés de la même manière, et employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Analysez les verbes** : fut renversée (une table fut *renversée*) ; avait repris (le spectre *avait repris*).

Mettez le verbe *endormir* **à la 3e personne du singulier et du pluriel du passé composé : a) à la forme active ; b) à la forme passive ; c) à la forme pronominale.**

3° **Donnez la fonction des groupes de mots en italique :**

Une table qui était *au pied du lit* fut renversée, et *les rideaux* s'entrouvrirent *avec bruit*.

4° **Mme Deshoulières couchait-elle habituellement dans cette chambre ? Justifiez votre réponse.**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit de l'émoi provoqué par un chien venu chercher un abri, la nuit, dans une chambre dont la porte fermait mal.

2° **Un paragraphe :**

Observons le 3e paragraphe consacré aux *appels à l'aide* lancés par Mme Deshoulières.

Il vous est peut-être arrivé d'avoir besoin d'un secours momentané ou d'avoir à répondre aux sollicitations d'un camarade ou de tout autre personne.

Avez-vous remarqué que, bien souvent, les appels lancés ne trouvent pas immédiatement un écho favorable, soit qu'ils n'aient pas été entendus, soit que les personnes touchées par ces appels marquent une certaine hésitation avant d'y répondre ? La personne en difficulté est alors contrainte de les renouveler.

Il en est ainsi dans la scène décrite au 3e paragraphe : Mme Deshoulières cria une première fois puis, personne ne répondant, elle appela plus fort.

Remarquez les mots employés en premier lieu pour attirer l'attention : *Holà ! ho !* (ces mots sont des *interjections*).

Au secours ! A moi !... sont d'autres cris de détresse lancés dans des circonstances graves.

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du 4e paragraphe : **Enfin** *on accourut pour savoir la cause de ce tapage.*

Cette phrase exprime une *action désirée, attendue* avec impatience, accueillie comme une *sorte de délivrance.*

C'est le mot *enfin*, placé en tête de la phrase, qui traduit l'impression de soulagement éprouvée. (Le mot *enfin* est un *adverbe de temps.*)

Autres exemples *(à compléter) :*

a) **Enfin** *on m'appela pour...*

b) **Enfin** *la locomotive apparut et...*

c) **Enfin** *la pluie...*

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du 3e paragraphe du texte, **faites brièvement le récit des appels à l'aide lancés par une personne se trouvant brusquement dans une situation difficile et des réactions des personnages stationnant à proximité.** *(Vous imaginerez vous-même le motif de l'embarras subit de cette personne.)*

2° Ne vous est-il jamais arrivé, alors que vous dormiez paisiblement, d'être réveillé par un bruit suspect. On retient alors sa respiration pour s'efforcer de déterminer, à l'oreille, l'origine du bruit qui paraît amplifié dans le silence de la nuit. Enfin, le doute paraissant insupportable, on se lève, dans un suprême raidissement de sa volonté, pour percer l'énigme.

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

La nuit, vous êtes réveillé par un bruit insolite. Vous faites des suppositions. N'y tenant plus, vous vous levez et vous découvrez la cause de vos alarmes.

Autre sujet proposé :

Un soir d'hiver, vos parents vous envoient faire une commission. La rue est sombre. Il vous semble tout à coup que vous êtes suivi. Vous pressez le pas. Derrière vous, on force aussi l'allure. Le cœur battant, vous constatez que... *(Imaginez ce qu'il vous plaira.)*

LISONS : Une nuit agitée

1. Un jour, je voyageais en **Calabre.** C'est un pays de méchantes gens qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français...

Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices ; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine. Mon camarade allant de l'avant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute : devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois ; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire.

2. Nous y entrâmes, non sans **soupçon** ; mais comment faire ? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier ; nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes.

Nos **hôtes** avaient bien mines de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un **arsenal.** Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas.

Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire : **il était de la famille,** il riait, il causait avec eux...

3. Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute, où nous avions mangé : une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle ; c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous les **solives** chargées de provisions pour toute l'année.

Mon camarade y grimpa seul et se coucha tout endormi, la tête

sur sa valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assit auprès.

La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces **propres** mots du mari :

« Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous les deux ? »

A quoi la femme répondit : « Oui ! »

Et je n'entendis plus rien.

4. Que vous dirai-je ? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux, presque sans armes, contre eux douze ou quinze, qui en avaient tant !

Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul. je ne pouvais ! La fenêtre n'était guère haute, mais, en bas, deux gros dogues hurlant comme des loups...

En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez !

5. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre, un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte !

Il ouvrit, mais, avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre ; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement. »

Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents ; et, venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et, de l'autre... ah ! **cousine**... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

6. Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort **propre,** fort bon, je vous assure. Deux **chapons** en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris le sen de ces terribles mots : « Faut-il les tuer tous les deux ? »

Paul-Louis COURIER. *Lettres.*

Les mots et expressions. — ***Calabre*** : région du sud de l'Italie. — ***Soupçon*** : méfiance, appréhension. — ***Hôtes*** : personnes qui donnent l'hospitalité, qui reçoivent d'autres personnes dans leur maison. — ***Arsenal*** : magasin où sont déposées des armes et des munitions de guerre. — ***Il était de la famille*** : il agissait comme s'il eût réellement appartenu à la famille de ses hôtes. — ***Solives*** : traverses de bois qui soutiennent un plancher. — ***Propres*** : rapportés sans changement, avec exactitude. — ***Cousine*** : le texte de la lecture est une lettre que l'auteur envoie à sa cousine. — ***Propre*** : convenable. — ***Chapons*** : coqs engraissés pour être mangés.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : devais-je me fier à une tête de vingt ans ; prêtant l'oreille.
Donnez le contraire de : avec beaucoup de peine ; praticable ; tout me déplut.

2° **Conjuguez le verbe** *déplaire* **au passé simple et au passé antérieur.**

3° **Donnez la fonction des noms en italique :**
Un *jour*, je voyageais en Calabre. Dans ces *montagnes*, les *chemins* sont des *précipices*.

4° **Indiquez toutes les raisons qui expliquent la peur de l'auteur, depuis la minute où il entre dans la maison jusqu'au moment où il est dans la soupente.**

RÉDACTION

Supposez qu'au moment où l'hôte dit : « *Faut-il les tuer tous les deux ?* », l'auteur, pris de peur, se mette à crier et à vouloir se défendre... Imaginez la suite.

LISONS : **Le spectre**

1. — Ah ! c'est toi, Hans, le **sacristain** ? Bonjour.

— Oui, c'est moi, dit le sacristain qui entra et s'assit. Tu as l'air tout triste, que t'arrive-t-il ?

— J'ai bien de l'ennui, fit le père en fronçant les sourcils. Tu connais mes deux fils ? L'aîné me contente en tous points, mais le cadet ne veut rien apprendre, ou plutôt il veut apprendre une chose : à **frissonner.**

— Si ce n'est que cela, dit le sacristain en riant, je m'en charge. Confie-le-moi, je vais le **dégrossir.** Il va avoir pour besogne de sonner les cloches — il n'y a pas besoin d'être intelligent pour cela — et quant au frisson qu'il demande, je le lui procurerai aisément.

2. Quelques jours plus tard, le sacristain, qui avait pris le jeune homme chez lui, l'éveilla à minuit et lui ordonna de se lever.

— Monte au clocher, lui dit-il, et sonne autant que tu auras de souffle et de poigne.

Et tandis que le jeune homme s'habillait, il le précéda dans le clocher en pensant **ironiquement** :

— Tu vas apprendre ce que c'est que de frissonner.

3. Quand le jeune homme arriva au haut du clocher, il voulut saisir la corde pour mettre la cloche **en branle.** Mais soudain, il vit devant lui une forme blanche.

— Qui est là ? fit-il.

La forme ne répondit rien et ne fit pas un mouvement.

— Réponds, reprit le jeune homme, ou va-t'en ! Je ne t'ai pas appelé, tu n'as rien à faire ici ce soir.

Le sacristain — car c'était lui — resta sans bouger afin de **persuader** le jeune homme qu'il avait affaire à un **spectre.**

— Mais que veux-tu ? Parle si tu n'as pas de mauvaises intentions, cria pour la seconde fois le jeune homme, ou je te jette dans l'escalier.

— Il n'oserait pas, se dit le sacristain à part lui, et pour continuer la **mystification,** il resta silencieux et sans un mouvement.

— Bon ! dit le jeune homme, tu ne veux pas parler ? Je sais ce qui me reste à faire.

Il prit son élan et, se précipitant sur le spectre, il le poussa dans l'escalier. Le faux spectre dégringola dix marches et resta étendu **en gémissant** dans un coin. Le jeune homme regagna tranquillement sa chambre.

Contes de GRIMM (F. Nathan, édit.).

Les mots et expressions. — ***Sacristain*** : celui qui, dans une église, a la charge de la sacristie et sonne les cloches. — ***Frissonner*** : trembler de peur ou de froid. — ***Dégrossir*** : rendre moins grossier, moins rustre. — ***Ironiquement*** : en raillant, en se moquant. — ***En branle*** : en mouvement. — ***Persuader*** : faire croire. — ***Spectre*** : revenant, fantôme, généralement revêtu d'un drap blanc. — ***Mystification*** : tromperie. — ***En gémissant*** : en faisant entendre des plaintes provoquées par la douleur.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Employez dans une phrase qui en fera comprendre le sens, un verbe de la famille de chacun des mots suivants :** triste, souffle, poigne.

2° **Conjuguez le verbe** *vouloir* **au présent de l'indicatif et au futur antérieur.**

3° **Donnez la nature et la fonction des mots en italique :** une forme *blanche ;* au haut *du clocher ;* il voulut saisir la *corde :* il resta *silencieux.*

4° **D'après le texte, faites connaître le caractère du jeune homme.**

RÉDACTION

Jacques est un mauvais plaisant : il prend plaisir à effrayer les gens. Un soir, le père Sylvain rentre chez lui dans la nuit. *(Imaginez pourquoi...)* **Jacques se poste sur son chemin et joue au revenant.** *(Décrivez-le.)* **Mais l'aventure tourne à son désavantage.** *(Dites comment.)*

LES MÉTIERS

LISONS : **La pose d'un carreau**

1. Albaret est boulanger, bourrelier, charpentier, épicier, quincaillier, peintre, mercier, libraire, menuisier ; il rempaille les chaises et raccommode les serrures, achète les vieux os, les verres cassés et les peaux de lapin, tient débit de boisson et de tabac. Il n'est pas un métier dans le monde qu'Albaret ne soit capable de remplir à la satisfaction générale...

2. Un jour, il avait fallu remettre un carreau à l'une des fenêtres de ma maison, et, tout naturellement, ce fut Albaret à qui je m'adressai pour cette opération. Il vint seul, d'abord. A peine entré, il s'assit, souffla, **s'épongea** et demanda à boire. Il but coup sur coup deux **pintes** de cidre ; après quoi il examina la vitre brisée, prit des mesures en hauteur et en largeur, plaisanta la Renaude, puis, ayant bu une nouvelle pinte de cidre, il partit en promettant de revenir le lendemain.

tête !... Ah ! il va, il va, ce maudit carreau ? Non ! mais c'est tout de même *ben curieux... je reviendrons* le poser demain. »

Je fus obligé de le poser moi-même.

Octave MIRBEAU.
Contes de la Chaumière (Flammarion, édit.).

Les mots et expressions. — En vous servant au besoin de votre dictionnaire, expliquez en quoi consiste chacun des métiers énumérés dans le premier paragraphe. — ***S'épongea*** : essuya la sueur qui perlait à son front. — ***Pinte*** : contenu d'une ancienne mesure de capacité pour les liquides valant 93 centilitres. — ***Flanqué de deux aides*** : accompagné par deux aides se tenant à ses côtés. — ***Feignant*** : mot populaire employé à la place de *fainéant* et signifiant paresseux. — ***Interrogea le temps*** : observa, scruta le ciel afin de prévoir le temps. — ***La croisée*** : la fenêtre.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : nous allons *poser* le carreau ; le carreau *n'est pas de mesure ;* Albaret *cligna de l'œil.*

Donnez un verbe de la famille de *marteau.* Employez-le dans une phrase qui en fera comprendre le sens.

2° **Analysez les verbes** : il s'assit - je parie.

Conjuguez le verbe *s'asseoir* au présent de l'indicatif et au futur simple.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots en italique :**

Albaret est *peintre ;* il déposa *les* outils sur un meuble, le *mastic* sur une *chaise.* Albaret sembla *inquiet.*

4° **Albaret manque-t-il d'habileté ? Justifiez votre réponse. Quel est son principal défaut ?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit des préliminaires de la pose d'un carreau. Le principal acteur est un ouvrier dont les qualités professionnelles réelles ne correspondent guère aux mérites qu'on lui prête. *(Il n'est pas un métier qu'Albaret ne soit capable de remplir à la satisfaction générale).*

2° **Un paragraphe :**

Observons le 3e paragraphe dans lequel l'auteur décrit l'arrivée d'Albaret et de ses aides.

Cette description comporte trois parties bien distinctes

a) On nous indique d'abord quels sont ***les personnages*** qui apparaissent *(Enfin, le lendemain, Albaret apparut...)*

b) Puis c'est ***l'énumération de ce qu'ils portaient.*** *(L'un portait le carreau...)*

c) Enfin l'auteur décrit ***la mise en place du matériel et des outils*** *(Il déposa les outils sur un meuble...)*

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du 4e paragraphe : *Tout à coup, Albaret sembla inquiet ; il se leva, regarda la croisée, puis le carreau...*

Cette phrase exprime des *actions inopinées (inattendues)* et *passées.* L'emploi du ***passé simple*** s'imposait donc pour exprimer ces actions.

Remarquons l'expression qui marque que l'action était inattendue : **Tout à coup** (cette expression est une *locution adverbiale de temps*).

Les mots : **brusquement, subitement** *(autres adverbes de temps)* peuvent être employés dans les mêmes conditions.

Autres exemples *(à compléter)* :

a) **Tout à coup,** *le cheval se cabra...*

b) **Brusquement,** *les nuages crevèrent...*

c) **Subitement...**

COMPOSEZ :

1° **Vos parents ont fait venir un ouvrier pour le charger d'effectuer une réparation** *(serrure, robinet, peinture...)* **ou de procéder à une installation nouvelle** *(électricité, salle de bain...)*.

Décrivez brièvement l'arrivée de cet ouvrier (et de ses aides, s'il y a lieu) **et la mise en chantier de son travail.**

(On s'inspirera du 3e paragraphe du texte.)

2° Albaret nous est apparu comme un ouvrier peu consciencieux, qui passe son temps à boire et à plaisanter. Il illustre parfaitement ce vieux dicton populaire : « *Bon à tout, propre à rien !* »

Mais vous avez sans doute eu l'occasion d'observer à l'ouvrage d'habiles et consciencieux ouvriers : *menuisier, forgeron, maçon, peintre,* etc...

Chaque métier exige de solides qualités professionnelles : *habileté, goût, patience, force...* Ce sont les gestes, les attitudes par lesquels se manifestent ces qualités qui ont dû surtout retenir votre attention.

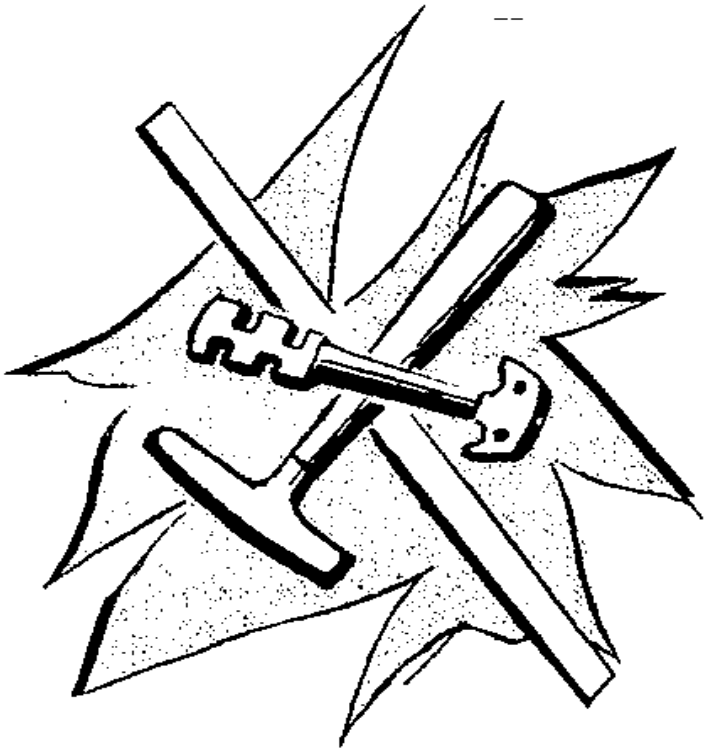
Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Vous avez observé soit un paysan travaillant dans son champ, soit un menuisier à son établi, soit n'importe quel autre travailleur manuel du village ou de la ville. Choisissez celui que vous voudrez.

Décrivez-le dans le cadre de son ouvrage et dans les gestes de son travail. Quelles réflexions le spectacle de son effort vous a-t-il suggérées ?

Autre sujet proposé :

Vous vous efforcez certainement, chez vous, de vous rendre utile. Racontez ce que vous avez fait un jeudi pour aider votre maman. *(Emaillez, si possible, votre récit d'un incident comique.)*



LISONS : Les poteries de Robinson

1. Depuis longtemps je désirais fabriquer quelques pots de terre, dont j'avais le plus grand besoin, mais je ne savais comment m'y prendre. Pourtant, en considérant la température élevée du **climat**, je fus persuadé qu'avec de l'argile je pouvais former des vases qui, séchés au soleil, seraient assez durs pour être transportés et capables de tenir au sec les provisions que j'y enfermerais. Je résolus donc de me **façonner** des pots, grands comme des **jarres,** afin de pouvoir y serrer mon blé.

2. Je ferais sourire de pitié si je racontais la manière **bizarre** dont je m'y pris pour préparer ma terre et les formes étranges que reçurent mes premiers ouvrages. Combien y eut-il de ces **essais** qui tombèrent par morceaux, l'argile n'étant pas assez ferme pour soutenir son propre poids ! Combien se fêlèrent parce qu'ils avaient été exposés trop précipitamment au soleil ! Et combien d'autres se brisèrent en les changeant de place avant qu'ils fussent secs ou quand ils l'étaient trop !

3. Au bout de deux mois, j'étais parvenu à faire deux grands vases en terre, si mal façonnés que je ne saurais les appeler jarres. Mais comme ils se trouvaient bien durcis au soleil, je pus les soulever adroitement et les mettre dans deux grands paniers d'osier, préparés exprès pour les garantir...

Je réussis beaucoup mieux à faire des petits pots ronds, des plats, des cruches et des **terrines.** L'argile prenait sous ma main toutes sortes de formes et acquérait à la chaleur du soleil une dureté étonnante.

Pourtant je ne possédais pas encore un pot de terre qui pût contenir des liquides et supporter le feu.

4. A quelque temps de là, ayant fait un grand feu pour **apprêter** mes viandes, je trouvai en retirant les charbons un morceau de ma poterie, cuit, dur comme une pierre et rouge comme une tuile. Cette vue me causa une joyeuse surprise ; je me dis que mes pots entiers devraient très bien cuire, puisque des **fragments** avaient si parfaitement durci...

5. Je n'avais aucune idée du genre de fourneau dont se servent les potiers... A tout hasard, je formai une grande pile formée de trois cruches et de trois pots **superposés**, reposant sur un gros tas de cendres ; et tout autour, je fis un grand feu de bois qui l'enveloppa sur les côtés, au-dessus, partout, de ses flammes. Bientôt mes vases rougirent par places, sans se fêler. Je les laissai à cette température pendant cinq ou six heures, au bout desquelles j'en vis un qui était, non sur le point d'éclater, mais de se liquéfier, de se transformer en verre. Alors **je modérai** par degrés l'action du brasier jusqu'à ce que mes vases eussent perdu leur couleur rouge. Je veillai toute la nuit, craignant que le feu ne s'éteignît trop soudainement. Le lendemain à la pointe du jour, je me voyais enrichi de trois cruches sinon belles, du moins très bonnes, de deux pots très bien cuits et d'un troisième que la fonte du gravier avait revêtu d'un beau vernis.

6. Je laissai à peine refroidir mes vases, tant j'étais pressé d'en mettre un rempli d'eau, sur le feu, pour y faire bouillir de la viande... J'obtins bientôt, avec un simple morceau de chevreau, un excellent bouillon.

Daniel de Foe. *Les Aventures de Robinson Crusoé.*

Les mots et expressions. — ***Climat*** : ensemble des conditions atmosphériques de la région. — ***Façonner*** : donner la forme qui convient. — ***Jarres*** : grands vases de terre vernissée ou de grès. — ***Bizarre*** : étrange, fantastique. — ***Essais*** : ébauches, premières réalisations. — ***Terrine*** : vase en terre, à fond plat, plus large à l'ouverture qu'au fond. — ***Apprêter*** : accommoder, préparer. — ***Fragments*** : morceaux. — ***Superposés*** : placés les uns au-dessus des autres. — ***Je modérai*** : je diminuai peu à peu.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** *serrer* mon blé ; se fêlèrent ; se liquéfier.

Quels sens prend le nom *vase* selon qu'il est du masculin ou du féminin ? Faites-le comprendre à l'aide de courtes phrases.

2° **Analysez les verbes :** seraient - enfermerais.

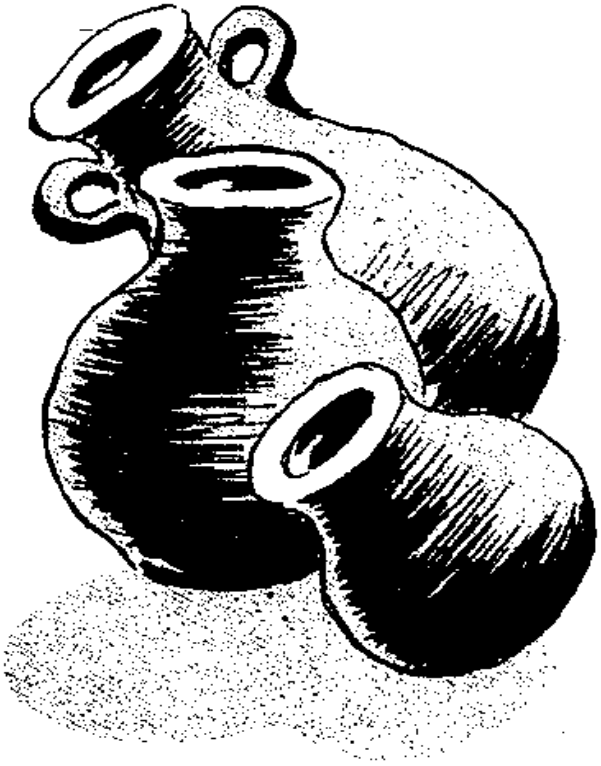
Conjuguez ces verbes au même temps.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants du 1er paragraphe :** élevée, climat (la température *élevée* du *climat*) ; argile ; au (*au* soleil) ; durs.

4° **D'après le texte, dites quelles sont les qualités dont Robinson fit preuve pour façonner ses poteries.**

RÉDACTION

Vous êtes à la campagne ; vous allez dans un endroit retiré pour « *jouer à Robinson* ». Dites comment vous fabriquez la petite maison qui vous abritera et les objets dont vous aurez besoin pour travailler.



LISONS : **Un songe**

1. Le laboureur m'a dit **en songe** : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, **gratte la terre** et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

2. Et, seul, abandonné de tout **le genre humain**
Dont je traînais partout l'**implacable anathème,**
Quand j'**implorais** du ciel une pitié **suprême,**
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

3. J'ouvris les yeux, **doutant si l'aube était réelle** :
De **hardis compagnons** sifflaient sur leur échelle ;
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

4. Je connus mon bonheur, et qu'au siècle où nous sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

SULLY-PRUD'HOMME.

Les mots et expressions. — ***En songe :*** en rêve. — ***Gratte la terre :*** travaille la terre. — ***Le genre humain :*** l'ensemble des hommes. — ***Implacable :*** qui ne peut être apaisé, calmé. — ***Anathème :*** malédiction. — ***J'implorais :*** implorer, c'est supplier quelqu'un avec insistance et très humblement de vous accorder quelque chose d'important *(on implore une grâce, un pardon...)*. — ***Suprême :*** ici, une dernière pitié, celle qui peut arracher à la mort. — ***Doutant si l'aube était réelle :*** me demandant si j'étais vraiment éveillé ou si mon rêve continuait. — ***Hardis :*** audacieux, qui n'ont pas peur du danger. — ***Compagnons :*** ouvriers.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Quel est le sens du verbe** *nourrir* **dans la proposition :** je ne te nourris plus. **Citez deux adjectifs de la même famille.**

Expliquez : les métiers *bourdonnaient.*

2° **Analysez le verbe de la proposition :** je les ai tous aimés.

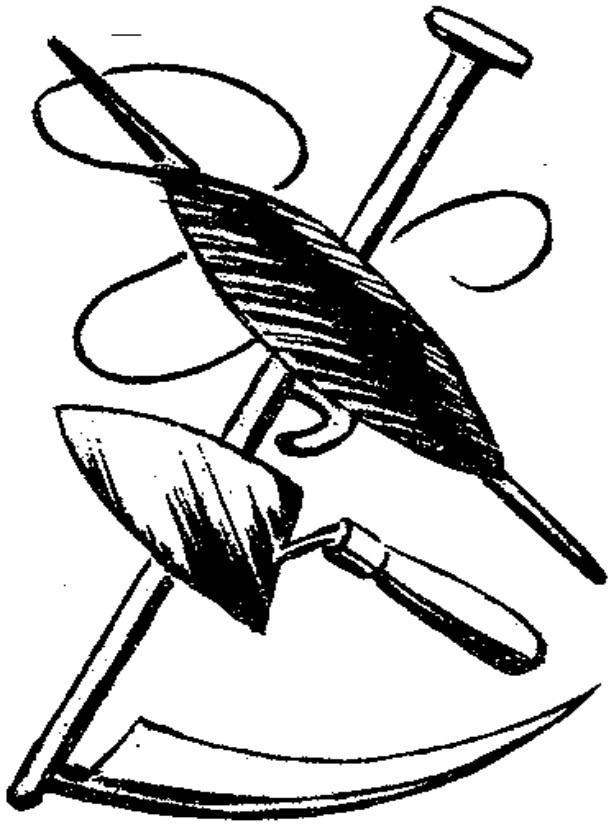
Conjuguez ce verbe au présent du conditionnel : a) à la forme active ; b) à la forme passive.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants du 3e paragraphe :** yeux - réelle - hardis - échelle.

4° **Expliquez et justifiez l'impression qu'éprouve l'auteur durant son rêve.**

RÉDACTION

Un de vos camarades est très orgueilleux; il se vante de pouvoir se passer de tout le monde quand il sera grand et d'organiser sa vie tout seul. Faites-lui comprendre que, même s'il parvient à accomplir plusieurs métiers, il aura toujours besoin malgré tout du travail des autres hommes.



EN CHEMIN DE FER

LISONS : **Un voyageur clandestin**

1. Vous ai-je dit que, de notre voyage au **Béarn,** nous avions ramené un chevreau? Il s'appelle Brusquet; il est noir et blanc.

Brusquet nous a donné bien du souci. J'avais beau **représenter** à Patachou que ce chevreau était fait pour vivre à la campagne, qu'aux premiers beaux jours il bondirait dans la prairie, en menaçant les papillons de ses cornes naissantes; qu'il ne fallait pas songer à l'enfermer dans notre étroit jardin de **Passy,** Patachou ne voulait rien entendre. Il se mit à pleurer silencieusement. Qu'aurions-nous pu répondre à des larmes si pures?

2. Mais je ne sais si vous avez jamais voyagé en compagnie d'un chevreau. A la pensée qu'on le pourrait mettre en un wagon à bestiaux, tante Mathilde crut s'évanouir. Le garder avec nous?... Cela doit être défendu, sinon vous verriez des voyageurs qui

feraient asseoir près d'eux, sur la banquette, des boucs et des taureaux, après avoir disposé, dans le filet, sur votre tête, un sommeillant mais redoutable **alligator.**

3. Brusquet est fort petit ; nous décidâmes de l'installer dans une ronde corbeille couverte d'une serviette solidement cousue. Ne vous inquiétez pas ! Nous avions ménagé une étroite ouverture afin qu'il pût passer à l'air le bout du museau ; et, toute **fleurie de précautions,** tante Mathilde lui mit une muselière. Il fronçait la narine et nous regardait d'un œil désolé.

4. Une muselière ! — Pour qu'il ne mordît point, dites-vous ? — Non pas ! Mais quand le contrôleur parut, vers Orléans, et qu'il aperçut ce museau muselé, loin de songer qu'il contemplât le nez d'un chevreau, il ne manqua pas de nous demander le billet de ce chien. Radieuse, tante Mathilde le lui présenta, et comme il le perçait, Brusquet fit entendre des cris déchirants. C'est ainsi que les chevreaux parlent à l'accoutumée.

— Qu'il est jeune ! s'écria tante Mathilde. Il ne sait même pas encore aboyer !...

Et Patachou ajouta :

— Il est très enrhumé ! Et puis, vous savez, c'est un chien béarnais !

Tristan DERÈME.
Patachou (Emile-Paul, édit.).

Les mots et expressions. — ***Béarn*** : partie de la France située dans la région des Pyrénées (Henri IV est né au Béarn dont la principale ville est Pau). — ***Représenter*** : expliquer, montrer, faire comprendre. — ***Passy*** : quartier de Paris. — ***Alligator*** : crocodile que l'on trouve en Amérique. — ***Fleurie de précautions*** : dont l'esprit produit un luxe de précautions et de ruses.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : ses cornes naissantes ; nous avions ménagé une ouverture ; radieuse ; à l'accoutumée.

Remplacez le verbe en italique par un synonyme : Patachou ne voulait rien *entendre*.

2° **Analysez les verbes :** on *pourrait* - vous *verriez* - des voyageurs *feraient*. **Mettez les verbes ci-dessus à la 2e personne du singulier et du pluriel des temps suivants : présent de l'indicatif, imparfait de l'indicatif, passé simple, futur simple, présent du conditionnel.**

3° **Donnez la nature et la fonction des mots en italique :**

Brusquet est fort *petit ;* nous décidâmes de l'installer dans une *ronde* corbeille couverte d'une *serviette* solidement *cousue*.

4° **Pourquoi tante Mathilde dit-elle :** ***" Il est jeune ! Il ne sait pas encore aboyer "*** **? Et pourquoi Patachou ajouta-t-il :** ***" Il est très enrhumé "*** **?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit du subterfuge employé par des personnes pour tourner les règlements qui interdisent de ramener certains animaux dans un compartiment de voyageurs.

2° **Un paragraphe :**

Observons le 3e paragraphe dans lequel l'auteur décrit *l'installation du chevreau* dans une corbeille.

Le principal souci des voyageurs était de dissimuler soigneusement Brusquet, tout en lui laissant la possibilité de respirer.

Voilà ce que l'auteur s'est particulièrement attaché à faire ressortir : *corbeille couverte, serviette solidement cousue, étroite ouverture, tante Mathilde lui mit une muselière.*

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du 2e paragraphe : *Cela doit être défendu,* **sinon** *vous verriez des voyageurs qui feraient asseoir près d'eux...*

Cette phrase renferme deux *idées qui s'opposent*, c'est-à-dire dont l'une fait obstacle à l'autre. C'est parce que l'état de chose exprimé dans la première partie de la phrase existe que l'événement indiqué en second lieu ne peut se produire.

C'est le mot *sinon* qui marque l'opposition des idées (ce mot est une *conjonction*).

On peut employer dans les mêmes conditions les mots ou expressions : **autrement, sans quoi, faute de quoi.**

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Le mécanicien doit être très attentif,* **sinon...**

b) *Fermons la portière avant de pénétrer dans le tunnel,* **autrement...**

c) *Soyez prudents,* **sans quoi...**

d) *J'ai retrouvé mon billet,* **faute de quoi...**

COMPOSEZ :

1° **Vos parents ont adopté un petit chat ou un petit chien qu'ils ont installé douillettement dans une caisse. Racontez brièvement cette installation,** en vous inspirant du 3e paragraphe du texte, mais en faisant ressortir que le principal souci de vos parents fut d'assurer à l'animal le maximum de confort.

2° Certains ont facilement tendance à vouloir se soustraire aux obligations qu'entraîne le recours à des services publics. Les uns, comme les personnages du texte que nous avons lu, dissimulent un animal auquel les règlements interdisent l'accès d'un compartiment de voyageurs ; d'autres cherchent à voyager sans bourse délier ou à s'introduire sans payer dans une salle de spectacle.

On les appelle vulgairement des resquilleurs et on les juge généralement avec une indulgence injustifiée car, si la dissimulation du chevreau de Patachou peut nous apparaître comme un délit sans gravité (puisque le prix de sa place avait été acquitté), les actions des autres sont répréhensibles au même titre qu'un vol caractérisé.

Ces actes malhonnêtes tournent parfois à la confusion de leurs auteurs. N'avez vous pas eu connaissance de la mésaventure d'un de ces » malins »? Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Un cirque s'est installé dans votre localité. Vous prenez un billet et vous entrez. Un de vos camarades, qui passe pour un malin, a réussi à se glisser sous les toiles et vous rejoint sur les gradins. Quelques instants plus tard, un employé chargé du contrôle passe...

Autre sujet proposé :

Racontez un voyage en chemin de fer que vous avez fait.

LISONS : Vingt minutes d'arrêt, buffet !

1. Le **compartiment** est presque plein, mais je ne suis pas encore remis de mon **ahurissement**, et je regarde à peine mes compagnons de voyage. Je serre précieusement mon billet dans mon gilet, puis je compte la monnaie qui me reste. Le **tintement** de l'argent attire l'attention de mon voisin, occupé à regarder par la portière ; il se retourne, me dévisage, et au même moment, je reconnais mon ancien camarade de classe, Léchaudel dit Guigne-à-Gauche.

« Jacques ! s'écrie le fils du menuisier, en voilà une veine ! »

2. Je commence par rougir, et mon premier mouvement est un mouvement de défiance. Je ne sais si je dois **me féliciter** de la rencontre. Aussi est-ce avec une certaine **anxiété** que je lui demande où il va. Je l'ai perdu de vue depuis qu'il a quitté la pension Pastel et, avant de renouer connaissance, je ne suis pas fâché d'être renseigné sur ses faits et gestes.

« Où je vais ? répond-il d'un air crâne, à Paris, parbleu !... Mon père m'a mis en apprentissage chez un fabricant de meubles... Je quitte Villotte sans regrets et je n'y rentrerai pas de sitôt !... »

Cette nouvelle me rassure et, lorsqu'il m'interroge à mon tour, je n'hésite pas à lui apprendre que je me rends en visite chez mon oncle Scipion Mouginot...

3. Les stations se succèdent rapidement. Nous arrivons à une gare spacieuse, où des locomotives se croisent en tous sens, et j'entends crier : « Epernay, vingt minutes d'arrêt, **buffet** ! »

Je ne comprends pas tout d'abord, mais mon camarade m'explique obligeamment qu'on fait halte à Epernay pour y manger un morceau sur le pouce.

« As-tu faim, Jacques ? » me demande-t-il d'une voix **insinuante.**

Si j'ai faim ?... Je suis à jeun et mon estomac crie famine ; aussi je m'empresse de répondre affirmativement.

« En ce cas, poursuit-il, descendons au buffet, c'est moi qui paye. »

4. Je suis mon aimable compagnon, et nous voilà dans une belle salle, ornée de glaces, garnie de petites tables de marbre, avec un long comptoir sur lequel sont rangés des plats de viandes froides, des corbeilles de fruits, des assiettes de gâteaux, un tas de bonnes choses... Léchaudel, avec assurance, **hèle** un garçon et commande du pain, du jambon, des raisins. Tout autour des tables, des voyageurs se pressent, absorbant d'un air **affairé** leurs consommations. De temps en temps, on entend des bouchons qui sautent avec fracas et des bouteilles qu'on vide...

5. Les meilleures choses prennent fin. Un employé crie à la porte du buffet : « Les voyageurs pour Paris, en voiture ! »

En même temps, un garçon se campe devant nous et d'une voix brève : « C'est six francs ! » s'exclame-t-il.

Guigne-à-Gauche fouille avec précipitation dans les poches de son pantalon, puis dans celles de son gilet et, tout à coup, sa figure exprime une inquiétante **stupéfaction.** « Sacristi ! murmure-t-il, je ne trouve pas mon porte-monnaie... Je l'aurai sans doute laissé dans ma valise... As-tu de l'argent sur toi, Jacques ? »

Le garçon impatienté nous toise d'un air soupçonneux, la salle se vide et la cloche du départ se met à tinter. Effrayé, je tire en hâte de mon gousset l'argent qui me reste, je jette six francs sur le marbre et nous nous empressons de regagner notre compartiment.

6. « Merci ! dit l'**astucieux** Guigne-à-Gauche en se recasant dans son coin, nous avons bien déjeuné tout de même !... Ce sera à mon tour de payer la prochaine fois !... »

Il ne parle plus de son porte-monnaie, et je comprends que les frais du déjeuner commun resteront à mon compte. Je commence

à entrevoir que j'ai été **joué** par mon ancien camarade et que, depuis le temps de la pension Pastel, Guigne-à-Gauche n'a pas modifié ses procédés pour s'approprier l'argent des autres.

André THEURIET.
L'Oncle Scipion (Calmann-Lévy, édit.).

Les mots et expressions. — ***Compartiment*** : espace limité d'un wagon où les voyageurs peuvent s'asseoir. — ***Ahurissement*** : fort étonnement. — ***Tintement*** : léger bruit que font des pièces de monnaie qui se heurtent (ou son que produit une cloche quand le battant frappe lentement d'un seul côté). — ***Me féliciter*** : me complimenter, me réjouir. — ***Anxiété*** : inquiétude. — ***Buffet*** : restaurant qui fonctionne dans une gare. — ***Insinuante*** : qui introduit ses réflexions avec douceur et adresse pour atteindre son but sans éveiller la méfiance. — ***Hèle*** : appelle. — ***Affairé*** : qui paraît avoir beaucoup d'affaires. — ***Stupéfaction*** : étonnement considérable qui engourdit l'esprit. — ***Astucieux*** : qui a de l'astuce, c'est-à-dire qui fait preuve d'une ruse méchante. — ***Joué*** : trompé.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° *En voilà une veine!* **Quel est le nom qu'il convient d'employer à la place du nom** *veine?* (ce dernier est employé dans le langage populaire).

Expliquez : je l'ai perdu de vue ; d'un air crâne.

2° **Analysez le verbe de la proposition suivante** : je ne suis pas encore remis de mon ahurissement.

Mettez ce verbe à la 1re personne du singulier de tous les temps du mode indicatif (même forme).

3° **Donnez la nature et la fonction des mots en italique ;**

Guigne-à-Gauche fouille avec *précipitation* dans les *poches* de *son* pantalon, puis dans celles de son *gilet*.

4° **Etes-vous surpris de l'attitude de Guigne-à-Gauche à la fin du repas? Dites ce qui a pu vous la faire prévoir au cours du morceau.**

RÉDACTION

Guigne-à-Gauche et Jacques vont se distraire à une fête foraine. Guigne-à-Gauche, une fois de plus, essaie de se faire régaler sans bourse délier. Mais Jacques a déjà été pris une fois! Il s'arrange pour faire payer son astucieux camarade. Racontez.

LISONS : Le retour des parents de Trott

1. **Trott** et **Jane** traversent les salles d'attente et ressortent de l'autre côté sur le quai où tout à l'heure les wagons vont venir se ranger.

Oh ! que ce train est lent à venir. Ça fait mal à Trott d'attendre. Voici un homme avec une casquette qui passe.

« Est-ce que le train va bientôt arriver, monsieur ?

— Quel train ?

— Le train de papa. »

L'homme rit bêtement. Trott voudrait lui donner une bonne tape.

« D'où vient-il votre papa ?

— De Toulon. »

L'homme regarde la grande pendule. Oh ! mon Dieu ! Pourvu qu'il ne dise pas un quart d'heure !

« Le train entrera en gare dans cinq minutes. »

2. Cinq minutes, vous croyez que ce n'est pas bien long ? Eh bien, vous vous trompez. Elles n'en finissent pas, ces cinq malheureuses minutes ! Trott va, vient, regarde l'horloge avec **défiance,** pose mille questions **saugrenues** à Jane, et examine les voyageurs qui attendent le train pour s'en aller. Jane n'a pas l'air autrement **émue** ; on dirait qu'elle trouve tout naturel que Papa revienne. Qu'elle est drôle !

Ah ! voilà l'homme à casquette blanche qui sort par une porte vitrée. Une cloche sonne. Les hommes en blouse bleue se mettent à courir en faisant rouler des petites voitures qui font beaucoup de bruit.

« Voici l'heure, monsieur Trott, dit Jane. Regardez là-bas ! Vous allez voir paraître le train. »

Il semble à Trott qu'une quantité de cloches sonnent dans sa tête et qu'une foule de petites voitures y roulent avec un grand

tintamarre. Il est monté sur un banc pour mieux regarder. Comme ça, il est presque aussi grand que Jane. Il regarde si fort que ses yeux lui font presque mal. On ne voit rien. Et voilà l'heure déjà passée. Qu'est-ce que cela veut dire?

3. Tout à coup, au-dessus du bois de pins, là-bas, une petite fumée se dresse... « Voyez-vous la fumée de la locomotive? »

— C'est elle, c'est lui, c'est eux. » Jane maintient de toutes ses forces Trott qui se démène comme un **possédé.**

Au tournant de la voie, une grosse locomotive surgit, crachant et soufflant. Elle grandit, grossit avec un grondement énorme. La voilà. Un bruit de tonnerre passe devant Trott ahuri. Est-ce que le train ne s'arrête pas? Ah! enfin!

4. Aux fenêtres, voilà des têtes qui paraissent. Des vieilles dames. Des Anglais, avec des casquettes. Un bébé et sa nourrice. Un **cuirassier.** Où sont-ils donc?

« Regardez, monsieur Trott! regardez donc par là.

— Où ça? »

Trott a la tête perdue. Il ne voit plus rien. Il se laisse entraîner par Jane qui court. Des gens lui cognent des valises dans le ventre. Il manque de tomber sur un paquet de couvertures. Et ce n'est que quand il est au bas d'un wagon que tout à coup, en levant les yeux, il aperçoit un monsieur à barbe brune et à casquette bleu et or qui se penche hors de la portière et essaye de l'ouvrir, mais qui est très maladroit, parce qu'en même temps ses yeux ne quittent pas la figure de Trott. Qui est ce monsieur? Le cœur de Trott bat comme une horloge. Il y a une espèce de brouillard devant ses yeux...

5. Le monsieur saute du wagon, s'empare de Trott, le soulève de terre comme une plume. Une barbe piquante lui écorche plusieurs fois la figure. Comme c'est bon! Une voix lui parle. Il ne répond pas. Il a oublié les belles phrases qu'il voulait dire. D'autres bras l'enlèvent. Une peau plus douce se frotte contre la sienne. Maman rit et pleure à la fois. Enfin on le repose à terre.

A. LICHTENBERGER.
Mon petit Trott (Plon-Nourrit, édit.).

Les mots et expressions. — ***Trott*** : c'est le nom du petit garçon qui vient au-devant de son papa. — ***Jane*** : c'est la bonne de Trott. — ***Défiance*** : peur d'être trompé. — ***Saugrenues*** : ridicules, absurdes, qui n'ont pas de sens. — ***Émue*** : troublée, attendrie. — ***Tintamarre*** : bruit effroyable. — ***Possédé*** : celui que l'on croyait habité par le démon et qui était agité de mouvements désordonnés. — ***Cuirassier*** : soldat appartenant à la cavalerie et qui portait autrefois une cuirasse. — ***Trott a la tête perdue*** : Trott a perdu le fil de ses idées ; il est si ému que ses pensées se brouillent dans sa tête.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : il regarde si fort ; il se démène ; ahuri.

2° **Analysez le verbe de la proposition** : Trott se démène comme un possédé.

Mettez ce verbe à la 3e personne du singulier et du pluriel des trois temps du conditionnel.

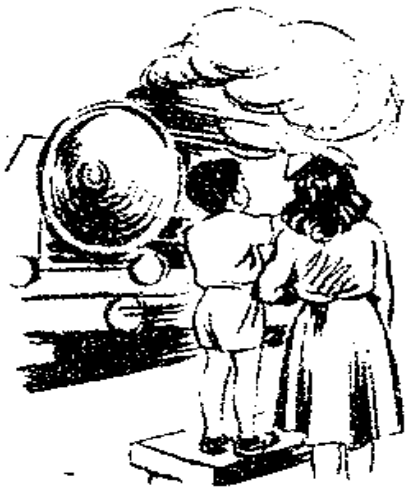
3° **Donnez la nature et la fonction des mots en italique** :

Elles n'en finissent pas *ces cinq* malheureuses minutes ! *Trott* va, vient, regarde l'*horloge* avec défiance, pose *mille* questions *saugrenues*.

4° **Expliquez pourquoi** ***" l'homme rit bêtement "*** **et pourquoi** ***" Trott voudrait lui donner une bonne tape "*** (1er paragraphe).

— RÉDACTION

Trott, accompagné de sa bonne, Jane, est venu tout joyeux à la gare pour attendre son papa et sa maman qui rentrent de voyage. Le train arrive et s'arrête... personne! « Ils » ont dû manquer le train. Racontez l'attente, puis la déconvenue de Trott.



SUR LA ROUTE

LISONS : **Un voyage mémorable**

1. Harris traversait la Hollande à bicyclette avec sa femme. Les routes étaient pierreuses et la machine sautait beaucoup.

— Tiens-toi bien, dit Harris sans se retourner.

Mme Harris crut comprendre : « Saute à bas ! »

Aucun d'eux ne peut expliquer comment Mme Harris avait pu entendre « Saute », quand il avait dit : « Tiens-toi bien ». Le fait est qu'elle sauta pendant que Harris pédalait de toutes ses forces, persuadé que sa femme était toujours assise derrière lui.

2. Elle crut d'abord qu'il prenait la côte en vitesse simplement pour se faire admirer. Elle s'attendait à ce qu'il sautât à terre une fois au sommet et l'attendît adossé à sa machine, dans une attitude pleine de **désinvolture.** Quand elle le vit au contraire dépasser le faîte et prendre la descente à une allure rapide, elle fut d'abord surprise, ensuite **indignée,** et enfin inquiète. Elle courut au haut

de la colline et cria de toutes ses forces. Il ne tourna pas la tête. Elle le vit disparaître dans un bois situé à un kilomètre et demi, s'assit sur le bord de la route et se mit à pleurer.

3. Elle était sans argent et **ignorait le hollandais.** Les passants semblèrent la prendre en pitié ; elle essaya de leur expliquer l'incident. Ils comprirent qu'elle avait perdu quelque chose, mais sans saisir quoi. Ils la conduisirent au village le plus proche et allèrent **quérir** un garde-champêtre. Ce dernier, à ses **pantomimes,** conclut qu'on lui avait volé sa bicyclette. On fit fonctionner le télégraphe et l'on découvrit dans un village, à quatre kilomètres de là, un malheureux gamin sur une **antique** bicyclette de dame. On l'amena à Mme Harris dans une charrette, mais comme elle parut n'avoir que faire de lui ni de sa machine, on le remit en liberté, sans plus chercher à percer ce **mystère.**

4. Cependant Harris continuait à pédaler avec un plaisir croissant. Il lui semblait avoir acquis des ailes. Il dit à ce qu'il croyait être Mme Harris :

— Jamais cette machine ne m'a paru aussi légère : l'air pur m'aura fait du bien.

Puis il lui conseilla de ne pas s'effrayer car il allait lui montrer à quelle allure il pouvait marcher. Il se pencha sur son guidon et se mit à travailler de tout son cœur. La bicyclette bondit comme si elle avait le diable au corps ; des fermes, des églises, des chiens et des poules surgissaient pour disparaître. Des vieillards s'arrêtèrent admiratifs et des enfants applaudirent. Il continua de ce train joyeusement pendant cinq lieues environ.

5. C'est alors qu'il eut le sentiment de quelque chose d'anormal. Il tâta derrière son dos : il n'y trouva que l'espace sans limite. Il sauta ou plutôt tomba de sa machine, regarda la route parcourue ; elle s'étendait droite et blanche à travers la sombre forêt et nul être animé n'y était visible.

6. Il se remit en selle et, rebroussant chemin, remonta la colline. Dix minutes plus tard, il se retrouva à un endroit où la route se divisait en quatre ; là, il mit pied à terre et essaya de rassembler ses souvenirs pour découvrir par quel chemin il était venu.

Tandis qu'il restait ainsi rêveur, un homme passa, **assis en amazone** sur un cheval. Harris s'arrêta et lui fit comprendre qu'il avait perdu sa femme. L'homme ne sembla ni surpris ni compatissant. Pendant qu'ils causaient, un autre fermier les joignit. Il ne put rien tirer ni de l'un ni de l'autre : il proféra un juron, enfourcha sa machine et s'engagea au hasard sur la route du milieu. A mi-côte, il rencontra deux jeunes femmes accompagnées d'un jeune homme, groupe joyeux. Il leur demanda s'ils avaient aperçu sa femme... Le jeune homme lui **suggéra** de s'adresser à la police de la ville voisine. Harris s'y rendit. Le commissaire lui donna un papier et lui dit d'y écrire un signalement complet de sa femme avec des détails sur le lieu et le moment où il l'avait perdue ; tout ce qu'il put leur dire fut le nom du village où ils avaient déjeuné. Il savait qu'à ce moment elle l'accompagnait et qu'ils étaient partis ensemble.

Cela parut **suspect** aux policiers ; l'affaire leur semblait **louche...** Avec l'aide d'un aubergiste qui parlait un peu l'anglais, **il put vaincre leurs scrupules.** Ils promirent d'agir et le soir ils la lui amenèrent dans une voiture fermée, avec la note à payer. La première rencontre ne fut pas tendre.

Jérôme K. JÉRÔME. *Les trois hommes en Allemagne.*
(Traduit de l'anglais par G. Seligmann.)

Les mots et expressions. — ***Désinvolture :*** allure dégagée, leste. — ***Indignée :*** fâchée, irritée, courroucée. — ***Ignorait le hollandais :*** ne comprenait pas et ne parlait pas la langue hollandaise. — ***Quérir :*** chercher. — ***Pantomimes :*** ensemble de gestes par lesquels on s'exprime sans le secours de la parole. — ***Antique :*** ancienne, démodée. — ***Mystère :*** fait que la raison ne peut expliquer. — ***Assis en amazone :*** assis sur le cheval, les deux jambes pendant du même côté, comme monte à cheval une femme à qui on donne le nom d'amazone. — ***Suggéra :*** donna l'idée. — ***Suspect :*** louche, suscitant de la méfiance. — ***Il put vaincre leurs scrupules :*** il put dissiper leur doute.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Comment l'adjectif pierreuses a-t-il été formé? Citez quatre adjectifs formés de la même manière. Employez chacun d'eux dans une courte phrase qui en fera comprendre le sens.

Donnez un synonyme de : le faîte ; sans *saisir* quoi ; allèrent *quérir.*

2° Mme Harris *crut* comprendre. **Donnez l'infinitif, le temps et la personne du verbe en italique.**

Mettez les verbes *croître* **et** *croire* **aux trois personnes du singulier du présent de l'indicatif et du passé simple.**

Transposez la phrase suivante aux quatre temps composés du mode indicatif : Ils la conduisirent au village le plus proche et allèrent quérir un garde-champêtre.

3° **Donnez la fonction des mots ou groupe de mots en italique :**

Quand elle le vit prendre la descente *à une allure rapide,* elle fut d'abord *surprise,* ensuite *indignée,* et enfin *inquiète.*

Indiquez ensuite la nature et la fonction des mots *allure* **et** *rapide,* **considérés isolément.**

4° **Mme Harris crut comprendre que son mari lui demandait de sauter. Pour quelle raison cette demande a-t-elle pu lui paraître normale?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit d'une aventure comique dont furent victimes un Anglais et sa femme voyageant en tandem : celle-ci fut perdue en cours de route par son mari.

2° **Un paragraphe :**

Observons le 5e paragraphe. La scène décrite dans celui-ci se situe immédiatement après l'action qui a été citée auparavant : *Il continua de ce train joyeusement pendant cinq lieues environ.* **C'est alors qu'***il eut le sentiment...*

C'est l'expression : « **c'est alors que** » qui marque le *rapprochement* des deux faits.

On peut employer dans les mêmes conditions l'expression « **c'est à ce moment que...** » Parfois même, pour marquer plus étroitement la continuité des faits, on dit : *c'est à ce moment* **précis** *que...*

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du premier paragraphe : *Les routes étaient pierreuses* **et** *la machine sautait beaucoup.*

On y distingue deux *propositions juxtaposées,* qui pourraient être considérées isolément. *(Les routes étaient pierreuses. La machine sautait beaucoup.)* Ces deux propositions sont donc *indépendantes.* Pour les grouper dans une même phrase, on les a réunies par le mot *et* (ce mot est une *conjonction de coordination*).

Lorsqu'une phrase comporte plus de deux propositions juxtaposées, le mot *et*

sert à unir les deux dernières propositions de la phrase. Il en est ainsi dans la phrase suivante du 2e paragraphe : *Elle le vit disparaître dans un bois situé à un kilomètre et demi, s'assit sur le bord de la route* **et** *se mit à pleurer.*

Autres exemples *(à compléter)* :

a) *Le conducteur s'installa au volant,...*

b) *Le cheval se cabra,...*

c) *Le cycliste heurta une pierre,...*

COMPOSEZ :

1° **Faites brièvement le récit d'un accident survenu à un véhicule** *(voiture hippomobile ou automobile).*

On s'inspirera du 5e paragraphe du texte, mais on situera l'événement en indiquant d'abord le fait qui l'a précédé : « *La voiture abordait le virage à vive allure.* **C'est alors que...** »

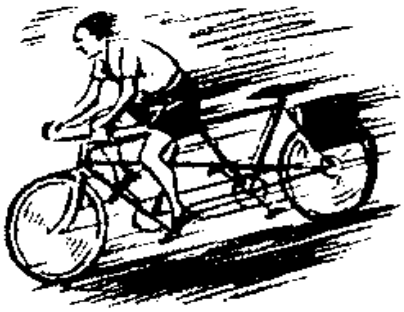
2° Quelle surprise désagréable lorsqu'on constate la perte d'un objet qu'on transportait avec le plus grand soin ! On avait cependant pris mille précautions pour l'assujettir solidement (sur le porte-bagages de sa bicyclette, par exemple). Certes, on pouvait partir, l'esprit tranquille. Et voilà que l'imprévisible s'est produit ! Bien heureux encore si on a la chance de retrouver l'objet perdu en revenant sur ses pas.

Avez-vous déjà éprouvé cette pénible sensation, ce désappointement — ou connaissez-vous quelqu'un à qui pareille surprise fut réservée ? Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

On vous a envoyé (ou on a envoyé votre camarade) porter, à bicyclette, un paquet à une personne habitant un village voisin (ou un autre quartier). Vous le fixez sur le porte-bagages et vous partez. A l'arrivée, vous constatez avec stupeur que le paquet a disparu. Vos efforts pour le retrouver.

Autre sujet proposé :

On attend l'autobus. Les gens s'impatientent... Enfin le voilà !... Des voyageurs montent et descendent. Un voyageur retardataire arrive lorsqu'il démarre...



LISONS : La leçon de bicyclette

1. — Tenez le guidon sans raideur ; veillez bien à ce que vos pieds ne quittent jamais la pédale, et allez **carrément** de l'avant !... De la confiance !... Toute l'affaire est là !... Allez, je vous tiens !

Ainsi me parlait, dans le dos, mon ami Tristan Bernard, **maître en l'art d'écrire le français** et **agrégé** de vélocipède, si j'ose m'exprimer ainsi. En même temps, joignant le geste à la parole, il avait de sa **dextre** robuste empoigné, au ras de mon fond de culotte, la selle de la bicyclette, théâtre de mes premiers essais, et il maintenait le fragile équilibre.

— Je vous tiens, répétait-il, allez... ne lâchez pas la pédale !... Mais ne lâchez donc pas la pédale !...

La machine fit trois tours de roue.

Derrière moi : « Tenez bien ! Vous y êtes ! », fit l'invisible Tristan Bernard...

Et en somme, mon Dieu, ça allait, ça allait mal, mais ça allait.

De temps en temps, **avide** d'être encouragé, de recueillir de justes éloges : « Ça va, hein ? », demandais-je à Bernard, toujours **arc-bouté** sur ma selle.

— Très bien ! Vous avez des dispositions.

— Tristan Bernard, vous vous moquez de moi !

— Je ne me moque point ! assurait-il. N'accélérez pas !

2. Cependant, il arriva cette chose extraordinaire que plus je gagnais en vitesse, plus la voix de Tristan Bernard perdait en sonorité !... Il semblait qu'elle **s'évaporât** ! A croire que la mince couche interposée entre moi et mon interlocuteur s'élargissait petit à petit, comme un soufflet d'accordéon, et je me réjouissais mille fois plus que je ne saurais le dire car je ne doutais plus que Tristan Bernard **s'époumonât** à courir sur mes traces. Quelques minutes s'écoulèrent : « Vous avez chaud, mon vieux ? », demandai-je soudain à

Tristan Bernard d'une voix doucement **ironique.** L'interpellé ne répondit pas.

Plus un mot ! pensai-je, pouffant de rire, il ne peut plus placer un mot !...

Plus haut :

— Ne vous gênez pas pour moi, voulez-vous vous reposer un peu ?

Silence. Ça devenait surprenant.

— Vous m'entendez, Tristan Bernard ?...

Rien encore.

3. Du coup, l'inquiétude me prit. Que signifiait un tel **mutisme** ? Les pieds rivés à la pédale, les doigts crispés sur le guidon, je jetai un coup d'œil derrière moi... Miséricorde ! J'étais seul !

A droite, à gauche, à perte de vue fuyait l'immense tapis des champs, hérissé çà et là de bluets et de coquelicots, tandis que là-bas, **silhouette** que détachait en noir d'ombre chinoise le fond clair de l'horizon, Tristan Bernard me faisait signe de continuer. Quoi donc... Depuis peut-être cinq minutes, je devais à mes seuls talents de fouler le sol poudreux de la route ?... Ah ! ça ne traîna pas, je vous le jure ! Je culbutai. Ma bicyclette tomba sur le flanc comme une masse, et je tombai, moi, sur la figure, **empourprant** du sang de mon nez les mille **arêtes** d'un tas de cailloux...

Georges COURTELINE.
Contes et Fantaisies (Flammarion, édit.).

Les mots et expressions. — ***Carrément :*** franchement. — ***Maître en l'art d'écrire le français :*** Tristan Bernard est un écrivain ; il excelle dans l'art d'écrire le français. — ***Agrégé :*** celui qui a passé l'*agrégation* (examen très difficile). Ici : très habile en vélocipède (bicyclette). — ***Dextre :*** la main droite. — ***Avide :*** très désireux. — ***Arc-bouté :*** solidement appuyé sur la selle, le corps en forme d'arc. — ***S'évaporât :*** s'évanouît, se dissipât, comme un liquide qui se transforme en vapeur. — ***S'époumonât :*** se fatiguât les poumons (jusqu'à en perdre le souffle). — ***Ironique :*** moqueuse, railleuse. — ***Mutisme :*** silence. — ***Silhouette :*** forme de personne dépourvue de détails et dont le contour ressemble à un trait dessiné avec netteté. — ***Empourprant :*** rougissant. — ***Arêtes :*** aspérités.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** joignant le geste à la parole ; vous avez des dispositions ; les pieds rivés à la pédale ; pouffant de rire.

2° *Tenez* le guidon sans raideur, *veillez* bien à ce que vos pieds ne quittent jamais la pédale, et *allez* carrément de l'avant ! **A quel mode, à quel temps et à quelle personne sont les verbes en italique ?**

Mettez le verbe *aller* à la 2e personne du singulier du présent des modes indicatif et conditionnel.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants :** cette (*cette* chose), quelques (*quelques* minutes), tel (un *tel* mutisme), mes, seuls (*mes seuls* talents).

4° **Comment expliquez-vous que le cycliste, qui roulait tout seul, fut pris d'inquiétude et tomba quand il s'aperçut que son ami était resté loin derrière lui ?**

RÉDACTION

Votre ami Pierre a reçu une bicyclette. Il veut l'essayer. Vous offrez de tenir la machine par la selle. « *Je peux apprendre tout seul !* », répond-il fièrement. Imaginez la scène.

LISONS : Le tricycle endiablé

1. Quand il eut soixante-cinq ans, ses jambes se faisant un peu vieilles, notre oncle Benoît Bouillon acheta un **tricycle** à pétrole.

Notre vieille tante eut beau lever les bras au ciel, lui prédire toutes sortes de catastrophes, rien n'y fit.

Après de longs pourparlers avec un mécanicien de Lons-le-Saunier, mon oncle fut enfin invité à aller **recevoir** sa machine. Et, un beau matin, nous prîmes tous quatre le train pour nous rendre à la ville. Le programme de la journée était simple. Nous devions, durant la matinée, visiter la ville qui est fort jolie, et après déjeuner nous rendre sur une place pour essayer le fameux tricycle.

2. Enfin, à l'heure dite, nous étions tous quatre place de la Chevalerie. Le mécanicien y était aussi, conduisant le tricycle. C'était, à vrai dire, une jolie machine que nous considérions avec étonnement et même avec un peu d'**effroi** lorsque, le mécanicien ayant allumé le petit moteur à essence, celui-ci se mit à pétarader. Mon oncle était ravi et **guilleret.**

« Voici, lui expliqua le mécanicien, pour la mise en marche. Il suffit d'abaisser ce levier, de tourner cet autre.

— Bon, dit mon oncle prenant place sur la machine, j'abaisse ce levier, je tourne celui-ci, **j'actionne.** »

Tout en causant, il agissait, si bien qu'avant de terminer sa phrase, le tricycle démarrait à grande allure, nous envoyant une bouffée de fumée bleue et âcre.

Le mécanicien se frottait les mains, ma tante était tout émue et nous de même. L'oncle traversa la place, s'engagea dans le dédale des rues qu'il connaissait parfaitement, et y disparut.

3. Nous le vîmes revenir un long moment après. Il ne paraissait pas très à son aise sur la machine et nous cria quelque chose en passant, mais ses paroles se perdirent dans le tap-tap du moteur.

— Que dit-il? que dit-il? balbutia le mécanicien.

L'apprenti, un jeune garçon leste, courut de toutes ses forces

derrière le tricycle. Nous le vîmes revenir, les yeux **écarquillés,** la bouche ouverte de stupeur.

— Il dit, il dit, bafouilla-t-il, qu'il ne sait pas arrêter la machine.

— Ah ! mon Dieu ! gémit le mécanicien, je n'ai pas eu le temps de le lui expliquer ! Comment faire ?

4. Mon oncle, au même instant, revenait, cramponné à son guidon. L'ouvrier courut derrière lui en criant :

— M'sieu Bouillon ! pour arrêter il faut...

Mais le tricycle allait si vite que notre oncle ne put visiblement saisir un mot de la communication.

Deux autres tentatives n'eurent pas plus de succès. Alors le mécanicien se laissa tomber sur un banc de la place, s'épongea le front et nous dit :

— Il s'arrêtera quand il n'y aura plus d'essence dans le réservoir.

5. Ma tante reconnaissant la justesse de l'observation, nous nous assîmes aussi, et l'oncle continua à passer régulièrement devant nous. Heureusement, il était bon conducteur et évitait les rues trop fréquentées, dans sa promenade forcée autour de la ville. Jusqu'à six heures du soir, il en fut ainsi.

Le bruit de cet exploit **sensationnel** s'était répandu en ville comme une traînée de poudre. Les habitants faisaient la haie sur son passage. La police municipale organisa un service d'ordre. Naturellement, tous les gamins de la ville étaient là et comptaient les tours. Nous entendions les vieilles femmes dire entre elles :

« C'est un pauvre homme qui est **ensorcelé** par cette machine du diable ! Il ne peut plus ni s'arrêter, ni en descendre ! »

6. Enfin, les tap-tap du moteur s'espacèrent ; le tricycle s'arrêta et notre oncle, à bout de forces, blanc comme un linge, **s'affala** près de nous.

Ma tante et le mécanicien le frictionnèrent, lui firent prendre un cordial, et comme il ne pouvait être question de quitter Lons dans cet état, on l'emporta à l'hôtel et on le coucha.

Mais avant de s'endormir, il eut la force de dire :

— Je... je... l'achète, c'est une bonne machine !

POLS. *La Semaine de Suzette.*

Les mots et expressions. — ***Tricycle*** : sorte de bicyclette à trois roues (l'une est à l'avant, deux autres sont à l'arrière). — ***Recevoir*** : prendre livraison. — ***Effroi*** : frayeur. — ***Guilleret*** : gai et vif. — ***J'actionne*** : je mets en mouvement. — ***Écarquillés*** : très grands ouverts. — ***Sensationnel*** : qui produit une forte impression, extraordinaire. — ***Ensorcelé*** : dont l'esprit a été troublé par un sortilège qu'on lui a jeté. — ***S'affala*** : se laissa tomber comme une masse.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° un tricycle, un bicorne, un quadrimoteur. **Donnez la définition de chacun de ces noms, après avoir indiqué comment il a été formé. Citez ensuite trois autres noms formés de la même manière.**

Expliquez : de longs pourparlers ; le dédale des rues.

2° **Analysez le verbe de la proposition** : mon oncle fut enfin invité.

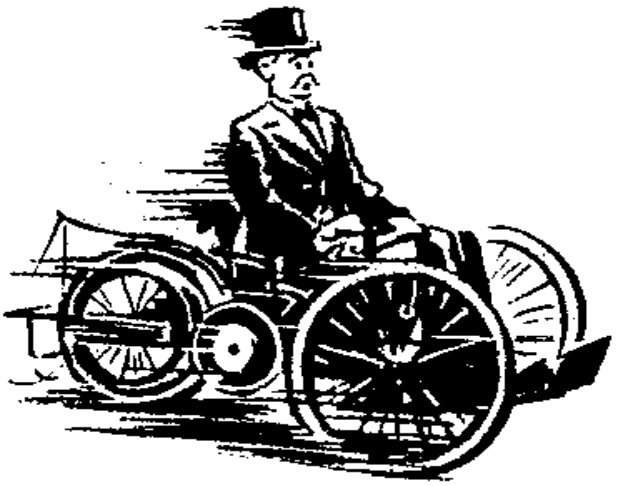
Conjuguez ce verbe au présent de l'indicatif et au passé composé (même forme).

3° **Analysez les mots en italique** :
il était *bon conducteur* et évitait les *rues* trop *fréquentées*, dans *sa* promenade forcée.

4° **Dites ce qui vous a paru comique dans cette lecture.**

RÉDACTION

On vous a offert pour vos étrennes un jouet mécanique *(automobile, train électrique, etc...)*. Vous le mettez en marche en tâtonnant, mais vous ne savez plus comment faire pour l'arrêter. Que se passe-t-il ? Racontez.



CAMARADERIE ET SOLIDARITÉ

LISONS : **L'union fait la force**

1. L'auto de Marcel Kuhn est dans le fossé. Cela s'est passé le plus simplement du monde. L'herbe de juin cachait le piège : une herbe **opulente,** gorgée de pluie. Les **banquettes des routes** ont de ces trahisons. Marcel Kuhn a voulu trop bien se ranger ; voilà sa machine sur le flanc, les deux roues droites dans la **gadoue** jusqu'au moyeu...

2. Kuhn a bien du mal. Il a quitté sa veste et gardé ses gants. Il tâche à tirer, du fossé, en même temps que sa voiture, sa jeune réputation de chauffeur. Il fait, avec beaucoup de dignité, des efforts qu'une transpiration **profuse** ne prive pas de toute élégance. Une petite foule sympathique contemple la scène : rien que des amis, des gens qui ne s'aventurent pas à donner des conseils, des gens très intelligents, profondément persuadés qu'une auto ne

reste jamais dans un fossé et que celle-ci, comme les autres, finira par retrouver son aplomb normal.

3. Aussi bien, voilà le sauveur, le dépanneur. C'est M. Thiébaut, **vétéran de la route.** Il jette à la bête malade un coup d'œil précis. Et, tout de suite, à l'ouvrage ! Que faut-il ? Rien ! Des pierres, des briques, des planches, des crics, des madriers, des leviers, des cordages. M. Thiébaut revêt une salopette et opère. Il connaît la technique. Il mêle généreusement sa sueur à celle de Marcel Kuhn. Le monstre échoué se soulève un peu, retombe, frissonne, se cale, s'endort définitivement. Il est bien là. Qu'on le laisse donc tranquille ! La prochaine marée saura le remettre à flot !

4. **Une heure s'épuise.** La sueur coule. La petite foule grossit, **jabote,** s'exaspère. Toutes les cinq minutes, le soleil vient voir où en sont les choses. Le vent soupire et glisse une main secourable dans les chevelures mouillées. C'est un beau dimanche. La route est vivante. Des autos passent. Les plus grosses ralentissent et laissent choir un mot de **compassion,** un rire, un avis. Les plus petites sont les plus curieuses. Elles s'arrêtent auprès du monstre blessé, tels des fauves autour de la trappe où gronde un de **leurs congénères...**

5. Arrive le colonel Béjot. C'est un savant. **Il a lancé** des chemins de fer à travers les sables de l'Afrique. Il regarde, par-dessus son binocle, la voiture, la route, la foule et le fossé. Il croise ses mains sur son ventre et demande tout doucement :

— Combien pèse votre voiture ?

Marcel Kuhn est plein de respect pour le colonel Béjot ; c'est pourtant avec une profonde indifférence qu'il daigne répondre :

— Neuf cent cinquante kilos.

— Neuf cent cinquante, reprend le colonel Béjot. Eh bien ! nous aurions plus vite fait de la tirer du fossé en nous y attelant tous ensemble. Une dizaine d'hommes. Il n'en faut pas plus...

Personne ne l'écoute. Personne ne le croit. On le respecte beaucoup, mais on ne le croit pas. Il parle trop bas.

Il n'insiste point, et rajuste son lorgnon et regarde besogner les deux mécaniciens. Deux fourmis sous un cadavre...

6. Un jeune cycliste s'arrête. C'est un paysan. Il a vingt ans à peine. Il est robuste, rougeaud. Il souffle. Il pétrit son vélo à pleines mains. Il n'a pas l'air content. Pendant un petit moment, il regarde, en silence, ce groupe d'hommes inertes et cette voiture en détresse. Et soudain, il n'y peut plus tenir. Il jette son vélo contre la haie et, levant les bras, tombe au milieu de nous. Il crie, d'une voix rude et **pathétique** :

— Quoi ! eh bien, quoi ! On ne va quand même pas les laisser là ! Une voiture ! qu'est-ce que c'est que ça pour dix hommes ! Allez ! On l'empoigne par l'arrière, qui est plus léger. Et toc ! sur la route. Après, il n'y a plus qu'à tirer.

Les mécaniciens relèvent le front, ébranlés. La petite foule considère presque timidement le jeune homme au visage rouge. Le colonel Béjot remue la tête de haut en bas.

— Allons ! allons ! crie le paysan. Dix hommes sur l'arrière, ça suffit.

La voix est **impérieuse,** presque furieuse. Notre incertitude irrite le jeune homme ; il la disperse d'un geste. Nous obéissons tous, sans discuter. Et, tout de suite, il donne des ordres, place les hommes, règle l'opération.

— Une, deux, trois ! Ensemble ! Ça y est !

La voiture cède. Elle ne résiste plus. Elle se prête, de bonne grâce, à la manœuvre, comme un cheval qui sent la cuisse et l'éperon du maître. En dix secondes, la voiture est sur la route. Nous sommes groupés tout autour, stupéfaits du miracle. Nous avons eu si peu d'efforts à fournir ! Et pourtant, tout est fini. Le colonel Béjot sourit : l'esprit a trouvé une voix et une main.

Georges DUHAMEL.
Fables de mon jardin (Mercure de France).

Les mots et expressions. — ***Opulente :*** abondante. — ***Banquettes des routes :*** bandes gazonnées qui bordent les routes. — ***Gadoue :*** boue. — ***Profuse :*** abondante. — ***Vétéran de la route :*** homme ayant une longue pratique de la route. — ***Une heure s'épuise :*** une heure passe. — ***Jabote :*** parle sans cesse, pour dire des choses sans importance. — ***Compassion :*** pitié. — ***Leurs congénères :*** leurs semblables. — ***Il a lancé :*** il a établi. — ***Pathétique :*** touchante, émouvante. — ***Impérieuse :*** pressante.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : l'herbe de juin cachait le piège.

Exprimez en d'autres termes : il *a gardé* ses gants ; il *tâche à* tirer ; son *aplomb*.

Quelle différence faites-vous entre *regarder* **et** *contempler ?*

Donnez le contraire de : sympathique — définitivement.

2° **Analysez les verbes** : la prochaine marée *saura ;* nous *avons eu.*

Transposez la phrase suivante au passé simple, au passé composé, au passé antérieur et au passé 2e forme : Le monstre échoué se soulève un peu, retombe frissonne, se cale, s'endort définitivement.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots en italique :**

Les plus *petites* sont les plus *curieuses*. Elles s'arrêtent auprès *du monstre blessé.*

4° **Le texte se termine par cette phrase** : Le colonel Béjot sourit : l'esprit a trouvé une voix et une main.

Qui est l'esprit ?... Qui est la voix ?... Qui est la main ?...

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit des efforts déployés pour sortir une automobile d'un fossé où elle s'est enlisée.

2° **Un paragraphe :**

Observons le 2e paragraphe dans lequel l'auteur fait le récit des efforts déployés par Kuhn pour sortir sa voiture du fossé.

La première phrase résume les difficultés éprouvées par l'intéressé : *Kuhn a bien du mal.* La suite ne vise qu'à développer cette idée énoncée en premier lieu.

Et, pour terminer, l'auteur n'oublie pas de mentionner la foule des curieux qui ne manque pas de se former dès qu'un incident quelconque se produit sur la voie publique.

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du 1er paragraphe : **L'herbe** *de juin cachait le piège :* **une herbe** *opulente, gorgée de pluie.*

Nous remarquons que l'auteur a employé deux fois le mot *herbe.*

La répétition maladroite d'un mot enlaidit la phrase. Voilà pourquoi on recommande de l'éviter. Mais il y a des répétitions voulues, comme dans la phrase que nous venons de relire. On procède ainsi lorsqu'on veut attirer fortement l'attention sur un détail important.

Dans le cas présent, *l'herbe* est la cause de l'accident. C'est pourquoi l'auteur insiste sur ce mot en y ajoutant certains détails d'une grande utilité : **une herbe** *opulente, gorgée de pluie.*

Autres exemples *(à compléter) :*

a) **Les nuages** *roulaient dans le ciel,* **des nuages...**

b) **L'auto** *s'avançait lentement,* **une auto...**

c) **La route...**

COMPOSEZ :

1° Un cheval traînant une lourde charrette glisse et tombe dans les brancards.

Montrez les efforts du charretier pour aider la bête à se relever, et la foule des curieux qui observent la scène.

(On s'inspirera du 2e paragraphe du texte).

2° « *L'union fait la force* ». C'est le titre du texte que nous avons lu. C'est aussi le libellé d'un proverbe bien connu.

Les grandes réalisations humaines n'ont été rendues possibles que par l'effort collectif, conséquence de l'esprit de solidarité.

Les animaux eux-mêmes obéissent parfois à la nécessité de s'entr'aider. Avez-vous eu la curiosité d'observer des fourmis en action, par exemple? Les avez-vous vues liguer leurs efforts pour ramener à la fourmilière des provisions qu'elles accumulent avec une inlassable ardeur?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Vous avez observé le va-et-vient continuel d'un peuple de fourmis. L'une d'elles est impuissante à rapporter son butin. D'autres viennent à son secours. Vos réflexions.

Autres sujets proposés :

a) **Connaissez-vous la fable de La Fontaine intitulée : « *L'âne et le chien* » ? Racontez-la.**

b) **Deux agriculteurs exploitaient séparément leur propriété, dans de mauvaises conditions. Ils ont décidé de mettre en commun leurs moyens d'exploitation. Les avantages qu'ils ont retirés de leur association.**

LISONS : **Brave Alabouri !**

1. Philippe était debout devant Alabouri. C'était sa première visite dans un **village noir** où nul Français n'avait encore pénétré.

Son papa était quelque part sur la place du village.

Le papa de Philippe était administrateur des Colonies. Et, pour la première fois, il avait emmené son petit garçon avec lui, loin des centres européens.

Philippe se répétait : « Je suis dans la **jungle**, dans la vraie jungle africaine. » Et il voulait demander à ce petit garçon qui paraissait avoir le même âge que lui d'aller en pleine **brousse.**

Alabouri savait un peu le français puisqu'un instituteur noir le lui avait appris à l'école d'un village voisin. Il entendit la voix de Philippe dont il n'osait toujours pas regarder le visage :

— Bonjour, pourquoi as-tu l'air d'avoir peur? Je veux aller dans la brousse, tu viens?

2. Alors, Alabouri leva la tête **d'un trait.**

Il vit un petit garçon blanc, tout blanc, avec des lèvres de la couleur des baies sauvages et des yeux qui ressemblaient à de l'eau. Alabouri trembla d'abord parce qu'il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie, et aussi parce qu'il avait mal partout, à la tête et à la poitrine. L'air sortait et entrait mal par sa bouche et le « grand sorcier » lui avait déjà fait renifler une poudre extraordinaire et avait tué deux poulets pour chasser le mauvais esprit.

Rien n'y avait fait. Alabouri avait toujours sa fièvre...

— Tu es malade, dit Philippe. Où as-tu mal?

3. Philippe était très au courant. Il savait le nombre de cachets de **quinine** qu'il fallait prendre pour faire tomber la fièvre.

— Tu as la fièvre? dit Philippe. Veux-tu du sucre? Prends cela. Et Philippe sortit de sa poche un cachet blanc. Tiens, tu avales cette chose avec de l'eau. Et puis, tu manges le sucre après.

Alabouri était debout maintenant. Sa tête frisée, noire, éclairée par d'énormes yeux brillants, légèrement penchée en avant. Il avait cru qu'un petit blanc, c'était méchant. Et celui-là avait une voix douce. Il disait des paroles gentilles. Alabouri prit le cachet, et puis le sucre.

Le sucre ! C'était plus doux que le miel des abeilles. Alabouri s'installa à terre, **ramassa ses genoux** sous son menton et s'endormit. Il avait trop mal à la tête.

4. La nuit tombait. M. Villard parcourait le village. Il recherchait Philippe. Personne ne l'avait vu. Et il devenait inquiet...

— Qui a vu le petit homme blanc ? proclamait le chef du village en agitant ses grands bras noirs.

Mais personne n'avait vu le petit homme blanc. Personne ne savait où le chercher.

5. Personne, sauf Alabouri. Aussitôt qu'il avait entendu prononcer le nom du petit homme blanc, il s'était levé d'un bond, soudain réveillé, léger, guéri. Ses pieds touchaient à peine le sol poussiéreux, jaune, sec. Il courait déjà hors du village.

Le pays était **rocailleux**, mais ses pieds agiles connaissaient toutes les pierres. La nuit, quel danger de s'aventurer ainsi !...

Alabouri s'arrêta soudain. Les rochers brûlaient sous ses pieds. Il y avait comme des soleils plein les pierres !

Le petit noir tendait l'oreille. Il connaissait tous les souffles, tous les **crépitements** de la brousse.

— Ce n'est qu'un singe noir, **marmotta-t-il**. Et il continua son chemin. Cette fois-ci, ce qu'il entendit était différent : un léger sifflement et peut-être une très légère plainte.

Alabouri se mit à quatre pattes et avança dans l'obscurité. Et brusquement il aperçut, sur la pierre noire, une **silhouette** claire qui semblait flotter. Philippe était étendu de tout son long. Il avait les yeux fermés et une légère blessure à la tête. Il avait dû glisser, tomber, s'évanouir. Et, à quelques mètres plus loin, Alabouri vit deux yeux, quatre yeux, dix yeux, dix points lumineux dans la nuit. Ce qu'il entendait, c'était le sifflement rauque des **hyènes**.

6. Il était temps. Alabouri tira son calumet et alluma un feu. Vite un feu, « la fleur rouge » dont toutes les bêtes ont peur. Une touffe d'herbe sèche s'alluma. Les hyènes reculèrent. Alabouri chargea le petit garçon sur son dos comme un fagot de bois. Et sur ses maigres jambes brunes, légèrement fléchissantes, lentement, lentement, il regagna le village.

André LICHTENBERGER.

Les mots et expressions. — ***Village noir*** : village habité par des noirs (des nègres). — ***Jungle*** : espace couvert de grands arbres et de hautes herbes dans l'Inde (le petit garçon croit que la jungle existe aussi en Afrique). — ***Brousse*** : région couverte de hautes herbes et de broussailles, en Afrique. — ***D'un trait*** : d'un seul mouvement et rapidement. — ***Quinine*** : substance extraite de l'écorce du quinquina et utilisée pour calmer la fièvre. — ***Ramassa ses genoux*** : replia ses genoux. — ***Rocailleux*** : plein de cailloux. — ***Crépitements*** : craquements secs, comme ceux que produisent des flammes qui dévorent du bois, de l'herbe sèche. — ***Marmotta*** : parla indistinctement entre les dents. — ***Silhouette*** : une forme dont on ne distingue que les contours. — ***Hyène*** : animal carnassier d'Afrique.

—

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : les centres européens ; les rochers brûlaient sous ses pieds.

Quel est le sens de l'adjectif qualificatif dans chacune des expressions : du miel doux — une voix douce.

Citez deux homonymes de *voix*. **Employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Mettez les verbes suivants à la 2e personne du singulier et du pluriel du présent des modes indicatif, conditionnel, impératif et subjonctif** : être — avoir — voir — savoir — s'endormir.

3° **Analysez les mots en italique** :
sa première visite ; proclamait le *chef du village*.

4° **Que pensez- vous du jeune Philippe qui est allé seul dans la brousse ? Quels risques courait-il ?**

RÉDACTION

Philippe quitte Alabouri et part seul dans la brousse. Imaginez ce qu'il voit, ce qu'il fait, les sentiments qu'il éprouve et l'accident qui survient.

LISONS : **L'aveugle et le paralytique**

1. Aidons-nous **mutuellement** :
La charge de nos maux en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à **son frère**
Pour le mal que l'on souffre est un **soulagement.**

2. Dans une ville de l'Asie,
Il existait deux malheureux.
L'un **perclus,** l'autre aveugle, et pauvres tous les deux,
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient **superflus** ;
Ils ne pouvaient mourir. Notre **paralytique,**
Couché sur un **grabat** dans la place publique,
Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait **nuire,**
Etait sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.

3. Un certain jour, il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris ; son âme en fut **émue.**
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.

4. « J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres ;
Unissons-les, mon frère ; ils seront moins affreux.
— Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même, vous n'y voyez pas ;
A quoi nous servirait d'unir notre misère ?

— A quoi? répond l'aveugle, écoutez. A nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux;
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon **guide**;
Vos yeux dirigeront mes pas **mal assurés**;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile **emploi**,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi! »

FLORIAN.

Les mots et expressions. — ***Mutuellement*** : réciproquement, l'un l'autre. — ***Son frère*** : son semblable. — ***Soulagement*** : diminution, adoucissement du mal. — ***Perclus*** : qui ne peut se mouvoir. — ***Superflus*** : inutiles. — ***Paralytique*** : être qui ne peut se mouvoir, qui est paralysé. — ***Grabat*** : mauvais lit. — ***Nuire*** : faire du mal. — ***Émue*** : troublée. — ***Guide*** : celui qui indique le chemin, qui dirige. — ***Mal assurés*** : qui manquent de sûreté, de fermeté. — ***Emploi*** : fonction, service.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Expliquez ce que signifie le dernier vers :

« Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi ».

2° Analysez les verbes : *unissons*-les ; à quoi nous *servirait* d'unir.

Conjuguez le verbe *servir* au présent de l'indicatif et au présent du subjonctif.

3° Analysez les mots en italique :

La *charge* de *nos maux* en sera plus *légère*.

4° Pourquoi l'auteur peut-il dire :

« Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres ».

RÉDACTION

Le paralytique est monté sur le dos de l'aveugle et celui-ci se met en marche par la ville. Racontez ce qui se passe (les obstacles qu'ils rencontrent, comment ils s'entr'aident).

A LA FERME.
LES ANIMAUX DOMESTIQUES

LISONS : La chatte et le perroquet

1. Madame Théophile était une chatte rousse à poitrail blanc, à nez rose et à prunelles vertes, ainsi nommée parce qu'elle vivait avec nous dans une **intimité tout à fait conjugale,** dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur le bras de notre fauteuil pendant que nous écrivions, descendant au jardin pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas, **interceptant** parfois le morceau que nous portions de notre assiette à notre bouche.

2. Un jour, un de nos amis, partant pour quelques jours, nous confia son perroquet pour en avoir soin tant que durerait son absence... Madame Théophile n'avait jamais vu de perroquet, et cet animal, nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente. Elle regardait l'oiseau avec un air de **méditation** profonde, rassemblant toutes les notions d'histoire naturelle qu'elle avait pu

recueillir sur les toits, dans la cour et le jardin. L'ombre de ses pensées passait par ses prunelles changeantes, et nous pûmes y lire ce résumé de son examen : « Décidément, c'est un poulet vert. »

3. Ce résultat acquis, la chatte alla **se raser** dans un coin de la chambre, le ventre à terre, les coudes sortis, la tête basse, le ressort de l'échine tendu. Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une **inquiétude fébrile.** Son instinct lui révélait un ennemi méditant un mauvais coup. Quant aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité **fascinatrice,** ils disaient, dans un langage que le perroquet entendait fort bien : « Quoique vert, ce poulet doit être bon à manger. » Madame Théophile s'était insensiblement rapprochée : son nez rose frémissait ; elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes **contractiles.** De petits frissons lui couraient sur l'échine, comme à un **gourmet** qui va se mettre à table devant une poularde truffée ; elle **se délectait** à l'idée du repas succulent et rare qu'elle allait faire.

4. Tout à coup, son dos s'arrondit comme un arc qu'on tend, et un bond d'une vigueur élastique la fit tomber juste sur le perchoir. Le perroquet, voyant le péril, d'une voix de basse grave et profonde, cria soudain : « As-tu déjeuné, Jacquot ? » Cette phrase causa une **indicible** épouvante à la chatte, qui fit un saut en arrière. Une fanfare de trompettes, une pile de vaisselle se brisant à terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles n'eussent pas causé à l'animal **félin** une plus vertigineuse terreur. « Et de quoi ? — De rôti de roi », continua le perroquet. La physionomie de la chatte exprima clairement : « Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur, il parle.

« Quand j'ai bu du vin clairet, tout tourne, tout tourne au cabaret », chanta l'oiseau avec des éclats de voix assourdissants, car il avait compris que l'effroi causé par sa parole était son meilleur moyen de défense.

5. La chatte nous jeta un regard plein d'interrogation et, notre réponse ne la satisfaisant pas, elle alla se blottir sous le lit, d'où il fut impossible de la faire sortir de la journée.

Théophile GAUTIER. *La Nature chez elle.*

Les mots et expressions. — ***Intimité conjugale*** : elle participait à notre vie familiale, comme un autre membre de la famille. — ***Interceptant*** : arrêtant au passage. — ***Méditation*** : réflexion, examen intérieur. — ***Se raser*** : s'aplatir, se mettre au ras du sol pour passer inaperçu. — ***Inquiétude fébrile*** : grande inquiétude, qui provoque les mêmes réactions que la fièvre. — ***Fascinatrice*** : qui cherche à charmer, à attirer à soi par le regard. — ***Contractiles*** : pouvant rentrer et sortir à volonté. — ***Gourmet*** : qui aime la bonne chère. — ***Se délectait*** : prenait du plaisir. — ***Indicible*** : qu'on ne saurait exprimer par la parole. — ***Félin*** : qualificatif donné aux animaux doués de la souplesse, de la grâce, mais aussi de l'hypocrisie du chat.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Exprimez en d'autres termes : *une surprise* évidente ; un langage que le perroquet *entendait* fort bien ; s'était *insensiblement* rapprochée ; du repas *succulent*.

Expliquez : son instinct lui révélait un ennemi.

2° Analysez les verbes : n'eussent pas causé — s'était rapprochée.

Indiquez le temps et le mode de chacune des formes verbales ci-après : il comprit — il avait compris — il eut comprit — comprends — qu'il comprenne.

3° Analysez les mots en italique :
un regard *plein* d'*interrogation ; cette* phrase causa une *indicible épouvante* à la *chatte*.

4° Qu'est-ce qu'il y a de particulièrement amusant dans les paroles prononcées par le perroquet ?

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Le texte est le récit d'une scène dramatique et, plus encore, amusante de la vie animale.

2° Un paragraphe :

Observons le premier paragraphe dans lequel l'auteur fait la présentation de la chatte.

L'idée dominante exprimée est la suivante : *Elle vivait avec nous dans une intimité tout à fait conjugale.*

Après une brève *description physique* de la chatte, l'auteur dresse un *tableau de l'activité journalière* de l'animal, activité inséparable de celle de ses maîtres.

3° Une phrase :

Relisons la phrase suivante du 3e paragraphe : *De petits frissons lui couraient sur l'échine,* **comme** *à un gourmet qui va se mettre à table.*

Pour préciser dans l'esprit du lecteur l'image offerte par la chatte, l'auteur établit une *comparaison* avec un spectacle plus familier, plus connu.

C'est le mot *comme* (ce mot est une *conjonction)* qui marque que l'on fait une comparaison.

Il en est de même dans cette phrase du 4e paragraphe : *Son dos s'arrondit* **comme** *un arc qu'on tend.*

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Son pelage est doux* **comme...**

b) *Ses yeux brillent...*

c) *Il est prompt...*

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du premier paragraphe du texte, **montrez-nous un chien de berger en action autour du troupeau dont il a la garde.**

(Le récit commencera par une brève description physique de l'animal.)

2° N'avez-vous jamais été le témoin d'une scène semblable à celle décrite par l'auteur ? Votre chat (ou le chat de vos voisins) guettant une souris ?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Minet guette une souris, l'attrape, s'en amuse et la mange.

Autre sujet proposé :

Un poussin s'est éloigné imprudemment de sa mère. Un chat l'aperçoit, se faufile doucement, bondit... Survient la mère poule...

LISONS : **Le jars migrateur**

1. C'était un beau jour du mois d'avril. Le troupeau d'oies de **Morbacka** était lâché en liberté dans la basse-cour. Tout à coup, les oies sauvages étaient passées très haut dans le ciel, en criant et appelant comme c'est leur habitude. Les oies **domestiques** avaient répondu en battant des ailes, mais comme elles font ainsi tous les ans au printemps, personne n'avait songé à les enfermer.

Les **bandes ailées** se succédèrent là-haut, et les bêtes domestiques furent de plus en plus agitées. Et, brusquement, un grand jars prit son vol et rejoignit ses parents sauvages.

2. A Morbacka, on s'attendait à le voir vite revenir, mais il n'en fit rien. Et lorsque vingt-quatre heures se furent passées sans qu'il fût de retour, on renonça à l'idée de le revoir. Sans doute était-il devenu la **proie** d'un renard ou d'un aigle ; à moins qu'il ne fût tout simplement tombé à terre, les veines éclatées. Il n'était guère **plausible** qu'une oie domestique pût suivre des oies sauvages jusque dans l'Extrême-Nord.

3. On ne parla plus du jars de tout l'été. Puis l'automne arriva, et les bandes d'oies volant en **socs de charrue** sillonnèrent de nouveau le ciel. Elles criaient et appelaient comme de coutume, et les oies domestiques qui se promenaient dans la basse-cour, battaient des ailes et répondaient.

Madame Raklitz qui les voyait agitées et que l'expérience du printemps avait rendue prudente, donna l'ordre à sa belle-fille de courir vite à l'étable et de les enfermer.

4. Lisa Maya s'apprêta à exécuter la **consigne,** mais à peine entrée dans la basse-cour, elle entendit un fort bruissement dans l'air au-dessus de sa tête. Et avant qu'elle eût le temps de rien comprendre, une bande d'oies atterrit devant elle. Un superbe jars blanc marchait à la tête du troupeau, suivi d'une grosse oie

sauvage grise et de neuf oisons **chinés.** La fille du paysan osa à peine bouger afin de ne pas les effrayer. Elle se contenta de tirer à elle tout doucement la porte de l'étable et de se cacher derrière.

5. Le jars suivi de sa famille marcha résolument vers l'étable, et toute la bande s'y engouffra ; Lisa Maya se glissa à leur suite pour voir ce qu'ils allaient faire. Le jars blanc alla droit à l'enclos installé pour les oies ; il appela et appela jusqu'à ce que sa nichée y fût avec lui. Alors il la conduisit vers l'auge remplie d'avoine et d'eau et se mit à manger.

« Vous voyez à quoi j'ai été habitué. J'ai été servi ainsi toute ma vie. Aucun souci pour la nourriture : il n'y a qu'à s'approcher d'une auge bien garnie », semblait-il dire.

6. Lisa Maya se hâta de fermer la porte derrière eux. Puis elle courut trouver madame Raklitz.

— Voulez-vous venir voir, ma mère ! Le jars blanc qui s'est envolé ce printemps est revenu avec une oie sauvage et neuf jeunes.

Sa vie durant, elle se repentit d'avoir enfermé le jars et d'avoir annoncé son retour à madame Raklitz, car, sans un mot, celle-ci alla chercher le petit couteau pointu qu'on employait pour **l'abattage** des oies, et, avant le soir, le superbe jars blanc, la femelle grise et tous les jeunes étaient tués et plumés.

— Vous avez fait bien mauvais accueil à notre jars, ma mère, et vous l'avez mal remercié de nous avoir amené tant de belles oies, dit Lisa Maya. C'est tout ce qu'elle osa dire.

— C'est afin que toutes les oies de la maison sachent bien ce qui les attend si elles se dressent contre moi et veulent s'envoler, riposta madame Raklitz, avec un petit sourire méchant sur ses lèvres **sévères.**

Selma LAGERLÖF. *Morbacka* (Stock, édit.).

Les mots et expressions. — ***Jars*** : le mâle de l'oie. — ***Migrateur*** : qui émigre, qui change de pays, de climat. — ***Morbacka*** : c'est le nom d'un village de Suède où se passe la scène. — ***Domestiques*** : qui vivent à la ferme. — ***Bandes ailées*** : bandes formées d'animaux qui ont des ailes (ce sont les oies sauvages). — ***Proie*** : animal qu'un autre capture pour le manger. —

Plausible *:* qui peut être admis. — ***Socs de charrue*** *:* les oies sauvages qui volent se disposent en triangle et leur bande a ainsi la forme d'un soc de charrue. — ***Consigne*** *:* ordre formel qu'il faut exécuter. — ***Chinés*** *:* qui ont plusieurs couleurs mélangées. — ***L'abattage*** *:* le couteau était employé pour abattre (pour tuer) les oies. — ***Sévères*** *:* qui expriment la sévérité (le manque d'indulgence).

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** si elles se dressent contre moi (6e paragraphe).

Citez deux mots de la famille de *liberté* (un adjectif et un verbe). **Employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Analysez les verbes de la proposition :** le superbe jars blanc, la femelle grise et tous les jeunes étaient tués et plumés.

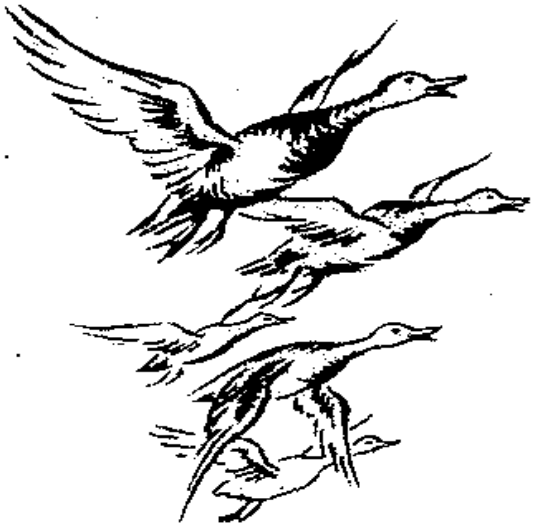
Conjuguez ces verbes au plus-que-parfait de l'indicatif (même forme).

3° **Analysez les mots qui composent les groupes sujets de la proposition :** le superbe jars blanc et tous les jeunes étaient tués et plumés.

4° **Pourquoi madame Raklitz a-t-elle tué le jars, la femelle grise et les oisons? D'après ce fait, indiquez le trait dominant de son caractère.**

RÉDACTION

Médor, le chien de la ferme, voit passer un chien errant... Las sans doute de sa vie tranquille, il part avec lui pour être libre! Il revient huit jours plus tard... Racontez son aventure et l'accueil que lui réserve son maître au retour.



LISONS : La mort du cheval

1. Le pesant chariot porte une énorme pierre ;
Le **limonier,** suant du mors à la **croupière,**
Tire, et le roulier fouette, et le pavé glissant
Monte, et le cheval triste a le poitrail en sang.
Il tire, traîne, **geint,** tire encore et s'arrête ;
Le fouet noir tourbillonne au-dessus de sa tête.

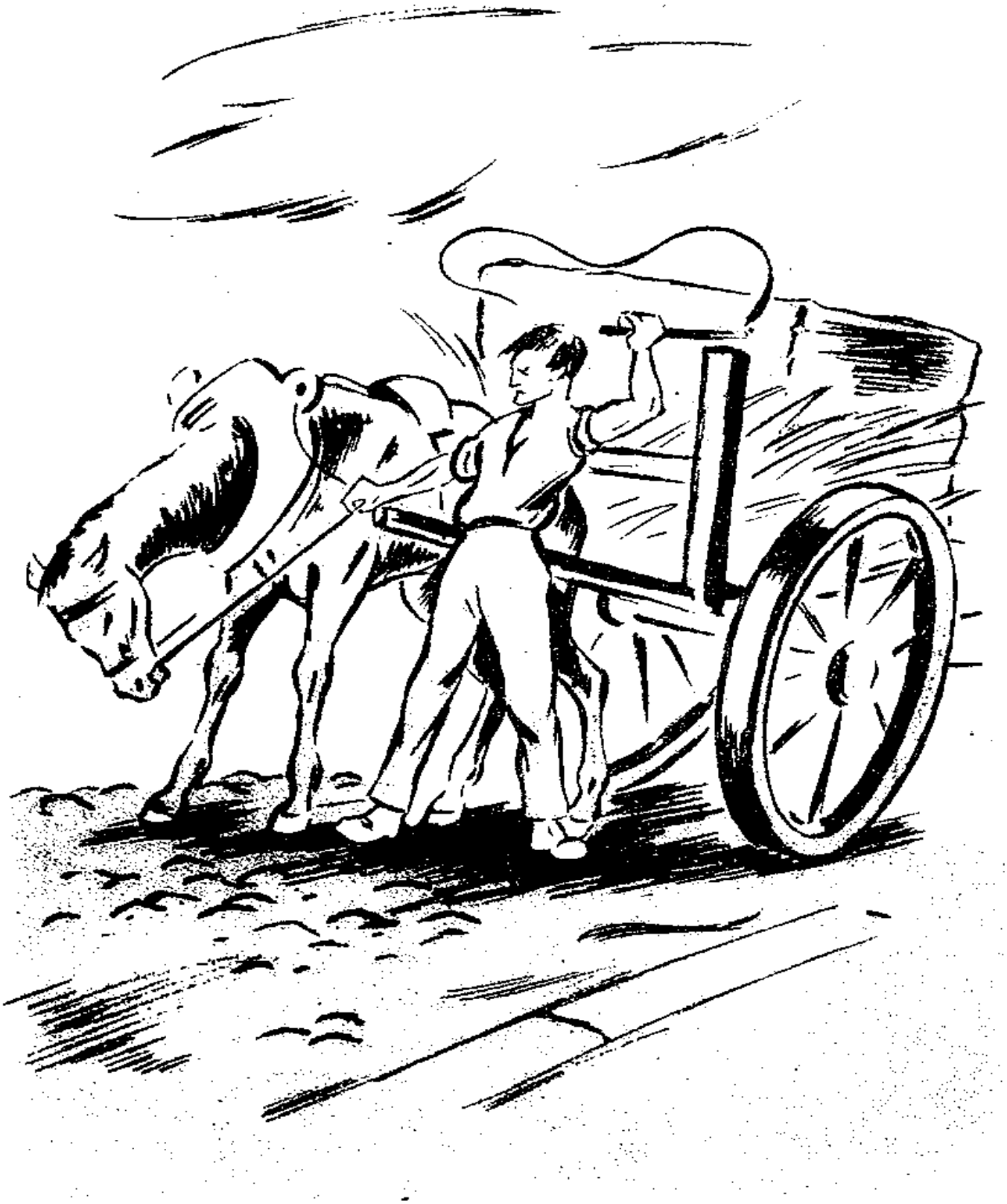
2. C'est lundi ; l'homme, hier, buvait aux **Porcherons**
Un **vin plein de fureur,** de cris et de jurons ;
Oh ! quelle est donc la loi formidable qui livre
L'être à l'être et la bête effarée à l'homme ivre !

3. L'animal éperdu ne peut plus faire un pas ;
Il sent **l'ombre** sur lui peser ; il ne sait pas,
Sous le bloc qui l'écrase et le fouet qui l'assomme,
Ce que lui veut la pierre, et ce que lui veut l'homme.

4. Et le roulier n'est plus qu'un **orage de coups,**
Tombant sur ce **forçat** qui traîne des **licous,**
Qui souffre et ne connaît ni repos, ni dimanche.
Si la corde se casse, il frappe avec le manche,
Et si le fouet se casse, il frappe avec le pied ;
Et le cheval tremblant, hagard, estropié,
Baisse son **cou lugubre** et sa tête égarée ;
On entend, sous les coups de la botte ferrée,
Sonner le ventre nu du pauvre être muet !

5. Il râle ; tout à l'heure encore il remuait,
Mais il ne bouge plus, et sa force est finie ;
Et les coups furieux pleuvent ; son agonie
Tente un dernier effort ; son pied fait un écart,
Il tombe, et le voilà brisé sous le brancard.

Victor HUGO. *Les Contemplations.*



Les mots et expressions. — ***Limonier :*** cheval attelé aux limons d'un chariot. — ***Croupière :*** partie du harnachement passant sur la croupe et sous la queue du cheval. — ***Geint :*** gémit, se plaint. — ***Porcherons :*** nom du cabaret où le roulier s'est enivré. — ***Vin plein de fureur :*** un vin qui rend méchant. — ***L'ombre :*** les yeux du cheval commencent à se voiler, car sa mort est proche. — ***Orage de coups :*** les coups tombent sur le cheval a une telle cadence qu'on peut les comparer à une chute de grêlons ou de gouttes de pluie pendant un orage. — ***Forçat :*** criminel condamné aux travaux forcés ; par comparaison, nom donné à tout être réduit à une condition pénible. — ***Licous :*** courroies que l'on met au cou des bêtes de somme. — ***Cou lugubre :*** qui exprime, par sa position, une sombre tristesse.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Quels sont les détails qui montrent l'acharnement du roulier à frapper le cheval?

Quels sens prend le nom *manche* selon qu'il est du masculin ou du féminin? Faites-le comprendre à l'aide de courtes phrases.

2° Indiquez le temps et le mode de chacune des formes verbales ci-après : il geint — il geignit — geins — il geindrait — qu'il geigne — qu'il geignît.

3° Analysez les mots en italique :

Et le *cheval tremblant*, hagard, *estropié*,
Baisse *son* cou lugubre et sa *tête* égarée.

4° Quelles réflexions vous inspire la lecture de ce texte?

RÉDACTION

N'avez-vous jamais été le témoin d'un acte de brutalité envers un animal domestique? Racontez brièvement ce que vous avez vu et exprimez les sentiments que vous avez éprouvés.

ANIMAUX SAUVAGES

LISONS : **Le bon loup**

1. Un loup d'un certain âge, enfin touché de repentir, désira **blanchir son âme.** Un soir d'automne, il assembla dans la forêt ses frères.

— Je me fais vieux, leur dit-il. Au miroir de l'étang, je vois beaucoup de poils blanchâtres à mon museau. Rien ne servirait de les teindre : ce serait digne du renard qui cherche à tromper les autres et lui-même. Le matin, en quittant le lit de feuilles, mes pattes sont raides ; j'ai la bouche bien mauvaise. Où sont mes digestions heureuses ? Une cuisse d'agneau était aussi légère à mon estomac qu'une grappe de raisin !... De l'eau a coulé sous le pont... Il faut me faire une raison et de cette raison tirer motif de vertu... Mes frères, un loup doit goûter le bonheur de l'innocence et **confondre** les méchants qui proclament qu'un loup est toujours cruel...

Les loups se mirent tous à ricaner. Ils se tenaient les côtes avec leurs pattes en le regardant partir, les yeux baissés et la queue basse...

2. Le bon loup chemina longtemps dans les bois ; il se plaisait aux belles pensées. A la nuit tombante, il déterra quelques carottes sauvages et les croqua humblement. Au bord d'un ruisseau, il étancha une soif innocente et, couché sur l'herbe fine, il trouva le sommeil des **pacifiques.**

Le lendemain, il se mit en route, extrêmement léger, un peu faible ; **l'abstinence** lui donnait beaucoup d'idées ; il voulait accomplir de grandes choses, pratiquer vraiment la vertu et mériter ainsi de l'enseigner. Après trois journées d'**extase,** il rencontra un joli mouton.

— Où vas-tu si vite, mon ami ? Je ne suis pas un loup. Regarde un misérable animal qui veut **expier ses anciens crimes.**

Le joli mouton allait s'enfuir à toutes pattes, mais il s'étonna de voir ce bon loup qui s'inclinait sur la mousse, et pleurait. Il fut attendri par un spectacle aussi étrange, et répondit :

— Je reviens à la cité des moutons. Je rapporte des herbes choisies pour un de nos frères malade.

— Vous vivez donc à l'écart ? dit le bon loup en le regardant avec douceur.

— Oui... Nous travaillons ensemble, nous bêlons ensemble et nous sommes très heureux. Notre nombre est de trois cents, il augmente chaque année.

— Pourrais-je t'accompagner, mon ami ?

— J'ignore si notre chef te recevra dans nos rangs.

— Conduis-moi. Quand il m'entendra, il sera touché au cœur. Il ne voudra plus me laisser partir. Mon rêve est d'être le serviteur des moutons jusqu'à la fin de mes jours.

3. Ils arrivèrent à la cité des moutons. Le bon loup fut introduit dans la salle du gouvernement ; une centaine de moutons acclamaient de temps à autre le chef. Çà et là, des béliers montaient la garde.

— Quel est donc cet animal ? s'écria le chef. On dirait un loup fatigué !

— Excellence, dit le bon loup, j'ai voulu connaître votre vie

paisible. J'étais un loup hier encore, hélas ! A présent, je suis un misérable qui se repent. Me voilà dans une bienheureuse faiblesse, je ne mange plus que des carottes sauvages, un peu d'herbe fraîche. Ce régime a affaibli mon corps et fortifié ma vertu. Je me **prosterne** à vos pieds candides. J'implore de vous servir et de vous aimer.

— Relève-toi. Il me plaît de voir le repentir d'un bon loup. Dans quelque temps nous donnerons une grande fête pour toi. En attendant, tu éplucheras les légumes à la cuisine...

4. Les semaines et les mois passèrent. Le bon loup maigrissait à vue d'œil ; il était vraiment admiré de tous les moutons...

Des semaines et des mois passèrent encore. Le bon loup fut solennellement appelé : citoyen mouton. Il y eut une fête monstre. Brebis et béliers dansèrent en son honneur.

Il versait des larmes de joie. Ce soir-là, dans la salle des réjouissances, deux cents moutons et béliers se rassemblèrent en bon ordre. Le chef lui décerna le grand cordon de la prairie. Un bien tendre agneau fut chargé de passer à son cou velu le superbe ruban vert. Il s'avança avec une touchante gentillesse et tout d'abord bêla son compliment. Quand le bon loup se pencha pour l'accolade **rituelle,** il fut soudain traîtreusement torturé par l'envie terrible de chair fraîche, l'horrible désir qu'il avait **refréné** si longtemps ! Loin de rendre le baiser fraternel, il mordit l'agneau à la gorge et s'abreuva de son sang. A cette vue, le chef jeta un long bêlement de colère ; toute la troupe se rua sur le **parjure,** selon la manœuvre apprise. Les béliers le frappèrent bien longtemps de toutes leurs forces ; les moutons achevèrent de l'étouffer. Ainsi mourut lamentablement le bon loup.

Charles SYLVESTRE.

Les mots et expressions. — ***Blanchir son âme :*** purifier son âme, se racheter de ses fautes. — ***Confondre :*** réduire au silence. — ***Pacifiques :*** ceux qui aiment la paix. — ***L'abstinence :*** la sobriété dans le boire et le manger. — ***Extase :*** ravissement. — ***Expier ses crimes :*** réparer ses crimes. — ***Se prosterner :*** se coucher à terre, se courber jusqu'à terre. — ***Rituelle :*** prescrite par l'usage ou les règlements. — ***Refréner :*** réprimer, contenir (mettre un frein). — ***Parjure :*** celui qui viole son serment.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** de l'eau a coulé sous le pont — ricaner.

Employez dans une phrase qui en fera comprendre le sens un adjectif qualificatif de la famille des noms suivants : raison — vertu — innocence.

2° **Analysez les verbes :** se plaisait — fut introduit — ai voulu.

Conjuguez le verbe *conduire* **au passé simple et à l'imparfait du subjonctif.**

Transposez la phrase suivante à tous les temps simples du mode indicatif : Où vas-tu si vite, mon ami ?

3° **Analysez les mots en italique :**

Un *loup* d'un *certain* âge, enfin touché de *repentir*, désira blanchir *son âme*.

4° **Y a-t-il des bons et des mauvais loups ? Le titre donné au texte vous paraît-il justifié ?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est un conte nous montrant qu'il est impossible au loup de refouler ses mauvais instincts.

2° **Un paragraphe :**

Observons le 3e paragraphe consacré à la réception du loup par le chef des moutons.

Il comprend trois parties bien distinctes :

a) Le loup est introduit dans la salle du gouvernement.

b) Le loup sollicite la faveur de mener la vie paisible des moutons.

c) Le chef des moutons lui répond.

Un plus long développement a été accordé à la seconde partie, le demandeur devant plaider longuement sa cause pour convaincre de ses bonnes intentions son interlocuteur.

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du 2e paragraphe : *Le joli mouton allait s'enfuir à toutes pattes,* **mais** *il s'étonna de voir ce bon loup qui s'inclinait sur la mousse et pleurait.*

L'action exprimée dans la première proposition était sur le point de se réaliser ; elle fut empêchée au dernier moment par des faits inattendus, soudains, indiqués dans la suite de la phrase.

C'est le mot *mais* (ce mot est une *conjonction)* qui marque la soudaineté des événements qui ont empêché la réalisation de l'action prévue.

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Il s'apprêtait à sortir,* **mais...**

b) *L'aigle allait fondre sur sa proie,* **mais...**

c) *La souris...*

COMPOSEZ :

1° Paul promet formellement à sa maman de se corriger de son défaut de gourmandise.

En vous inspirant du 3e paragraphe du texte, **composez brièvement le dialogue des deux personnages** : *promesses de l'enfant ; réponse de la maman.*

2° « *Chassez le naturel, il revient au galop* », dit un proverbe.

Le texte que nous avons lu en est une illustration saisissante. Les mauvais instincts du loup, sa cruauté, mis en sommeil un moment, réapparaissent dans toute leur laideur, dès que l'occasion leur est offerte de se manifester de nouveau.

Ce qui est vrai pour les animaux l'est aussi, hélas, pour les êtres humains. Les enfants, en particulier, n'échappent pas à cette loi naturelle. Faites loyalement votre examen de conscience. N'avez-vous pas quelque mauvais penchant qu'il vous est difficile de contenir, de refouler ? Certains de vos camarades ne vous offrent-ils pas des exemples identiques ?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Jean a un vilain défaut : il est paresseux. Il a été le dernier au classement. Il a dû promettre à ses parents de s'appliquer davantage. Un mois après, il rapporte son nouveau classement.

Autres sujets proposés :

a) **Connaissez-vous la fable de La Fontaine intitulée : « *Le loup et l'agneau* » ? Racontez-la.**

b) **Claude est tricheur. Ses camarades ont fini par l'écarter de leurs jeux. Croyant à la sincérité de son repentir, ils le laissent participer à une nouvelle partie qu'ils organisent.**

LISONS : **Dangereuse méprise**

1. Une vieille dame polonaise habitait, en Autriche — je vous parle là d'une cinquantaine d'années — un domaine **forestier**, où l'on trouvait encore parmi des **futaies** très anciennes des loups et des ours. On y captura une ourse, un peu blessée, que la dame fit soigner et guérir chez elle, et qui s'apprivoisa le mieux du monde, au point de la suivre comme une chienne et de coucher sur le tapis du salon.

2. Un jour que la vieille dame se rendait par un sentier de la forêt à une de ses métairies, elle s'aperçoit que Mâcha, son ourse familière, la suit. « Non, Mâcha, lui dit-elle, vous ne viendrez pas à la ferme, retournez à la maison. »

Refus de Mâcha qui **s'obstine,** et que la dame polonaise reconduit elle-même pour l'enfermer sous bonne garde au salon.

3. Dans la forêt, elle entend de nouveau un trot sourd sur les aiguilles de sapin ; elle se retourne et voit accourir... Mâcha, Mâcha qui la rejoint rapidement et **s'arrête court** devant elle.

— Oh ! Mâcha ! s'écrie la vieille dame, je vous avais défendu de me suivre ! Je suis très fâchée contre vous ! Je vous ordonne de vous en aller à la maison ! Allez, allez-vous-en !

Et elle **ponctue** ce discours, pan ! pan ! de deux petits coups de son ombrelle sur le museau de Mâcha. Celle-ci regarde sa maîtresse d'un œil indécis, fait un bond de côté, et disparaît dans la forêt...

4. « J'ai eu tort, pense la vieille dame. Mâcha ne va plus vouloir rentrer du tout ; elle est **vexée.** Elle va **terroriser** les moutons et le bétail... Je vais retourner à la maison et faire chercher Mâcha.

Elle **rebrousse chemin,** ouvre la porte du salon, et trouve... Mâcha, Mâcha qui n'avait pas bougé, Mâcha sans reproche qui somnolait sur le tapis !

5. La bête, dans le bois, c'était tout bonnement un autre ours, qui accourait pour manger la vieille dame, mais qui, **gratifié** de deux petits coups d'ombrelle et **semoncé** comme un simple caniche, s'était dit :

— Cette personne autoritaire détient assurément une puissance **mystérieuse** autant qu'**illimitée**... Fuyons !

Mais, tout de même, si l'autre ours, l'ours sauvage, avait su que la dame, la **péremptoire** vieille dame, n'était armée que d'une petite ombrelle en coton rose... hein ?

COLETTE.
La Paix chez les Bêtes (A. Fayard, édit.).

Les mots et expressions. — ***Forestier*** : couvert de forêts. — ***Futaies*** : forêt composée de hauts arbres (le *fût* est le tronc de l'arbre). — ***S'obstine*** : s'entête, persévère dans son attitude. — ***S'arrête court*** : s'arrête net, brusquement. — ***Ponctue*** : elle donne deux petits coups d'ombrelle tout en prononçant son discours pour le rendre plus expressif, comme on met des signes de ponctuation en écrivant une phrase pour la rendre plus claire. — ***Vexée*** : fâchée. — ***Terroriser*** : semer la terreur, la panique. — ***Rebrousse chemin*** : retourne en arrière. — ***Gratifié*** : qui a reçu les coups d'ombrelle comme un cadeau. — ***Semoncé*** : qui a reçu une semonce (une réprimande). — ***Mystérieuse*** : secrète, qui ne peut s'expliquer. — ***Illimitée*** : sans limites, sans bornes. — ***Péremptoire*** : qui n'admet pas de réplique, de discussion.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : la vieille dame *se rendait* à une de ses métairies.

Employez le verbe *se rendre* **dans une phrase où il aura le sens de** : se soumettre.

2° **Mettez le verbe** *fuir* **à la 1re personne du singulier et du pluriel du présent des modes indicatif, conditionnel et subjonctif.**

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots en italique :**

Un jour que *(la vieille dame)* se rendait par un sentier de la forêt *(à une de ses métairies)*, *(elle)* s'aperçoit que Mâcha, *(son ourse)*, *(la)* suit.

4° **Imaginez les sentiments et les réflexions de la dame lorsqu'elle trouva Mâcha au salon, à son retour.**

RÉDACTION

Petit Paul a l'habitude de sortir les poissons du panier de pêche de son papa. Aujourd'hui, son père rapporte des écrevisses. Petit Paul n'en a jamais vu... « Les jolis petits poissons ! » s'écrie-t-il. Imaginez la suite.

LISONS : **La ratière**

1. Le soir, mon frère et moi posâmes, **en nous précautionnant,** près du sac de farine percé, le petit piège. Un appétissant morceau de fromage **l'amorçait,** un peu rôti au feu pour développer son odeur.

Nous allâmes au lit et, la bougie soufflée, nous fermâmes nos yeux dans le noir...

2. Au petit jour, je réveillai mon frère et nous montâmes, pieds nus, jusqu'au grenier.

Il y régnait un silence de vieilles choses poussiéreuses, entassées dans un cher désordre. C'était pourtant derrière ce bahut vermoulu, cette **quenouille** cassée à **tignasse** de laine, s'appuyant sur un **rouet coincé,** voisin de vieilles bottes, que sortaient, à la nuit tombante, tous ces rats qui dansaient si fort quand notre chat n'était pas là.

Enfin, nous allions en voir un. On nous le livrerait, **à notre discrétion,** et nous pourrions nous en amuser jusqu'à ce qu'il en meure. Je désirais le plonger dans l'eau de la fontaine. Mon frère préférait lui roussir le poil en le passant dans la flamme.

Et nous la vîmes, en effet, notre capture. C'était une petite souris grise, avec un ventre blanc, deux yeux pareils à deux gouttes d'eau noire, un nez pointu, **flaireur.** Nous avions entendu, la nuit, ses grands efforts pour **s'évader.** Mais, comprenant sans doute leur inutilité, maintenant elle attendait, très calme, ayant pris son dernier plaisir : manger l'amorce. « Ils nous dévoreront... », avait dit notre vieille bonne. Non, vraiment, celle-là...

3. Nous descendîmes pour montrer notre petite prisonnière. Sa **contenance résignée,** attentive et inoffensive, nous avait conquis. Il ne nous venait plus à l'esprit l'idée de lui faire aucun mal. Mon frère parlait même déjà de lui donner à manger, pour l'apprivoiser en cage. Mais les grandes personnes vinrent traiter

notre attendrissement d'**enfantillage** et on y **coupa court** aussitôt en appelant le chat.

Notre bonne apporta la ratière au milieu de la cour. Nous approchâmes parce que c'était tout de même un spectacle, mais nous le regardions sans joie. Minette rampait autour avec des yeux gourmands, féroces, battant ses flancs à coups de queue. La souris, **hérissée** de peur, s'adossait au fond de sa cage. On ouvrit la porte du piège ; elle ne sortit pas. La chatte voulut la piquer de ses griffes, à travers le treillis. Et juste alors, une petite boule grise fila dans la cour en sautillant. Nous n'eûmes que le temps de jeter un cri : la chatte avait bondi, manqué son coup et déjà la souris disparaissait sous une porte, **palpitante** et sauvée.

4. Ma mère ne remarqua pas nos visages, aucunement **désappointés.** Elle parlait à la chatte qui venait se caresser contre sa robe.

— Ah ! maladroite, va ! Tu l'as laissée partir. Et vous, mes petits, ajouta-t-elle, il vous faudra ce soir retendre la ratière.

Nous répondîmes : « Oui, maman », avec docilité.

5. A la fin de la journée, après de longs débats de conscience, je résolus d'aller en fraude casser le ressort de la ratière. C'est le moyen que j'avais trouvé pour n'être plus complice d'un pareil crime. Je me glissai dans le grenier, le cœur battant.

Là, je trouvai l'appareil de capture. J'en cherchai le ressort, effrayé par le **risque** que couraient mes doigts **menus.** Mais une surprise m'attendait : le ressort, déjà, avait disparu.

En descendant, je dis à mon frère :

— Tu es monté au grenier ?

Il me répondit :

— Non, non.

Mais je vis bien qu'il rougissait.

E.-M. BENECH. *L'Auvergnat de Paris.*

Les mots et expressions. — ***En nous précautionnant :*** en prenant nos précautions (en ayant soin de ne pas faire de bruit). — ***L'amorçait :*** servait d'amorce (d'appât). — ***Quenouille :*** bâton qui porte à l'une de ses extrémités le chanvre ou la laine que l'on veut filer. — ***Tignasse :*** chevelure

en désordre (la touffe de laine placée au bout de la quenouille ressemblait à une tignasse). — ***Rouet*** : appareil rustique muni d'une grande roue actionnée par une pédale et utilisé pour filer la laine. — ***Coincé*** : qui ne pouvait plus tourner, comme s'il était calé. — ***A notre discrétion*** : à notre disposition, notre fantaisie. — ***Flaireur*** : fait pour flairer (sentir). — ***S'évader*** : s'échapper par ruse ou par force. — ***Contenance*** : attitude. — ***Résignée*** : résolue par avance à subir sans révolte le sort qui lui serait réservé. — ***Enfantillage*** : actes, gestes, paroles d'enfant mais qui ne sont pas approuvés par les grandes personnes. — ***Coupa court*** : on y mit fin brusquement. — ***Hérissée*** : ses poils étaient hérissés (dressés verticalement) parce qu'elle avait peur. — ***Palpitante*** : elle éprouvait des battements dans ses organes, dans son corps (causés par la peur). — ***Désappointés*** : déçus par la perte d'un espoir. — ***Risque*** : danger. — ***Menus*** : petits, minces, fragiles.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** sa contenance résignée nous avait conquis.

Comment le verbe *entasser* **a-t-il été formé? Citez trois verbes formés de la même manière ; employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Conjuguez le verbe** *apprivoiser* **au passé composé et au passé du subjonctif.**

3° **Analysez les mots en italique :** *tous ces rats qui* dansaient ; on *nous le* livrerait.

4° **Comment expliquez-vous que le ressort de la ratière avait déjà disparu** (dernier paragraphe). **Qu'est-ce qui vous le fait penser?**

RÉDACTION

Racontez la capture d'un oiseau ou d'un insecte au moyen d'un piège approprié (à votre choix). **Pris de remords, vous rendez la liberté à l'animal.**

A LA CAMPAGNE

LISONS : **Le déjeuner au bois**

1. Line est une petite Parisienne d'autrefois. Le dimanche, à la belle saison, ses parents l'emmènent quelquefois au **Bois de Boulogne,** où l'on déjeune sur l'herbe.

2. Quelle affaire que ces préparatifs ! Le menu est **médité** le lundi, proposé le mardi, discuté le mercredi, arrêté le jeudi, commandé le vendredi, exécuté le samedi. Les paniers sont sortis et alignés en ordre de bataille, les bidons **fourbis,** les gobelets astiqués, le linge empilé. Et les robes, dès la veille, sont étalées sur les chaises : celle, en soie noire, de la grand-maman ; celle, en alpaga, de la maman ; celle, en coton, de la fillette. Et le vieux cocher est averti, le vieux cocher que l'on prend de préférence, bien que ses deux petits bidets bretons soient vieux, bien que sa bonne grande calèche soit vieille.

3. L'aïeule a mis sa belle capote à pensées, la mère son beau chapeau à rubans. Et **le chef** de Line s'agrémente d'un couvercle de paille d'Italie si vaste que les genoux de tous en reçoivent de l'ombre et qu'aux **Tuileries,** les autres gamines, moqueuses, l'ont surnommée « Champignon ».

Line s'en moque et rêve, rêve que si les chevaux s'emportaient (oh ! sans qu'il advînt de mal à personne), ça changerait peut-être l'itinéraire et le programme... Elle sait que l'on s'arrêtera vers une clairière, où l'on transportera d'abord les vivres, qui seront confiés à sa **vigilance,** ensuite les pliants, parapluies, ombrelles, châles, petits bancs. Puis, finalement, on amènera grand-mère...

4. Line a peur. Il y a trop de taillis autour de la clairière où seule elle garde les provisions ; et un homme est sorti du taillis et s'avance. Il a des habits râpés, des souliers **éculés,** la barbe longue. Line a envie de crier, mais **elle se raidit contre elle-même.** Les autres ne sont pas loin, vont revenir... et puis **ça l'humilierait** de paraître effrayée.

— Ma petite demoiselle, pouvez-vous me donner quelque chose ?

— J'ai rien à moi, fait Line, désolée. Ma tirelire est à la maison.

— Mais tout ça ?...

Son nez froncé, sa bouche **avide** aspirent l'odeur des victuailles.

— Ça, c'est à papa. Il l'a gagné en travaillant.

Le vagabond grogne :

— C'est tout de même pas toi, **moucheronne,** qui m'empêcherait de me servir.

Sous la menace, Line **se rebiffe** comme un coq nain de combat.

— Si, que je vous empêcherais, malhonnête ! Je crierais, on viendrait.

Heureusement pour elle, Line a affaire non à un malfaiteur, mais à un malheureux. Car l'homme a un geste de désespoir, les larmes lui montent aux yeux.

— C'est que j'ai faim, murmure-t-il à soi-même.

Faim, avec toutes les boustifailles qui sont là ! Faim, un dimanche. Line plonge dans le gros panier, saisit un pâté.

— Tiens, monsieur, et sauve-toi vite, parce qu'on va chercher, pour sûr !

5. Un moment après.

— Clémentine, vous êtes témoin qu'il y était ?

— Oui, madame.

— Line, montre tes mains.

— Voyons, ma fille, comment veux-tu que cette petite ait eu le temps d'engouffrer ce pâté ? Elle en serait morte !

SÉVERINE. *Line.*

Les mots et expressions. — ***Bois de Boulogne :*** bois situé sur le territoire de la ville de Boulogne, aux portes de Paris. — ***Médité :*** projeté, combiné. — ***Fourbis :*** nettoyés, polis. — ***Le chef :*** la tête. — ***Tuileries :*** jardin public, à Paris, où se dressait autrefois le palais des Tuileries (incendié et détruit en 1871, au cours d'une révolution). — ***Vigilance :*** surveillance attentive. — ***Eculés :*** déformés (parce qu'ils sont vieux, usés). — ***Elle se raidit contre elle-même :*** par un effort de volonté, elle réprime la peur qui l'envahissait. ***Ça l'humilierait :*** ça l'abaisserait, son amour-propre en serait affecté. — ***Avide :*** qui désire avec ardeur. — ***Moucheronne :*** en raison de sa petite taille, par comparaison avec une petite mouche ou moucheron. — ***Se rebiffe :*** regimbe, refuse de se soumettre.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** l'itinéraire — le programme.

Donnez un synonyme de : l'aïeule — s'agrémente — moqueuse — râpés — des victuailles.

2° **Analysez les verbes :** je crierais — qu'elle ait eu.

A quel temps et à quel mode est le verbe de la proposition : *sans qu'il advînt de mal à personne ?* **Transposez cette proposition au présent, puis au passé du subjonctif.**

« *Je crierais, on viendrait* ». **Mettez cette phrase au passé simple, puis au futur simple.**

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants :**

où (au Bois de Boulogne *où* l'on déjeune) ; tous (les genoux de *tous*) ; on (l'*on* s'arrêtera) ; l' (il *l'*a gagné) ; me (de *me* servir).

4° **Quels sont les principaux traits du caractère de Line ?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit des circonstances dans lesquelles un pâté a disparu du panier à provisions, à l'occasion d'un déjeuner au Bois.

2° **Un paragraphe ?**

Observons le 3e paragraphe consacré aux préparatifs de la sortie.

L'impression d'ensemble est résumée par la première phrase : *Quelle affaire que ces préparatifs !*

Vient ensuite l'énumération détaillée des différentes opérations constituant ces préparatifs.

Cette énumération est volontairement longue, ne négligeant aucun détail pour justifier pleinement aux yeux du lecteur l'affirmation énoncée en premier lieu.

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du premier paragraphe : *Le dimanche, à la belle saison, ses parents l'emmènent quelquefois au Bois de Boulogne,* **où** *l'on déjeune sur l'herbe.*

Les deux propositions de cette phrase sont unies par le *pronom relatif* **où**.

On recourt à l'emploi de ce mot de liaison lorsqu'on veut indiquer que l'action exprimée dans la seconde proposition se passe au *lieu* déjà désigné dans la première proposition.

(Cherchez, dans le texte, d'autres phrases construites de la même manière.)

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *J'ai conservé un souvenir charmant de la région* **où...**

b) *Du sommet de la colline, nous dominons la vallée* **où...**

c) *Par une belle journée ensoleillée...*

COMPOSEZ :

1° **A l'occasion des vacances, vous êtes parti en voyage avec vos parents.** En vous inspirant du 2e paragraphe du texte, **racontez les *préparatifs de ce voyage.***

2° A la belle saison, nombreuses sont les familles qui vont passer la journée du dimanche à la plage ou à la campagne.

Les sorties sont parfois émaillées d'incidents qui en troublent momentanément le charme (comme la disparition du pâté, du panier à provisions dont Line avait la garde).

Avez-vous eu le plaisir de participer à une sortie dominicale de ce genre ?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Par un beau dimanche ensoleillé, vous êtes allé déjeuner avec vos parents à la plage ou à la campagne. Au moment du repas, on s'aperçoit qu'on a oublié... *(couverts, pain...,* imaginez ce qu'il vous plaira).

Autre sujet proposé :

Décrivez votre village ou un village que vous connaissez. Faites-nous connaître les raisons pour lesquelles vous l'aimez.

LISONS : **Jean le Sot**

1. Or, donc, vivaient ensemble, en le village de Gondeville, un brave homme de paysan, qui se prénommait Pierre, sa femme et son neveu, Jean, lequel avait reçu en partage une dose incroyable de... mettons... de **naïveté.**

2. Pierre, ce jour-là, **flanqué** de son inséparable neveu, cheminait sur la route de Chauvignac, une belle route bordée de champs, sinueuse, et bien plus ensoleillée et bien plus **poudreuse** qu'il n'eût été souhaitable...

— Oh ! mon oncle ! Voyez cette belle pomme !

— Quelle pomme peux-tu diable bien apercevoir là où il n'y a pas de pommier !...

Sans doute, le **maître sot** n'avait de sa vie vu citrouille au soleil, tant est-il que c'est sur un magnifique potiron qu'il **s'extasiait** de la sorte...

— Seras-tu donc toute ta vie un sot en trois lettres ? Une pomme, cela ? Mais tu n'as donc jamais vu un œuf d'âne ?

— Un œuf d'âne ? Les ânes pondent donc, mon oncle ?

— Eh ! les poules pondent bien ! et tous les oiseaux ! Pourquoi, veux-tu me dire, les ânes ne pondraient-ils pas ?

— Mais alors... Les ânes couvent aussi ?

— Pourquoi pas ?

— C'est qu'ils n'ont pas d'ailes...

3. Une telle naïveté désarmait le bonhomme, mais la farce avait trop bien commencé.

— Au fait, mon garçon, si la chose t'amuse, va voir cet œuf de plus près. Je t'assure que cela en vaut la peine, car on en voit rarement traîner dans les champs. Quelque ânesse aura perdu celui-ci. Va et je te reprendrai ici même, en revenant du marché !

Jean le Sot ne se le fit pas dire deux fois. Un œuf d'âne ! Si

celui-ci est perdu, se disait le naïf, je peux le prendre pour moi !... mais pourquoi n'essayerais-je pas de couver celui-ci ? J'aurais un bel ânon, un petit ânon à moi !...

4. Lorsque l'oncle Pierre revint du marché, il chercha notre sot dans la plaine.

— Ah ça ! mais... que fais-tu, garçon ! Te figures-tu que je vais t'attendre ?

— Mon oncle, je couve cet œuf et, si tout se passe selon mon désir, je rentrerai au logis avec le plus bel ânon du monde !

— Mon garçon, tu ne penses certainement pas si bien dire ! Je te souhaite bien du plaisir et beaucoup de patience ! Les œufs d'âne sont longs à **éclore** !

Et le cher homme s'en fut, tout heureux de la belle histoire qu'il allait avoir à conter.

La nuit trouva notre Jean sur sa citrouille, et au petit matin, il couvait toujours, quelque peu **transi**, mais confiant.

5. A l'heure où le soleil ramène les paysans aux champs, le vieux Mallet, bêche sur l'épaule, s'en fut dans la plaine, quelque part du côté de la route de Chauvignac. Sabots aux pieds, il piétinait les mottes et foulait les herbes, pipe à la bouche et musette au côté...

Mais qu'est-ce que ça ? Ma parole, on dirait Jean le Sot ! Que fais-tu là, ô le plus malin des Gondevillais ?

— Je couve, père Mallet !

— Tu... Hein ? Tu... tu couves ? Et que couves-tu ? Seigneur !

— Un œuf d'âne ! Un bel œuf d'âne qui me donnera, si le ciel m'aide, un petit ânon que je ne suis pas prêt à vous vendre !

— Pauvre imbécile ! Un œuf d'âne ! Mais c'est toi, l'âne ! Où as-tu volé une pareille idée ?... Lève-toi seulement une seconde, et je vais te montrer comment on couve les citrouilles !

Jean le Sot s'était levé. Le potiron luisait au soleil, le père Mallet saisit sa bêche, et d'un coup bien appliqué de son tranchant, le fendit net. Or, voici qu'au moment précis où la citrouille s'ouvrait comme une grenade, frrr ! frrr ! un gros lièvre, qui s'était caché dans la haie, et dont nos discoureurs avaient troublé le repos, jugea bon de décamper... entre les jambes de Jean le Sot. Celui-ci

en demeura tout **éberlué,** puis se précipita à la poursuite de l'animal.

6. Mais le plus beau de l'histoire, ce fut le retour de Jean le Sot au logis. L'oncle avait ameuté les voisins.

— Si vous n'avez jamais vu de couveurs d'âne, je vais vous montrer le seul qu'on puisse rencontrer en cette terre de Saintonge ! Où donc est ta **progéniture,** Jean le Sot ? Et qu'as-tu fait de la coquille ?

Mais Jean, très **digne,** attendit que maître Pierre se trouvât **à court.**

— Mon oncle, vous n'y connaissez rien ! Ce n'était pas un œuf d'âne, c'était un œuf de lièvre ! Le père Mallet pourra vous le dire, il a vu s'enfuir la bête.

Charles BRISSON.
A travers la France ensoleillée.

Les mots et expressions. — ***Naïveté :*** simplicité, crédulité. — ***Flanqué :*** ayant à son *flanc* (à son côté, près de lui). — ***Poudreuse :*** poussiéreuse. — ***Maître sot :*** arrivé au plus haut degré de la sottise, comme le *maître*, dans une corporation du moyen âge, était arrivé à la plus haute connaissance de son métier. — ***S'extasiait :*** était ravi, transporté d'admiration. — ***Eclore :*** un œuf est éclos quand le petit qu'il contient sort de la coquille. — ***Transi :*** saisi par le froid. — ***Eberlué :*** étonné. — ***Progéniture :*** les petits d'un animal ou les enfants d'un homme. — ***Digne :*** grave. — ***A court :*** à court de paroles, c'est-à-dire s'arrêtant de parler, ne trouvant plus rien à dire.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** L'oncle avait ameuté les voisins.

2° **Conjuguez le verbe** *connaître* **au présent de l'indicatif, au futur simple, au présent du conditionnel et au présent du subjonctif.**

3° **Analysez les mots en italique :** Si *celui-ci* est perdu, *se* disait le *naïf*, je peux *le* prendre pour *moi*.

4° **Le père Mallet, lui, voulait-il s'amuser de Jean le Sot ?**

RÉDACTION

C'est le premier avril. Pierre est un simple d'esprit; ses camarades veulent se divertir à ses dépens : ils l'envoient chercher « de l'huile de coude », ou toute autre chose fantaisiste, à votre choix. Racontez ses demandes successives, l'attitude des personnes auxquelles il s'adresse; le résultat final...

LISONS : **Embourbés jusqu'aux genoux**

1. C'est pour aller voir un ami, l'ami Jean, que Roger, Marcel, Bernard, Jacques et Étienne ont pris la **route nationale** qui déroule au soleil, le long des prés et des champs, son joli ruban jaune, traverse les bourgs et les hameaux et conduit, dit-on, jusqu'à la mer où sont les navires.

Les cinq compagnons ne vont pas si loin. Mais il leur faut faire une belle course d'un kilomètre pour atteindre la maison de l'ami Jean.

Les voilà partis. On les a laissés aller seuls, sur **la foi** de leurs promesses ; ils se sont engagés à marcher sagement, à ne point s'écarter du droit chemin, à éviter les chevaux et les voitures et à ne point quitter Etienne, le plus petit de la bande.

Les voilà partis. Ils s'avancent en ordre sur une seule ligne.

2. Pourtant, il y a un défaut à cette belle **ordonnance.** Etienne est trop petit. Un grand courage **s'allume** en lui. Il **s'efforce,** il hâte le pas. Il ouvre toutes grandes ses courtes jambes. Il agite ses bras **par surcroît.** Mais il est trop petit, il ne peut pas suivre ses amis. Il reste en arrière. C'est **fatal** ; les **philosophes** savent que les mêmes causes produisent toujours les mêmes **effets.** Mais Jacques, ni Bernard, ni Marcel, ni même Roger ne sont des philosophes. Ils marchent selon leurs jambes, le pauvre Etienne marche avec les siennes : il n'y a pas de **concert** possible. Etienne court, souffle, crie, mais il reste en arrière...

3. Tout à coup, nos grands, nos forts, nos quatre gaillards s'arrêtent. Ils ont vu par terre une bête qui saute. La bête saute parce qu'elle est une grenouille et qu'elle veut gagner le pré qui longe la route. Ce pré, c'est sa patrie : il lui est cher, elle y a son **manoir** auprès d'un ruisseau. Elle saute.

C'est une grande curiosité naturelle qu'une grenouille.

Celle-ci est verte ; elle a l'air d'une feuille vivante et cet air lui donne quelque chose de merveilleux.

4. Bernard, Roger, Jacques et Marcel se jettent à sa poursuite. Adieu Etienne, et la belle route toute jaune, adieu leur promesse ! Les voilà dans le pré, bientôt ils sentent leurs pieds s'enfoncer dans la terre grasse qui nourrit une herbe épaisse. Quelques pas encore et ils s'embourbent jusqu'aux genoux. L'herbe cachait un **marécage.**

Ils s'en tirent à grand-peine. Leurs souliers, leurs chaussettes, leurs mollets sont noirs. C'est la **nymphe** du pré vert qui a mis les guêtres de **fange** aux quatre désobéissants.

5. Etienne les rejoint, tout essoufflé. Il ne sait, en les voyant ainsi chaussés, s'il doit se réjouir ou s'attrister. Il **médite** en son âme **innocente** les **catastrophes** qui frappent les grands et les forts. Quant aux quatre guêtrés, ils retournent **piteusement** sur leurs pas, car le moyen, je vous prie, d'aller voir l'ami Jean en pareil **équipage** ? Quand ils rentreront à la maison, leurs mères liront leur faute sur leurs jambes, tandis que la **candeur** du petit Etienne **reluira** sur ses mollets roses.

Anatole FRANCE.
Pierre Nozière (Calmann-Lévy, édit.).

Les mots et expressions. — ***Route nationale :*** catégorie de route, très large, entretenue aux frais de l'Etat. — ***La foi :*** l'assurance qu'ils avaient donnée de tenir leur promesse. — ***Ordonnance :*** disposition faite suivant un ordre. — ***S'allume :*** monte en lui, comme la flamme monte quand on allume le feu. — ***S'efforce :*** fait des efforts. — ***Par surcroît :*** en plus. — ***Fatal :*** inévitable, qui se produit quoi qu'il arrive. — ***Philosophes :*** hommes sages, qui savent très bien raisonner. — ***Effets :*** conséquences, résultats. — ***Concert :*** union, entente. — ***Manoir :*** habitation importante, entourée de terres (ici : façon plaisante de désigner le « logis » de la grenouille). — ***Marécage :*** terrain bourbeux, gorgé d'eau, souvent recouvert d'une couche d'herbe qui en dissimule le danger. — ***Nymphe :*** dans la mythologie, divinité des eaux ou des bois. — ***Fange :*** boue. — ***Médite :*** réfléchit profondément. — ***Innocente :*** pure, qui ignore le mal. — ***Catastrophes :*** événements qui entraînent des conséquences très graves. — ***Piteusement :*** d'un air triste, malheureux, qui inspire la pitié. — ***Equipage :*** manière dont ils sont vêtus. — ***Candeur :*** pureté d'âme, innocence. — ***Reluira :*** éclatera (on pourra voir, à ses mollets roses, qu'il n'a rien fait de mal).

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Qu'est-ce qu'***un bourg ? un hameau ?*

Expliquez : *ont pris* la route nationale. **Employez le verbe** *prendre* **dans une phrase où il aura le sens de :** s'emparer de.

Donnez le contraire de : dérouler — en ordre — à grand-peine.

2° **Analysez le verbe :** ils se sont engagés.

Mettez le verbe *jeter* **à la 1re personne du singulier et du pluriel des temps simples du mode indicatif :** a) **à la forme active ;** b) **à la forme passive ;** c) **à la forme pronominale.**

3° **Analysez les mots en italique :**
on *les* a laissés aller *seuls*. Etienne marche avec *les siennes ; celle-ci* est verte.

4° **Pour quelles raisons les quatre grands garçons n'ont-ils pas tenu leur promesse de rester sur la route et de ne pas quitter Étienne ?**

RÉDACTION

Malgré la défense de leur maman, Paul et Jacqueline vont cueillir des fleurs sur le bord du ruisseau. Les plus belles sont au ras de l'eau et difficiles à atteindre... Qu'arrive-t-il ?...

LES COURS D'EAU

LISONS : **Le malheureux pêcheur de grenouilles**

1. — Va-t-on voir s'il y a des **rainettes** ?

Et ils se dirigèrent vers l'étang. Arrivés devant les roseaux de la rive, ils ne virent que l'eau ensoleillée mais point de rainettes. Ils s'en énervèrent, s'accusant réciproquement :

— Tu les épouvantes, aussi, tu marches trop fort !

— J'en vois une, souffla Boulot.

— Où ? où ? s'exclamèrent-ils tous **en sourdine.**

— Là, là ! fit-il en montrant du doigt.

— Tapez pas, vous autres ! ordonna Camus. J'ai ma fronde !

2. Il choisit avec un soin **méticuleux** son plus beau caillou, qu'il plaça dans le cuir du lance-pierres.

— Vise bien, recommandait Lebrac.

Sans répondre, l'œil gauche fermé, un peu pâle, Camus, en faisant

« han ! » lança la pierre et poussa un cri de triomphe cinq fois **répercuté** : « Touchée ! »

— Faut l'attraper, proposa Lebrac.

On chercha des perches légères, mais aucune ne se trouva être assez grande pour atteindre la grenouille qui bâillait, la gueule ouverte, sur sa feuille de **nénuphar.**

3. — On peut pourtant pas la laisser là, rageait Lebrac... Je vais me déchausser et aller la prendre.

Et il entra dans l'eau ainsi qu'un canard. Après quatre ou cinq pas prudents, il avança plus rapidement, l'œil rivé à la grenouille... Mais l'eau soudain lui monta à la poitrine et il sentit que ses pieds n'étaient plus sur le dur, qu'ils enfonçaient dans quelque chose de mou et de tiède.

— Reviens, reviens, criaient les camarades. Reviens vite !

Lebrac, aux trois quarts **enlisé,** voulut tourner bride. Impossible, ses extrémités inférieures, jusqu'à mi-jambes, étaient prises et il enfonçait, toujours, toujours ; lentement, l'eau atteignit les épaules.

4. — Faut le retirer. Déshabillons-nous et on fera la chaîne, dit Grangibus.

— Il est trop loin ! Trop loin ! Mon Dieu, mon Dieu ! pleurait Tintin.

— Nos ficelles, nos ficelles ! reprit Grangibus... Vite !

Et **prestement** doublées, les ficelles nouées bout à bout en un clin d'œil, on jeta ce lien à Lebrac.

— Tiens ! lui cria-t-on.

Et les cinq camarades, faisant la chaîne, tirèrent sur Grangibus qui avait enroulé la cordelette autour de son bras. Lebrac fut décollé de la vase et fit un grand pas vers la rive quand la ficelle cassa net ; et il se mit à enfoncer de nouveau, sans songer à avancer vers le bord. Le danger renaissait.

— La perche, une perche ! reprit Grangibus qui **ne perdait pas le nord.**

Camus, parmi celles qu'on avait arrachées à une barrière voisine, choisit la plus longue et la plus solide et on la tendit à l'enlisé. Il s'y **agrippa** désespérément et les cinq sauveteurs amenèrent enfin à plat ventre, au rivage, le malheureux pêcheur de grenouilles.

5. On découvrit alors la raison extraordinaire pour laquelle il était resté si bêtement en panne, lui, le débrouillard, quand la ficelle avait cassé.

Sa culotte, dans l'aventure, s'était déboutonnée et ayant glissé au bas de ses jambes, il n'avait d'autre ressource pour ne pas s'en séparer à jamais, que de croiser ses pieds ou d'écarter les pattes, ainsi que la rainette elle-même.

Ce fut dans cette **posture batracienne** qu'il aborda.

— Cette veine ! s'exclama-t-il en touchant terre. Si je l'avais laissée là-dedans, qu'est-ce que j'aurais pris, en rentrant chez nous !

L. PERGAUD.
Les Rustiques (Mercure de France, édit.).

Les mots et expressions. — ***Rainettes :*** grenouilles. — ***En sourdine :*** doucement, à voix basse. — ***Méticuleux :*** qui ne néglige aucun détail. — ***Répercuté :*** repris par chacun des enfants, comme si le cri avait été renvoyé cinq fois. — ***Nénuphar :*** plante aquatique à larges feuilles. — ***Enlisé :*** enfoncé dans la vase. — ***Prestement :*** adroitement, d'une manière agile. — ***Ne perdait pas le nord :*** n'était pas désorienté, désemparé ; conservait tout son calme, son sang-froid. — ***Agripper :*** saisir avidement, avec ardeur. — ***Posture batracienne :*** posture semblable à celle de la grenouille, qui appartient à la classe des batraciens.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : en un clin d'œil ; faisant la chaîne ; qu'est-ce que j'aurais pris.

Comment les adverbes *rapidement, bêtement* **ont-ils été formés? Formez des adverbes à l'aide des adjectifs suivants** : savant — prudent. **Employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Indiquez le temps et le mode de chacune des formes verbales ci-après :** va-t-on...? — s'exclamèrent-ils — fit-il — vise bien — reviens vite ! — fut décollé — il était resté — j'aurais pris.

Conjuguez le verbe *faire* **aux temps composés du mode subjonctif.**

3° **Analysez les mots en italique :**

Et les *cinq camarades*, faisant la chaîne, tirèrent sur *Grangibus qui* avait enroulé la *cordelette* autour de *son* bras.

4° **Lebrac ne prévoyait-il pas le danger qui le menaçait? Justifiez votre réponse.**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit du sauvetage d'un enfant en danger de se noyer dans un étang.

2° **Un paragraphe :**

Observons le premier paragraphe par lequel l'auteur nous fait connaître l'expédition projetée.

Nous en connaissons immédiatement le but, grâce à la proposition faite à ses camarades par l'un des enfants : *Va-t-on voir s'il y a des rainettes?*

Cette proposition n'est même pas discutée puisque, sans transition, on nous annonce : *Et ils se dirigèrent vers l'étang.*

Le style, fort alerte dès le début de ce paragraphe, ne perd nullement de sa vivacité ensuite, l'auteur cédant la parole à ses personnages.

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du 4e paragraphe : *Lebrac fut décollé de la vase et fit un grand pas vers la rive* **quand** *la ficelle cassa net.*

La ficelle cassa net aussitôt après que les deux actions exprimées dans la première partie de la phrase furent accomplies. C'est le mot *quand* (ce mot est une *conjonction)* qui marque le rapprochement, dans le temps, de la dernière action et des deux autres.

Ce mot a, ici, le sens de : *c'est alors que.*

Il signifie parfois : *au moment où,* comme dans cette phrase du 5e paragraphe : *On découvrit alors la raison extraordinaire pour laquelle il était resté si bêtement en panne, lui, le débrouillard,* **quand** *la ficelle avait cassé* (deux faits se sont produits en même temps : *il était resté...,* **quand** *la ficelle avait cassé).*

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Il tendit l'épuisette et allait prendre le poisson* **quand...**

b) *Les courageux sauveteurs hissaient le naufragé à bord* **quand...**

c) *Il jeta sur la table le produit de sa pêche...*

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du premier paragraphe, **montrez un groupe d'enfants allant à la recherche de muguet ou de violettes. Faites-les parler.**

Va-t-on voir s'il y a du muguet? propose Jean.

Et...

2° Vos parents vous ont sans doute recommandé de ne pas aller jouer au bord de l'eau. Combien d'enfants se sont noyés parce qu'ils avaient négligé les conseils de prudence qu'on leur avait prodigués !

Le héros de la lecture fut bien près de connaître le même sort. Il fut heureusement sauvé par ses camarades.

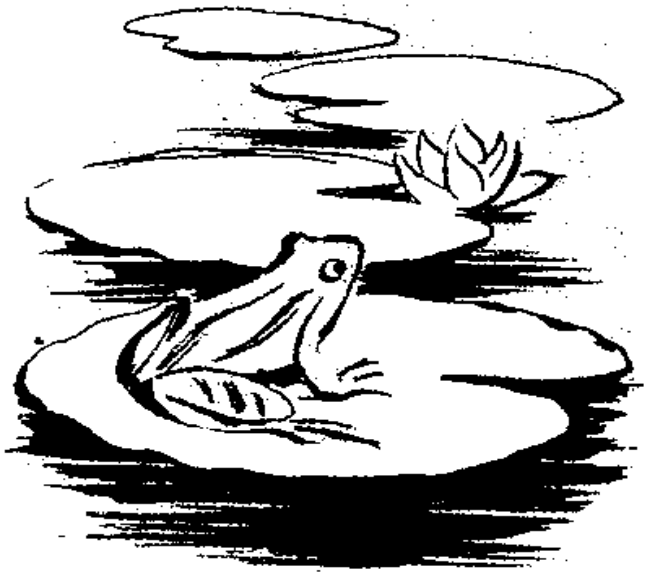
Peut-être avez-vous été le témoin d'un sauvetage opéré dans des circonstances analogues ?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Quelques galopins du village vont jouer au bord de la rivière, malgré la défense de leurs parents. Louis tombe à l'eau. Son camarade Jean, excellent nageur, s'élance courageusement à son secours et le repêche à temps.

Autre sujet proposé :

Faites le récit d'une partie de baignade ou de canotage.



LISONS :

Une ligne pour deux pêcheurs

1. Jean s'en est allé de bon matin avec sa sœur Jeanne, une gaule sur l'épaule, un panier sous le bras, le long de la rivière... Elle coule claire sous des saules argentés. Un ciel humide et doux la regarde couler. Le matin et le soir, de blanches vapeurs se traînent sur l'herbe de ses **berges.**

Mais Jean et Jeanne n'aiment la rivière ni pour les verts feuillages de ses bords ni pour ses eaux pures où le ciel **se mire.** Ils l'aiment pour le poisson qui est dedans.

2. Ils s'arrêtent à l'endroit le plus poissonneux. Jeanne s'assied sous un saule **étêté.** Ayant posé ses paniers à terre, Jean déroule sa ligne. Elle est simple : une gaule avec un fil et une épingle recourbée au bout du fil. Jean a fourni la gaule, Jeanne a donné le fil et l'épingle ; aussi la ligne est-elle commune au frère et à la sœur. Chacun la voudrait tout entière, et ce simple **engin,** qui ne devait nuire qu'au poisson, a soulevé des querelles **domestiques** et fait pleuvoir des **horions** sur la **paisible** berge. Le frère et la sœur ont lutté pour **le libre usage** de la ligne. Le bras de Jean est devenu noir d'avoir été pincé, et la joue de Jeanne s'est **empourprée** sous les **soufflets** sonores.

3. Et quand ils furent las de pinçons et de gifles, Jean et Jeanne consentirent à partager de bon gré ce que ni l'un ni l'autre n'avait pu saisir par la force. Ils **convinrent** que la ligne passerait **alternativement** des mains du frère à celles de la sœur après chaque poisson pris.

4. C'est Jean qui commence. L'on ne sait quand il aura fini. **Il ne viole pas ouvertement le traité,** mais il en détruit **l'effet** par un **abus** coupable. Pour n'avoir pas à céder la ligne à sa sœur, il se refuse à prendre le poisson qui s'offre, qui mord à l'hameçon et qui fait plonger le bouchon.

5. Jean est rusé ; Jeanne est patiente. Depuis six heures elle attend. Cette fois pourtant elle semble lasse de sa longue **inertie.** Elle bâille, s'étire, se couche à l'ombre du saule et ferme les yeux. Jean l'**épie** du coin de l'œil et croit qu'elle dort. Le bouchon plonge. Il tire vivement le fil au bout duquel brille un éclair d'argent. Un goujon s'est pris à l'épingle.

« Ah ! c'est à moi, maintenant », s'écrie une voix derrière lui. Et Jeanne saisit la ligne.

Anatole FRANCE.
Filles et garçons (Hachette, édit.).

Les mots et expressions. — ***Berges*** : rives, bords. — ***Se mire*** : se regarde comme dans un miroir. — ***Etêté*** : auquel on a coupé la tête (pour l'empêcher de monter trop haut). — ***Engin*** : instrument, ustensile utilisé pour prendre ou pour détruire quelque chose (on dit : *un engin de pêche*). — ***Domestiques*** : qui se rapportent à la maison, à la famille (ici : c'est le frère et la sœur qui se querellent). — ***Horions*** : coups. — ***Paisible*** : calme, tranquille, qui aime la paix. — ***Le libre usage*** : la possibilité d'utiliser librement la ligne, chacun pour soi. — ***Empourprée*** : devenue *pourpre (rouge)*. — ***Soufflets*** : gifles. — ***Convinrent*** : décidèrent d'un commun accord. — ***Alternativement*** : tour à tour. — ***Ne viole pas*** : ne passe pas outre à ce qui a été décidé, convenu. — ***Ouvertement*** : franchement, nettement. — ***Traité*** : accord qui rétablit la paix entre deux individus (comme entre deux pays après une guerre). — ***L'effet*** : le résultat, le pouvoir. — ***Abus*** : action d'aller au-delà de ce qui est permis, de ce qui a été accordé. — ***Inertie*** : inactivité. — ***Epie*** : guette, surveille sans en avoir l'air.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Relevez les termes qui indiquent que les enfants se querellèrent violemment.

2° Mettez le verbe *s'en aller* à la 1re personne du singulier de tous les temps simples des modes indicatif et conditionnel.

3° Analysez les mots de la proposition : Elle coule claire sous des saules argentés.

4° Dites nettement en quoi a consisté la ruse de Jeanne pour avoir la ligne à son tour.

RÉDACTION

Francine a reçu un beau jouet que sa tante lui a offert (choisissez celui que vous voudrez). **Son frère Claude veut l'utiliser... En vous inspirant du texte que nous avons lu, racontez la querelle, l'accord qui intervient, la façon dont il est appliqué, le dénouement.**

LISONS : **La carpe et les carpillons**

1. « Prenez garde, mes fils, **côtoyez** moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne **meurtrière,**
Ou l'**épervier,** plus dangereux encor. »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.

2. C'était au mois d'avril ; les neiges, les glaçons,
Fondus par les **zéphyrs,** descendaient des montagnes ;
Le fleuve, **enflé** par eux, s'élève à gros bouillons
Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe **radoteuse** ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà **citoyens** de la **mer orageuse** ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel ;
Les arbres sont cachés sous l'onde ;
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le **déluge universel.**
— Ne croyez pas cela, répond la vieille mère,
Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant !
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
— Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau **domaine.** »

3. Parlant ainsi, nos **étourdis**
Sortent tous du **lit** de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.

Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons **demeurèrent**;
Bientôt ils furent pris,
Et frits.

4. Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère;
C'est qu'on veut sortir de **sa sphère**;
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

FLORIAN.

Les mots et expressions. — ***Carpillons*** : petits de la carpe. — ***Côtoyer*** : aller le long. — ***Meurtrière*** : dangereuse, qui peut causer la mort. — ***Epervier*** : engin de pêche constitué par un filet à mailles serrées, en forme de grande poche, lesté de balles de plomb, et que l'on jette à l'eau pour recouvrir le poisson. — ***Zéphyrs*** : vents doux et chauds. — ***Enflé*** : gonflé. — ***Radoteuse*** : qui radote (qui répète les mêmes choses sans s'en rendre compte). — ***Citoyens*** : chez les Romains, ceux qui avaient le droit d'habiter une cité (ville). — ***Mer orageuse*** : la rivière en crue avait recouvert les prés des rives, et la grande quantité d'eau faisait penser à la mer orageuse (où les orages sont fréquents). — ***Déluge universel*** : La crue était si violente, l'eau s'étendait si loin sur les terres, que l'on pensait au déluge universel, époque à laquelle, suivant la légende de la Bible, l'univers (la terre entière) fut recouverte par les eaux. — ***Domaine*** : propriété. — ***Etourdis*** : qui agissent sans réfléchir. — ***Lit*** : partie où coule normalement un cours d'eau. — ***Demeurèrent*** : restèrent. — ***Sa sphère*** : le milieu, le monde dans lequel on vit.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Employez dans une phrase qui en fera comprendre le sens un adjectif qualificatif de la famille de :** poisson - montagne - fleuve - bouillon.

2° **Mettez les verbes *dire* et *craindre* à la 2e personne du singulier et du pluriel des temps simples des modes indicatif, conditionnel et subjonctif.**

3° **Analysez les mots en italique :** C'est ainsi que parlait une *carpe* de la Seine *à* de *jeunes* poissons *qui* l'écoutaient *à peine*.

4° **Expliquez ce qu'a voulu prouver l'auteur au moyen de cette fable. Quels sont les vers qui traduisent sa pensée?**

RÉDACTION

Les souriceaux (petits de la souris) **veulent sortir de leur trou pour aller se distraire. La maman souris le leur interdit et leur explique les dangers qu'ils courraient. Ils désobéissent... Qu'arrive-t-il?**
ou : **Les petits oiseaux veulent sortir du nid,** etc...

LA FORÊT

LISONS : **Le tragique abattage d'un arbre**

1. Quand Bastier arriva dans la cour, le chien Miraud le reconnut et ne donna pas de la voix. Il entra dans la salle où flambait un feu de branches et souhaita le bonjour aux gens qui mangeaient la soupe. Le père Rainaud se leva et dit avec un peu de **malice** :

« **Vous êtes sorti des draps de bonne heure...** On allait partir à votre bois... On a commencé à couper quatre chênes du fossé. Il y a de la besogne. Le temps est bon. »

Les garçons, Hubert et Léonard, vinrent serrer la main de Bastier.

2. Puis, tous les quatre, ils se mirent en route. Hubert portait les coins, la longue scie et le câble ; le père et Léonard tenaient suspendue à l'épaule une lourde hache.

Quand ils arrivèrent au bois, Bastier s'écria : « Vous avez déjà fait du travail... Il faut commencer par celui-là... C'est un beau... Ça fera du bois pour le menuisier. »

3. Hubert et Léonard quittèrent leurs vestes. Léonard grimpa à l'arbre et fixa le câble sur une **maîtresse branche.**

Cela fait, ils balancèrent les grandes haches à long manche, d'un mouvement régulier. Ils frappaient dans le tronc, à ras du sol. De blancs éclats sautaient sur des amas de feuilles sèches. Peu à peu, ils faisaient une entaille profonde, plus loin que l'**aubier.** Ils continuaient de lancer **en cadence** le fer de la hache, qui résonnait sec. Rainaud approuvait la force de ses garçons, bien assurés sur les jambes, le torse tournant, le regard sur la coupure qui s'élargissait.

« Donnez-moi le câble », dit Bastier. — « Pas encore », s'écria Rainaud.

4. Les garçons s'arrêtèrent de cogner. Rainaud tendit à Hubert la poignée de la longue scie flexible. Tous les deux, ils mirent un genou en terre. Les dents mordaient dans le bois ; ils tiraient et laissaient aller, tour à tour. Bientôt l'acier disparut quand il passait dans le tronc, comme s'il travaillait en secret. Léonard enfonça les coins et frappa dessus. La pointe de l'arbre tressaillit ; un tremblement courut dans les hautes branches. Bastier **exhorta** Rainaud et Hubert, tandis qu'ils recommençaient de scier, mais plus lentement.

« Hardi les gars ! » criait-il.

La scie mordait toujours plus avant dans le tronc d'où sortait un double jet de poussière. Bastier cligna de l'œil et s'aperçut que la cime s'inclinait un peu. Il dit à Rainaud :

« Vous pouvez ôter la scie... »

5. Léonard frappa de nouveau sur les coins de fer. Bastier tira sur le câble ; le chêne pencha davantage et se balança.

« Il résiste ! », cria Rainaud. « Mais prenez donc garde !... » Bastier s'agrippa au sol et tira de toutes ses forces, sans rendre la main.

« Fichez-vous le camp ! Vous êtes pas fou ! » hurla Rainaud en se jetant de côté.

L'arbre craqua et cria. Bastier, immobile, vit arriver sur lui l'énorme chose orageuse. Il tomba, la poitrine défoncée, dans un éclatement de branches.

Charles SYLVESTRE.
La prairie et la flamme (Plon, édit.).

Les mots et expressions. — ***Malice :*** moquerie empreinte de méchanceté. — ***Vous êtes sorti des draps de bonne heure :*** vous vous êtes levé de bonne heure. — ***Maîtresse branche :*** branche principale. — ***Aubier :*** bois tendre et blanchâtre entre l'écorce et le cœur de l'arbre. — ***En cadence :*** à intervalles réguliers. — ***Exhorta :*** excita, encouragea par ses paroles.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : le chien ne donne pas de la voix ; bien assurés sur leurs jambes ; flexible.

Donnez un homonyme de *résonnait*. **Employez chacun de ces verbes dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **A quel mode et à quel temps est le verbe de la phrase :** Hubert portait les coins, la large scie et le câble ?

Mettez la phrase au passif, puis transposez-la au présent de l'indicatif, au passé simple et au futur simple.

3° **Analysez les mots en italique :**
les *garçons*, *Hubert* et *Léonard*, vinrent serrer la main ; le fer *de* la hache *qui* résonnait *sec*.

4° **Quelles sont les qualités apparentes de Hubert et Léonard? Indiquez les expressions du 3e paragraphe qui font ressortir ces qualités?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit de l'abattage d'un arbre, qui se termina par un accident mortel.

2° **Un paragraphe :**

Observons le 5e paragraphe dans lequel sont relatés la chute de l'arbre et l'accident qu'elle provoqua.

L'auteur amène *progressivement* et *rapidement* le dénouement fatal.

a) Le danger se dessine : *Le chêne pencha davantage et se balança.*

b) Rainaud met en garde la personne menacée : « *Il résiste !* », cria *Rainaud.* « *Mais prenez donc garde !* »

c) Le danger se précisant, Rainaud, affolé, renouvelle impérativement ses conseils : « *Fichez-vous le camp ! Vous êtes pas fou !* »

d) L'accident, devenu inévitable, se produit : *L'arbre craqua et cria...*

La scène s'est déroulée en quelques secondes. Il était donc indispensable que le récit en fût fait dans un *style bref, haché.*

3° Une phrase :

Relisons la phrase suivante du 3e paragraphe : **Cela fait,** *ils balancèrent les grandes haches à long manche, d'un mouvement régulier.*

Cette phrase exprime une action se situant après d'autres actions qui viennent d'être énoncées.

C'est l'expression : *cela fait* (résumant une véritable proposition : *quand cela fut fait)* qui marque l'*enchaînement des idées.*

Remarquons que l'on pourrait varier la tournure par l'emploi d'autres mots ou expressions de même valeur : **Puis,** *ils balancèrent...;* ou bien : **Ensuite,** *ils balancèrent...;* ou encore : **Après quoi,** *ils balancèrent...*

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Ils rassemblèrent en un seul tas les branchages.* **Cela fait...**

b) *Le charretier dételle ses chevaux et les attache à un arbre.* **Après quoi...**

c) *Je...*

—

COMPOSEZ :

1° **Vous avez assisté à un accident** : personne imprudemment engagée sur la chaussée au moment de l'arrivée d'une automobile et renversée par celle-ci, par exemple. **Faites-en brièvement le récit.**

(On s'inspirera du 5e paragraphe du texte : on n'omettra pas, en particulier, de mentionner la mise en garde inutile d'un témoin de l'accident, de vous-même, si vous voulez).

2° L'abattage d'un arbre est une scène courante à laquelle vous avez sans doute assisté.

On éprouve toujours quelque regret à voir disparaître un arbre ou des arbres qui étaient la parure d'une cour, d'une route..., ou à l'ombre desquels on aimait particulièrement aller se reposer, rêver.

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Vous aimez vous reposer à l'ombre d'un arbre magnifique qui est l'ornement d'une petite place ou d'un jardin public. Deux hommes viennent procéder à son abattage. Vos réflexions.

ou : **Vous vous promeniez, chaque dimanche, sur une route bordée de majestueux platanes (ou peupliers). Un jour, une équipe de bûcherons est venue... Vos regrets.**

Autre sujet proposé :

Vous êtes allé en forêt pour ramasser des fraises ou des framboises. Racontez votre sortie.

LISONS : La trahison de Bigeard

1. Derrière moi, Bigeard montait **en rechignant** et poussait du pied chaque caillou qu'il rencontrait. Quand nous fûmes à **l'orée** du bois, il croisa les bras, et s'arrêtant :

« Ah ça ! fit-il, où vas-tu encore me conduire ? Tu sais que j'en ai assez de ta Princesse Verte ! Je veux rentrer en ville, moi !

— Bigeard, m'écriai-je, si nous rentrons, on est capable de nous faire coucher en prison.

— Ça m'est égal ! J'aime mieux encore ça que de coucher sous un arbre au milieu des grands bois.

2. — Tiens, repris-je, si tu veux rester avec moi, je te donnerai quelque chose.

— Quoi ? »

Je fouillai dans ma poche ; j'en tirai une mignonne toupie en buis — ma préférée — ainsi que la fine et solide ficelle câblée qui servait à la faire **virer**, et je montrai le tout à Bigeard.

« Voilà, dis-je, ce que tu auras si tu veux m'accompagner. »

Ses yeux brillèrent :

« L'étrebi (la toupie) ! s'écria-t-il... Et la ficelle avec ?...

— Et la ficelle avec.

— Donne-la tout de suite », dit le méfiant Bigeard en tendant la main.

J'y consentis ; il empocha ma toupie, — avec la ficelle câblée, — puis d'un ton très décidé :

« Soit ! murmura-t-il, j'irai encore avec toi ; mais si d'ici à une petite heure nous ne trouvons rien, tu me promets que nous retournerons chez nous ? »

Je répondis par un geste **résigné** et affirmatif...

3. Nous rentrâmes dans la forêt par une belle allée bien verte, semée de plantains en fleurs et surtout de fraisiers sauvages, parmi lesquels Bigeard et moi nous glanâmes quelques fraises mûres.

Tant que durèrent les fraisiers, la gourmandise de mon compagnon était **en jeu,** il ne trouva pas le temps long ; mais l'allée devint plus ombreuse et presque humide, les fraisiers disparurent, nous ne vîmes plus que des plantains et le camarade recommença de geindre.

« Nous n'arriverons donc jamais?... Tu vois bien qu'il n'y a pas plus de château que sur la main.

— Poussons encore un peu plus loin, **insinuai-je,** tiens, seulement jusqu'à ce gros arbre qui est là-bas ! »

Quand nous fûmes au gros arbre, il se trouva que le chemin **se bifurquait** en deux sentiers, dont l'un redescendait dans la direction du village, et dont l'autre s'enfonçait dans l'épaisseur du bois. Nous discutâmes un moment sur le choix à faire. Bigeard soutenait qu'il fallait prendre le premier ; j'avais beau lui démontrer que nous retournerions sur nos pas, il s'entêtait dans son idée.

4. « Eh bien, fit-il brusquement, attends-moi ici, au pied de ce hêtre... Je vais suivre le sentier jusqu'au premier tournant pour voir s'il conduit au village, et je viendrai te le dire. »

J'avais chaud, la mousse était **douillette** au pied du hêtre, et je n'étais pas fâché de me reposer. Je m'assis donc, plein de confiance, et j'occupai mes loisirs à examiner **le manège** des fourmis parmi les débris qui jonchaient le sol autour de l'arbre.

J'attendis un quart d'heure, une demi-heure... Point de Bigeard. C'était étrange. « Se serait-il perdu? me dis-je en me levant, et je me mis à hurler : Bigeard ! »

Silence profond. Alors j'enfilai à mon tour le sentier tournant. Nulle trace de mon camarade ! J'appelai... Les **loriots** seuls me répondirent par des sifflets ironiques... Le sentier tombait sur une route forestière... et cette route était déserte.

Il n'y avait plus de doute : le traître Bigeard venait de m'abandonner.

André THEURIET.
La Princesse Verte (Hachette, édit.).

Les mots et expressions. — ***En rechignant*** : en témoignant sa mauvaise humeur. — ***L'orée*** : le bord, la lisière du bois. — ***Virer*** : tourner. — ***Résigné*** : qui indique la soumission, le désir de ne plus protester. — ***En jeu*** : était intéressée par les fraisiers. — ***Insinuai-je*** : fis-je remarquer adroitement.

doucement pour bien le convaincre. — ***Se bifurquait :*** se partageait en deux. — ***Douillette :*** douce, moelleuse. — ***Le manège :*** les allées et venues des fourmis. — ***Loriots :*** oiseaux qui ont un cri strident.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** une ficelle câblée ; nous glanâmes quelques fraises ; poussons encore un peu plus loin.

Exprimez à l'aide d'un autre verbe : j'enfilai à mon tour le sentier tournant. **Imaginez ensuite une phrase dans laquelle le verbe *enfiler* sera employé au sens propre.**

2° **Analysez les verbes :** attends-moi — se serait-il perdu ?

Mettez le verbe *perdre* à la 1re personne du singulier des trois temps du mode conditionnel : *a)* à la forme active ; *b)* à la forme pronominale.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots en italique :** je *te* donnerai *quelque chose ;* j'*en* tirai une mignonne toupie *en* buis.

4° **La trahison de Bigeard vous a-t-elle surpris ? Dites ce qui la faisait prévoir.**

RÉDACTION

Le jeune André (c'est ainsi que vous appellerez le héros du récit) **est abandonné par Bigeard au pied du hêtre. Que fait-il ? Racontez...**

LISONS : **Le chêne et le roseau**

1. Le chêne, un jour, dit au roseau :
« Vous avez bien **sujet** d'accuser la nature :
Un **roitelet,** pour vous, est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui, **d'aventure,**
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au **Caucase** pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est **aquilon** ; tout me semble **zéphyr.**
Encore si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur **les humides bords des royaumes du vent.**
La nature envers vous me semble bien injuste. »

2. « Votre **compassion,** lui répondit l'arbuste,
Part d'un **bon naturel** ; mais quittez ce **souci.**
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. »
Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des **enfants**
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

Les mots et expressions. — ***Sujet :*** cause, motif, raison. — ***Roitelet :*** oiseau de très petite taille. — ***D'aventure :*** par hasard. — ***Caucase :*** chaîne de montagnes la plus élevée d'Europe située entre la Mer Noire et la Mer Caspienne. — ***Brave :*** défie. — ***Aquilon :*** vent violent qui vient du Nord. — ***Zéphyr :*** vent doux et agréable. — ***Les humides bords des royaumes du vent :*** les roseaux poussent dans les endroits humides : bords des cours d'eau, des marais, où précisément le vent qui n'est arrêté par aucun obstacle règne en maître (en roi). — ***Compassion :*** pitié. — ***Bon naturel :*** bon caractère, bonne disposition. — ***Souci :*** inquiétude. — ***Enfants :*** les enfants du Nord, ce sont les vents violents.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Dites ce que signifient, en termes simples, les deux derniers vers de la fable.

Comment le nom *feuillage* **a-t-il été formé? Citez deux autres mots de la même famille** (un adjectif et un verbe) ; **employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° Donnez l'infinitif, le mode et le temps du verbe : si vous naissiez.

Conjuguez ce verbe au présent de l'indicatif, au passé simple et au passé composé.

3° Donnez la fonction des mots ou groupes de mots suivants du 1re paragraphe : un pesant fardeau — le moindre vent — qui (*qui*, d'aventure) — à l'abri du feuillage — dont (*dont* je couvre).

4° Qu'a voulu prouver La Fontaine en écrivant cette fable?

RÉDACTION

Le chêne, abattu par le vent, a été transformé en planches et en bois de chauffage... On ne voit plus à sa place qu'un grand trou dans la terre. Un tout petit roseau qui vient de pousser, demande au roseau de la fable pourquoi la terre a été creusée en cet endroit, et le roseau de la fable lui raconte l'histoire du chêne et de sa fin misérable.

JARDINS ET FLEURS

LISONS : **Les têtes-d'ânes**

1. Derrière le **mas,** il y avait, le long du chemin, un fossé qui menait son eau à notre vieux puits à roue. Cette eau n'était pas profonde, mais elle était claire et riante, et, quand j'étais petit, je ne pouvais m'empêcher, surtout les jours d'été, d'aller jouer le long de la rive.

Ce fossé fut le premier livre où j'appris, en m'amusant, l'histoire naturelle. Il y avait là des poissons, épinoches ou carpillons, qui passaient par bandes et que j'essayais de pêcher... Il y avait des **demoiselles,** vertes, bleues et noiraudes, que, doucement, tout doucement, lorsqu'elles se posaient, je saisissais de mes petits doigts, quand elles ne s'échappaient pas, légères, silencieuses, en faisant frissonner **le crêpe de leurs ailes...**

Ajoutez à cela un fouillis de plantes aquatiques...

2. Mais de tout ce monde-là, ce qui **m'engageait** le plus, c'était la fleur des glais. C'est une grande plante qui croît au bord des eaux par grosses touffes, avec de longues feuilles et de belles fleurs jaunes qui se dressent en l'air comme des **hallebardes** d'or...

A Maillane, je ne sais trop pourquoi, nous appelions ces belles fleurs des têtes-d'ânes, parce qu'elles se plaisent, peut-être, comme les ânes, à la rive des ruisseaux...

3. En ce temps-là, je portais encore des jupes, j'avais à peine quatre ou cinq ans. Par un après-midi, je m'acheminai tout seul vers le fossé du puits.

Depuis quelques jours, les fleurs des glaïeuls commençaient à s'épanouir, et les mains me démangeaient d'aller cueillir quelqu'un de ces beaux bouquets d'or.

Et j'arrive au fossé : doucement, je descends au bord de l'eau ; j'envoie la main pour attraper les fleurs... Mais comme elles étaient trop éloignées, je me courbe, je m'allonge, et, patatras ! dedans : je tombe dans l'eau jusqu'au cou.

Je crie. Ma mère accourt ; elle me tire de l'eau, me donne quelques claques, et devant elle, trempé comme un caneton, me faisant filer vers le mas :

« Que je t'y voie encore, vaurien, vers le fossé !

— J'allais cueillir des têtes-d'ânes !

— Oui, va, retournes-y, cueillir des têtes-d'ânes... Tu ne sais donc pas qu'il y a un serpent dans les herbes caché, un gros serpent qui **hume** les oiseaux et les enfants, vaurien ! »

Et elle me déshabilla, m'ôta mes petits souliers, mes bas, ma chemisette, et, pour faire sécher ma chaussure enfantine et ma robe mouillée, elle me chaussa mes sabots et me mit ma robe du dimanche en me disant : « Au moins, fais attention de ne pas te salir ! »...

4. Je fais, sur la paille fraîche, quelques cabrioles ; j'aperçois un papillon blanc qui voltige dans un **chaume** ; je cours après, avec mes cheveux blonds flottant au vent hors de mon **béguin**... et paf ! me voilà encore vers le fossé du puits.

Oh ! mes belles fleurs jaunes ! Elles étaient toujours là, fières, au milieu de l'eau, me faisant montre d'elles, au point qu'il ne me

fut plus possible d'y tenir. Je descends bien doucement, bien doucement sur le talus ; je place mes petits pieds bien ras, bien ras de l'eau ; j'envoie la main, je m'allonge, je m'étire tant que je puis... et, patatras ! je me fiche jusqu'au derrière, dans la vase.

Aïe ! Aïe ! Aïe !... Autour de moi, pendant que je regardais les bulles gargouiller, et qu'à travers les herbes je croyais entrevoir le gros serpent, j'entendais crier : « Maîtresse, courez vite ; je crois que le petit est encore tombé à l'eau ! »

Ma mère accourt, elle me saisit, elle m'arrache tout noir hors de la boue puante et, la première chose, troussant ma petite robe, vlin ! vlan ! elle m'applique une fessée retentissante : « Y retourneras-tu, aux têtes-d'ânes ? Y retourneras-tu pour te noyer ?... »

Et, crotté et pleurant, je m'en revins donc au mas, la tête basse.

Frédéric MISTRAL.
Mes Origines (Plon-Nourrit, édit.).

—

Les mots et expressions. — ***Mas*** : maison de campagne, ferme, dans le Midi de la France. — ***Demoiselle*** : nom vulgaire de la libellule. — ***Le crêpe de leurs ailes*** : leurs ailes sont fines et transparentes comme le crêpe (étoffe fine). — ***M'engageait*** : m'attirait. — ***Hallebarde*** : pique portant un fer en forme de hache, large et tranchant d'un côté, pointu de l'autre. La fleur de glais a sensiblement la forme d'une hallebarde. — ***Hume*** : avale en aspirant. — ***Chaume*** : champ dont le blé a été coupé et où il ne reste que la partie inférieure des tiges (ce terme désigne également la partie de la tige qui reste). — ***Béguin*** : bonnet d'enfant.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : un fouillis de plantes aquatiques — des cabrioles — me faisant montre d'elles.

Remplacez l'adjectif par un synonyme, puis par son contraire : L'eau était claire.

2° **Analysez les verbes** : croît (qui *croît* au bord des eaux) — voie (que je t'y *voie*).

Donnez la 2e personne du singulier et du pluriel de l'imparfait et du futur simple de : mener — appeler — envoyer — cueillir.

3° **Analysez les mots suivants du 1er paragraphe** :
cette (*cette* eau) ; mais, claire, et (*mais* elle était *claire et* riante) ; quand (*quand* j'étais petit).

4° Après la première chute, quel moyen la mère avait-elle employé pour inspirer à son fils la crainte du fossé? En avait-il conservé le souvenir? Justifiez votre réponse.

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Un petit enfant est tombé, à deux reprises, dans un fossé plein d'eau, en voulant cueillir des fleurs jaunes qui croissaient sur ses bords. Le texte est le récit de ses deux chutes.

2° Un paragraphe :

Observons le premier paragraphe dans lequel l'auteur fait la *description du fossé.*

Nous y distinguons deux parties bien distinctes :

a) D'abord, l'auteur situe le lieu qu'il va décrire : **Derrière le mas,** *il y avait* **le long du chemin...**

b) Puis, il décrit ce lieu : *Cette eau n'était pas profonde... il y avait là des poissons...*

On remarquera que la plus grande partie du développement est consacrée à la description du fossé. Il n'était pas nécessaire de s'étendre longuement pour situer celui-ci avec précision.

3° Une phrase :

Relisons la phrase suivante du 2e paragraphe : *A Maillane, je ne sais trop pourquoi, nous appelions ces belles fleurs des têtes-d'ânes,* **parce qu'***elles se plaisent, peut-être, comme les ânes, à la rive des ruisseaux.*

On y distingue deux propositions. Dans la première proposition, on nous indique le nom donné aux fleurs qui croissaient dans le fossé. La seconde proposition nous révèle *la cause* pour laquelle ce nom a été donné aux fleurs.

C'est le mot *parce qu'* (ce mot est une *locution conjonctive)* qui assure la liaison entre les deux propositions, en même temps qu'il annonce l'explication qui va suivre.

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *J'aime beaucoup les fleurs* **parce qu'...**

b) *Il y aura peu de fruits cette année* **parce que...**

c) *Mon camarade Louis a été grondé par ses parents...*

COMPOSEZ :

1° **Décrivez brièvement *une place publique, un jardin, un parc...* ou tout autre lieu que vous connaissez bien.**

Comme dans le premier paragraphe du texte (dont on s'inspirera), on commencera par situer avec précision le lieu choisi, avant d'en entreprendre la description.

2° Les jeunes enfants prenant contact avec le monde qui les entoure, éprouvent irrésistiblement le besoin de toucher et de saisir les choses sur lesquelles s'attardent leurs regards.

Tant pis pour les objets fragiles qu'on a laissés imprudemment à portée de leurs mains, dans la pièce où un moment d'inattention de la maman leur a permis de conduire leur exploration !

Les fleurs, par leurs chatoyantes couleurs, retiennent particulièrement leur attention. Et qu'on ne laisse pas bébé seul au milieu des parterres où s'épanouissent bégonias et glaïeuls qui sont l'orgueil des parents ! L'inconscient bambin en fera immanquablement une ample moisson.

Votre petit frère, votre petite sœur (ou le bébé de vos voisins) n'a-t-il pas saccagé, un jour, des fleurs auxquelles les parents tenaient beaucoup ? Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Votre maman ou votre papa cultivait dans un jardinet, avec un soin méticuleux, de magnifiques bégonias (ou toutes autres fleurs). Un jour, bébé, resté seul quelques instants, en fait un bouquet qu'il vient offrir, tout joyeux, à sa maman...

Autre sujet proposé :

Votre papa fait un semis dans son jardin. De l'allée, son jeune enfant le regarde faire. Papa va chercher un arrosoir d'eau. Pendant ce temps, son fils prend une bêche et jardine à son tour...

LISONS : **Pauvre rose !**

1. Un jour de **sortie,** j'avais apporté une rose de mai, et, pour la garder vivante le plus longtemps possible, j'avais apporté aussi un verre. Je la mis dans l'eau, au fond de mon pupitre.

2. A chaque instant je la **contemplais.** C'était très mal, je le sais. Il n'est certainement pas tolérable que les **internes** aient des roses. Songez donc ! **Les roses parlent** ! Et elles ne parlent pas en latin. Elles disent, quoique bien bas, des choses tout à fait contraires à la discipline du silence. Elles font venir de **coupables** pensées ; rien n'est plus certain. Elles invitent les petits enfants, comme les grandes personnes, à courir les sentiers qui reverdissent, à aller voir, au-dessus des collines, se lever l'aurore qui, si l'on en croit **Homère,** porte leurs couleurs... J'étais donc très coupable, je l'avoue...

3. Ma rose **se trahissait** par son parfum. Il s'échappait de mon pupitre une surprenante bouffée de rêve et d'espoir. On voyait sourire de belles dents blanches entre les lèvres rouges. Les meilleurs élèves s'accoudaient un instant pour regarder, à travers les barreaux, le bleu lointain du ciel de mai... Et c'était sur le conseil de ma rose.

4. Quand j'ouvrais mon pupitre, un fin rayon de soleil venait jusqu'à elle, la baisait, la baignait, l'enveloppait toute. Comme j'avais pitié d'elle, j'ouvrais souvent. Je découvris, au cœur de ma rose, un petit **scarabée.** Il dormait, confiant, et je me disais que là-bas, chez grand-père Martel, les rosiers de mai, devant la maison, devaient porter des fleurs aussi belles, plus belles peut-être que celle-ci. Et ma petite âme rêveuse se blottissait, à côté du scarabée d'or vert, au cœur le plus secret de ma rose, sous les rideaux du

petit lit féerique aux replis transparents et fins, pénétrés de fraîche lumière.

5. Une ombre soudaine **intercepta** le joli rayon. Une main énorme entra dans mon pupitre, prit la fleur magnifique dans sa prison de verre, et, par une fenêtre qui n'était pas grillagée parce qu'elle donnait sur la cour, je vis disparaître ma rose... Elle tournoya dans le vide, sur le bleu du ciel, et retomba, la tête la première, comme un petit être **éperdu**...

La justice des hommes était satisfaite.

Jean AICARD. *L'Ame d'un enfant* (Flammarion, édit.).

Les mots et expressions. — ***Sortie*** : jour où les pensionnaires sortent pour aller se promener. — ***Contemplais*** : regardais avec attention et admiration. — ***Internes*** : les élèves qui vivent à l'intérieur d'une pension, d'un établissement (ils y mangent et ils y couchent). — ***Les roses parlent*** : phrase poétique. Les roses sont personnifiées. Elles parlent à l'imagination, à la sensibilité de ceux qui savent les comprendre... En les voyant, les internes pensent à la nature ; c'est comme si les roses les invitaient à aller se promener dans la campagne. — ***Coupables*** : qui sont répréhensibles, condamnables, (L'auteur du récit est ironique ; il laisse entendre le contraire de ce qu'il dit). — ***Homère*** : poète de la Grèce antique. — ***Se trahissait*** : dévoilait sa présence. — ***Scarabée*** : insecte qui aime beaucoup se mettre dans les fleurs. — ***Petit lit féerique*** : comme le scarabée dort dans le cœur de la rose, celui-ci est comparé à un *petit lit (féerique* parce qu'il semble appartenir au monde merveilleux des fées). — ***Intercepta*** : arrêta le passage du rayon. — ***Eperdu*** : troublé par la peur.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : aller voir se lever l'aurore. **Citez un homonyme de *aurore*, puis indiquez son contraire.**

2° **Donnez l'infinitif, le mode et le temps du verbe** : que les internes *aient*. **Conjuguez ce verbe à l'imparfait et au passé du subjonctif.**

3° **Analysez les mots en italique** : pour *la* garder *vivante* ; je la mis *dans l'*eau, *au* fond de mon *pupitre*.

4° **Qui prit la rose et la jeta par la fenêtre ? Pourquoi fit-il ce geste ?**

RÉDACTION

Jean cueille des violettes et fait un beau bouquet pour sa maman (faites connaître ses pensées). Un grand garçon lui arrache ses fleurs et les jette dans un ruisseau en éclatant de rire. Décrivez la scène et faites vos réflexions.

LISONS : Le jardin du père Mabeuf

1. Le père Mabeuf avait près de quatre-vingts ans. Il considérait ses plantes et entre autres un **rhododendron** magnifique qui était une de ses consolations ; quatre jours de **hâle,** de vent et de soleil, sans une goutte de pluie, venaient de passer ; les tiges se courbaient, les boutons penchaient, les feuilles tombaient, tout cela avait besoin d'être arrosé ; le rhododendron surtout était **triste.**

2. Le père Mabeuf était de ceux pour qui les plantes ont des **âmes.** Le vieillard avait travaillé toute la journée à son carré d'**indigo** ; il était épuisé de fatigue : il se leva pourtant, posa ses livres sur le banc, et marcha tout courbé et à pas **chancelants** jusqu'au puits, mais quand il eut saisi la chaîne, il ne put même pas la tirer assez pour la décrocher.

3. Alors il se retourna et leva un regard d'angoisse vers le ciel qui s'emplissait d'étoiles.

La soirée avait cette **sérénité** qui accable les douleurs de l'homme sous je ne sais quelle lugubre et éternelle joie. La nuit promettait d'être aussi **aride** que l'avait été le jour.

— Des étoiles partout ! pensait le vieillard ; pas la plus petite nuée ! pas une **larme** d'eau !

Et sa tête, qui s'était soulevée un moment, retomba sur sa poitrine.

— Une larme de rosée ! un peu de pitié !

Il essaya encore une fois de décrocher la chaîne du puits, et ne put.

4. En ce moment, il entendit une voix qui disait :

— Père Mabeuf, voulez-vous que je vous arrose votre jardin ?

En même temps un bruit de bête fauve qui passe se fit dans

la haie, et il vit sortir de la broussaille une espèce de grande fille maigre qui se dressa devant lui...

Avant que le père Mabeuf, qui **s'effarait** aisément, eût pu répondre une syllabe, cet être, dont les mouvements avaient dans l'obscurité une sorte de brusquerie bizarre, avait décroché la chaîne, plongé et retiré le seau, et rempli l'arrosoir, et le bonhomme voyait cette **apparition** qui avait les pieds nus et une jupe en guenille courir dans les plates-bandes en distribuant la vie autour d'elle. Le bruit de l'arrosoir sur les feuilles remplissait l'âme du père Mabeuf de **ravissement.** Il lui semblait que maintenant le rhododendron était heureux.

Le premier seau vidé, la fille en tira un second, puis un troisième.

Victor HUGO. *Les Misérables.*

Les mots et expressions. — ***Rhododendron :*** plante qui donne de belles fleurs. — ***Hâle :*** vent chaud et desséchant. — ***Triste :*** ses feuilles desséchées retombaient ; il faisait songer à une personne abattue par la tristesse. — ***Amès :*** il compare les plantes à des personnes qui parlent et qui sentent. — ***Indigo :*** plante dont on extrait des feuilles une matière bleue. — ***Chancelants :*** vacillants, trébuchants. — ***Sérénité :*** tranquillité, calme. — ***Aride :*** sèche. — ***Larme :*** goutte. — ***S'effarait :*** se troublait et avait un air hagard (inquiet). — ***Apparition :*** cette fille qui était apparue brusquement lui paraissait comme un fantôme, une vision. — ***Ravissement :*** admiration.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Relevez les termes qui indiquent que les plantes souffraient de la sécheresse. Relevez deux phrases qui marquent l'amour du père Mabeuf pour ses plantes.

2° Mettez le verbe *arroser* à la 3e personne du pluriel de tous les temps du mode indicatif : *a)* à la forme active ; *b)* à la forme passive.

3° Analysez les mots de la proposition : il était épuisé de fatigue.

4° Pourquoi l'auteur dit-il que la fille en arrosant *« distribuait la vie autour d'elle »*.

RÉDACTION

Après une longue période sans pluie, les jardins sont desséchés. Le père Sylvain se désespère : ses fleurs et ses légumes vont mourir... Aujourd'hui, le soleil se cache, des nuages apparaissent, quelques gouttes de pluie tombent... Racontez et décrivez la joie du vieillard.

VENT - PLUIE - ORAGE

LISONS : **A moto, sous l'orage**

1. L'orage tarde à se déclarer, me laissant un répit que j'emploie à accélérer, de mon mieux, la **rétive Kimbell** ; car je n'ai pas avec moi le moindre vêtement imperméable. Enfin un coup de tonnerre heurte le ciel d'où tombent de grosses larmes menaçantes.

En peu d'instants se forment des traits d'eau longs, incessants, continus, qui visent et atteignent au-dessous d'eux tous les points imaginables. Ce complet de toile que j'ai extrait du sac pour mon arrivée à Cannes, ne tarde pas à me coller aux bras, le pantalon à mes jambes. Je n'aurais jamais cru que l'on pouvait, en si peu de temps, recevoir tant de liquide sur le corps.

A peine puis-je voir la roue et la route, également ruisselantes. Il ne s'agit plus que de gagner n'importe quel abri.

2. Par malheur, la Kimbell flanche de plus en plus.

Une espèce de lac, où **mes roues ont fait soleil,** inonde homme et machine.

Le moteur s'est tu. Plus que le tonnerre et le bruit des cataractes de l'eau.

En vain j'administre **kick** sur kick à une machine où se forment des jets d'eau qui rivalisent avec ceux de Versailles ; en vain je plonge dans la sacoche aux outils ces doigts de chacun desquels sort un jet, et je risque cette main désastreuse, telle qu'une pomme d'arrosoir, sur un **carburateur** qui évoque un morceau de viande grasse dans son bouillon. Rien à faire !...

3. Alors, comme déjà ce matin, il me faut pousser l'objet ! Je pousse à travers **les barreaux de l'orage.** Je pousse : ma sueur se mêle généreusement à l'eau. Mes vêtements **ont toute honte bue.** Mon chapeau me bave dans les yeux ; de premières gouttes indiscrètes me dégringolent sur le ventre ; mes chaussures, à chaque pas, reniflent et dégorgent...

Le premier village est encore à plus d'une demi-heure. Je suis fourbu. Je m'en vais, ma foi, narguant la foudre, attendre la fin de l'orage sous ce grand pin...

4. La moto **dûment calée,** le dos confié au tronc d'arbre, j'attends... Instruit par un singulier chatouillement qui, du dos, descend jusqu'à mes mollets, je constate avec beaucoup d'intérêt, au niveau de mon cou-de-pied gauche, l'issue continuelle d'un joli ruisseau noir. Ce ruisseau, qui a dû laver le tronc de l'arbre et, d'ailleurs, se dépouiller de ses plus grosses particules charbonneuses entre ma chemise et ma peau, ce ruisseau comme je voudrais le voir grossir, devenir énorme. Combien de temps mettra le grand vent qui se lève, chargé d'eau, pour me glacer jusqu'aux moelles ?

Le premier frisson me ranime... Idiot ! qui grelottes dans tes vêtements collés à la peau ! Ote ton veston, tu le lieras sur le sac. Retrousse tes manches de chemise jusqu'à l'épaule, ton pantalon jusqu'à mi-cuisse : rien d'agréable comme une douche sur la peau nue ! Maintenant quelques mouvements de gymnastique, bien **rythmés,** pour reprendre la direction de toi-même.

Une automobile passe dans des panaches d'eau ; derrière les vitres embuées, des visages effarés considèrent ce bonhomme à demi nu qui gesticule sous l'orage.

Luc DURTAIN. *Ma Kimbell*
(Librairie Gallimard, édit. de la N. R. F.).

Les mots et expressions. — ***La Kimbell*** *:* la moto (du nom du constructeur). — ***Rétive*** *:* peu docile, parce qu'elle a des ratés annonçant une panne prochaine. — ***Mes roues ont fait soleil*** *:* en traversant une flaque, les roues ont lancé de l'eau en forme de rayons, comme la pièce d'artifice, appelée *soleil*, lance ses feux. — ***Kick*** *:* pédale sur laquelle on appuie violemment avec le pied pour mettre en marche le moteur d'une moto. — ***Carburateur*** *:* appareil qui distribue l'essence au moteur. — ***Les barreaux de l'orage*** *:* les traits d'eau qui forment comme des barreaux. — ***Ont toute honte bue*** *:* (avoir toute honte bue, c'est n'avoir plus honte de rien) les vêtements du motocycliste sont tellement mouillés qu'ils ne peuvent plus absorber, boire davantage d'eau. — ***Dûment calée*** *:* calée comme il convient. — ***Rythmés*** *:* bien cadencés, réguliers.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** me laissait un répit — j'ai extrait — la Kimbell flanche — qui évoque.

Comment le nom *barreau* **a-t-il été formé? Citez deux autres noms de la même famille** (un dérivé et un composé) ; **employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Analysez le verbe :** tu le lieras.

Donnez la 1re personne du singulier et du pluriel des temps simples des modes indicatif, conditionnel et subjonctif des verbes : lier, lire.

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants du 1er paragraphe :** que (*que* j'emploie) — de mon mieux — où (d'*où* tombent) — traits (se forment des *traits*) — jambes (le pantalon à mes *jambes*).

4° **Pourquoi le motocycliste dit-il :** « *Je m'en vais, ma foi,* **narguant la foudre,** *attendre la fin de l'orage sous ce grand pin* » ?

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° **Le sujet :**

Le texte est le récit des ennuis d'un motocycliste surpris par un orage.

2° **Un paragraphe :**

Observons le 2e paragraphe dans lequel l'auteur montre les efforts du motocycliste pour remettre en marche sa machine.

On annonce d'abord, *graduellement*, la panne : *la Kimbell flanche de plus en plus... le moteur s'est tu...*

Puis on énumère les actions faites par le motocycliste pour tenter de se dépanner, mais en présentant ces actions sous une forme qui en fait apparaître l'inutilité.

C'est l'expression : **en vain,** répétée à deux reprises (**en vain** *j'administre...*

en vain *je plonge...*), qui marque l'inutilité des efforts déployés. Et, pour mieux marquer qu'aucun espoir n'est permis, l'auteur résume par cette expression qui ne laisse aucun doute : **Rien à faire !...**

3° **Une phrase :**

Relisons la phrase suivante du premier paragraphe : *Ce complet de toile* **que j'ai extrait du sac pour mon arrivée à Cannes** *ne tarde pas à me coller aux bras, le pantalon à mes jambes.*

La proposition principale de cette phrase : *Ce complet de toile... ne tarde pas à me coller aux bras,* est coupée par une **subordonnée relative** qui complète le nom *complet de toile.*

Dans la principale, ce nom a la fonction *sujet.* Voilà pourquoi la subordonnée relative, qui se place derrière le nom qu'elle complète, est venue s'insérer *entre le sujet et le verbe* de la principale.

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *De gros nuages noirs* **qui...**

b) *Un grand sapin* **que...**

c) *Les fleurs du pêcher* **qui...**

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant du 2e paragraphe du texte, **montrez brièvement les efforts d'un automobiliste pour dépanner sa voiture** (seul ou avec l'aide d'un compagnon de route).

2° Il est fort désagréable d'être surpris par la pluie au cours d'une promenade. Avant de partir, on ne manque jamais d'interroger le ciel pour savoir si l'on peut s'aventurer, sans risque, loin de son domicile.

Mais la nature capricieuse vient souvent démentir nos prédictions.

Et lorsque la menace se précise, il ne reste plus qu'à revenir sur ses pas et à se diriger vers l'abri le plus proche.

Certaines de vos promenades n'ont-elles pas été interrompues par une abondante chute d'eau à laquelle vous ne vous attendiez pas ? Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Un ciel serein vous invite à la promenade. Vous partez (à pied ou à bicyclette). Bientôt l'horizon s'obscurcit. Vous retournez. L'orage éclate. Vous vous hâtez vers l'abri le plus proche...

(Etablissez, au préalable, le plan de votre récit.)

Autre sujet proposé :

Un vent violent se lève. La foule se hâte dans la rue. Le vent enlève son chapeau à un vieillard qui s'efforce en vain de le reprendre. Un jeune écolier s'élance et le lui rend. Racontez la scène et appréciez le geste de l'enfant.

LISONS : **L'omnibus est complet !**

1. A Cantemerlusse, il y avait deux amis : Sarradou et Barjemal ; à la bourgade, ils habitaient porte à porte, et leur jardin était **mitoyen...**

Tous deux étaient retraités, Sarradou des chemins de fer, et Barjemal des P.T.T., où il avait été facteur. Mais, c'étaient deux camarades d'enfance, et ils étaient plus unis que les cinq doigts de la main !

2. Eh bien, et vous le croirez si vous voulez, mais Sarradou et Barjemal sont brouillés à mort ! Ils ne s'adressent plus la parole, se roulent des yeux furieux quand ils se rencontrent, et il n'est pas dit qu'un de ces jours **ils n'en viendront pas aux mains.**

Et tout ça, pourquoi ?...

Ah ! pour pas grand-chose, allez ! Pour un maudit **cabanon** que Sarradou a eu la malencontreuse idée d'élever au fond de son jardin.

3. Oui ! L'idée lui en était venue un beau matin ! Il s'était dit :

— Mon jardin n'est pas mal ; la terre est bonne ; le rideau de vieux **cyprès** l'abrite du mistral et le soleil y rayonne comme chez lui. Aussi tout y pousse que c'est une bénédiction... Seulement, il manque quelque chose à mon jardin et c'est un cabanon. Si j'avais un cabanon, je pourrais y remiser mes outils et ne pas être obligé d'aller et de venir avec la bêche et le râteau sur l'épaule, sans parler de l'arrosoir, **pechère...**

A force de penser à son cabanon, un matin, il se dit comme cela :

— Ma foi, je ne suis pas si maladroit de mes doigts et, avec de vieilles planches, quelques traverses et de ces plaques de zinc et de fer blanc que l'on jette aux ordures, je pourrai le construire moi-même, mon cabanon !

4. Et il se mit au travail...

Quand le cabanon fut achevé, il était un peu de **guingois** et, s'il faut tout dire, il ne faisait pas bonne mine. Mais tel quel, il suffirait à Sarradou qui, tout heureux, contemple son œuvre, trouvant, comme on le devine, que son cabanon était le plus joli de tous les cabanons du **terroir.**

Et, appelant son vieil ami Barjemal qui travaillait dans son jardin, à côté :

— Oh ! Barjemal, mon collègue, comment tu le trouves, mon cabanon ?

Celui-ci ne répondit pas tout de suite, fit le tour du cabanon, l'inspecta sur ses quatre faces, s'arrêta sur la porte et les fenestrons, puis, avec un haussement d'épaules :

— Coquin de sort, collègue ! On dirait un vieil omnibus. Il n'y manque que les roues !

Sarradou ne répondit rien, il fit la grimace, et tourna le dos à Barjemal, vexé au fond, comme on le devine.

5. Mais peut-être les choses en fussent restées là si, à quelques jours de là, tout à coup, un orage n'eût éclaté soudainement...

Dès la première goutte, Sarradou qui travaillait dans son jardin ramasse sa veste et court se mettre à l'abri dans son cabanon, se félicitant de l'avoir construit.

Mais, de son côté, Barjemal, qui travaillait lui aussi de l'autre côté de la haie de cognassiers qui sépare les deux jardins, surpris par l'orage, court chez son collègue Sarradou, qui s'était enfermé dans son cabanon, et heurte à la porte en criant :

— Hé ! Sarradou, mon homme, dépêche-toi de m'ouvrir que je suis déjà trempé comme une soupe et que si tu tardes je suis capable de me noyer.

Et alors, le fenestron s'entr'ouvre, encadrant la figure souriante de Sarradou, qui répond à son ami :

— Mes excuses, camarade, mais tu arrives trop tard ; l'omnibus est complet. Mais si tu veux monter sur **l'impériale,** il y a de la place.

Et il referma son fenestron.

6. Le pauvre Barjemal rentra chez lui n'ayant sur tout le corps

pas un fil de sec ; il toussa pendant huit jours, et c'est depuis ce jour que les deux amis sont brouillés et pas près, je vous le jure, de faire la paix.

R. BRINGER.

Les mots et expressions. — ***Mitoyen*** : qui appartenait aux deux (chacun en avait la moitié). — ***Ils n'en viendront pas aux mains*** : en venir aux mains, c'est se battre. — ***Cabanon*** : petite cabane en planches, dans un jardin, où l'on abrite les outils. — ***Cyprès*** : arbres qui restent toujours verts, qui ressemblent aux sapins et que l'on plante dans le Midi, pour abriter les maisons et les cultures du vent. — ***Pechère*** : juron méridional. — ***De guingois*** : de travers. — ***Terroir*** : ici, la région. — ***L'impériale*** : le dessus d'un omnibus, d'une diligence.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : ils habitaient porte à porte ; n'ayant sur tout le corps pas un fil de sec.

2° **Analysez les verbes** : fussent restées ; eût éclaté.

Conjuguez le verbe *pouvoir* **au futur simple et au présent du conditionnel.**

3° **Analysez les mots en italique** : *quelques* traverses ; de *ces* plaques de zinc ; je pourrai *le* construire moi-même, *mon cabanon*.

4° **Que pensez-vous du tour que Sarradou a joué à Barjemal?**

RÉDACTION

Avec ses économies, Jeanne s'est acheté un parapluie dont elle est très fière. Elle le montre à son amie Claudine qui ne le trouve pas à son goût (dites pourquoi). Les deux amies font une course. Il pleut! Jeanne ouvre son parapluie. « Abrite-moi », lui dit Claudine... Que fait Jeanne ?

LISONS : Une tempête de sable, dans le désert

1. Il me sembla soudain que le jour baissait ; je levai les yeux vers le soleil. Il était couvert d'un voile jaune et ne paraissait plus être qu'une tache pâle et ronde s'effaçant rapidement.

Alors je vis un surprenant spectacle. Tout **l'horizon** vers le sud avait disparu, et une masse **nébuleuse** qui montait jusqu'au **zénith** venait vers nous, **mangeant** les objets, raccourcissant à chaque seconde les limites de la vue, noyant tout.

2. Instinctivement je me reculai vers la tente. Il était temps. L'**ouragan,** comme une muraille jaune et démesurée, nous touchait. Il arrivait, ce mur, avec la rapidité d'un train lancé ; et soudain il nous enveloppa dans un tourbillon furieux de sable et de vent, dans une tempête de terre **impalpable,** brûlante, bruissante, aveuglante et suffocante.

Notre tente, maintenue par des pierres énormes, fut secouée comme une **voile** mais résista. Celle de nos **spahis,** moins **assujettie,** palpita quelques secondes, parcourue par de grands frissons de toile ; puis soudain, arrachée de terre, elle s'envola et disparut aussitôt dans la nuit de poussière mouvante qui nous entourait.

3. On ne voyait plus rien à dix pas à travers ces ténèbres de sable. On respirait du sable, on buvait du sable, on mangeait du sable. Les yeux en étaient remplis, les cheveux en étaient poudrés : il se glissait par le cou, par les manches, jusque dans nos bottes.

Ce fut ainsi toute la nuit. Une soif ardente nous torturait. Mais l'eau, le lait, le café, tout était plein de sable qui craquait sous notre dent. Le mouton rôti en était poivré ; le **kous-kous** semblait fait uniquement de fins graviers roulés ; la farine du pain n'était plus que de la pierre pilée menu.

4. Un gros **scorpion** vint nous voir. Ce temps, qui plaît à ces bêtes, les fait toutes sortir de leurs trous. Les chiens du **douar** voisin ne hurlèrent pas ce soir-là.

5. Puis, au matin, tout était fini, et le grand **tyran** meurtrier de l'Afrique, le soleil, se leva, superbe, sur un horizon clair.

Guy DE MAUPASSANT. *Au Soleil* (Fasquelle, édit.).

Les mots et expressions. — ***L'horizon*** : la partie la plus éloignée du paysage que peut atteindre la vue, où le soleil et la terre semblent se toucher. — ***Nébuleuse*** : obscure. — ***Zénith*** : la partie du ciel située au-dessus de la tête. — ***Mangeant*** : faisant disparaître les objets dans son obscurité, comme si elle les mangeait à son passage. — ***Ouragan*** : violente tempête. — ***Impalpable*** : si fine qu'on ne pouvait la sentir au toucher. — ***Voile*** : voile d'un navire. — ***Spahis*** : cavaliers de l'armée d'Afrique qui portent de grands burnous. — ***Assujettie*** : fixée. — ***Kous-kous*** : semoule de blé qué mangent les Arabes. — ***Scorpion*** : insecte venimeux des pays chauds, dont la queue est armée d'un crochet. Sa piqûre est souvent mortelle. — ***Douar*** : village arabe composé de tentes, le plus souvent. — ***Tyran*** : celui qui abuse de son pouvoir, de son autorité. C'est le cas du soleil, en Afrique, qui semble abuser de sa chaleur tant il est chaud.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Dans quel pays se passe la scène décrite par l'auteur? Relevez les détails qui vous permettent de l'affirmer.

2° « On respirait du sable, on buvait du sable, on mangeait du sable ».

Transposez cette phrase au présent de l'indicatif, au passé simple, au futur simple et au passé 2e forme du conditionnel.

3° Analysez les mots en italique : *celle de* nos *spahis*, moins *assujettie*, palpita quelques *secondes*.

4° Pourquoi *« les chiens du douar ne hurlèrent pas ce soir-là »* ?

RÉDACTION

Vous rentrez de l'école, le soir. Une violente tempête se déchaîne contre laquelle vous luttez... Décrivez ses effets (sur vos vêtements, votre coiffure, sur ceux des passants), vos efforts, votre arrivée à la maison.

LE PRINTEMPS

LISONS : Le printemps est en avance

1. Ce fut la perdrix qui fut alertée la première...

Encore tout ébouriffée, les yeux alourdis de sommeil, elle courut réveiller son voisin le geai :

— Geai, mon ami, le printemps revient.

— Hein? gloussa le geai, qui détestait être tiré aussi rudement du pays des rêves, vous avez des visions, ma mie.

— Du tout, le coucou chante. Tenez, écoutez-le...

Le geai prêta l'oreille. Un coucou **nostalgique** jetait effectivement, dans la nuit de la forêt, son **timbre** monotone, annonciateur du printemps léger.

Le coucou s'était tu. La perdrix et le geai restaient encore **extasiés.**

— Déjà le printemps. Et personne ne le savait. Nous croyions avoir encore un ou deux mois de neige et de froidure...

2. Une heure plus tard, alors que l'aurore grise se glissait sous les grands arbres, le coucou se remit à chanter. Cette fois, le lièvre, le chêne, les fourmis levées tôt matin, les bouleaux qui font la ronde autour de l'étang et les nénuphars qui y flottent entendirent également. On compta six coups ou plutôt six coups-coups.

Cette fois, cela fit du bruit dans la forêt, et en dépit du brouillard qui refusait de s'en aller, du soleil qui s'obstinait à faire la moue et de la gelée blanche qui s'entêtait à recouvrir le sol, malgré les protestations du gazon, on convint que, le coucou ayant chanté, le printemps était près d'arriver. Tous les habitants de la forêt, **humiliés** d'être aussi en retard pour fêter son arrivée, décidèrent de mettre les bouchées doubles pour lui faire une réception digne de lui.

3. Le coucou, comme pour les encourager, chanta sept fois, puis, un bon moment après, huit fois...

Les grands arbres faisaient rapidement bouillir la sève dans les grandes marmites d'écorce pour faire apparaître de jolis petits bourgeons verts. Le pinson, le rouge-gorge et le chardonneret **s'étaient mis en quête** de brindilles pour édifier des semblants de nids, sans hésiter à joindre quelques-unes de leurs plumes pour les rendre plus douillets.

Le coucou chanta encore, neuf fois, puis dix fois.

On s'étonnait un peu du procédé, mais on le savait bizarre et, comme il ne chante plus dès qu'on cherche à l'approcher, personne ne s'inquiétait de le voir et de l'interroger.

Le muguet rêvait du blanc de la neige et les fraises des bois de la pourpre du soleil couchant, pour s'en emparer à l'arrivée du printemps.

Il n'était toujours pas là, bien que le coucou ait encore chanté onze, puis douze fois.

4. C'était le milieu du jour et Pierrot, le fils du bûcheron, qui allait chercher dans une clairière la hache que son père avait oubliée la veille, fut tout surpris de voir les arbres bourgeonner, les plantes montrer des fleurettes demi écloses, les petits lapins et l'écureuil cabrioler sur un tapis de mousse.

Tout cela en dépit de la **bise aigre** et de l'air glacé, si bien que

Pierrot, tout heureux, oublia d'aller jusqu'à la clairière pour prendre la hache et revint en courant pour crier aux bûcherons :

— Maman ! Papa ! le printemps est en avance.

— Ah ! dit la bûcheronne, le printemps est en avance. Eh bien ! en attendant l'été, dis-moi ce que tu as fait de mon coucou ?

5. Savez-vous ce qui s'était passé ? Eh bien ! la bûcheronne avait acheté un coucou à un **marchand ambulant,** mais pas un coucou-oiseau, un coucou-horloge, et cela avait tant amusé Pierrot qu'il avait joué avec et l'avait emmené jusqu'à la clairière où il l'avait oublié la veille.

Toutes les heures, l'horloge chantait coucou, une, deux, trois fois, etc., jusqu'à douze. Pierrot bondit jusqu'à la clairière où le coucou, n'étant plus remonté, venait justement de s'arrêter.

Maurice LIMAT.

—

Les mots et expressions. — ***Nostalgique :*** mélancolique, triste. — ***Timbre :*** son, bruit émis par le coucou. — ***Extasiés :*** ravis, transportés d'admiration. — ***Humiliés :*** confus, honteux. — ***S'étaient mis en quête :*** s'étaient mis à la recherche. — ***Bise aigre :*** vent froid, piquant. — ***Marchand ambulant :*** marchand qui n'a pas de magasin fixe, qui va d'un lieu à un autre pour offrir sa marchandise.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** qui fut alertée ; vous avez des visions ; les bouleaux qui font la ronde autour de l'étang.

Exprimez en d'autres termes : être *tiré du pays des rêves ;* le geai *prêta l'oreille ; en dépit du* brouillard.

2° **Analysez le verbe :** on convint.

Indiquez le temps et le mode de chacune des formes verbales ci-après : il chante — chanter — ayant chanté — il chanta — qu'il ait chanté — il chantait.

Conjuguez le verbe *se taire* **au présent de l'indicatif et au passé simple.**

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants :** geai (gloussa le *geai*) ; qui (*qui* détestait) ; des (du pays *des* rêves) ; extasiés (la perdrix et le geai restaient *extasiés*) ; personne (*personne* ne le savait).

4° **L'histoire est-elle vraie ? Justifiez votre réponse.**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Le texte est le récit de l'annonce prématurée du retour du printemps, auquel avait fait croire le chant d'un coucou-horloge oublié dans la forêt par un enfant

2° Un paragraphe :

Observons le 5e paragraphe dans lequel on nous donne le mot de l'énigme. L'explication en elle-même ne présente aucune originalité, mais remarquons la façon de présenter cette explication : l'auteur interroge le lecteur en posant une question *(Savez-vous ce qui s'était passé ?)* à laquelle, bien entendu, il répond immédiatement, après avoir enchaîné à l'aide de l'expression « **Eh bien** ! », couramment employée en pareil cas.

3° Une phrase :

Relisons la phrase suivante du 3e paragraphe : *Il n'était toujours pas là,* **bien que** *le coucou ait encore chanté onze, puis douze fois.*

Nous y distinguons deux propositions.

La première proposition indique un fait contraire à celui qu'aurait dû provoquer l'action exprimée dans la seconde proposition.

C'est le mot *bien que* (ce mot est une *locution conjonctive*) qui, en plus de son rôle de *liaison* des deux propositions, marque l'*opposition* des deux idées exprimées.

Remarquons que la locution *bien que* appelle le **subjonctif** (**bien que** *le coucou* **ait chanté...**).

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Nous irons en promenade,* **bien que...**

b) *L'âne a refusé d'avancer,* **bien que...**

c) *On distinguait les cocardes de l'avion* **bien qu'...**

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant de la présentation du 5e paragraphe du texte, **racontez brièvement ce que vous avez fait pour vous distraire jeudi dernier.**

2° Le calendrier nous apprend que le printemps commence le 21 mars. Mais la nature n'est pas toujours en règle avec le calendrier. Il y a des printemps précoces et aussi des printemps tardifs.

Les premiers sont redoutés des travailleurs des champs qui craignent toujours qu'un retour offensif du froid vienne compromettre la récolte qu'ils ont préparée au prix de quels efforts !

Les arbres fruitiers trop tôt fleuris sont particulièrement sensibles aux sautes d'humeur du temps.

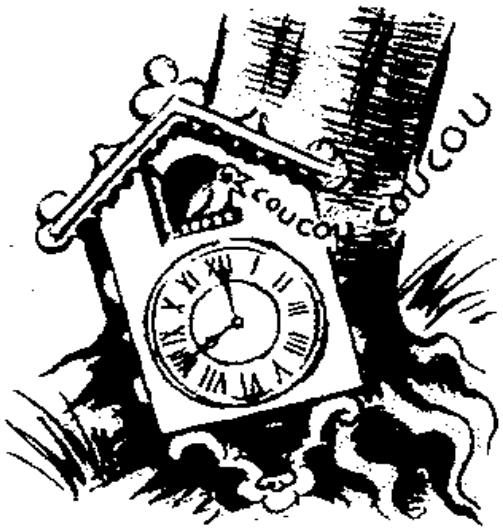
Au cours des années précédentes (ou cette année), avez-vous eu l'occasion d'observer les dégâts causés par un brusque refroidissement survenu après de belles journées ensoleillées qui avaient favorisé la renaissance hâtive du monde végétal ?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Un printemps précoce a favorisé l'éclosion des fleurs d'un pêcher dont vous avez suivi journellement la renaissance. Une vague de froid traverse la contrée. Vous revoyez le pêcher. Vos réflexions.

Autre sujet proposé :

Après un dur hiver, vous profitez des premiers beaux jours pour vous promener à travers champs ou dans les bois et vous vous sentez heureux.



LISONS : Le retour des hirondelles

1. Le ciel est clair comme une perle, avril embaume sous ma fenêtre, et les cloches, revenues de Rome dans la nuit du samedi saint, carillonnent à grandes volées... Pourtant quelque chose me manque, il me semble que ce n'est pas encore tout à fait Pâques.

Je vais vous dire : il me manque mes hirondelles... J'avais ici trois nids d'hirondelles, trois nids superbes, bâtis du temps de mon grand-père, il y a des siècles...

De temps **immémorial,** la chambre et les nids appartenaient à la même famille d'hirondelles, qui les quittait à chaque automne, pour les retrouver **intacts** chaque printemps...

2. Donc — voyant Pâques approcher et les lilas du jardin fleurir — depuis plusieurs jours, je guettais le retour des hirondelles.

Ce matin, comme je travaillais, mon cœur a bondi tout à coup en entendant un petit cri bien connu, avec un léger bruit d'ailes sur ma tête... C'était elle, la première !

Elle a filé plus vite qu'une flèche et disparu. Bientôt je l'ai vue revenir. Elle a fait alors deux ou trois tours par la chambre, ayant l'air de **s'enquérir** si toutes choses étaient à leur place, saluant d'un bref gazouillement amical et joyeux, le grand bahut sculpté, le **buste** de **d'Alembert** sur la bibliothèque, les cartes d'Amérique suspendues au mur, et les nids, et les poutres, et le plancher de briques rouges tout taché de blanc sous les nids. C'étaient des battements d'ailes, c'était une joie ! Elle volait de çà, de là, faisait **miroiter** son ventre **d'argent** quand elle passait dans un rayon.

3. Enfin elle s'est arrêtée à l'un des nids et s'est soutenue un moment, sur ses ailes qui frémissaient, à la hauteur de l'ouverture. Après avoir regardé dedans, chose **singulière** ! la voilà qui se remet à voleter à travers la chambre, très inquiète et poussant de petits cris plaintifs cette fois, je le comprenais bien ! Elle a tourné autour du nid, elle a essayé d'y rentrer ; mais à peine avait-elle passé

la tête, je l'ai vue battre en retraite aussitôt, puis ramener deux autres hirondelles qui ont regardé à leur tour dans les nids, et qui après les mêmes cris plaintifs, ont paru se consulter un instant et se sont envolées avec elle.

4. Vous pensez si tout ce manège m'intriguait. Je prenais patience toutefois, espérant qu'elles allaient reparaître. Mais combien douloureux n'a pas été mon étonnement quand je les ai vues, toutes trois ensemble, — j'en reconnaissais une au bout de son aile teint en blanc — commencer la construction d'un nouveau nid sous l'**auvent** de la maison d'en face.

Il n'y avait plus à douter, les hirondelles **me faussaient compagnie.**

5. Ma curiosité était excitée au plus haut point. Alors j'ai traîné la table au milieu de la chambre, et, posant une chaise dessus, puis une seconde sur la première, — les plafonds sont hauts dans nos vieilles maisons ! — au risque de me casser le cou, j'ai regardé ce qui se passait dans les nids. Hors de l'ouverture du premier nid, quelque chose passait que j'avais pris d'en bas pour un fétu de paille. C'était une patte d'oiseau. Je tire et je vois une hirondelle morte, toute desséchée, et ployée dans ses longues ailes comme dans un **linceul** de soie blanche et noire. Etonné, je glisse la main dans le trou... Miséricorde ! j'en retire un second cadavre, un troisième, un quatrième, et quoique ma main ne pût aller au fond, je sentais qu'il y en avait encore.

Voilà donc pourquoi les nouvelles venues s'enfuyaient !

Paul ARÈNE. *Contes de Paris et de Provence*
(Le Livre de Prix, édit.).

Les mots et expressions. — ***Immémorial :*** si lointain que la mémoire ne peut plus s'en souvenir. — ***Intacts :*** auxquels personne n'a touché, qui sont restés tels qu'ils étaient. — ***S'enquérir :*** rechercher, se renseigner. — ***Buste :*** statue représentant la tête et les épaules d'un personnage. — ***D'Alembert :*** philosophe français du XVIIIe siècle. — ***Miroiter :*** faisait réfléchir une lumière scintillante avec son corps, comme avec un miroir. — ***D'argent :*** couleur de l'argent. — ***Singulière :*** étrange, peu commune. — ***Auvent :*** partie du toit qui fait saillie au-dessus du mur. — ***Me faussaient compagnie :*** me quittaient brusquement. — ***Linceul :*** drap dans lequel on enveloppe les morts pour les ensevelir.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Dans le 2e paragraphe, relevez les termes qui marquent la joie qu'éprouve l'hirondelle à retrouver son nid.**

Citez deux mots de la famille de *clair* (un nom et un verbe) ; **employez chacun d'eux dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Analysez les verbes :** je l'ai vue — ayant.

Donnez la 1re personne du singulier et du pluriel des temps simples du mode indicatif du verbe *s'enquérir*.

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots suivants du 5e paragraphe :** au plus haut point — au milieu de la chambre — hauts.

Analysez : ce, qui (*ce qui* se passait).

4° **Pourquoi les hirondelles ont-elles fui après avoir regardé dans le nid ?**

RÉDACTION

Premières joies du printemps (à la ville ou à la campagne...). Décrivez le retour des hirondelles.

—

LISONS : **Le cortège de mai**

1. Après le long hiver, à la montagne, les ruisseaux **chantent** souvent sous la glace. Il pleut, une pluie tiède. Les **chéneaux pleurent** tout au long des nuits. Un bruit sourd, c'est la neige d'un toit qui vient de sauter dans la rue. Sur la pente **méridionale** des sommets ronds, on voit le brun des prés bientôt tache de vert. Ces trous au manteau de la neige s'élargissent, dessinent des figures, des hommes, des animaux. Mais ça change vite, de jour en jour la différence est sensible. Déchargés du fardeau qui courbait leurs branches jusqu'au sol, les sapins, pareils à des femmes assises, se lèvent tout à coup, et l'on voit de nouveau le tronc. Du blanc, il n'y en a plus que derrière les haies, au nord des maisons, à l'ombre du bois. On ouvre les fenêtres. On regarde. Et l'on dit, voyant les premiers papillons, ce bleu posé sur les monts, cette clarté sur les choses : « Ça y est !... »

2. Assis sur le banc sec, les vieux tendaient alors leurs doigts au soleil. **Placide** bégayait, très ému : « On a toujours l'impression que le mai va sortir ! » Le « mai » là-haut, dans les montagnes où les hivers durent sept mois, c'est **l'éclatement** de la feuille du hêtre. Cela se passe vers la fin du printemps. Un matin, les **austères sapinières** s'enrubannent d'un vert presque jaune car c'est sur les lisières que sont les hêtres. Et c'est le « mai », comme on dit...

3. L'arrivée du mai révolutionnait le cœur de Placide. Longuement, la main **en abat-jour** sur les yeux, il contemplait les croupes des collines, le vol fou des oiseaux, l'émotion des taillis, cette étrange clarté que versent les primevères au flanc des talus. Ayant

dit, lui aussi : « Ça y est !... », il allait quérir son tambour, puis, baguettes en main, attendait la sortie de l'école devant le bâtiment où lui-même avait appris à lire... Et soudain une **rumeur,** le tapage des pieds enfantins, lourdement chaussés, dégringolant l'escalier de bois. D'un geste bref des baguettes, Placide mettait de l'ordre dans le désordre de la bande, du silence aussi, organisait le cortège, rectifiait l'alignement. Campé devant la colonne, le bras levé, il hurlait : « En avant... **arche** ! »

4. Tout le monde était sur le pas des portes pour assister au défilé, les mères, les mioches encore inaptes à la marche, le laitier, les vieilles elles-mêmes. Et tous les yeux approuvaient. Ce cortège du mai, que ceux-ci avaient souvent rêvé aux jours de bise et de glace, le voici qui venait enfin à eux. Derrière la barbiche blanche et le foulard rouge, derrière le tapage du tambour, des **frimousses** émerveillées, des gamins marquant le pas, un doigt dans le nez, des gamines aux tresses blondes ou brunes, et très loin en retard, les jambes magnifiquement arquées, le regard brillant, deux pouces de chemise hors du pantalon, un bambin qui portait au poing, comme un flambeau, un gros bouquet de primevères... Au détour du sentier, le foulard avait disparu. Amorti par la distance, le son du tambour ronflait. La culotte du **moutard** disparaissait à son tour.

Benjamin VALLOTON. *Les Loups* (Payot, édit.).

Les mots et expressions. — ***Chantent*** : le murmure des ruisseaux ressemble à un chant. — ***Chéneaux*** : conduits de bois ou de métal placés sous le rebord du toit pour recevoir l'eau de pluie et la conduire aux gouttières. — ***Pleurent*** : déversent l'eau comme s'ils laissaient tomber des larmes innombrables. — ***Méridionale*** : située du côté du midi. — ***Placide*** : c'est le nom d'un vieillard. — ***L'éclatement*** : la feuille sort du bourgeon qui éclate, qui s'entr'ouvre brusquement en brisant son enveloppe. — ***Austères sapinières*** : *sapinières* : plantations de sapins ; *austères* : sévères, en raison de la raideur et de la couleur sombre des sapins. — ***En abat-jour*** : recourbée, en forme d'abat-jour, pour protéger les yeux de la lumière trop vive. — ***Rumeur*** : bruit confus de voix. — ***Arche!*** : diminutif de *marche!* C'est le commandement employé pour faire avancer une troupe militaire. — ***Frimousses*** : figures. — ***Moutard*** : petit garçon.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° A l'aide de détails contenus dans le premier paragraphe, indiquez ce que signifie : *« Ca y est » !*

Expliquez : les mioches encore inaptes à la marche. **Comment l'adjectif** *inaptes* **a-t-il été formé ?**

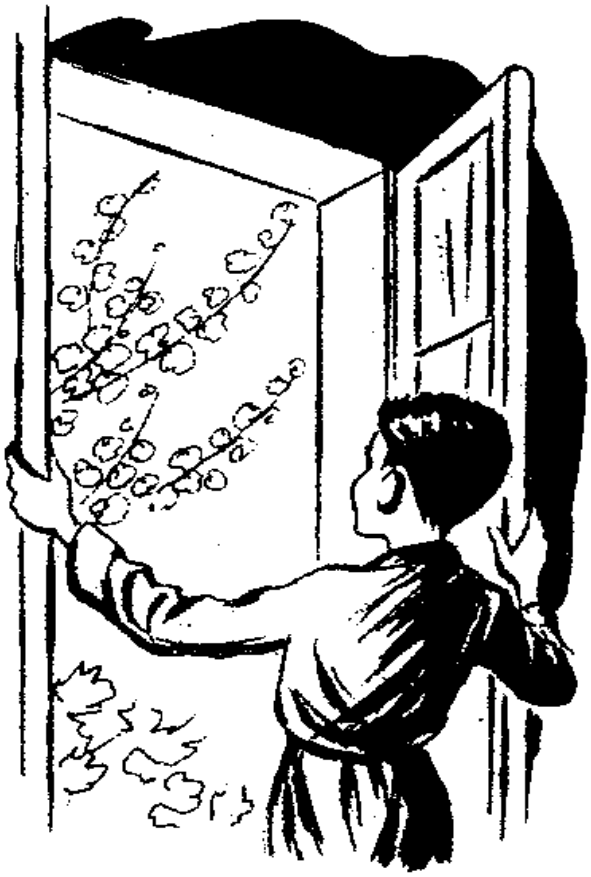
2° Mettez à la 2e personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif et du futur simple les verbes : se lever — tendre — bégayer — disparaître.

3° Donnez la fonction des mots ou groupes de mots suivants du 3e paragraphe : cette étrange clarté — que (versent) — les primevères — au flanc des talus.

4° Pourquoi le père Placide organise-t-il le cortège de mai ?

RÉDACTION

Voici le printemps... Décrivez ce qui caractérise son arrivée dans votre jardin ou à la campagne ou dans les jardins et les squares des villes *(les arbres, les plantes, etc...).*



LES OISEAUX

LISONS : La fortune de Pierre d'Auriol

1. Quand Pierre d'Auriol revint de New-York, il possédait pour seule fortune deux canards enfermés dans une cage **somptueuse** qui portait cette inscription sur une belle plaque de cuivre reluisante :

Canards du **Labrador, spécimen** rare.

C'était le cadeau bizarre que lui avait fait un milliardaire américain, en le mettant à la porte après l'avoir chargé quelque temps de faire à son jeune fils un cours de français.

2. Dès son arrivée au Havre, Pierre d'Auriol, bien embarrassé de la cage **fastueuse,** la fit transporter à l'hôtel avec son humble malle.

Puis il alla au café et demanda les journaux du matin.

Il les parcourut avidement.

Et tout à coup, son regard fut attiré par cette ligne composée en caractères gras :

Grand concours agricole à Auriol.

« Voilà, se dit Pierre, des nouvelles toutes fraîches de ma petite patrie. Il sera question, sans doute, dans cet article, de mon frère le secrétaire de la mairie. »

La petite ville d'Auriol organisait une importante exposition agricole ; il y avait un grand nombre de sections : **horticulture, apiculture, pisciculture, aviculture** : poulets, dindons, faisans, canards.

Quel trait de lumière ! il allait pouvoir se débarrasser des siens !

« Il sera accordé un prix de quatre mille francs à l'exposant qui aura présenté le plus beau couple de canards modèles !

Messieurs les exposants peuvent retenir à l'avance des cages d'un, de deux, trois et quatre mètres carrés pour leurs volatiles. »

3. Pierre d'Auriol écrivit une lettre détaillée pour retenir un emplacement de deux mètres carrés, avec bassin et eau courante, et revint à l'hôtel.

Les canards, dans la cour de l'hôtel, le saluèrent de leur coin-coin d'affamés.

Il leur fit donner une pâtée abondante et déclara au patron de l'hôtel qu'il partirait le lendemain ou le surlendemain, emmenant ses précieux canards.

Le patron lui conseilla de les expédier le jour même.

« Mais, dit Pierre, on n'acceptera là-bas les envois des exposants que dans quinze jours exactement.

— N'avez-vous pas dans cette ville un ami qui leur donnera l'hospitalité ?...

— Parbleu ! pensa Pierre d'Auriol, j'ai à Auriol mon frère Paul, secrétaire de la mairie. Je vais lui expédier mes canards. »

Il les expédia et négligea d'écrire à Paul.

4. Pierre passa deux jours au Havre, où il avait rencontré un bon camarade d'école, puis il s'oublia une dizaine de jours à Paris.

Et quand il arriva chez son frère à Auriol, le premier mot qu'il lui adressa fut celui-ci :

« Eh bien, et mes canards ? Comment les as-tu trouvés ?
— Excellents ! », dit Paul.
Pierre tomba **anéanti** sur une chaise, en gémissant.
« Malheureux ! tu les as mangés !
— Et que diable voulais-tu que j'en fisse ?
— Hélas ! j'avais arrêté par lettre une cage de deux mètres carrés.
— Il fallait donc me prévenir !
— C'étaient des canards d'exposition ; ils valaient deux mille francs pièce, puisqu'ils m'auraient donné le grand prix du concours qui est de quatre mille... »

Jean AICARD.
Maurin des Maures (Calmann-Lévy, édit.).

Les mots et expressions. — ***Somptueuse*** : luxueuse, magnifique. — ***Labrador*** : presqu'île du Canada. — ***Spécimen*** : type, échantillon, modèle. — ***Fastueuse*** : d'un grand luxe (rapprocher de *somptueuse*). — ***Horticulture*** : art de cultiver les jardins, les plantes. — ***Apiculture*** : art d'élever les abeilles. — ***Pisciculture*** : art d'élever les poissons. — ***Aviculture*** : art d'élever les oiseaux. —***Anéanti*** : abattu, découragé.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : son *humble* malle ; des nouvelles *fraîches ;* qui leur donnera *l'hospitalité.*

Quel est le sens de *parcourir* **dans** : il parcourut les journaux ? **Employez ce verbe au sens propre dans une courte phrase.**

Que signifie *exposer* ? **Comment ce verbe a-t-il été formé ? Relevez dans le texte deux noms de la même famille.**

2° **Relevez les verbes du 4e paragraphe ; indiquez le mode et le temps de chacun d'eux.**

« *Il fallait donc me prévenir* ». **A quelle tournure est employé le verbe de cette phrase ? Transposez-la à tous les autres temps du mode indicatif.**

3° **Analysez les mots de la proposition :**
Comment les as-tu trouvés ?

4° **Qu'est-ce qui aurait pu indiquer au frère de Pierre d'Auriol que les canards n'étaient pas destinés à être mangés ?**

DE L'OBSERVATION DU TEXTE A LA RÉDACTION

OBSERVONS :

1° Le sujet :

Le texte est le récit du sort réservé à deux canards du Labrador qu'un Français revenu d'Amérique désirait présenter à un concours agricole organisé dans sa ville natale.

2° Un paragraphe :

Observons le 2e paragraphe dans lequel l'auteur nous fait connaître les premiers actes de Pierre d'Auriol à son arrivée au Havre.

L'urgence du premier de ces actes est indiquée d'emblée : **Dès son arrivée** *au Havre...*

Le voyageur ayant accompli cette première formalité qui ne pouvait attendre va pouvoir maintenant se consacrer sans hâte à d'autres occupations. C'est ce que l'auteur nous indique ensuite en enchaînant à l'aide du mot *puis* : **Puis** *il alla...*

3° Une phrase :

Observons la phrase suivante du 4e paragraphe : *Pierre passa deux jours au Havre, où il avait rencontré un bon camarade d'école,* **puis** *il s'oublia une dizaine de jours à Paris.*

L'*ordre de succession* des actions exprimées dans cette phrase est indiqué par le mot *puis* (ce mot est un *adverbe*) qui a le sens de **ensuite, après.**

Ce mot peut être placé soit à l'intérieur d'une phrase, où il marque l'ordre de succession des propositions, soit en tête d'une phrase exprimant une idée se situant après un fait indiqué par la phrase précédente (comme dans le 2e paragraphe observé ci-dessus).

Autres exemples *(à compléter) :*

a) *Le moineau a construit son nid,* **puis...**

b) *La poule rassemble ses poussins,* **puis...**

c) *La fermière distribue du grain aux volailles,* **puis...**

COMPOSEZ :

1° En vous inspirant de la présentation du 2e paragraphe du texte, **racontez brièvement ce que vous faites chaque matin à votre arrivée en classe.**

2° L'histoire des canards du Labrador nous rappelle une autre grande déception : celle de Perrette, l'héroïne de la fable de La Fontaine intitulée : « *La laitière et le pot au lait* », et dont les projets ont été réduits à néant par sa légèreté.

« *Adieu ! veau, vache, cochon, couvée...* »

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos volatiles qui, d'un coup d'aile, emportent parfois l'espoir d'une belle couvée ou d'un délectable rôti.

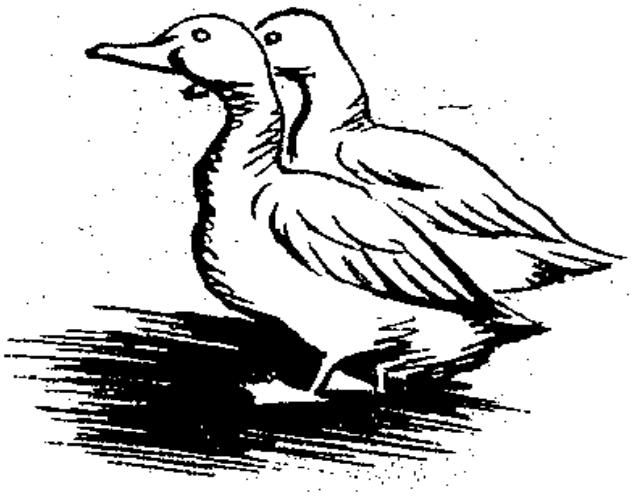
Avez-vous eu connaissance de la disparition mystérieuse d'une volaille qu'on avait achetée et qu'on engraissait à des fins peu humanitaires ?

Rassemblez vos souvenirs (ou faites appel à votre imagination) et, en vous aidant au besoin du texte que nous avons lu, composez à votre tour un récit sur le sujet suivant :

Vos parents (ou des amis) ont acheté une belle volaille qui doit être mangée à l'occasion d'une fête prochaine. Ils l'ont mise dans une caisse grillagée. Le jour du sacrifice est arrivé. Vos parents constatent avec stupeur que « l'oiseau s'est envolé! »

Autre sujet proposé :

Racontez la fable de La Fontaine intitulée « *La laitière et le pot au lait* ».



LISONS : Le pinson captif

1. En ce temps-là, j'avais onze ans et **je tendais** aux petits oiseaux dans un taillis appartenant à mon grand-père. Ces **tendues** sont fort usitées dans notre pays de Lorraine, où elles ont lieu de septembre à novembre, à l'époque des passages. Tout le menu peuple des oisillons vient se faire prendre aux pièges, et notamment à ce cruel traquenard que La Fontaine nommait des reginglettes, et que nous appelons chez nous des sauterelles...

2. Un soir, au moment où nous procédions, mon grand-père et moi, à la dernière tournée, je fus attiré dans une sente par de petits cris aigus, et je vis, se débattant à l'une de nos sauterelles, un oiseau qui venait de se prendre au **trébuchet.** Il était à peu près de la taille d'un moineau, et la furie avec laquelle il battait des ailes avait quasi renversé la **raquette.** Pourtant, soit que la détente de la ficelle eût été moins brusque que d'habitude, soit que les pattes du **patient** fussent plus résistantes, il n'était point endommagé. Il avait le dos marron et le dessus de la tête, ainsi que le bec, d'un bleu ardoisé ; l'œil vif, les moustaches noires ; le cou, la poitrine et les flancs d'une belle couleur vineuse, le croupion olivâtre, la queue fourchue, et une tache blanche sur chaque aile.

« C'est un pinson des Ardennes », dit mon grand-père. Je m'en étais déjà aperçu, car l'ayant pris par les ailes pour le dégager, il m'avait d'un coup de bec pincé jusqu'au sang.

Mon grand-père fit la remarque que ses pattes n'avaient pas été brisées ; l'une d'elles était seulement légèrement éraflée.

3. Quant à moi, le voyant si **alerte** et si mignon de forme et de couleur, l'idée me vint de le mettre en cage et de l'apprivoiser. Je suppliai qu'on me permît de l'emporter, et j'insistai si bien que j'obtins sa grâce.

« Soit, dit mon aïeul en hochant la tête, mais tu ne l'élèveras pas ; il est déjà trop fort et trop sauvage... » Naturellement je n'en crus

pas un mot, étant à cet âge **présomptueux** où l'on ne doute de rien. J'enlevai le pinson dans mon mouchoir et, une fois à la maison, je le logeai dans un panier **hermétiquement** clos, en attendant que je pusse, le lendemain, lui préparer une cage.

Je passai une bonne moitié de la nuit sans dormir, tant l'idée de mon prisonnier me trottait dans le cerveau. J'avais ouï dire que les pinsons ont de merveilleuses aptitudes musicales, et qu'avec de la patience, on peut les dresser comme de véritables **virtuoses** ; quand mes yeux se fermaient, j'entendais en songe mon élève chanter ainsi que l'oiseau bleu des contes de fées.

4. Dès le matin, je courus au panier. Le pinson n'avait guère mieux dormi que moi ; il voletait farouchement et donnait de furieux coups de bec contre les parois. Toutes mes économies furent absorbées par l'achat d'une cage meublée d'une auge, d'un abreuvoir et d'une mangeoire que je remplis de chènevis. J'y transvasai l'oiseau...

Le captif ne paraissait nullement disposé à s'apprivoiser. Agrippé aux barreaux, les ailes sans cesse en mouvement, il avait culbuté son auge et dédaigné le chènevis qui foisonnait dans la mangeoire. Peut-être le menu ne lui plaît-il pas, pensai-je... Je courus les champs afin de me procurer une autre nourriture. Quand je revins, la fiévreuse agitation du prisonnier avait redoublé. Il continuait de s'élancer rageusement contre les barreaux... Parfois, n'en pouvant plus, il **se rencognait** dans un angle, ouvrait de grands yeux noirs, et son regard désespéré semblait me crier : « Mais lâche-moi donc !... lâche-moi donc ! »

5. Je fis la sourde oreille et je m'en allai, me berçant encore de l'espoir que la nuit le calmerait. Dès le fin matin, je courus de nouveau à la cage... Sur la planchette qui servait de parquet, immobile, les paupières closes, le plumage ébouriffé et terne, le pinson, déjà raidi, gisait au milieu des graines éparses et intactes. Le sauvage oiseau des montagnes, en haine de sa prison, s'était laissé mourir de faim.

6. Mon cœur se serra ; j'avais cette cruelle agonie sur la conscience. Pendant longtemps, je ne pus voir un oiseau sans éprouver une lourde sensation de malaise. Et aujourd'hui encore, après

bien des années, en entendant sous bois les précoces **roulades** du printemps, ce souvenir d'enfance m'est remonté au cerveau, avec la senteur amère d'un **remords.**

André THEURIET.
Nos Oiseaux (Tallandier, édit.).

Les mots et expressions. — ***Captif :*** prisonnier. — ***Je tendais :*** mis pour *je tendais des pièges.* — ***Tendues :*** l'action de tendre des pièges. — ***Trébuchet :*** petit piège pour prendre des oiseaux. — ***Raquette :*** une partie du piège. — ***Patient :*** celui qui subit un supplice (ou une opération chirurgicale : le *patient* d'un médecin). — ***Alerte :*** vif. — ***Présomptueux :*** qui ne doute pas de soi, qui s'illusionne sur ses forces, sur ses possibilités. — ***Hermétiquement :*** parfaitement fermé. — ***Virtuose :*** qui excelle dans la musique ; musicien de grand talent. — ***Se rencognait :*** se blottissait dans un coin. — ***Roulades :*** chants des oiseaux constitués par plusieurs notes successives. — ***Remords :*** reproches que fait la conscience quand on a accompli une mauvaise action.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** il m'avait pincé jusqu'au sang.

Donnez un synonyme de : usitées ; un traquenard ; une sente ; quasi.

2° **Conjuguez les verbes** *avoir* **et** *être* **à l'imparfait du subjonctif.**

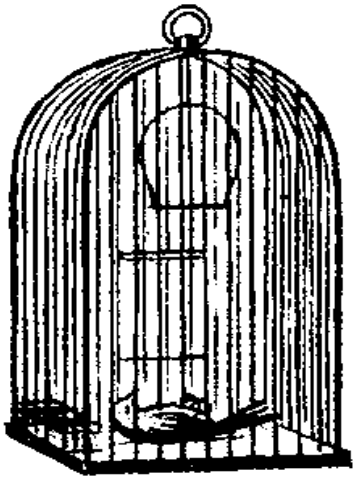
Transposez à la forme active : je fus attiré par de petits cris aigus.

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots suivants du 2e paragraphe :** un soir ; nous (procédions) ; mon grand-père et moi ; dans une sente.

4° **Expliquez pourquoi l'auteur éprouve du remords en entendant les oiseaux chanter dans les bois.**

RÉDACTION

Un de vos camarades a capturé un oiseau et l'a mis en cage. Dites-lui ce que vous pensez de son action.



LISONS : Le sauvetage des bouvreuils

1. Le boulevard de Strasbourg est toujours bordé de **sorbiers.** En mai de cette lointaine année, c'était une allée de parc anglais, et je la vois, moins large, parce que les arbres qui ont grandi l'ont enfoncée. Devant la maison que je veux dire, il y a une place vide, celle d'un sorbier qui a disparu.

2. Un matin, à l'aube, il y avait un mâle de bouvreuil, gras, rouge, pansu, qui faisait son nid, aidé par sa femelle grise. Brin à brin, il avait pu bâtir son berceau tandis que les feuilles poussaient.

Vous voyez cela ? Ce gros père à l'énorme bec noir, à la mine sérieuse de bourgeois **replet,** dont le gilet **écarlate,** tendu sur une panse noire, s'ouvre entre les basques d'une jaquette sombre, et qui a exactement le chant qui convient à son allure, — des notes douces, tendres, mollement **proférées** !

3. C'était un spectacle ravissant : dès l'aube, et le soir juste avant la nuit, le mâle remplaçait la femelle sur le nid ; madame se restaurait dans les jardins voisins et sur la chaussée du boulevard ; ensuite, elle regagnait sa branche, repoussait avec insistance le gros papa rouge, s'installait à sa place, après avoir vérifié l'ordonnance de ses œufs, se tassait dessus, disparaissait dans le berceau, et le mâle se mettait à chanter.

4. Un matin, en ouvrant ma fenêtre, je vis deux gamins qui, adossés à l'arbre, surveillaient la rue. Le camarade délégué à **l'exploration** descendait en chuchotant :

— Ils viennent de naître.

Je n'étais pas seul au courant de la belle aventure !

5. Il y eut une semaine de répit ; mais ensuite, ce fut la guerre d'embuscades, avec tout ce qu'elle comporte de fourberies. Les

ennemis avaient décidé de prendre les oiseaux et j'avais décidé de les sauver ! Bien avant l'aube, les trois **garnements** arrivaient : j'étais là ! Et aussi durant le jour, et le soir, et la nuit à la lueur des **réverbères** ! Quelqu'un **me doublait** pendant les heures des repas, mon secrétaire, qui avait toute une artillerie à sa disposition — des boules de terre glaise, des siphons d'eau de Seltz, de la grenaille de plomb et une perche de trois mètres.

Cependant, quand les petits bouvreuils furent sortis du nid, ce fut bien une autre affaire ! Il y en avait un ici, un autre là, un troisième plus loin... Ils étaient cinq ! Et je les ai sauvés. J'ai sauvé ces cinq oiseaux...

6. Les parents avaient fini par me connaître ; la femelle était même devenue tout à fait familière, au point qu'elle prenait sur l'appui de ma fenêtre les graines et la mie de pain mouillée de lait qu'elle portait sans **dissimulation,** directement, à ses petits.

Gaston CHÉRAU.
Chasses et plein air de France (Stock, édit.).

Les mots et expressions. — ***Bouvreuil*** : une espèce d'oiseau. — ***Sorbier*** : arbre (ou arbuste) qui produit des baies appelées *sorbes*. — ***Replet*** : gros et gras (le bouvreuil est comparé à un bourgeois, un homme riche qui fait bonne chère et a de l'embonpoint). — ***Ecarlate*** : rouge vif. — ***Proférées*** : prononcées (lorsqu'il s'agit de paroles) ; ici : émises — ***Exploration*** : découverte. — ***Garnements*** : méchants garçons. — ***Réverbères*** : grosses lanternes qui servaient à éclairer les rues. — ***Me doublait*** : me remplaçait. — ***Dissimulation*** : action de dissimuler (de cacher ce que l'on fait ou ce que l'on pense).

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : l'ordonnance des œufs — une semaine de répit.

2° **Conjuguez le verbe** *voir* **au présent du subjonctif.**

3° **Analysez les mots en italique** : *je la* vois, *moins large.*

4° **Qu'a fait l'auteur pour sauver les cinq oiseaux?**

RÉDACTION

Vous avez découvert un nid d'oiseau (choisissez l'espèce qu'il vous plaira). Décrivez-le. Mais un de vos camarades l'a aperçu et se promet de prendre les petits. Dites ce que vous faites pour l'en empêcher.

LECTURES SUPPLÉMENTAIRES

LISONS : Une grande terreur

1. Je jouais aux billes à la porte d'un marchand épicier nommé Lebaigue, qui, pendant ce temps-là, étendait et grattait du chocolat sur un marbre avec un de ces longs couteaux pliants qu'on appelle, je crois, spatules. **Je me pris de dispute** avec mon camarade. Notez bien que, devant les coups de poing, je n'étais jamais **poltron.** Il était plus fort que moi : il me repoussa violemment et je m'en allai tomber à reculons, le derrière dans un tonneau de miel.

2. Je prévis à l'instant même l'événement et ses conséquences ; je jetai un cri, l'épicier se retourna et lui aussi vit ce qui arrivait.

Je me relevai comme si un ressort m'eût remis sur mes jambes, et cela, malgré la résistance qu'opposait à ce mouvement la **substance** à laquelle j'adhérais.

Puis, aussitôt, je me pris à fuir.

Cette rapidité dans cette prudente **résolution** venait de ce que j'avais vu l'épicier s'élancer d'un mouvement presque **simultané,** son couteau à la main.

3. Je dirigeai naturellement ma course du côté de la maison. Mais la maison, située au milieu de la rue de Lormet, était assez loin de la place sur laquelle l'événement était arrivé. Je courais bien, seulement l'épicier avait des jambes doubles des miennes ; j'étais pressé par la terreur, mais lui était **mû** par la **cupidité.** Je me retournais tout en courant et je voyais le terrible industriel, l'œil ardent, les lèvres entrouvertes, le sourcil froncé et le couteau à la main, gagnant à chaque pas sur moi. Enfin, en nage, haletant, sans voix, près d'expirer, **je me laissai aller** sur le pavé, à dix pas

de la porte, convaincu **que c'en était fait de moi,** et que Lebaigue s'était mis à ma poursuite dans l'intention bien **positive** de m'égorger.

4. Il n'en était rien. Après une lutte dans laquelle j'épuisai le reste de mes forces, il me coucha le ventre sur son genou, gratta le fond de ma culotte avec sa spatule, me remit sur mes jambes et s'en retourna parfaitement satisfait **d'être rentré dans sa marchandise.** Malgré cela, je fus plus d'un an à prendre l'autre côté de la rue quand je passais devant le magasin d'épiceries de maître Lebaigue.

Alexandre DUMAS.

Les mots et expressions. — ***Je me pris de dispute*** : je me mis à me disputer. — ***Poltron*** : peureux. — ***Substance*** : matière (ici, *le miel*). — ***Résolution*** : décision. — ***Simultané*** : qui se produit en même temps qu'un autre. — ***Mû*** : mis en action, en mouvement. — ***Cupidité*** : désir de récupérer ou d'accroître ses richesses, son bien. — ***Je me laissai aller*** : je me laissai tomber. — ***Que c'en était fait de moi*** : que j'allais être tué. — ***Positive*** : certaine. — ***D'être rentré dans sa marchandise*** : d'avoir récupéré, repris sa marchandise.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** je prévis l'événement et ses conséquences ; j'adhérais ; l'œil ardent.

Exprimez en d'autres termes : en nage — j'étais près d'expirer.

2° **Analysez le verbe :** était mû.

Conjuguez le verbe *fuir* **au présent et à l'imparfait de l'indicatif.**

3° **Analysez les mots en italique :** *et lui* aussi vit *ce qui* arrivait.

4° **Que croyait l'enfant quand l'épicier le poursuivait, son couteau à la main? Que pensez-vous de l'épicier?**

RÉDACTION

Deux enfants se disputent et se bousculent devant l'étalage d'un marchand de primeurs. L'un d'eux tombe dans des cageots d'œufs et d'oranges... Qu'advient-il ?

LISONS : **Un homme sensible**

1. Tout le troupeau arriva comme une **avalanche** à l'entrée de la clôture où Frisottin venait de pénétrer, et penchait vers la terre son petit museau rose, pour reconnaître l'objet vert et luisant qui l'avait attiré, et qui n'était autre que la **boîte** de M. Christophe. Il y appuya son nez. « Fi ! que c'est dur et froid, se dit-il. Mais à côté, qu'est-ce qu'il y a donc ? Des fleurs ! de belles tiges tendres... C'est cela qui va être bon ! »

En trois coups de dents, les plantes de M. Christophe sont devenues du fourrage pour Frisottin.

2. M. Christophe se retourne, voit le dégât... « Maudit mouton ! » s'écrie-t-il en se levant pour repousser le petit gourmand.

Mais M. Christophe est vieux, ce qui fait qu'il n'est pas bien leste ; il se prend un pied dans son pliant, trébuche, glisse sur la terre humide en tâchant de se redresser, et finit par tomber tout de son long, entraînant Frisottin, qui n'a pas su s'écarter assez vite.

Pauvre M. Christophe ! Il se relève, un peu contrarié, car il aime la propreté, et voilà tout un côté de ses vêtements qui est couvert de boue. Frisottin pousse des bêlements lamentables ; la mère brebis se penche vers lui, et le grand bélier s'élance les cornes en avant ; il a l'air de dire à M. Christophe : « C'est toi qui lui as fait du mal ? Attends : tu vas voir ! »

3. Les cornes du bélier sont très dures : M. Christophe aurait bien pu passer un mauvais moment, si le chien, qui venait de remarquer le départ de son troupeau, ne fût arrivé, **hors d'haleine.** Le grand bélier n'attendit pas que le chien le prît par l'oreille ; il tourna le dos à M. Christophe et s'enfuit vers son pâturage. Tout le troupeau le suivit.

Quand je dis tout le troupeau, je me trompe ; Frisottin continuait

à bêler et il ne se relevait point. Le chien vint à lui ; il essaya de l'emmener, et, voyant qu'il n'y réussissait pas, il courut chercher la bergère.

4. La bergère arriva ; M. Christophe était à genoux devant Frisottin, le tâtant et essayant de le remettre sur ses pattes en lui disant des paroles consolantes ; mais Frisottin bêlait toujours.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? cria la bergère. Si ça a du bon sens ! un homme d'âge qui s'amuse à tourmenter les bestiaux ! Là ! il a une patte cassée ! C'est un agneau perdu... Vous le payerez et tout de suite ! Maîtresse, maîtresse ! on a cassé une patte à Frisottin !

La maîtresse, qui était justement venue à cette heure-là faire un tour dans ses pâturages, arriva bien vite à l'appel de sa bergère. Ce n'était pas la fermière chez qui logeait M. Christophe.

Elle examina l'agneau, déclara, elle aussi, que c'était une bête perdue, et que, quand on était assez maladroit pour causer des dégâts pareils, on n'avait qu'à les payer.

— Je veux bien payer, dit M. Christophe, quoique ce ne soit pas tout à fait ma faute ; la bergère n'avait qu'à mieux garder ses moutons. Pauvre petit ! Je suis bien fâché de lui avoir fait du mal... Qu'est-ce que vous allez en faire, à présent ?

— Je vais l'envoyer au boucher, et tout de suite ! Il n'est plus bon qu'à manger et encore il est un peu jeune.

— A manger ! s'écria M. Christophe. Oh ! pour cela, non : puisque je le paye, je l'emporte ; je ne veux pas être cause de sa mort.

5. Qui fut bien étonné ce jour-là ? Ce fut la fermière, Mme Michaud, quand elle vit revenir M. Christophe, crotté et **haletant,** ruisselant de sueur, chargé, outre son pliant, sa boîte, ses plantes et son album, d'un agneau qui pesait un bon nombre de kilogrammes. Mais quand elle sut l'histoire, elle pensa que son hôte était un bien brave homme, et elle s'empressa de l'aider à soigner Frisottin...

M. Christophe, avec une petite **latte** bien mince et une bande de toile fine, remit la patte de Frisottin, tout comme un chirurgien aurait pu le faire. On le coucha sur une litière moelleuse dans un coin de la bergerie, on le confia à une bonne brebis qui voulut bien

lui donner de son lait, et on le soigna si bien qu'avant que M. Christophe partît, il eut le plaisir de le voir gambader sur ses quatre pattes.

Mme J. Colomb.
Contes aux enfants sages (Hachette, édit.).

Les mots et expressions. — ***Avalanche :*** masse de neige qui se détache soudain d'une montagne et glisse en entraînant tout sur son passage. (L'arrivée massive et brutale du troupeau fait penser au passage d'une avalanche.) — ***Boîte :*** boîte de botaniste dans laquelle M. Christophe recueille les plantes qu'il destine à sa collection. — ***Hors d'haleine :*** essoufflé. — ***Haletant :*** même sens que l'expression *hors d'haleine.* — ***Latte :*** lamelle de bois étroite et mince.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** c'était une bête perdue ; outre son pliant.

2° **Indiquez le mode et le temps de chacun des verbes du 3e paragraphe.** « *C'est toi qui lui as fait du mal ?* » **Transposez cette phrase aux temps simples du mode indicatif.**

3° **Analysez les mots en italique :** *l'*objet *vert* et luisant *qui l'*avait attiré.

4° **Indiquez les traits du caractère de M. Christophe.**

RÉDACTION

Un chat (ou un chien) abandonné et amaigri errait dans la rue. Vous l'avez recueilli et soigné. L'animal reconnaissant s'est attaché à vous.

LISONS : Le concours de lecture

1. Ma sœur aînée venait d'achever la lecture d'un roman. Neuf heures du soir allaient sonner. J'attendais avec crainte que ma mère donnât le signal du coucher. Pour moi qui n'avais pas encore pu lire un livre jusqu'à la dernière page, il me sembla que ma sœur venait d'accomplir un vol prodigieux : un livre avec ses pages **innombrables,** n'était-ce pas tout l'espace?

Je me sentis **mortifié** et me jurai de lire, moi aussi, tout un livre.

2. Le lendemain après-midi, je déclarai à ma sœur :

— Je parie que je lirai un livre tout entier.

— Tu es trop petit.

— Je suis assez grand et cours plus vite que toi ! protestai-je avec indignation.

Nous prîmes chacun un livre de moyenne grosseur, dont nous comptâmes les pages, et convînmes que celui de nous qui en achèverait le premier la lecture recevrait de l'autre sa part de dessert.

3. Je proposai :

— Allons sous le gros tilleul.

Nous nous étendîmes à l'ombre de cet arbre prodigieux dont le tronc large comme une tour et creux par endroits se divisait à quatre pieds du sol en plusieurs branches maîtresses formant l'armature d'un immense parasol de feuillage...

Je m'abattis sur mon livre comme le tigre sur sa proie. Après avoir **dévoré** deux pages, je levai rapidement les yeux pour observer ma sœur : accroupie à trois pas du tronc, elle tenait son livre appuyé sur sa jupe, entre ses genoux écartés, et ne bougeait pas. Je ne pus voir ses yeux, mais je sentis quels rivaux redoutables ils étaient et repris ma course en frémissant.

Que lisais-je? Je ne l'ai jamais su, même alors, car il ne s'agissait que de courir et de dépasser ma voisine.

4. Au bout d'un moment, je rejetai mon livre et, debout sur la pointe des pieds, appuyé des deux mains au tronc, je me mis à regarder les branches du tilleul. Le tronc creux et **tourmenté** offrait des **aspérités** solides comme des échelons pour me permettre de grimper. Je parvins à me tenir d'aplomb dans l'angle formé par les deux plus grosses branches...

Un mouvement maladroit que je fis m'obligea à baisser les yeux, tandis que je m'accrochais à l'une des branches. J'aperçus ma sœur ; vue de haut, elle ne formait qu'une grosse boule grise avec, au milieu, la boule plus petite de sa tête. Le double carré blanc de son livre me rappela brusquement la lecture. Combien de temps étais-je demeuré là ?

5. Je me baissai et me laissai glisser sans bruit, atteignis le sol, et me réfugiai ensuite derrière le tronc du tilleul, afin que ma sœur ne pût me voir si elle levait la tête. Précaution inutile : ma sœur lisait, **toute rentrée dans son livre.** Sa main seule, qui tournait les pages, semblait vivre dans le même monde que le mien. Certes, elle n'avait plus levé les yeux depuis le moment où elle s'était engagée dans l'histoire...

Il était trop tard pour rattraper le temps perdu. Cependant, je fis mine de m'absorber dans la lecture de mon livre, observant du coin de l'œil, avec angoisse, les progrès de ma sœur, marqués par le mouvement nerveux de la main qui tournait les pages. Je vis ses paupières battre de plus en plus vite, à mesure que la fin approchait.

6. Et tout à coup, le **dénouement** redoutable se produisit :

— J'ai fini, dit ma sœur, toute gonflée encore de lecture.

— Moi aussi, m'écriai-je avec force.

Elle me regarda, étonnée :

— Ce n'est pas vrai, dit-elle sans se fâcher.

Je crus qu'elle s'était aperçue de mon absence, mais je m'accrochai au mensonge comme tout à l'heure à la branche.

— J'ai fini avant toi, affirmai-je.

— Alors, raconte-moi ton histoire.

Rougissant de honte, je commençai à lui conter le début de mon

livre ; ensuite je poursuivis **en imagination**... Je tremblais et avançais avec rage.

Ma sœur me laissa aller quelque temps, puis battit des mains et s'écria :

— Tu mens, tu n'as lu que le commencement de ton livre ; moi je le connais déjà, je l'ai lu tout entier et je vais te raconter l'histoire.

Je me pris à sangloter de rage et de remords, ramassai le livre qui m'était tombé des mains et le jetai au loin, de toutes mes forces.

Mon désespoir redoubla lorsque ma sœur, croyant me consoler, me dit qu'elle renonçait à ma part de dessert.

Franz HELLENS. *Frédéric* (N. R. F., édit.).

Les mots et expressions. — ***Innombrables*** : si nombreuses qu'on ne peut les compter. — ***Mortifié*** : vexé, humilié. — ***Dévoré*** : lu rapidement, avec avidité (*dévorer*, c'est manger rapidement, avidement un aliment). — ***Tourmente*** : noueux, rugueux. — ***Aspérités*** : parties qui ressortent. — ***Toute rentrée dans son livre*** : elle était si absorbée par sa lecture, si penchée sur son livre, qu'elle paraissait disparaître en lui. — ***Dénouement*** : fin d'une affaire. — ***En imagination*** : en inventant.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Relevez les termes du texte qui montrent combien la fillette était absorbée par la lecture de son livre.

Citez trois mots de la famille de *lecture* (un verbe et deux adjectifs contraires) ; **employez chacun d'eux dans une phrase.**

2° « *Que lisais-je ?* » **Transposez cette phrase aux temps composés des modes indicatif et conditionnel.**

3° Analysez les mots en italique : *celui* de *nous qui en* achèverait le premier la *lecture* recevrait.

4° Dites pourquoi le désespoir du garçon redoubla quand sa sœur lui annonça qu'elle renonçait à sa part de dessert (celle du garçon).

RÉDACTION

Vous avez certainement lu un livre en entier ? Dites lequel et racontez-le. (Si vous en avez lu plusieurs, dites celui que vous avez préféré et racontez-le.)

LISONS : La pierre à lécher

1. J'avais remarqué, dans les pâturages de montagnes, en Franche-Comté, en Auvergne, en Suisse, que le sel, **sournoisement,** avec des airs **candides,** est tout de même une dépense notable pour les gens qui possèdent un gros troupeau... Les valets le gaspillent... Un matin, je méditais sur cette forte question, en contemplant un troupeau de bœufs flanqué d'un troupeau de moutons.

Combien de sel consommez-vous ? disais-je mentalement à ces bêtes **flegmatiques.** Combien s'en perd-il chaque année ?...

N'y aurait-il pas un moyen sûr, pratique et élégant de fixer automatiquement la dépense ?

2. L'idée passait en tourbillon, sans que je réussisse à l'attraper. Mais l'appel du génie est irrésistible... J'eus ma **pomme** : une bonne pierre plate, de sept ou huit kilogrammes environ, qui gisait tranquillement sur l'herbe rase... Cette pierre, dis-je, fut ma pomme... l'**inspiratrice** de sa sœur artificielle, la pierre à lécher ! Je vois que la curiosité distend vos mâchoires... Et je ne veux pas vous faire attendre. La pierre à lécher devait être faite de sel et d'une substance neutre, soluble dans l'eau et par suite dans la salive. Cette fois vous avez deviné. On la suspendrait, cette pierre, à une corde au milieu du pâturage ; les bons bœufs, les braves vaches et les nobles taureaux viendraient la lécher selon leurs besoins...

3. Il ne restait plus qu'à passer à **la pratique,** à la méprisable pratique. Je consacrai mes économies — combien modestes ! — à la fabrication d'un certain nombre de pierres à lécher, des petites pour servir d'échantillons, des grandes, pour faire face aux premières commandes — deux ou trois cents environ. En outre, de beaux prospectus où on lisait des choses de ce calibre : « Le monde a attendu six mille ans avant de voir résolu le grand problème du sel dans les pâturages... Il n'aura rien perdu pour attendre.

La pierre à lécher est inventée. Grâce à elle, les éleveurs verront cesser un abus qui, déjà, scandalisait les patriarches ! »...

Une notice claire et **substantielle** complétait le prospectus. J'en expédiai environ six mille exemplaires dans toutes les régions, surtout montagneuses. Après quoi je me reposai, assuré du résultat. Les commandes allaient affluer...

4. Il ne vint aucune commande ! aucune ! On ne me réclama pas même d'échantillon... Saisi de stupeur, j'attribuai d'abord ce prodigieux silence aux retards de la poste... Mais au bout d'une quinzaine, une conviction nouvelle se fit jour : « La routine, la sainte routine, une fois de plus, triomphe de ce pauvre **drille** de progrès... »

« Par Dieu ! m'écriai-je, puisque les montagnes ne veulent pas venir à moi, je vais aller vers les montagnes... Et on verra ! On verra ! »

5. Je m'armai d'une espèce de giberne, où j'entassai les échantillons de la pierre à lécher, et une locomotive du P.-L.-M. ne tarda pas à me traîner vers nos belles montagnes.

Et là ? Là, j'appris mon métier d'alpiniste. En ai-je grimpé des routes, des sentiers, des vires... En ai-je vu des bœufs, des vaches, des chevaux et des moutons paissant ridiculement les pacages plus verts qu'**émeraude** ! En ai-je franchi des seuils rustiques !

On m'écoutait : j'ai reçu du ciel la **faconde** ailée des commis voyageurs. J'expliquais **doctement,** non sans éloquence, les féeriques avantages de ma pierre à lécher. Je la léchais, je la donnais à lécher aux hommes, aux femmes et, bien entendu, au bétail... Ah ! on ne s'embêtait pas. Les hommes riaient, les femmes riaient ; j'ai même vu rire des vaches. On m'offrait du vin, du café, du marc, de la bière, selon les patelins... Mais de commandes, pas l'ombre ! Si pourtant. Un laboureur de Saint-Jean-les-Cornes, qui n'avait qu'une bique et deux vaches maigres, consentit à me demander une pierre, une seule...

J.-H. Rosny aîné. *Mémoires de la vie littéraire.*

Les mots et expressions. — ***Sournoisement :*** d'une manière sournoise, avec dissimulation, manque de franchise. — ***Candides :*** purs, innocents, auxquels on ne saurait adresser le moindre reproche (on se rend compte, par ces deux expressions, que l'auteur parle du sel comme d'une personne). — ***Flegmatiques :*** qui restent froides, qui ne s'émeuvent pas. — ***Pomme :*** allusion au fait que le savant Newton découvrit une importante loi scientifique en voyant tomber une pomme d'un arbre. Ici, la pierre que l'auteur a vue dans un pâturage lui a inspiré l'idée de fabriquer la pierre à lécher, comme la vue de la pomme avait inspiré à Newton la loi qu'il a formulée. — ***Inspiratrice :*** qui donne l'inspiration, l'idée de faire quelque chose d'une certaine façon. — ***La pratique :*** la réalisation, la fabrication de la pierre. — ***Substantielle :*** qui contenait beaucoup de phrases, beaucoup d'idées. — ***Drille :*** compagnon. — ***Emeraude :*** pierre précieuse de couleur verte. — ***Faconde :*** facilité à parler. — ***Doctement :*** savamment.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° Que veut dire l'auteur lorsqu'il écrit (fin du 5e paragraphe) ***« puisque les montagnes ne veulent pas venir à moi, je vais aller vers les montagnes ».***

2° Conjuguez le verbe *rire* **au présent des modes indicatif, conditionnel et subjonctif.**

3° Analysez les mots en italique : *je* méditais *sur cette forte question.*

3° Pourquoi l'inventeur de la pierre à lécher n'a-t-il vendu qu'une seule pierre, malgré sa propagande et ses voyages?

RÉDACTION

Un camelot (à la ville) **ou un colporteur** (à la campagne) **présente un nouveau produit** (imaginez-en un ou utilisez vos souvenirs) **devant un groupe plus ou moins ébahi. Décrivez la scène : son discours amusant, ses démonstrations, l'attitude de la foule, ceux qui achètent le produit... et les résultats quand ils sont chez eux.**

LISONS : La récréation des ouvriers

1. Tous les passants s'arrêtent et lèvent le nez. C'est là-haut ; des ouvriers qui rient à grands éclats.

La maison presque achevée **poudroie** dans le soleil ; l'échafaudage soutient, devant chaque étage, un balcon de planches mobiles et mal jointes ; c'est là-dessus qu'ils sont tous, même ceux qui travaillaient à l'intérieur : maçons et sculpteurs **couleur de pierre de taille,** manœuvres en cote bleu ciel et les parqueteurs en tablier brun, leurs manches de chemise repliées jusqu'au-dessus du coude. Ils sont tous là-dessus, penchés vers le sol, **lâchant** sur quelqu'un en bas leurs rires et leurs cris.

—

2. Le regard des passants s'abaisse et cherche ce qu'il y a au pied des mâts. Rien, que les sacs de ciment empilés, les tas de sable et de briques bleues... Ah ! si ! De l'entrée **béante** et noire surgit une blouse enfarinée. Le maçon court et rit d'un **rire de tête,** haché par les accidents du sol et dominé, çà et là, par le claquement des sabots. Voilà ! on comprend : un autre le poursuit ; un autre qui tient à la main une vieille casserole pleine d'eau.

Les passants aussi se mettent à rire et tout un **morceau** de rue, résolument, suit la course... Il s'agit de savoir si l'homme roux, qui se retient de rire, atteindra le Limousin barbu et bruyant avec l'eau de sa casserole.

3. Le maçon poursuivi contourne deux fois le tas de briques, il franchit le sable, en lance une poignée derrière lui, sans tourner la tête et n'atteint qu'un chien qui s'écarte **penaud** et dont on rit.

La poursuite vire, zigzague et rentre dans la maison : déception ; on ne saura pas... Les plus pressés se détournent à regret et reprennent leur marche ; mais ils n'ont pas fait trois pas qu'ils

s'arrêtent à nouveau. La foule acclame le barbu qui surgit au premier étage et s'élance sur les planches. Il franchit la distance de trois fenêtres, puis disparaît encore à l'intérieur, **serré de près.** Cette fois, tout le monde attendra. Des appréciations s'échangent :

— **Il est bon,** le barbu !

— Oui, mais l'autre a sa casserole qui le gêne pour courir.

— D'accord ! Seulement le barbu a des sabots, tandis que le rouquin a des espadrilles.

— Il ne faut pas qu'il perde toute son eau en route...

— Entendez-les rigoler là-haut.

Ah ! les voilà au second étage. On leur fait place sur les planches. Le fuyard a filé droit : il est pris, car les fenêtres, de ce côté, sont déjà posées et closes. Au bout de la frêle impasse, tournant le dos au vide, il trépigne, les poings en arrêt. L'autre arrive, **acclamé** déjà. Mais le barbu alors se précipite à sa rencontre et lui fait sauter toute son eau à la face, d'un coup de pied dans la casserole.

—

4. Le rire monte jusqu'au cri, d'un seul coup, et décroît lentement.

Là-haut, l'arrosé s'essuie et rit, s'interrompant de commentaires ; puis il disparaît et les **compagnons,** un à un, reprennent l'ouvrage.

C'est fini. Ceux de la rue s'en vont.

Ceux de la rue se dispersent en dépit des nouveaux venus qui n'osent pas tout de suite demander ce qu'il y a.

Charles VILDRAC. *Découvertes* (N. R. F., édit.).

Les mots et expressions. — ***Poudroie :*** est recouverte de poussière. — ***Couleur de pierre de taille :*** leurs vêtements et leur visage sont recouverts de la fine poussière qui se dégage des pierres quand ils les taillent et ont maintenant la couleur de ces pierres. — ***Lâchant :*** ils sont haut et leur rire semble tomber dans la rue comme s'ils le lâchaient en ouvrant la bouche (comme un objet tombe quand on ouvre la main pour le lâcher). — ***Béante :*** largement ouverte. — ***Rire de tête :*** rire aigu. — ***Morceau :*** partie. — ***Penaud :*** honteux. — ***Serré de près :*** suivi de près. — ***Il est bon :*** il est agile, leste. — ***Acclamé :*** il reçoit des acclamations (des cris de joie, d'admiration poussés en son honneur). — ***Compagnons :*** ouvriers.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** les passants lèvent le nez ; d'un rire haché par les accidents du sol.

Donnez le contraire de : à l'intérieur — repliées — s'abaisse — au pied des mâts.

2° **Analysez les verbes :** il est pris — se dispersent.

Donnez la 2e personne du singulier et du pluriel du présent des modes indicatif, conditionnel, impératif et subjonctif de : lever — soutenir — poursuivre — atteindre — disparaître.

3° **Donnez la fonction des mots ou groupes de mots suivants :** qui, à grands éclats (*qui* rient *à grands éclats*) ; une blouse enfarinée (surgit *une blouse enfarinée*) ; par le claquement des sabots (dominé *par le claquement des sabots*).

4° **Quand le barbu poursuivi s'arrête au second étage, que pensez-vous qu'il va se produire? Pourquoi?**

RÉDACTION

Imaginez une histoire dans laquelle celui qui veut faire un bon tour à un autre sera victime de sa propre ruse (comme dans la lecture).

LISONS : **Le vagabond**

1. Les gendarmes Jacquet et Jourdan revenaient de leur tournée par ce bel après-midi de septembre, doré comme un muscat...

Des perdrix effarouchées filèrent **en crépitant** si fort que les deux amis crurent que la haie tout entière s'envolait, et ils aperçurent alors un homme vêtu d'une veste de velours, coiffé d'un feutre informe et chaussé de gros souliers. Il cueillait des mûres qu'il mangeait. Ses cheveux étaient plus longs qu'il ne convient et il avait le visage rasé.

— Ce doit être un **comique,** dit Jourdan ; en tout cas, c'est un vagabond.

Ils **accostèrent** l'homme et lui demandèrent ses papiers.

Il se fouilla en souriant sous l'œil sévère des représentants de la Loi, mais il ne possédait, en fait de papiers, qu'une dizaine de journaux, ce qui était anormal.

— Voilà tout ce que j'ai, fit-il, mais je crois que vous pouvez être tranquilles, je suis...

— Vous n'avez pas de papiers ? gronda Jacquet.

— J'allais vous dire, reprit doucement le cueilleur de mûres, que je suis M. Lescot-Ribal, le ministre de la Justice.

Les gendarmes éclatèrent de rire. Le garde des Sceaux ! avec cette **dégaine** et mangeant des mûres aux ronces de la route départementale ! Cet inconnu était louche et se moquait d'eux. Il allait les suivre et vivement...

2. M. Lescot-Ribal les pria de ne pas pousser à l'extrême une plaisanterie dont ils seraient désolés, et Jacquet eut une réplique **cornélienne.**

— On n'est jamais puni d'avoir fait son devoir, dit-il gravement.

M. Lescot-Ribal demanda si la gendarmerie était loin, et, lorsqu'il sut qu'il fallait faire encore quatre kilomètres, il proposa une autre promenade à ses gardiens.

— Ecoutez, dit-il, je comprends très bien... vous avez raison... Mais voici ce que j'ai trouvé... Je passe quelques jours au château des Aulnaies. C'est beaucoup plus près que votre gendarmerie, et je crois que M. Descharmes, le propriétaire, est une garantie suffisante. Le général, son frère, est ici depuis hier, il vous convaincra facilement... D'ailleurs, tout s'arrange à merveille, voilà sa voiture...

3. Une limousine dont la trompe sonnait un **hallali** triomphal et impérieux arrivait. Elle stoppa à leur hauteur et les deux gendarmes trouvèrent à peine la force de se roidir au garde-à-vous et de saluer. Ils ne virent qu'une couronne d'or, les feuilles de chêne sur la pourpre d'un képi, des étoiles sur une manche bleue, et ils entendirent vaguement, comme dans un songe, le grand chef respectueux qui, descendu de voiture, disait à leur vagabond :

— Quelle surprise, Monsieur le Ministre ! Mais je vais vous ramener, si vous le permettez...

M. Lescot-Ribal fut **magnanime.** Il tendit la main aux deux pandores ; le général s'effaça pour le laisser monter et l'automobile repartit en trombe, laissant Jacquet et Jourdan au milieu de la poussière qu'elle soulevait.

4. Ils s'assirent, alors, comme deux **chemineaux,** les jambes cassées, au bord du talus, et ils ôtèrent leur képi.

Ils avaient un peu chaud... S'ils avaient conduit à leur brigadier un ministre de la Justice ! Si proches de la retraite ! Ils ne parlaient pas, et devant leurs yeux qui n'avaient pas reflété beaucoup d'images la route claire parut chavirer et ils crurent voir des **médailles militaires** qui s'envolaient, loin d'eux, comme des **canaris...**

Léo Larguier.

Les mots et expressions. — ***En crépitant*** : en faisant entendre un bruit d'ailes semblable au crépitement, au pétillement du feu. — ***Comique*** : qui joue des rôles comiques, plaisants, faisant rire le public. — ***Accostèrent*** : s'approchèrent du vagabond pour lui parler. — ***Dégaine*** : allure, démarche ridicules. — ***Cornélienne*** : digne des héros de Corneille, qui font passer le devoir avant tout. — ***Hallali*** : air que jouent les cors de chasse quand le cerf est pris ; on compare, ici, le son triomphal de la trompe de la voiture à l'air des cors de chasse qui annoncent la victoire des chasseurs. — ***Magnanime*** : qui a des sen-

timents généreux. — ***Chemineaux*** : vagabonds qui parcourent les chemins, les routes. — ***Médaille militaire*** : médaille donnée en récompenses aux militaires courageux et aux gendarmes qui ont bien accompli leur service. — ***Canaris*** : oiseaux, petits serins originaires des îles Canaries, au plumage généralement jaune (couleur qui rappelle celle du ruban de la médaille militaire).

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez les dernières lignes du texte : *« ils crurent voir des médailles militaires qui s'envolaient loin d'eux, comme des canaris »*.**

2° **Indiquez le temps et le mode de chacune des formes verbales ci-après :** il cueillait — vous pouvez — mangeant — ils seraient — il eut — avoir fait — écoutez — j'ai trouvé — descendu — ils avaient conduit.

« *Il cueillait des mûres qu'il mangeait* ». **Transposez cette phrase à la 1re personne du singulier et du pluriel des temps simples du mode indicatif.**

3° **Analysez les mots en italique :** *Cet inconnu* était *louche* et se moquait d'*eux*. Il allait *les* suivre.

4° **Pourquoi les gendarmes éclatèrent-ils de rire quand le « vagabond » leur dit qu'il était le Ministre de la Justice? (Justifiez cette réponse à l'aide de détails pris dans le texte.)**

RÉDACTION

Les gendarmes emmènent le vagabond à la gendarmerie (avant l'arrivée de la voiture du général)... **Racontez le voyage, l'explication devant le brigadier-chef de gendarmerie.**

LISONS : La tunique de Pierre

1. Il y avait de mon temps, dans le collège où j'ai appris fort peu de choses, un tailleur habile nommé M. Grégoire. M. Grégoire n'avait pas son pareil pour donner à une **tunique** ce qu'il faut qu'ait cette tunique : des épaules, de la poitrine et des hanches.

M. Grégoire vous **enjuponnait** les pans avec une **vénusté** singulière. Il taillait des pantalons à l'avenant : bouffants de la hanche et faisant un peu guêtre sur la bottine. Et, quand on était habillé par M. Grégoire, pour peu qu'on sût porter le képi, en relevant la visière selon la mode d'alors, on avait une très jolie tournure...

Par malheur, M. Grégoire faisait payer très cher ses tuniques. Il en avait le droit : il était sans rival. Le luxe est toujours coûteux : M. Grégoire était un tailleur de luxe... L'état de mes parents ne me permettait pas d'espérer jamais entrer dans la clientèle de M. Grégoire.

2. Ma mère était très économe ; elle était aussi très charitable. Sa charité la fit agir d'une manière qui montre la bonté de son âme, — il n'y en eut jamais de plus belle au monde — mais qui me causa d'assez vifs désagréments. Ayant appris, je ne sais comment, qu'un tailleur-concierge de la rue des Canettes, nommé Rabiou, languissait dans la misère et méritait un sort meilleur, elle songea tout de suite à lui être utile. Elle lui fit d'abord quelques dons. Elle s'ingénia ensuite à lui trouver de l'ouvrage, et elle commença par lui commander pour mon père autant de pantalons, de gilets, de **redingotes** et de pardessus qu'il était raisonnable d'en commander.

Mon père n'eut, pour sa part, rien à gagner à ces dispositions. Les habits du tailleur-concierge lui allaient mal. Comme il était d'une simplicité admirable, il ne s'en aperçut même pas...

3. Le malheur fut qu'après avoir fourni à mon père plus de vêtements qu'il était nécessaire, Rabiou se trouva aussi mal en point

que devant... Ma mère imagina de lui commander une tunique à mon usage. Elle lui eût aussi bien commandé une robe pour elle.

A l'idée d'une tunique, Rabiou hésita. Une sueur d'angoisse mouilla son front d'**apôtre**... Songez donc ! une tunique, un vêtement de précision ! Ajoutez à cela que j'étais long, maigre, sans corps, difficile à habiller. Enfin, le pauvre homme parvint à la confectionner, ma tunique, mais quelle tunique ! Pas d'épaules, la poitrine creuse, elle allait **s'évasant,** tout en ventre. Encore eût-on passé sur la forme. Mais elle était d'un bleu clair et **cru,** pénible à voir, et le collet portait appliquées, non des **palmes,** mais des **lyres.** Des lyres !... Pour comble de misère, ce collet, loin de s'appliquer à mon cou, tendait à s'en éloigner et bâillait de la façon la plus disgracieuse.

J'avais, comme la cigogne, un long cou qui, sortant de ce col évasé, prenait un aspect piteux et lamentable...

4. Je la revêtis pour la première fois un dimanche, comme il convenait, puisque c'était un vêtement neuf. Oh ! quand ce jour-là je parus dans la cour du collège pendant la récréation, quel accueil !

— Pain de sucre ! pain de sucre ! s'écrièrent à la fois tous mes camarades.

Ce fut un moment difficile. Ils avaient tous vu d'un coup d'œil le **galbe** disgracieux, le bleu trop clair, les lyres, le col béant à la nuque. Ils se mirent tous à me fourrer des cailloux dans le dos, par l'ouverture fatale du col de ma tunique. Ils en versaient des poignées et des poignées sans combler le gouffre.

Anatole FRANCE.
Pierre Nozière (Calmann-Lévy, édit.).

Les mots et expressions. — ***Tunique*** : sorte de vêtement aux pans longs et enveloppants, que portaient les officiers et les élèves des lycées et des collèges. — ***Enjuponnait*** : donnait aux pans de la tunique la forme enveloppante d'un jupon de femme. — ***Vénusté*** : élégance. — ***Redingote*** : vêtement de cérémonie très long et enveloppant, que portaient les hommes autrefois. — ***Apôtre*** : celui qui consacre sa vie à répandre une idée qui lui est chère. Rabiou est comparé à un apôtre parce qu'il se consacre avec foi à la confection des vêtements bien qu'il soit concierge de son état. — ***S'évasant*** : qui allait en s'élargissant (comparer à un *vase*). — ***Cru*** : ici, violent, dur. — ***Palmes*** : insignes des collégiens brodés sur le col de la veste. — ***Lyres*** : insignes des musiciens. — ***Galbe*** : contour.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** les pans ; à l'avenant ; il était sans rival.

Donnez un homonyme de *pan ;* **employez-le dans une phrase qui en fera comprendre le sens.**

2° **Relevez dans le texte un verbe employé :** *a)* **au passé 2e forme du conditionnel ;** *b)* **à l'imparfait du subjonctif ;** *c)* **à l'infinitif passé ;** *d)* **au participe présent ;** *e)* **au participe passé composé.**

Mettez le verbe *apercevoir* **à la 1re personne du singulier et du pluriel des temps simples du mode indicatif.**

3° **Analysez les mots en italique :** pour donner à une *tunique ce* qu'il faut qu'ait *cette tunique.*

4° **Pourquoi la mère de Pierre s'était-elle adressée à Rabiou pour confectionner une tunique à son fils ?**

RÉDACTION

Jules est pauvre et mal vêtu. Il vient en classe aujourd'hui avec une veste trop courte et des chaussures trop grandes. Décrivez son arrivée dans la cour, l'accueil que lui font les mauvais camarades. Mais quelqu'un prend sa défense... Racontez.

—

LISONS : **Un échange involontaire**

1. **Maître** Antoine Duranty, notaire à Creysse-les-Roses, avait deux passions : la pêche et le **bridge et,** en homme méthodique, se réservait un jour, chaque semaine, pour s'adonner à ses plaisirs favoris, en laissant **l'étude** aux bons soins de son premier **clerc.**

2. Or, ce matin-là, notre notaire, équipé comme il convient, prit vers six heures du matin l'autobus qui le déposa dans les gorges de la Couze, après un trajet d'une vingtaine de kilomètres.

Cette petite rivière, aux eaux tumultueuses, était riche en truites saumonées. Un ardent soleil de juin montait dans un ciel sans nuages. Les prairies exhalaient une chaude haleine de foins mûrs, et Me Duranty, tout en préparant sa ligne, lorgnait les remous pour voir si « **ça mouchait** »...

Il eut quelques belles touches, manqua des pièces intéressantes, en ferra d'autres **avec brio,** et finalement, lorsque la chaleur devint accablante, il put recouvrir de palmes de fougère vernissée une dizaine de victimes.

3. Puis il se dirigea vers l'auberge rustique « Au rendez-vous des Chevaliers de la Gaule ».

Il aimait déjeuner dans ce cadre charmant, sous la **tonnelle** enguirlandée de capucines et de pois de senteur. Un grand nombre d'amateurs étaient déjà assis... Me Duranty déposa tout son **attirail** dans le couloir et se mit à table avec délices. Le menu était simple, mais succulent...

4. Après un filtre soigné, Me Duranty se hâta vers l'autobus qui, un peu en retard, faisait éperdument **nasiller** une corne **asthmatique** et, vers trois heures, il rentrait chez lui. Mme Duranty était en visites. Il passa à l'office, donna son panier à Catherine, leur vieille et dévouée cuisinière.

— Pour ce soir, fit-il simplement ; puis il se mit en tenue pour son bridge traditionnel.

5. Le soir, à sept heures, dans la salle à manger, tandis qu'ils attaquaient un potage velouté, Mme Duranty, qui n'avait pas vu son mari depuis le matin, lui confiait ses impressions...

Anna, la jeune bonne, apportait maintenant sur la table un plat garni de petites choses menues, aux formes bizarres, roulées dans une pâte à frire couleur de miel, et que la cuisson avait soufflées comme beignets.

— Sans doute une surprise de Catherine, murmura Madame.

Ils goûtèrent et la même exclamation leur échappa :

— C'est délicieux !

Cela croquait sous la dent avec un goût de feuilleté et de poulet de grain. Ils en reprirent plusieurs fois et laissèrent à regret ce qui était nécessaire pour l'**office.**

Puis Anna revint avec un rôti de veau aux olives.

6. — Anna, fit le notaire, voulez-vous dire à Catherine qu'elle oublie les truites ?

— Bien, Monsieur.

Ce fut Catherine qui parut, rouge et souriante, dans l'encadrement de la porte.

— Quelles truites, Monsieur ?

— Mais celles que vous avez dû trouver dans mon panier, tantôt.

— J'ai le regret de le dire à Monsieur, mais son panier contenait seulement une quinzaine de grenouilles servies au début du repas et je crois que Madame et Monsieur les ont appréciées.

Me Duranty était stupéfait :

— Ah ! c'est un peu violent ! Il y a des gens, dans cette auberge, qui ont un fier toupet. Au fait, passez-moi le panier.

C'était exactement le frère du sien ; seule, la courroie était plus usagée et un fil de laiton renforçait un anneau ballottant.

— *Mea culpa* ! s'exclama-t-il. Dans ma hâte à ne pas rater l'autobus, j'ai commis l'erreur. Le confrère n'aura pas perdu au change.

Fernand VIALLE. *Santé.*

Les mots et expressions. — ***Maître :*** titre que l'on donne aux notaires, aux avocats. — ***Bridge :*** jeu de cartes. — ***L'étude :*** c'est le lieu où le notaire et ses ***clercs*** (employés) travaillent. — ***Ça mouchait :*** les poissons faisaient dans l'eau des reflets semblables à des mouches, par leur forme et leur mobilité.

— ***Avec brio :*** avec entrain, avec vivacité. — ***Tonnelle :*** armature de fer en forme de demi-cintre, recouverte de verdure. — ***Attirail :*** l'ensemble des ustensiles de pêche. — ***Nasiller :*** faire entendre des sons qui semblent venir du *nez* (les sons de la corne sont comparés à ceux que produit une personne). — ***Asthmatique :*** qui a de l'*asthme*, maladie qui coupe le souffle (la corne paraissait essoufflée). — ***Office :*** petite pièce où l'on range tout ce qui est nécessaire pour le service de la table. Ici, *laisser pour l'office* signifie laisser la part des gens qui vivent à l'office : *cuisinière, bonne...*

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** les prairies exhalaient une chaude haleine de foins mûrs ; Me Duranty lorgnait les remous ; il eut quelques belles touches.

Quel est le contraire de : méthodique ; aux eaux tumultueuses ; un peu en retard.

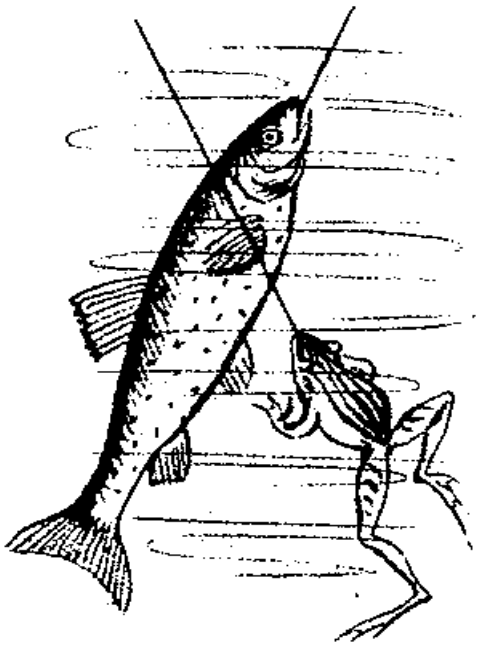
2° *Vous avez dû — J'ai commis.* **A quel temps sont ces verbes ? Conjuguez-les à la 2e personne du singulier et du pluriel du présent de l'indicatif et du passé simple.**

3° **Donnez la nature et la fonction des mots en italique :** Cette petite *rivière*, aux *eaux tumultueuses*, était *riche* en *truites* saumonées.

4° **Est-ce que Me Duranty avait beaucoup perdu au change ? Justifiez votre réponse.**

RÉDACTION

Imaginez l'arrivée à la maison du pêcheur qui a emporté le panier de truites alors qu'il pense apporter des grenouilles à sa femme... La surprise... Les réflexions en famille...



LISONS : Un enfant courageux

1. Marcelin Delez était l'aîné d'une pauvre famille d'un village près de Sion. Les gens du Trétien avaient offert de le prendre comme chevrier, pendant les quatre mois de belle saison. Ainsi, à douze ans, le gamin gagnait, durant ses vacances, deux cents francs qui seraient les bienvenus quand il faudrait, l'hiver, donner à manger aux cinq autres petits...

Si on demandait à Marcelin : « Tu ne t'ennuies pas, toute la journée, tout seul? », il répondait, son regard illuminé d'un sourire : « Oh ! non. J'ai mes chèvres... »

Il les aimait toutes. Pourtant, il avait ses préférées. Deux petites jeunes, une blanche et une **chamoisée,** de mignonnes petites biques qui étaient toujours autour de lui.

2. Ce jour-là, le temps était **radieux.** De bonne heure, comme toujours, Marcelin était parti avec ses biques pour les hauteurs.

La matinée tint les promesses de l'aube. Le ciel était d'un bleu limpide. Sur cet écran de lumière, les cimes **se découpaient.** Dans la chaleur, tout reposait. On n'entendait que le bourdonnement des abeilles travaillant sur les fleurs de montagne et le bruit du torrent proche qui tombait sur la **roue à aubes** de la scierie.

Peu après midi, de minces flocons se montrèrent en haut de la gorge. Puis, se joignant, ils filèrent, poussés par le vent d'Ouest, vers la vallée. Enfin, ils furent si nombreux qu'ils masquèrent le soleil. Et tout à coup, il y eut au loin un éclat de tonnerre. Les nuées s'agglomérèrent. De grosses gouttes de pluie se mirent à tomber et des grêlons, gros et lourds, qui hachèrent bientôt toutes les pauvres cultures des jardins.

Quelqu'un dit :

— Et le chevrier?

— Bah ! il se mettra à l'abri.

3. On le vit bientôt en haut du **dévalloir**, ralliant ses chèvres qui fuyaient l'orage. Leur poil, collé par l'eau, leur faisait une étrange silhouette... Et, trempé lui aussi, les suivant à grand-peine, sous ses pauvres loques, Marcelin, souriant toujours, les poussait de son « iou ! iou ! » enfantin. D'instinct, les bêtes regagnaient leur asile, la bonne écurie chaude et sèche, où elles oublieraient leurs terreurs.

— Tu es mouillé, petit ? demandait-on au chevrier.

— Mais non, répondait-il, joyeux d'avoir ramené son troupeau.

4. Pourtant, lorsque les biques furent rentrées, on s'aperçut qu'il en manquait une.

— Marcelin, et mon chevreau blanc ? dit une femme.

— Mon Dieu ! ma bique blanche, fit l'enfant.

C'était justement une de ses préférées. Dans l'ouragan, il l'avait oubliée et perdue. Qui sait où elle était, la pauvrette.

— Je vais la chercher !

— Où la trouverais-tu, Marcelin, dans ce **déluge** ? Rassure-toi, elle se sera mise à l'abri. Demain...

— La laisser toute la nuit dans la montagne ? J'y vais...

5. Sans rien vouloir entendre, le gamin partit. Il ne s'attarda même pas à prendre sa pèlerine. On ne le vit pas longtemps, parce que de gros nuages s'étalaient maintenant partout, couvrant l'horizon, à quelques pas, de leur **frange** humide.

La pluie tombait toujours. Dans la nuit tôt venue, les éclairs zébraient le ciel.

— Le chevrier ! Pauvre gosse !

— Il faut aller le chercher !

6. Quelques-uns s'équipèrent et partirent en s'éclairant de lampes d'écurie. On l'appelait de son cri : « iou ! iou ! » On écoutait. L'orage seul répondait de ses craquements. Toute la nuit, la tempête rugit : vent, pluie, éclairs. Depuis longtemps, la caravane de secours était rentrée, sans Marcelin. Au jour, comme la nature apaisée reprenait un visage souriant, on repartit.

Et l'on poussait toujours les appels : « iou ! iou ! » Il fallut chercher longtemps. On le trouva enfin, après être passé plusieurs fois

auprès de lui. Il était **tapi** au fond d'un creux de roc, tenant sa bique blanche dans ses bras : l'enfant et la bête dormaient tous les deux.

Pour se soulager de leur angoisse, les grandes personnes grondèrent un peu Marcelin. Mais lui, malicieux, répondait en montrant sa bique blanche :

— Je l'ai bien vite trouvée. Elle était venue se cacher là. Et il pleuvait si fort que je me suis abrité avec elle. Vous n'auriez pas voulu, tout de même, que je la laisse seule. Elle serait morte de peur.

— Et toi, petit, tu n'as pas eu peur ?

— Un petit peu... mais il fallait bien...

Edouard AUJAY.

Les mots et expressions. — ***Chamoisée*** : de la couleur d'un *chamois* (sorte de chèvre sauvage), c'est-à-dire jaune clair. — ***Radieux*** : brillant, lumineux. — ***Se découpaient*** : se dessinaient avec netteté. — ***Roue à aubes*** : roue composée de palettes de bois fixées sur un tronc central et que l'eau entraîne pour faire tourner une machine, un moulin. — ***Dévalloir*** : pente abrupte. — ***Déluge*** : grande quantité d'eau. — ***Frange*** : bord. — ***Tapi*** : blotti.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : la matinée tint les promesses de l'aube ; ralliant les chèvres.

2° **Analysez les verbes** : furent rentrées — rassure-toi.

Relevez un verbe employé : *a)* **au présent du conditionnel** ; *b)* **au passé 1re forme du conditionnel.**

« *Il pleuvait* ». **A quelle tournure est employé ce verbe ? Mettez-le à tous les temps du mode indicatif.**

3° **Donnez la nature et la fonction des mots suivants** : qui (*qui* sait) ; la (je vais *la* chercher) ; quelques-uns (*quelques-uns* s'équipèrent) ; on (*on* l'appelait)

4° **Que pensez-vous de l'acte du petit chevrier ?**

RÉDACTION

Pierre, le petit berger, ramène son troupeau... Une automobile passe. Les bêtes, affolées, se dispersent dans la campagne... Les efforts de Pierre pour rassembler son troupeau...

LISONS : **Ce brave Martin !**

1. — Les cheveux seulement !

M. Braguier avait jeté ces mots d'une voix **péremptoire,** devançant la question du garçon...

Un peu méfiant, il avait pénétré dans ce petit **salon,** récemment ouvert sur la place voisine du Palais. Un quelconque garçon l'avait drapé dans un **suaire** d'apparence propre. Et le fait d'avoir présenté la tondeuse à la flamme du gaz qui s'étirait, un instant réveillée, avait achevé de mettre le **procureur** en confiance...

M. Braguier, oubliant pour un instant **procédures** et soucis, dodelinait de la tête, docile sous le doigt doux et ferme à la fois du coiffeur. Celui-ci avait replacé dans le tiroir la tondeuse, repue, et, sous le réflexe professionnel, les ciseaux, maintenant, s'agitaient, frétillaient, avides de mordre avec un crissement mat les cheveux hérissés sous la main entrouverte. Le regard du procureur caressait, imprécis, les flacons de **lotions** aux étiquettes multicolores, les petits autels de carton où s'alignaient les fioles ventrues de frictions parfumées.

2. Et puis, son regard se posa sur le visage du garçon coiffeur, appliqué, en cet instant, à égaliser, d'un coup de ciseau net, les cheveux qui folâtraient autour de son oreille. Quoi ! Cette physionomie ne lui était pas inconnue ! Où avait-il pu voir, déjà, cette longue figure glabre, marquée, sur la joue droite, d'une **balafre** profonde ?

Cette vision arracha brutalement à sa douce somnolence M. le procureur Braguier. Il fouilla dans ses souvenirs qui se pressaient, pêle-mêle, et sans lui apporter aucune indication précise. Sans doute était-ce quelque témoin banal, un inculpé peut-être, entrevu au tribunal lors d'une audience récente ? Non, l'impression qu'évoquaient en lui ces traits avait trop de netteté dans son imprécision. Cet homme, il l'avait revu plusieurs fois, de nombreuses fois peut-être, mais il devait y avoir de cela fort longtemps.

Le **prétoire**... le **box** de l'accusé... cette tête sans faux-col, entre deux gendarmes... C'était cela ! C'était bien cela !... Le procureur avait dû, plusieurs jours de suite, voir comparaître au tribunal cet individu, dont il avait, sans doute, étudié longuement le dossier... Sans doute cet homme devait-il en partie sa condamnation au **réquisitoire** sévère que, au nom du droit, lui, procureur, s'était vu contraint de prononcer.

3. S'il allait le reconnaître ! Tous scrupules évanouis, profiter de l'occasion qui lui était présentée pour s'offrir une vengeance facile ?

Le procureur, fort mal à son aise, épiait, à la dérobée, tous les gestes de celui qu'il allait presque considérer comme son bourreau. Le garçon, maintenant, sous le prétexte tacite de rafraîchir les « pattes », s'était saisi d'un rasoir qu'il aiguisait lentement, soigneusement, comme pour mieux savourer cette suprême minute, qu'il semblait retarder à plaisir. M. Braguier sentit la main gauche du bandit se poser sur sa tête, qu'il s'efforçait d'incliner pour frapper avec plus de sûreté. La bouche entrouverte, le procureur, bien qu'ils fussent seuls, tous deux, dans le salon, se disposa à hurler à l'aide, observant où et comment il lui faudrait frapper pour tenter, avec les meilleures chances de succès, de faire dévier l'arme.

4. A nouveau, leurs yeux se rencontrèrent, fixes, comme ceux des **pugilistes** avant le combat. Dans le **rictus** de sa figure mutilée, l'homme, le bras levé, l'arme prête, interrogea :

— Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur le procureur ?

— Si, si... C'est-à-dire que... non, non... balbutia le magistrat, les tempes humides, la poitrine vidée.

— Le canonnier Martin, mon capitaine, qui fut votre **ordonnance** en 18, au dépôt de Limoges, après ma blessure !...

— Ah ! Oh ! Ce brave Martin ! Comment se fait-il ?... souffla le procureur, extériorisant une joie spontanée à laquelle le fidèle ordonnance, en dépit de tous les liens d'une fraternité d'armes, n'aurait jamais pensé pouvoir s'attendre.

B. BERTRAND. *Lisez-moi bleu.*

Les mots et expressions. — ***Péremptoire*** : qui n'admet pas de réplique, de contradiction. — ***Salon*** : il s'agit du salon de coiffure (boutique du coiffeur). — ***Suaire*** : étoffe blanche (drap) dans laquelle on enveloppe un mort ; ici, la blouse blanche dont le coiffeur enveloppe étroitement ses clients est comparée à un suaire, pour plaisanter. — ***Procureur*** : magistrat qui, au tribunal, demande les peines que doivent subir les accusés. — ***Procédures*** : l'ensemble des affaires de justice à régler. — ***Lotions*** : liquides qui sont versés sur les cheveux pour les parfumer ou les assouplir. — ***Balafre*** : longue blessure faite à la joue ou cicatrice qui reste après cette blessure. — ***Le prétoire*** : c'est le tribunal. — ***Box*** : l'endroit où l'accusé est placé au tribunal (qui a souvent la forme d'un petit compartiment). — ***Réquisitoire*** : discours que prononce le procureur, au tribunal, pour dire toutes les fautes reprochées à l'accusé, et demander une peine contre lui. — ***Pugilistes*** : boxeurs. — ***Rictus*** : sorte de grimace qui tire la bouche, découvre les dents et donne l'impression d'un rire. — ***Ordonnance*** : le soldat qui est mis à la disposition d'un officier.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez** : il épiait, à la dérobée ; rafraîchir les « pattes ».

2° « *Bien qu'ils fussent seuls* ». **A quel temps est ce verbe? Conjuguez-le au présent des modes indicatif, conditionnel et subjonctif.**

3° **Analysez les mots en italique** : *tous* les *gestes* de *celui qu'*il allait considérer...

4° **Indiquez les raisons et les circonstances qui donnent de la crainte au procureur quand le garçon coiffeur s'occupe de lui.**

RÉDACTION

Au moment où le garçon coiffeur saisit le rasoir pour rafraîchir « les pattes » de son client, le procureur, fou de peur, lui repousse le bras et se met à hurler... Imaginez la suite et dites comment l'affaire se règle.

LISONS : **Superstition**

1. L'**aviso** à vapeur l'*Espadon* était en station sur la côte d'Afrique, au Gabon. C'était un petit navire de dix **chevaux** commandé par un lieutenant de vaisseau et n'ayant pour tout **équipage** qu'un second maître et onze noirs.

2. Ces matelots noirs ont des superstitions robustes et naïves, avec une souplesse et une **logique** d'**argumentation** vraiment comiques... Ils ne sont pas éloignés de se croire avec les animaux des liens de parenté **occulte.** Mais les uns leur sont amis, les autres hostiles. Ils ont un vague effroi du perroquet, considèrent comme des frères d'une race maudite les orangs-outangs qui les rossent à coups de branches d'arbre, et se croient volontiers les cousins germains des autres singes. Ils n'ont point peur des serpents qu'ils apprivoisent avec une extrême facilité, et vivent en assez bonne intelligence avec les crocodiles. Mais leur ennemi mortel est le requin. En revanche, le requin adore le nègre, pour le manger.

3. Pour en revenir à l'*Espadon*, on venait un matin de terminer la toilette du navire. Le pont était lavé de bout en bout et les noirs passaient de la toilette du bâtiment à la leur. Deux d'entre eux étaient descendus dans la roue de **bâbord.** L'un, assis sur une des pales, laissait tremper ses pieds à la mer. L'autre nageait à deux ou trois brasses de distance. Tout à coup, un requin vint à passer, flaira le nageur, en fit le tour, ne l'attaqua point ; mais, plongeant quelque peu pour se chavirer à l'aise sur le côté, happa par les jambes le noir qui était assis sur la pale. L'eau se rougit de sang, et ce fut tout.

4. Seulement, du bord, les autres noirs avaient tout vu, et quand leur camarade qui avait si étrangement échappé à la mort monta sur le pont, on l'entoura et on l'examina avec une méfiance extrême. Les soupçons se formulèrent et bientôt les injures les suivirent.

Le capitaine sortit au bruit, et le malheureux noir, tout tremblant, se réfugia vers lui.

L'officier, s'apprêtant à rendre la justice, se fit expliquer les faits.

« Vois-tu, capitaine, dit en terminant l'orateur de la troupe, li qui nageait près du requin, pas avoir été mangé, cela pas naturel, li être de la famille à requin.

— Oui, s'écrièrent les autres en chœur, li être de la famille à requin... »

5. Le capitaine, qui l'aimait beaucoup, car c'était un bon matelot, voulut lui donner l'occasion de **se réhabiliter** et le chargea de surveiller les lignes à crocs de fer que l'on tendait le long du bord pour prendre les requins. Les noirs riaient d'un petit air capable. « Jamais li prendre requin », disaient-ils en se poussant le coude. Mais voilà qu'un requin avale gloutonnement le lard passé dans l'hameçon et s'enferre. **Parent à requin** tire la corde, appelle à l'aide et l'on amène le monstre sur le pont. Aussitôt on lui passe un nœud coulant à la tête, un à la queue et l'on roidit des deux côtés. Puis on lui tranche la queue d'un coup de hache et, avec un couteau bien affilé, on détache circulairement la tête du tronc. La tête, pleine de vie, mord et tord un balai qu'on lui met entre les dents, et le corps, tout en muscles, s'agite convulsivement.

6. « Eh bien, dit aux noirs le capitaine triomphant, direz-vous encore que votre camarade est de la famille à requin ? »

Il y eut un moment d'hésitation, mais de courte durée.

« Oh ! reprirent les nègres d'un ton **sentencieux** et en hochant la tête, li s'être brouillé avec sa famille. »

Henri RIVIÈRE. *Une station au Gabon.*

Les mots et expressions. — ***Aviso :*** petit navire. — ***Chevaux :*** chevaux-vapeur. Le cheval-vapeur est une unité de puissance pour les moteurs (de navires, d'automobiles, etc...). — ***Equipage :*** l'ensemble des matelots qui assurent le service d'un bateau. — ***Logique :*** manière de faire des raisonnements justes. — ***Argumentation :*** l'ensemble des arguments, des preuves que l'on donne pour soutenir son point de vue. — ***Occulte :*** cachée. — ***Bâbord :*** le côté gauche d'un bateau. — ***Se réhabiliter :*** faire ce qu'il faut pour retrouver

l'estime des autres après l'avoir perdue. — ***Parent à requin :*** surnom donné au matelot que ses camarades croyaient apparenté au requin. — ***Sentencieux :*** grave, sérieux.

ÉPREUVE D'EXAMEN D'ADMISSION EN 6e

1° **Expliquez :** une brasse ; se chavirer ; en chœur ; on roidit.

Donnez un adverbe de la famille de : ami — facilité — intelligence.

Quel est le contraire de : la méfiance ?

2° **Conjuguez le verbe** *roidir* **au présent de l'indicatif et au passé simple.**

3° **Analysez les mots en italique :** *les uns leur* sont *amis*, les autres *hostiles*

4° **Pourquoi les matelots disaient-ils que leur camarade qui n'avait pas été mangé par le requin était de la famille de celui-ci ?**

RÉDACTION

Vous supposez que le matelot surnommé « Parent à requin » est tué par le requin qu'il vient de prendre à la ligne... Racontez la scène et dites quelles sont les réflexions des autres matelots.

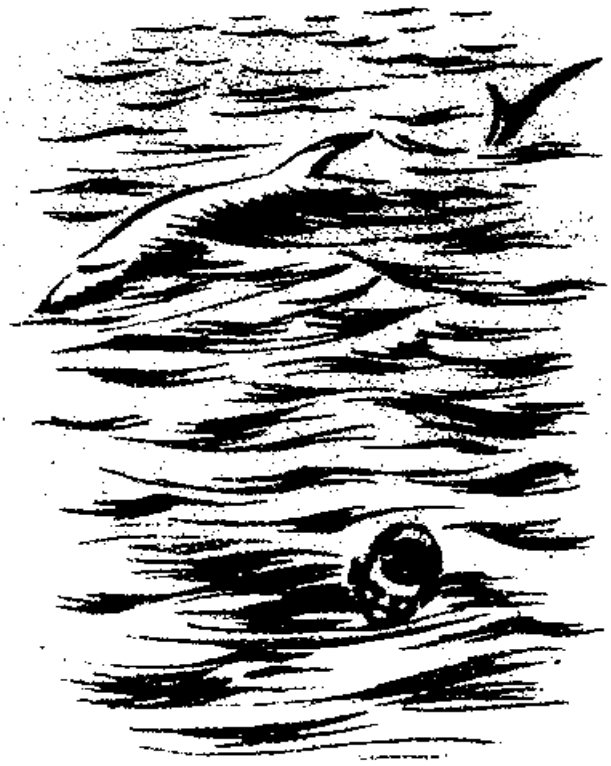


TABLE DES MATIÈRES

1. La rentrée, l'école :

Le Petit Chose (A. DAUDET) 5
L'école buissonnière (F. MISTRAL) 9
Les regrets d'un homme ignorant (BATISTO BONNET) 12

2. En automne .

La petite bergère égarée (MARGUERITE AUDOUX) 15
Le départ des hirondelles (L. LAFAGE) 19
La grappe de raisin (A. FRANCE) 21

3. La chasse :

Tartarin à l'affût (A. DAUDET) 25
Une drôle de chasse (P. ARÈNE) 29
La ruse du braconnier (G. CHÉRAU) 32

4. Travaux des champs :

Premier labour (E. MOSELLY) 35
Le champ de haricots de Pitalugue (P. ARÈNE) 39
Le laboureur et ses enfants (LA FONTAINE) 42

5. Le foyer, la famille :

Deux frères (LAMARTINE) 43
Le sacrifice d'une mère (A. DE MUSSET) 47
Grand-mère (A. GIDE) 51

6. La cuisine, les repas :

La tarte au mïa (G. DUMAINE) 53
La rôtisserie du père Cachelard (J.-H. ROSNY aîné) 58
La cuisson des écrevisses (F. FABIÉ) 63

7. La foire, le marché :

Un marché de dupe (T. DERÈME) 65
Un commerçant original (Fanny CLAR) 68
Un calcul savant (A. DE CHATEAUBRIANT) 72

8. Jeux et sports :

Un jeu inventé par un enfant (P. LOTI) 75
Les tours de force du petit tailleur (GRIMM) 79
Jouons à Guillaume Tell (E. HENRIOT) 82

9. Fêtes et spectacles :

Un danseur de corde (G. GAILLY) 85
Le corridor de la tentation (VOLTAIRE) 90
Théâtre d'enfants (R. CHARMY) 93

10. Le feu, le chauffage :

Il ne faut pas jouer avec le feu (E. PÉROCHON) 97
Un incendie (E. ABOUT) 102
Le sauveur du village (J. ROMAINS) 106

11. Les pauvres gens :

La veuve Bargouiller (A. FRANCE) 109
Un drôle de mendiant (LESAGE) 115
La Mort et le Bûcheron (LA FONTAINE) 117

12. Noël et le jour de l'an :

Visite du Père Noël (T. DERÈME) 119
Matin de Noël (A. DUMAS) 124
Souhaits de bonne année (J. RENARD) 126

13. L'hiver, la neige, le froid :

Plaisirs de l'hiver (F. TIMMERMANS) 129
La glissade (G. SIMENON) 134
Pris au piège (*Le Roman de Renard*) 137

14. La veillée :

Un visiteur nocturne (GUYAU) 139
Une nuit agitée (P.-L. COURIER) 143
Le spectre (GRIMM) 147

15. Les métiers :

La pose d'un carreau (O. MIRBEAU) 149
Les poteries de Robinson (D. DE FOE) 154
Un songe (SULLY-PRUD'HOMME) 157

16. En chemin de fer :

Un voyageur clandestin (T. DERÈME) 159
Vingt minutes d'arrêt, buffet! (A. THEURIET) 163
Le retour des parents de Trott (A. LICHTENBERGER) 166

17. Sur la route :

Un voyage mémorable (Jérôme K. JÉRÔME) 169
La leçon de bicyclette (G. COURTELINE) 174
Le tricycle endiablé (POLS) 178

18. Camaraderie et solidarité :

L'union fait la force (G. DUHAMEL) 181
Brave Alabouri! (A. LICHTENBERGER) 186
L'aveugle et le paralytique (FLORIAN) 189

19. A la ferme. — Les animaux domestiques :

La chatte et le perroquet (T. GAUTIER) 191
Le jars migrateur (SELMA LAGERLÖF) 195
La mort du cheval (V. HUGO) 198

20. Animaux sauvages :

Le bon loup (Ch. SYLVESTRE) 201
Dangereuse méprise (COLETTE) 206
La ratière (E.-M. BENECH) 208

21. A la campagne :

Le déjeuner au bois (SÉVERINE) 211
Jean le Sot (Ch. BRISSON) 216
Embourbés jusqu'aux genoux (A. FRANCE) 220

22. Les cours d'eau :

Le malheureux pêcheur de grenouilles (L. PERGAUD) 223
Une ligne pour deux pêcheurs (A. FRANCE) 228
La carpe et les carpillons (FLORIAN) 231

23. La forêt :

Le tragique abattage d'un arbre (Ch. SYLVESTRE) 233
La trahison de Bigeard (A. THEURIET) 237
Le Chêne et le Roseau (LA FONTAINE) 240

24. Jardins et fleurs :

Les têtes-d'ânes (F. MISTRAL) 243
Pauvre rose! (J. AICARD) 248
Le jardin du père Mabeuf (V. HUGO) 251

25. Vent, pluie, orage :

A moto, sous l'orage (L. DURTAIN) 253
L'omnibus est complet (R. BRINGER) 257
Une tempête de sable dans le désert (Guy de MAUPASSANT) .. 261

26. Le printemps :

Le printemps est en avance (M. LIMAT) 263
Le retour des hirondelles (P. ARÈNE) 268
Le cortège du mai (Benjamin VALLOTON) 272

27. Les oiseaux :

La fortune de Pierre d'Auriol (J. AICARD) 275
Le pinson captif (A. THEURIET) 280
Le sauvetage des bouvreuils (G. CHÉRAU) 283

Lectures supplémentaires :

Une grande terreur (A. DUMAS) 285
Un homme sensible (Mme J. COLOMB) 287
Le concours de lecture (Franz HELLENS) 290
La pierre à lécher (J.-H. ROSNY aîné) 293
La récréation des ouvriers (Ch. VILDRAC) 296
Le vagabond (Léo LARGUIER) 299
La tunique de Pierre (A. FRANCE) 302
Un échange involontaire (F. VIALLE) 305
Un enfant courageux (E. AUJAY) 308
Ce brave Martin! (B. BERTRAND) 311
Superstition (H. RIVIÈRE) 314

IMPRIMERIE-OFFSET JEAN GROU-RADENEZ
27-29, RUE DE LA SABLIÈRE, A PARIS
N° D'ÉDITEUR. B8133 - XLVI (G. F. C. IV - 1) IMPRIMÉ EN FRANCE

N° D'IMPRIMEUR 5290